POINTS

Jacques Le Goff

L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?

HISTOIRE

Jacques Le Goff

L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?

POINTS

HISTOIRE

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

La Vieille Europe et la Nôtre
Seuil, 1994

L'Europe racontée aux jeunes
Seuil, 1996

Saint Louis
Gallimard, 1996

Une vie pour l'histoire
Entretiens avec Marc Heurgon
La Découverte 1996

Pour l'amour des villes
Entretiens avec Jean Lebrun
Textuel, 1997

Un autre Moyen Age
Gallimard, « Quarto », 1999

Saint François d'Assise
Gallimard, 1999

Un Moyen Age en images
Hazan, 2000, 2007

Cinq personnages d'hier pour aujourd'hui
Bouddha, Abélard, Saint-François, Michelet, Bloch
La Fabrique, 2001

A la recherche du Moyen Age
Entretiens avec Jean-Maurice de Montremy
Louis Audibert, 2003
et Seuil, « Points Histoire », n° 357, 2006

Le Dieu du Moyen Age
Entretiens avec Jean-Luc Pouthier
Bayard, 2003

Héros du Moyen Age, le saint et le roi
Gallimard, « Quarto », 2004

Un long Moyen Age
Tallandier, 2004 et Hachette, « Pluriel », 2009

Héros et Merveilles du Moyen Age
Seuil, 2005 et « Points Histoire », n° 403, 2009

Le Moyen Age expliqué aux enfants
(avec la collaboration de Jean-Louis Schlegel)
Seuil, 2006

L'Europe expliquée aux jeunes
Seuil, 2007

Avec Hanka
Gallimard, 2008

Le Moyen Age et l'Argent

Perrin, « Pour l'histoire », 2010

OUVRAGES COLLECTIFS
(édition et collaboration)

Du Moyen Age aux Temps modernes
(1328-1715)
(avec Jean Rudel, Michel Arondel et Jacques Dupâquier)
Bordas, 1965

Hérésies et Sociétés dans l'Europe pré-industrielle
(XI^{e}-XVIII^{e} siècle)
Mouton, 1968

Faire de l'Histoire
1. Nouveaux problèmes
2. Nouvelles approches
3. Nouveaux objets
(avec Pierre Nora)
Gallimard, 1974, 1986

Famille et Parenté dans l'Occident médiéval
(avec Georges Duby)
École française de Rome, 1977

La Nouvelle Histoire
(avec Roger Chartier et Jacques Revel)
Retz, « Encyclopédie du savoir moderne », 1978
et Bruxelles, Complexe, 1988, 2006

Histoire de la France urbaine
(sous la direction de Georges Duby)
tome 2. La ville médiévale
(avec André Chédeville et Jacques Rossiaud)
Seuil, 1980
repris sous le titre : La Ville en France au Moyen Age
« Points Histoire » n° 247, 1998

Le Charivari
(avec Jean-Claude Schmitt)
Éditions de l'EHESS, 1981

Objets et Méthodes de l'histoire de la culture
Actes du colloques franco-hongrois de Tihany
(avec Béla Köpeczi)
Éditions du CNRS, 1982

Intellectuels français, Intellectuels hongrois
(XIII^{e}-XX^{e} siècle)
(avec Béla Köpeczi)
Éditions du CNRS, 1986

Histoire de la France religieuse
tome 1. Des dieux de la Gaule à la papauté d'Avignon
tome 2. Du christianisme flamboyant à l'aube des Lumières
(XIV^{e}-XVIII^{e} siècles)
tome 3. Du roi Très Chrétien à la laïcité républicaine
(XIV^{e}-XVIII^{e} siècles)
tome 4. Société sécularisée et renouveaux religieux : XX^{e} siècle
(avec René Rémond)
Seuil, 1988, 1988, 1991, 1992

Histoire de la France
(sous la direction d'André Burguière et Jacques Revel), 4 vol.
tome 2. L'État et les pouvoirs
Seuil, 1989
et sous le titre : La longue durée de l'État
« Points Histoire » n° 275, 2000

Cet ouvrage est d'abord paru dans la collection « Faire l'Europe », publiée à l'origine simultanément par cinq maisons d'édition

© Éditions du Seuil, octobre 2003
© C. H. Beck, Wilhelmstrasse 9, Munich
© Basil Blackwell, 108, Cowley Road, Oxford
© Crítica, Provenza, 260, Barcelone
© Laterza, Rome-Bari

Graphisme du logo « Faire l'Europe » :
Uwe Göbel, Munich

ISBN 978-2-7578-2071-1
ISBN 1re édition 978-2-02-056341-3, pour l'édition française
Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

A Bronislav Geremek

Table des matières

Couverture

Collection

Copyright

Dédicace

Remerciements

Préface

Introduction

Préludes : avant le Moyen Age

La géographie

Les héritages antiques

Le scénario de la genèse médiévale de l’Europe

Chapitre I - La conception de l’Europe IVe-VIIIe siècle

La christianisation, saint Augustin

Les fondateurs culturels du Moyen Age

Grégoire le Grand

Invasions et acculturation

Le gouvernement des évêques et les moines

De nouveaux héros, les saints

Une nouvelle mesure du temps

Le remodelage de l’espace

Deux pôles répulsifs : Byzance et l’Islam. Le choix des images

La ruralisation de l’Europe

Royautés et lois barbares

Chapitre II - Une Europe avortée : le monde carolingien - VIIIe-Xe siècle

La montée des Carolingiens

Charlemagne, le premier Européen ?

L’alliance entre les Francs et la papauté. Charlemagne empereur

Héritage européen de Charlemagne

Une Europe de guerriers…

… et de paysans

La civilisation carolingienne, une strate européenne

France, Allemagne, Italie : un cœur de l’Europe ?

Chapitre III - L’Europe rêvée et l’Europe potentielle de l’an Mille

L’Europe impériale ottonienne

La « nouvelle Europe » en l’an Mille

Les « nouveaux venus » : Scandinaves, Hongrois, Slaves

Un mouvement européen de « paix »

Un nouveau sanctuaire européen en Espagne : Saint-Jacques-de-Compostelle

Affirmation de l’Europe

Chapitre IV - L’Europe féodale - XIe-XIIe siècle

Progrès agraires

L’encellulement

Village et cimetière

La paroisse

Une couche supérieure : la noblesse

Chevalerie et courtoisie

Évolution du mariage

L’amour courtois

Abélard et Héloïse : intellectuels et amours modernes

Le baiser sur la bouche

Les ordres militaires : le militantisme

La réforme grégorienne : séparation entre clercs et laïcs

Le combat des vertus et des vices. Le diable s’agite

La culture populaire

Les monnaies et les chartes

Les pèlerinages

Fragmentation féodale et centralisation monarchique

Prestige et faiblesse de l’empereur

Le roi médiéval

Les monarchies féodales

La Renaissance européenne du XIIe siècle

Essor du culte marial

Dolorisation de la dévotion au Christ

L'homme à l'image de Dieu. L'humanisme chrétien

Naissance d'une Europe de la persécution

Les hérétiques

La persécution des juifs

La sodomie

L'ambiguïté de la lèpre

Déchaînement du Diable

Les périphéries de l'Europe féodale

L'Europe à la croisade

La croisade, première manifestation de la colonisation européenne ?

Chapitre V - La « belle » Europe des villes et des universités - XIIIe siècle

Les réussites de l'Europe du XIIIe siècle

I. La réussite urbaine : l'Europe des citadins

La personnalité de la ville européenne

La hiérarchie des métiers urbains

La ville européenne, Jérusalem ou Babylone ?

Ville et démocratie ?

Définition de la ville et du citadin dans l'Europe médiévale

II. La réussite commerciale : l’Europe des marchands

- Problèmes monétaires
- L’Europe des marchands
- Justification de l’argent
- Italiens et hanséates

III. La réussite scolaire et universitaire

- La civilisation du livre
- La production encyclopédique
- La scolastique
- L’Europe linguistique : latin et langues vernaculaires
- De grandes littératures et des chefs-d’œuvre
- Diffusion de la prose

IV. La réussite des frères mendiants

- Une Europe de la charité
- Les Tiers Ordres : entre clercs et laïcs
- L’Europe gothique
- L’Europe courtoise
- La promotion ambiguë du travail
- L’Europe, les Mongols et l’Est
- La descente des valeurs du Ciel sur la Terre

Chapitre VI - Automne du Moyen Age ou printemps des temps nouveaux ?

La famine et la guerre

La peste Noire

La mort, le cadavre, la danse macabre

L’Europe de la violence

La rupture de l’unité de l’Église : le Grand Schisme

Les nouveaux hérétiques : wyclifites et hussites

La devotio moderna

Naissance de sentiments nationaux

La prophétie politique

L’imprimerie

L’économie-monde

Une Europe qui s’ouvre et s’épanouit

Florence, la fleur de l’Europe?

Deux esprits ouverts : Nicolas de Cues…

…Pawel Wlodkowic

Effacement de l’Empire ?

Simplification de la carte européenne

La menace turque

Le projet européen de Georges Podiebrad

L’Italie, phare et proie de l’Europe

L’Européen Commynes

L’Europe à la rencontre du monde extérieur

Vers l’Atlantique et l’Afrique

Progrès et archaïsme des navires et de la navigation

Conclusion

Chronologie

Événements européens

Événements extra-européens

Afrique

Sélection bibliographique thématique

Abréviations

Complément bibliographique sommaire (2010)

Études sur l'Europe (et l'idée d'Europe) notamment à la période médiévale

Europe et Moyen Age

Moyen Age. Généralités

Le Moyen Age après le Moyen Age

Le Moyen Age et le cinéma

Haut Moyen Age

Charlemagne et civilisation carolingienne

An Mille

Renaissance du XIIe siècle

XIIIe siècle

XIVe-XVe siècle : mutations, conflits, violences

Genèse de l'État moderne

La fin du Moyen Age à la fin du xve siècle ?

Amour courtois

Animal

Art, esthétique

Arthur

Bible

Cathédrale

Château

Chevalier

Corps. Médecine. Sexualité

Courtoisie, civilité

Croisades

Culture populaire

Danse

Découverte du Monde

Diable

Dieu

Droit

Économie

Économie et religion

Écrit, livre

Église

Empire

Encyclopédisme

Enfants

Famille. Parenté. Mariage

Femmes

Féodalité

Frontière(s)

Guerre

Héraldique

Hérétiques

Histoire

Images

Immobilisme. Progrès (voir Techniques et Innovations)

Individu

Islam, Arabes et Chrétienté médiévale

Jeunes

Juifs

Justice

Laïcs

Langue(s). Littérature(s)

Marchands

Mémoire

Millénarisme. Apocalypse

Miracles, monstres et merveilles

Mort et au-delà

Musique

Nations

Nature

Noblesse

Papauté

Pauvreté

Péché(s)

Pèlerinages

Persécution, marginalisation, exclusion

Population

Rêves

Roi. Royauté

Saints

Science, esprit scientifique

Scolastique (voir Universités)

Sorcellerie

Techniques et Innovations

Temps

Théologie et philosophie

Travail

Troubadours

Université(s), écoles

Villes-campagnes

Violence

Index des noms de personnes

Index des noms de lieux

Remerciements

Ils vont d'abord à l'équipe des Éditions du Seuil qui a réalisé ce livre avec compétence, intelligence, engagement et disponibilité sans faille. Je pense à Nicole Grégoire, avec qui travailler a été un plaisir rare, à Grégoire Monteil et à Catherine Rambaud.

Des remerciements spéciaux vont aux amis qui ont lu attentivement ce livre manuscrit. C'est Richard Figuier et mon collègue et cher ami Jean-Claude Schmitt. Leurs critiques et leurs conseils éclairés m'ont été très précieux. Je leur associe Jacques Berlioz pour son constant soutien amical. Enfin, Patrick Gauthier- Dalché, pour ce qui concerne l'espace et la cartographie, et Pierre Mounet, pour l'aire germanique médiévale, ont droit à ma vive reconnaissance.

Préface

L'Europe se construit. C'est une grande espérance. Elle ne se réalisera que si elle tient compte de l'histoire : une Europe sans histoire serait orpheline et malheureuse. Car aujourd'hui vient d'hier, et demain sort du passé. Un passé qui ne doit pas paralyser le présent, mais l'aider à être différent dans la fidélité, et nouveau dans le progrès. Notre Europe, entre Atlantique, Asie et Afrique, existe depuis très longtemps en effet, dessinée par la géographie, modelée par l'histoire, depuis que les Grecs lui ont donné son nom, toujours repris depuis. L'avenir doit s'appuyer sur ces héritages qui, depuis l'Antiquité, voire la préhistoire, ont fait de l'Europe un monde d'une exceptionnelle richesse, d'une extraordinaire créativité dans son unité et sa diversité.

La collection « Faire l'Europe », née à l'initiative de cinq éditeurs de langues et de nationalités différentes, Beck à Munich, Basil Blackwell à Oxford, Crítica à Barcelone, Laterza à Rome, Le Seuil à Paris, veut éclairer la construction de l'Europe et ses atouts inoubliables, sans dissimuler les difficultés héritées. Dans ses efforts vers l'unité, le continent a vécu des dissensions, des conflits, des divisions, des contradictions internes. Cette collection ne les cachera pas : l'engagement dans l'entreprise européenne doit s'effectuer dans la connaissance du passé entier, et dans la perspective de l'avenir. D'où ce titre actif de la collection. Le temps ne nous semble pas venu en effet d'écrire une histoire synthétique de l'Europe. Les essais que nous proposons sont l'œuvre des meilleurs historiens actuels, européens ou non, déjà reconnus ou non. Ils aborderont les thèmes essentiels de l'histoire européenne dans les domaines économique, politique, social, religieux, culturel, en s'appuyant à la fois sur la longue tradition historiographique issue d'Hérodote et sur les nouvelles conceptions qui, élaborées en Europe, ont profondément

*renouvelé la science historique au XX*e *siècle, notamment dans les dernières décennies. Par leur volonté de clarté, ces essais sont largement accessibles.*

Et notre ambition est d'apporter des éléments de réponse à la grande question de ceux qui font et feront l'Europe, et à ceux qui dans le monde s'y intéressent : « Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où allons-nous?»

Jacques Le Goff

Introduction

Tout livre d'histoire, même s'il traite d'une période très éloignée dans le passé, a un rapport avec le présent. Ce livre se situe d'abord dans la conjoncture européenne actuelle. Je l'écris en 2002-2003 entre l'adoption par une partie des États européens d'une monnaie commune et l'élargissement de l'Union européenne à plusieurs États du Centre-Est de l'Europe. D'autre part, ce livre est publié dans la collection « Faire l'Europe » qui manifeste par la collaboration de cinq éditeurs de langues diverses les essais de création d'un domaine culturel commun et dont le titre « Faire l'Europe » dit bien la volonté des éditeurs et des auteurs de contribuer dans le respect de la vérité historique et de l'impartialité de l'historien à éclairer les conditions de construction de l'Europe commune.

Il s'agit d'un essai ne visant pas à l'érudition et ne présentant pas une histoire continue du Moyen Age européen ni l'ensemble, encore moins le détail, des principaux aspects de cette histoire.

Cet essai veut illustrer l'idée que le Moyen Age est l'époque de l'apparition et de la genèse de l'Europe comme réalité et comme représentation, et qu'il a constitué le moment décisif de la naissance, de l'enfance et de la jeunesse de l'Europe, sans que les hommes de ces siècles aient eu l'idée ou la volonté de construire une Europe unie. Seul le pape Pie II (Æneas Silvius Piccolomini, pape de 1458 à 1464) a eu une idée claire de l'Europe. Il a rédigé un texte nommé *Europa* en 1458, suivi d'un *Asia* en 1461. Ce rappel montre l'importance du dialogue Europe-Asie. Le Moyen Age comme époque de naissance de l'Europe a été largement évoqué à la veille et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans une période d'effervescence de la réflexion sur l'Europe et de projets économiques, culturels et politiques élaborés dans un cadre européen. Ce sont deux spécialistes du XVI^{e} siècle qui ont publié les essais les plus suggestifs sur l'« idée » européenne, le Britannique Denys Hay dans *Europe. The*

Emergence of an Idea (1957) et l'Italien Federico Chabod dans *Storia dell' idea d'Europa* (1961) reprenant des cours universitaires de 1943-1944 et 1947-1948. Mais cette naissance médiévale de l'Europe avait été en particulier proposée à la veille de la Seconde Guerre mondiale par deux grands historiens français fondateurs de la revue *Annales* qui a renouvelé l'historiographie, Marc Bloch qui a écrit : « L'Europe a surgi quand l'Empire romain s'est écroulé », et Lucien Febvre qui a repris la phrase en ajoutant : « Disons plutôt que l'Europe devient une possibilité dès que l'Empire se désagrège. » Lucien Febvre, dans la Première Leçon de son cours professé au Collège de France en 1944-1945 (*L'Europe. Genèse d'une civilisation*, p. 44) écrit : « Pendant tout le Moyen Age (un Moyen Age qu'il faut prolonger très avant dans les Temps modernes), l'action puissante du christianisme, en faisant sans cesse passer, par-dessus les frontières mal assises de royaumes kaléidoscopiques, de grands courants de civilisation chrétienne détachés du sol, a contribué à donner aux Occidentaux une conscience commune, par-dessus les frontières qui les séparent, une conscience qui, laïcisée peu à peu, est devenue une conscience européenne. »

Marc Bloch, surtout, a eu une vision européenne du Moyen Age. Dès le Congrès international des Sciences historiques à Oslo en 1928, il faisait une communication, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », publiée dans la *Revue de synthèse historique* en décembre 1928. Il reprenait ce « projet d'un enseignement d'histoire comparée des sociétés européennes » dans le fascicule de présentation de sa candidature au Collège de France en 1934. Il y disait notamment : « Le monde européen, en tant qu'européen, est une création du Moyen Age, qui, presque du même coup, rompit l'unité, au moins relative, de la civilisation méditerranéenne et jeta pêle-mêle dans le creuset les peuples jadis romanisés avec ceux que Rome n'avait jamais conquis. Alors est née l'Europe au sens humain du mot… Et ce monde européen, ainsi défini, n'a depuis lors jamais cessé d'être parcouru par des courants communs[1]. »

Ces ébauches d'Europe et ces structures d'attente de ce qui deviendra l'Europe à partir du XVIII^e^ siècle (l'adjectif *européen* apparaît en français en 1721 et l'expression *à l'européenne* en 1816) n'ont rien d'un processus linéaire et ne légitiment pas l'idée d'une entité inscrite obligatoirement dans la géographie et l'histoire. L'Europe aujourd'hui est encore à faire et même à penser. Le passé propose mais n'impose pas, le hasard et le libre arbitre humain créent le présent autant que la continuité.

Cet essai s'efforcera de montrer ce qu'ont été les ébauches médiévales d'une Europe et ce qui a plus ou moins combattu et défait ces ébauches sans

qu'il s'agisse d'un processus continu d'avancée et de recul.

Mais il tentera aussi de prouver que ces siècles (IVe-XVe siècle) ont été essentiels, et que, de tous les héritages à l'œuvre dans l'Europe d'aujourd'hui et de demain, l'héritage médiéval est le plus important.

Le Moyen Age a mis en évidence, et souvent constitué, les caractéristiques réelles ou problématiques de l'Europe : l'imbrication d'une unité potentielle avec une diversité fondamentale, le métissage des populations, les divisions et oppositions Ouest-Est et Nord-Sud, l'indécision de la frontière orientale, le primat unificateur de la culture. Ce livre aura recours aussi bien à ce qu'on appelle les faits historiques qu'aux représentations qui sont des phénomènes de mentalité. La formation de ces mentalités, de cet imaginaire particulièrement vif au Moyen Age, est un caractère essentiel de la genèse de l'Europe comme réalité et comme idée. Il faut avoir, dès le début de ce livre, la conscience que la frontière est de toute façon, au Moyen Age, floue entre la réalité et la représentation. La frontière stricte, linéaire, telle que le *limes* romain l'a dessinée sur de longues distances, a disparu, écho de la perméabilité entre l'ici-bas et l'au-delà. L'échelle de Jacob le long de laquelle montent, descendent, se croisent anges et hommes est une vision quotidienne des hommes et des femmes du Moyen Age. La frontière de type moderne, linéaire, s'appuyant sur une ligne de postes ou de bornes, n'apparaît que tardivement et partiellement au Moyen Age, liée à la constitution des États. L'établissement de douanes avec le réveil de l'économie et la constitution d'économies plus ou moins nationales ne se produira qu'au tournant du XIIIe au XIVe siècle. L'annexion du Roussillon au Languedoc français à la fin du XIIIe siècle, les conflits entre les marchands catalans, le roi d'Aragon et le roi de Majorque pour la levée de taxes sur les marchandises catalanes dans le port de Collioure, désormais le dernier avant la Méditerranée française, montrent comment s'est élaborée par tâtonnements et à travers les affrontements la réalité des frontières au Moyen Age. Les médiévistes ont justement rejeté la notion américaine de frontière élaborée par l'historien Turner pour le Far West qui ne s'applique pas à l'histoire européenne, et ils ont souligné que ce qui tient lieu de frontière au Moyen Age, jusqu'à l'établissement tardif des États, sont des zones de rencontre, lieux d'affrontements, mais aussi d'échanges et de mélanges dont Charlemagne, au début du IXe siècle, a fait des *marches* dont on ne saurait exagérer l'importance dans l'Europe médiévale. La marche, en effet, comme l'a montré Jean-François Lemarignier, a été un lieu privilégié des institutions féodales, là où le vassal prêtait à son seigneur l'« hommage en marche », et l'on peut avancer que ce flou, cette perméabilité

des pseudo- frontières a favorisé la constitution d'une Europe métissée. Quant aux fleuves, aux rivières jouant souvent le rôle de frontières, ce sont plutôt des lieux de rencontre « neutres » entre puissants (l'empereur et le roi de France par exemple) que des murailles liquides. Le royaume de Francie occidentale, puis de France est ainsi limité à l'est par les Quatre Rivières, l'Escaut, la Meuse, la Saône, le Rhône. Daniel Nordman a noté chez le chroniqueur Froissart qui, au XIV^e^ siècle, est le plus « européen » de tous les chroniqueurs, que le terme le plus usité pour ce que nous nommons frontière est *marche*, *frontière* étant réservé à une frontière guerrière, un *front*.

Avant d'aller chercher l'Europe au Moyen Age, il convient de noter que des notions concurrentes ont été employées, soit au Moyen Age, soit par les historiens modernes. Comme on l'a déjà vu, et comme on va le voir encore, la notion d'Europe s'est opposée à celle d'Asie et, plus généralement, d'Orient. Le terme Occident peut donc désigner un territoire qui est essentiellement celui de l'Europe. Cet usage d'Occident, sans avoir été répandu au Moyen Age, a été renforcé dans l'imaginaire par la division de la Chrétienté entre l'Empire byzantin et la Chrétienté latine correspondant à un empire d'Orient et un empire d'Occident. Là est la grande césure que le Moyen Age a livrée, aggravée depuis l'Empire romain, entre une Europe de l'Est et une Europe de l'Ouest, césure linguistique, religieuse, politique. Le caractère « occidental » de l'Europe chrétienne latine qui est à l'origine de l'Europe actuelle a été encore accentué par une théorie de certains intellectuels chrétiens aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. C'est l'idée d'un transfert du pouvoir et de la civilisation, de l'est vers l'ouest. *Translatio imperii, translatio studii*, qui soulignent le transfert du pouvoir de l'Empire byzantin à l'Empire germanique, et celui du savoir d'Athènes et de Rome à Paris. Cette marche vers l'ouest de la civilisation a certainement contribué à l'idée d'une supériorité de la culture européenne occidentale chez beaucoup d'Européens des siècles suivants.

Contrairement à ce que l'on pense souvent, cette notion ne date pas des premiers siècles du christianisme. Certes, à l'époque de Charlemagne, on parle d'Empire chrétien, mais il faut attendre la Chrétienté conquérante du XI^e^ siècle, ce qu'on a appelé la réforme grégorienne, l'action du grand ordre religieux de Cluny et l'idéologie de la croisade pour imposer le terme de Chrétienté pour désigner le territoire qui deviendra la matrice de l'Europe. Ce terme de Chrétienté peut conduire à des confusions. Il ne s'agit pas de nier l'importance capitale du christianisme dans la constitution de l'Europe, et la conscience identitaire des Européens. Même après que l'esprit des Lumières et la laïcité se

sont imposés en Europe, ce fonds chrétien, avoué ou sous-jacent, est demeuré essentiel. Mais la Chrétienté n'a été qu'un long épisode très important d'une histoire qui a commencé avant le christianisme et qui se poursuit après le reflux du christianisme. Notons enfin, pour marquer la fragilité des dénominations, qu'à l'époque des croisades les musulmans nommeront globalement les chrétiens les Francs, tout comme les chrétiens parlaient de Sarrasins (terme désignant une tribu arabe appliqué par les Byzantins puis les Occidentaux à tous les musulmans) ou de Maures ou Noirauds, terme légué par les Espagnols (« Morisco ») pour désigner les musulmans.

Si l'on veut, comme dans ce livre, parler de l'histoire de l'Europe, il faut éclairer l'histoire du terme Europe ; car l'historien, comme les clercs du Moyen Age, estime que l'existence est liée au nom. Dieu l'avait montré dans la Genèse, mais, en même temps, il faut remarquer que les noms qui paraissent les plus sûrs ont été ballottés par l'histoire, et que ces avatars sont révélateurs d'une certaine fragilité des personnes ou des réalités qui les portent.

1. 1.M. Bloch, *Histoire et Historiens*, textes réunis par Étienne Bloch, Paris, Armand Colin, 1995, p. 126.

Préludes :
avant le Moyen Age

L'histoire de l'Europe engage l'historien et ses lecteurs à se placer dans la longue durée. Au-delà des dix siècles du IVe au XVe que couvre le Moyen Age traditionnel, il importe de parler des ébauches d'Europe pendant cette période en gardant à l'esprit les héritages des civilisations antérieures que le Moyen Age a investis dans une conscience potentiellement européenne. Une partie de l'impact qu'a eu le Moyen Age sur la construction de l'Europe vient de ce qu'il ne s'est pas contenté de transmettre passivement les héritages antérieurs, mais qu'il a eu une conception du passé qui le poussait à recueillir consciemment et volontairement, même s'il y opérait des tris, une partie importante de ce passé pour en nourrir le futur qu'il préparait. Le Moyen Age a été, notamment par la notion de renaissance, mais aussi, de façon plus diffuse, un passeur de l'Antiquité. Malgré les grands progrès récents de la préhistoire, il faudrait, pour dire ce que le Moyen Age a transmis de l'héritage préhistorique, une enquête pour laquelle je n'ai ni la compétence ni la place dans cet essai. Je dirai cependant que certains des grands événements de la préhistoire, en Europe, ont été repris par les siècles médiévaux. Je pense à l'importance de l'agriculture, même si l'essentiel en a été un emprunt à la préhistoire mésopotamienne ; à l'essor de l'élevage, surtout dans l'aire méditerranéenne, à la présence ensuite des métaux qui ont donné naissance à ces métallurgies que les Barbares ont importées dans l'Europe médiévale. Métallurgies dont ils se sont d'abord servi pour fabriquer les armes, en particulier l'épée à double tranchant, instrument des conquêtes des envahisseurs, et qui ont ensuite assuré à la civilisation médiévale ses succès dans le domaine de l'armement et de l'outillage.

La géographie

Il ne faut pas oublier que le premier de ces héritages est celui de la géographie. Il convient d'évoquer les données de la géographie qui s'imposeront aux hommes et aux femmes du Moyen Age, mais dont ils tireront partie d'une façon dont l'Europe bénéficiera. L'Europe est le bout du continent eurasiatique. Elle présente une diversité de sols et de reliefs qui ancrent dans la géographie la diversité qui est une des caractéristiques de l'Europe. Mais, en même temps, des éléments géographiques unificateurs s'imposent. L'étendue des plaines qui favorisera la culture céréalière développée par le Moyen Age et qui reste aujourd'hui un des points forts, quoique controversé, de l'économie européenne commune. C'est aussi l'importance des forêts qui avec la pénétration, l'exploitation et les défrichements, fera de la forêt médiévale le monde à double face de l'abondance en bois, en gibier, en miel, en porcs mâtinés de sangliers, et de la sauvagerie, dualité qui se poursuivra jusqu'à l'Europe d'aujourd'hui. Autre élément géographique unificateur de l'Europe évident au Moyen Age, la présence de la mer et la longueur des côtes, qui, malgré la peur de la mer chez les hommes et les femmes du Moyen Age, les amènera à la dompter par d'importantes innovations technologiques, qu'il s'agisse du gouvernail d'étambot ou de la boussole venue de Chine. De même, les hommes et les femmes du Moyen Age noteront et utiliseront les avantages du climat qui sera un des traits du caractère tempéré de l'Europe. De ce climat tempéré, les hommes et les femmes du Moyen Age sauront louer les saisons intermédiaires, le printemps et l'automne qui tiennent toujours une si grande place dans la littérature et dans la sensibilité européenne. Le Moyen Age n'a pas été sensible aux préoccupations écologiques dont la naissance ne date guère que d'un siècle. Mais la recherche par les moines de la solitude puis l'essor démographique à partir du XI^{e} siècle causeront certains dommages qui ont amené des villes, en particulier dans l'Italie du Nord, à partir du XIV^{e} siècle, à édicter des mesures de protection des forêts menacées par un début de déboisement.

Les héritages antiques

C'est dans la transmission de ces héritages que le Moyen Age manifeste le mieux son caractère de passeur des valeurs et des acquis du passé à l'Europe. La première de ces transmissions est celle du nom. L'Europe a commencé par être un mythe, une conception géographique. Le mythe fait naître l'Europe en Orient. C'est dans la plus ancienne couche de civilisation née sur le territoire de ce qui deviendra l'Europe que le mot et l'idée apparaissent : la mythologie grecque. Mais c'est un emprunt à l'Orient. C'est l'accaparement au VIII^e^ siècle av. J.-C. d'un terme sémitique désignant pour les marins phéniciens le couchant. Europe surgit comme la fille d'Agénor, roi de Phénicie, l'actuel Liban. Elle aurait été enlevée par Zeus, le roi des dieux grecs, tombé amoureux d'elle. Métamorphosé en taureau, il l'aurait emportée en Crète, et de leurs amours serait né Minos, roi civilisateur et législateur qui devint après sa mort un des trois juges des Enfers. Les Grecs donnent donc le nom d'Européens aux habitants de l'extrémité occidentale du continent asiatique.

Le contraste entre Orient et Occident (avec quoi se confond l'Europe) incarne pour les Grecs le conflit fondamental des civilisations. Le célèbre médecin grec Hippocrate qui vécut à la fin du V^e^ et au début du IV^e^ siècle av. J.-C. oppose Européens et Asiatiques à la lumière des conflits qui ont dressé les cités grecques contre l'Empire perse et qui sont sans doute la première manifestation de l'antagonisme Occident-Orient : les guerres médiques où le David grec a vaincu à Marathon le Goliath asiatique. Selon Hippocrate, les Européens sont courageux, mais guerriers, belliqueux, tandis que les Asiatiques sont sages, cultivés, mais pacifiques, et même sans ressort. Les Européens tiennent à la liberté et sont prêts à se battre, voire à mourir pour elle. Leur régime politique préféré est la démocratie tandis que les Asiatiques acceptent aisément la servitude en échange de la prospérité et de la tranquillité.

Cette image des Orientaux a persisté au cours des siècles, et, au XVIII^e^ siècle, les philosophes européens des Lumières ont échafaudé la théorie du despotisme éclairé qui aurait été le régime politique le mieux acclimaté en Asie, et, dans cette ligne, le marxisme au XIX^e^ siècle définira un mode de production asiatique, base de régimes autoritaires. La société médiévale, société de guerriers à côté de paysans, ne démentira pas Hippocrate, elle transmet par les chansons de geste l'image du héros guerrier christianisé à l'Europe.

La Grèce antique a donc laissé un double héritage à l'Europe, celui de l'opposition à l'Orient, à l'Asie, et celui du modèle démocratique. Le Moyen Age a ignoré le modèle démocratique qui ne reviendra sous des formes améliorées en Europe qu'avec la Révolution française. L'opposition à l'Orient se

renforcera au contraire dans l'Occident médiéval ; ou plutôt, le Moyen Age considérera au moins deux Orients. Le premier, le plus proche, c'est le monde grec byzantin. Il hérite de l'opposition entre grec et latin léguée par l'Empire romain. Il la renforce par l'opposition croissante entre christianisme romain et christianisme orthodoxe, et ne ressent pas vraiment de solidarité chrétienne. L'expression extrême de cette hostilité se manifestera en 1204 quand les Latins de la IV^{e} croisade se détourneront vers Constantinople pour la conquérir et la piller.

Derrière cet Orient grec, il y a pour les Occidentaux du Moyen Age un Orient plus lointain. Pendant longtemps, il aura une image ambiguë. C'est d'une part un foyer de malheurs et de menaces, d'Orient viennent les épidémies, les hérésies ; à l'extrémité orientale de l'Asie se pressent les peuples destructeurs de Gog et de Magog que l'Antéchrist déchaînera à la fin des temps, et que les Occidentaux croiront reconnaître au XIII^{e} siècle dans les envahisseurs mongols. Mais aussi, l'Orient est un horizon onirique, un réservoir de merveilles, le pays du Prêtre Jean, ce prêtre-roi détenteur de trésors et modèle politique qui viendra séduire la Chrétienté au XII^{e} siècle. Enfin, les géographes grecs de l'Antiquité ont légué aux hommes du Moyen Age un savoir géographique, lourd de problèmes qui demeurent encore aujourd'hui. Si, au nord, à l'ouest et au sud, la mer forme la frontière naturelle de l'Europe, imposée par la faiblesse du savoir nautique et des navires des Occidentaux du Moyen Age, quelle en est la frontière à l'est ? Même si l'on tient compte de ce que j'ai dit sur le caractère flou des frontières médiévales pendant longtemps, le front oriental de l'Europe médiévale pose le plus grave des problèmes. Les clercs du Moyen Age ont en général adopté les opinions des géographes grecs antiques. Pour eux, la frontière entre l'Europe et l'Asie était le fleuve Tanaïs, le Don, qui se jette dans la mer d'Azov, ce qui inclut la Biélorussie et l'Ukraine actuelle, mais entame à peine la Russie. En tout cas, pas d'Europe de l'Atlantique à l'Oural au Moyen Age ! Mais, au-delà de l'Empire byzantin, apparaît, au cours du Moyen Age, un autre Orient, plus réel et plus menaçant encore. C'est l'Orient musulman, et cet Orient submerge et remplace au XV^{e} siècle les Byzantins par les Turcs, destinés à être le cauchemar pluriséculaire de l'Europe.

Il faut distinguer, parmi les héritages antiques transmis et souvent vivifiés par les hommes du Moyen Age, quatre héritages principaux.

Le premier est l'héritage grec. Il lègue au Moyen Age la personne du héros qui, comme on le verra, se christianise en devenant un martyr et un saint ; l'humanisme, lui aussi modifié par le christianisme, si bien qu'on parlera au

XII^e siècle de socratisme chrétien ; l'édifice religieux, qui de temple devient église, soit après destruction, soit après remploi ; le vin qui par le relais des Romains devient la boisson de l'aristocratie et le liquide sacré de la liturgie chrétienne. Il faut y rajouter, avec la cité (*polis*), ancêtre lointain de la ville médiévale, le mot de démocratie qui ne s'incarnera qu'après le Moyen Age et, bien sûr, le nom d'Europe.

L'héritage romain est beaucoup plus riche, l'Europe médiévale étant directement sortie de l'Empire romain. Le premier héritage capital est la langue, véhicule de civilisation. L'Europe médiévale parle et écrit le latin, et, quand le latin reculera face aux langues vulgaires après le X^e siècle, les langues dites romanes – français, italien, espagnol, portugais – perpétueront cet héritage linguistique. Toutes les autres parties de l'Europe à un moindre degré bénéficieront de cette culture latine, en particulier dans les universités, à l'église, dans la théologie, dans le vocabulaire scientifique et philosophique. Aux hommes du Moyen Age, guerriers dans cette tradition européenne, les Romains lèguent leur art militaire, d'autant plus que l'auteur tardif (autour de 400 apr. J.-C.) d'un traité de l'art militaire, Végèce, a été un inspirateur des théories et des pratiques militaires des hommes du Moyen Age. Plus encore, les Romains lèguent aux hommes du Moyen Age, qui la retrouveront et la développeront à partir de l'an Mille environ, l'architecture ; des Romains le Moyen Age a hérité la pierre, la voûte, et le manuel très influent de leur théoricien Vitruve. Des grandes réalisations romaines, les médiévaux ne sont que des héritiers partiels. Marc Bloch a souligné combien la route médiévale est différente de la route romaine. Celle-ci avait surtout des objectifs militaires et disposait d'un savoir technique supérieur. D'où des routes droites et pavées. Hommes et femmes du Moyen Age marchent ou poussent leurs charrettes, utilisent ânes et chevaux sur des routes de terre, non rectilignes, se déplaçant au gré des églises à visiter et des marchés mobiles à fréquenter. Mais les fragments de routes romaines subsistants restent des points de repère symboliques. Héritées encore de l'Antiquité romaine, mais toujours modifiées, l'opposition et la complémentarité entre la ville et la campagne. L'opposition *urbs-rus*, avec sa dimension culturelle d'opposition entre urbanité et rusticité, se poursuit sous d'autres formes. Après s'être ruralisée l'Europe médiévale s'urbanise. Guerriers et paysans, l'aristocratie habitant en général, sauf en Italie, dans les châteaux forts à la campagne, ressentent un mélange d'envie, mais plus encore d'hostilité à l'égard des citadins et de leur mollesse ; ceux-ci, en revanche, méprisent les grossiers paysans, d'autant plus que la christianisation ayant commencé dans les villes les

campagnes resteront plus longtemps païennes – *paganus*, païen et paysan, c'est le même mot.

On verra que le Moyen Age a été une époque d'intense création du droit, et, dans cette élaboration juridique, l'héritage et la renaissance du droit romain ont évidemment tenu une grande place. La première université née au XII^e^ siècle enseigne essentiellement le droit, et sa réputation s'installe comme le foyer européen du droit, Bologne.

Parmi les choix culturels essentiels que le christianisme médiéval a fait, il y a d'abord et surtout celui des classifications scientifiques et des méthodes d'enseignement. Relayée par un rhéteur latin chrétien du V^e^ siècle apr. J.-C., Martianus Capella, la classification et la pratique des arts libéraux dominent l'enseignement médiéval. Divisés en deux cycles, celui du *trivium*, ou arts de la parole (grammaire, rhétorique, dialectique) et celui du *quadrivium,* ou arts des nombres (arithmétique, géométrie, musique, astronomie), ces arts libéraux recommandés par saint Augustin vont aux XII^e^ et XIII^e^ siècles fournir le fondement de l'enseignement universitaire dans la faculté propédeutique dite faculté des arts.

Dans la perspective, qui est celle de ce livre, de mettre en valeur les mots, les idées, l'imaginaire, qui, autant que les structures matérielles, forment la base du sentiment européen, je noterai simplement que le nom qui deviendra le nom commun de l'empereur et de la personne symbolisant le pouvoir suprême est celui que les Romains avaient adopté pour leurs empereurs, César. Cet héritage donne même dans les langues vernaculaires, pour désigner les empereurs, *Kaiser* chez les Germains, et, plus tard, *tsar* chez les Slaves (Russes, Serbes et Bulgares). Et Grecs et Romains léguèrent à l'Europe, pour désigner le mauvais roi, le terme de *tyran*. Ainsi se poursuit une tradition symbolique, politique.

Il faut aussi mentionner un héritage qui s'est diffusé au Moyen Age d'une façon plus discrète et parfois inconsciente. C'est l'*idéologie trifonctionnelle indo-européenne* dont Georges Dumézil a bien montré la large diffusion depuis des temps très anciens. Entre le IX^e^ et le XI^e^ siècle, un certain nombre d'auteurs chrétiens, héritiers de cette conception, décrivent tout type de société, et en particulier celle dans laquelle ils vivent, comme la réunion d'hommes spécialisés dans les trois fonctions nécessaires pour le bon fonctionnement d'une société. L'expression la plus nette et qui a eu le plus de succès dans l'historiographie est celle employée par l'évêque Adalbéron de Laon dans son poème au roi Robert le Pieux de 1027. Selon lui, une société bien organisée comprend des prêtres (*oratores*, ceux qui prient), des guerriers (*bellatores*, ceux qui combattent) et des

travailleurs (*laboratores*, ceux qui travaillent). Cette classification qui a été adoptée par beaucoup de clercs médiévaux pour décrire et comprendre leur société pose des problèmes surtout quant à la définition des *laboratores*. Plusieurs interprétations s'opposent. Pour les uns, les *laboratores* ne sont pas sur le même plan que les deux premières catégories, ils leur sont soumis et il s'agit essentiellement de la masse paysanne. Pour d'autres, parmi lesquels je me range, l'ensemble du schéma désigne trois élites mises sur le même pied. Et les *laboratores* sont la partie supérieure productrice, innovatrice, de la couche paysanne et artisanale, je dirais volontiers les producteurs, qui témoignent aussi d'une certaine promotion du travail dans l'idéologie et la mentalité médiévale autour de l'an Mille.

Enfin, un dernier héritage est d'une importance capitale, c'est l'héritage *biblique*. Il est transmis aux gens du Moyen Age, non par les juifs dont les chrétiens s'éloignent de plus en plus, très vite, mais par les chrétiens des premiers siècles, et l'héritage de l'Ancien Testament, malgré le renforcement des sentiments antijuifs, reste jusqu'à la fin du Moyen Age un des éléments les plus forts et les plus riches, non seulement de la religion, mais de l'ensemble de la culture médiévale. On a écrit des livres sur le Moyen Age et la Bible, je me contenterai de rappeler ici que l'Ancien Testament est d'abord la proclamation du monothéisme. On peut dire que par l'intermédiaire du christianisme Dieu entre dans la pensée et l'histoire de l'Europe. La Bible est au Moyen Age considérée et utilisée comme une encyclopédie qui renferme tout le savoir que Dieu a transmis à l'homme. C'est aussi un manuel fondamental d'histoire qui, après les patriarches et les prophètes, fait se dérouler le sens de l'histoire depuis l'avènement de la royauté avec Saül et David. La reprise de l'onction du sacre par les Pippinides et les Carolingiens marque la reprise du cours normal de l'histoire voulue par Dieu. Il ne faut pas oublier que la mémoire historique qui est devenue un élément essentiel de la conscience européenne a une double source : le Grec Hérodote, père de l'Histoire, mais aussi la Bible.

Le scénario de la genèse médiévale de l'Europe

Je vais maintenant évoquer ce que, dans une succession de périodes, le Moyen Age apporte de strates formant, l'une après l'autre, les bases de l'Europe.

Une première strate est mise en place pendant la période des invasions et des installations de Barbares dans l'ancien Empire romain, du IVe au VIIIe siècle. C'est la conception de l'Europe.

Puis s'installe aux VIIIe-Xe siècles la strate carolingienne. C'est une Europe avortée mais qui laisse un héritage.

Autour de l'an Mille apparaît une Europe rêvée et potentielle.

Lui succède l'Europe féodale aux XIe-XIIIe siècles.

Au XIIIe siècle se met en place l'Europe rayonnante des villes, des universités et de la scolastique, des cathédrales et du gothique.

Enfin, les épreuves du XIVe et du XVe siècle secouent sans les détruire les structures préeuropéennes.

L'organisation de ce livre qui, conformément au mouvement, me semble-t-il, de l'histoire, se construit par phases chronologiques et par strates entraînera des balayages successifs de tranches historiques qui, je l'espère, ne lasseront pas le lecteur, car elles l'introduisent au cœur des nouveaux visages et des nouvelles incertitudes de l'espace européen.

Chapitre I

La conception de l'Europe
IV^e^-VIII^e^ siècle

Le passage de l'Antiquité au Moyen Age, convention historiographique, semble pour qui veut essayer de comprendre le déroulement historique européen une réalité indiscutable. A condition d'abandonner les conceptions simplistes qui ont eu cours du XVIII^e^ au milieu du XX^e^ siècle et qui voyaient dans ce passage un événement cataclysmique. Un historien réputé a pu écrire : l'Empire romain n'est pas mort de sa belle mort, il a été assassiné. Et de cet assassinat serait né le Moyen Age. Les historiens pensent aujourd'hui que le passage de l'Antiquité au Moyen Age a été le résultat d'une longue évolution positive, même si elle a été marquée d'épisodes violents et spectaculaires. C'est pour souligner ce changement de conception que, pour désigner la période qui s'étend du IV^e^ au VIII^e^ siècle, on emploie plus volontiers aujourd'hui l'expression d'Antiquité tardive. Elle me paraît mieux adaptée à la façon dont l'histoire évolue en général, les révolutions y étant peu nombreuses et parfois illusoires, mais, si la naissance du Moyen Age n'a pas été rapide, elle n'en a pas moins bouleversé dans ses fondements l'histoire des régions occidentales du continent eurasiatique. L'historien américain Patrick Geary a bien montré que la période mérovingienne n'est pas encore le Moyen Age à proprement parler, mais précisément cette Antiquité tardive qui est une transition de longue durée où commence à apparaître l'Europe. Cette apparition se fait au milieu de la

christianisation de l'Empire romain qui, comme on sait, se situe entre la reconnaissance de la religion chrétienne par l'empereur Constantin, ce qu'on appelle l'édit de Milan de 313, et l'adoption par l'empereur Théodose I^{er}, mort en 395, du christianisme comme religion officielle, religion d'État. Ce qui marque bien le lien entre cette décision et l'histoire de l'Europe, c'est que Théodose divise à sa mort l'Empire romain en deux parties, donnant à chacune d'elles un de ses fils pour empereur : Honorius pour l'Occident, Arcadius pour l'Orient. Désormais, l'Europe qui nous intéresse, c'est l'évolution de cet Empire d'Occident.

La christianisation, saint Augustin

L'émergence de l'Europe que nous allons désormais suivre va se réaliser à travers deux phénomènes essentiels de cette période des IV^{e}-V^{e} siècles. Le premier de ces phénomènes, c'est l'élaboration dans la ligne de la Bible et du Nouveau Testament de l'essentiel de la doctrine chrétienne que les Pères de l'Église vont léguer au Moyen Age. Ce n'est pas ici le lieu de présenter la personnalité et l'œuvre de ces cofondateurs du christianisme. J'insisterai sur deux d'entre eux parce que leur poids sera grand dans l'élaboration d'une culture européenne. Le premier, saint Jérôme (vers 347-420), dont la vie se situe encore à l'intersection de l'Occident et de l'Orient où il a longtemps vécu en ermite, n'est pas complètement lié au futur de l'Europe, mais je le retiens ici pour cette œuvre essentielle, la traduction en latin sur le texte hébreu de la Bible par-dessus la traduction grecque antérieure dite des Septante et considérée comme défectueuse. Cette Bible latine va s'imposer à tout le Moyen Age avec diverses révisions dont la plus intéressante est celle effectuée au début du XIII^{e} siècle par l'université de Paris sur la recension, au IX^{e} siècle, du conseiller anglo-saxon de Charlemagne, Alcuin. C'est la Vulgate.

L'autre Père de l'Église essentiel est saint Augustin (354-430). Après saint Paul, saint Augustin est le personnage le plus important pour l'installation et le développement du christianisme. Il est le grand professeur du Moyen Age. Je ne citerai ici que deux de ses œuvres fondamentales pour l'histoire européenne. La première, ce sont les souvenirs de sa conversion publiés sous le titre de *Confessions* et qui ne seront pas seulement un des ouvrages les plus lus au

Moyen Age, mais qui sont dans la longue durée le point de départ jusqu'à aujourd'hui de la longue série des autobiographies introspectives.

L'autre grand ouvrage est aussi objectif que les *Confessions* sont subjectives, c'est *La Cité de Dieu* écrit après le pillage de Rome par Alaric et ses Goths en 410. A partir de cet épisode qui a terrifié les anciennes populations romaines et les nouvelles populations chrétiennes, et qui a fait croire à la proximité de la fin du monde, Augustin rejette les peurs millénaristes, renvoyant la fin des temps à un futur seulement connu de Dieu et probablement lointain, et dressant le programme des relations entre la Cité de Dieu et la Cité des hommes, un des grands textes de la pensée européenne pour des siècles.

On a donné d'une façon réductrice de l'augustinisme la définition suivante : « La doctrine de la prédestination inconditionnée et de la volonté salvifique particulière telle que saint Augustin l'a développée dans la dernière période de sa vie. » La pensée d'Augustin est beaucoup plus riche dans son élaboration que la prédestination. Il serait plus juste, quoique de façon toujours trop simplifiée, de la définir comme la recherche d'un équilibre entre le libre arbitre et la grâce. Il n'y a pas de théologien médiéval qui n'ait été dans une certaine mesure augustinien, et, si on a encore parlé d'augustinisme politique en attribuant à Augustin une grande influence sur les gouvernants du Moyen Age en leur attribuant « une tendance à absorber le droit naturel de l'État dans la justice surnaturelle et dans le droit ecclésiastique », cette interprétation théocratique a été vivement critiquée par le cardinal de Lubac, et, s'il y a eu au Moyen Age et en Europe un augustinisme politique, on pourrait le définir par les efforts pour pénétrer de valeurs morales et religieuses un gouvernement respectant la séparation entre Dieu et César. L'augustinisme a donc été une couche ancienne d'idéologie politique européenne que n'a pas réussi à recouvrir complètement à la fin du Moyen Age la couche de nature entièrement opposée du machiavélisme. Augustin a aussi légué au Moyen Age une règle monastique, la seule qui se soit maintenue face à la règle bénédictine. Elle concerne surtout des réguliers urbains et sera surtout retenue par les chanoines réguliers.

On a conservé – après de nombreuses pertes – 258 manuscrits des *Confessions*, 376 de *La Cité de Dieu* et 317 de la *Règle*.

Les fondateurs culturels du Moyen Age

Ce legs de la culture antique et chrétienne mêlées que les Pères de l'Église ont transmis au Moyen Age et à l'Europe se poursuit du Ve au VIIIe siècle dans le cadre de la fusion entre culture antique romaine et évolution marquée par les besoins des populations barbarisées. Quelques grands noms émergent de cette situation, et Karl Rand les a appelés les fondateurs du Moyen Age. On peut les appeler aussi Pères culturels de l'Europe.

Le premier est Boèce (484-520). Issu d'une vieille famille aristocratique romaine, il entra au service du roi barbare goth Théodoric, mais fut impliqué dans une conjuration en faveur de l'empereur byzantin et mourut en prison. Le Moyen Age lui doit tout ce qu'il saura d'Aristote avant le milieu du XIIe siècle, la *Logica vetus*, la vieille logique, et, « en doses assimilables, les catégories conceptuelles et verbales qui seront le premier fonds de la scolastique ». Ainsi la définition de la personne : *naturae rationabilis individua substantia*, « la substance individualisée de la nature raisonnable ». Abélard dira de lui, « il a bâti de façon inexpugnable notre foi et la sienne ». Son ouvrage écrit en prison, *La Consolation de la philosophie,* fut très lu au Moyen Age. Il fut un des créateurs de l'humanisme médiéval et contribua à faire considérer la musique selon l'idéal antique comme un instrument supérieur de culture.

Cassiodore (vers 490-580) n'est pas moins important pour la culture médiévale et européenne. Issu d'une grande famille de l'Italie du Sud, il joua d'abord un rôle politique de premier plan dans l'Italie ostrogothique comme médiateur entre le monde romano-byzantin et la société barbare. L'éphémère reconquête de l'Italie par Justinien (539) mit fin à cette brillante carrière. Il se retira au monastère de Vivarium en Calabre où il prépara l'éducation intellectuelle des peuples nouveaux en faisant traduire des œuvres grecques et copier des ouvrages latins. Il est à l'origine de l'Europe du livre et des bibliothèques. Il a le premier préconisé la valeur sanctifiante du travail intellectuel et proposé aux moines un nouveau champ d'action : l'étude, moyen de perfectionnement et d'influence. Sa principale œuvre, les *Institutiones divinarum et saecularium litterarum*, a offert, dans sa seconde partie, une véritable encyclopédie des sciences profanes à l'usage des moines.

L'encyclopédie va être tout au cours du Moyen Age un genre favori des clercs et des laïcs instruits, car elle offre l'essentiel de la culture précédemment acquise et permet d'aller plus loin. C'est là aussi, toujours venu des Grecs, un héritage décisif du Moyen Age à l'Europe où l'on sait combien, du XVIIIe siècle à aujourd'hui, l'encyclopédie a été un instrument essentiel d'instruction et de culture.

Le plus grand encyclopédiste du Moyen Age est le troisième des fondateurs, l'Espagnol Isidore de Séville (vers 570-636). Issu d'une grande famille hispano-romaine catholique, Isidore devint archevêque de Séville vers 600, au moment où les Wisigoths abjurèrent l'hérésie arienne pour se convertir au catholicisme orthodoxe. Ses contemporains l'appelaient « l'homme le plus savant des âges modernes ». Son *Livre des étymologies,* qui repose sur la conviction que les noms sont la clé de la nature des choses et que la culture profane est nécessaire à la bonne compréhension des Écritures, est la base de son effort pour rassembler dans une somme la totalité des connaissances humaines. Son œuvre a été en quelque sorte une seconde Bible dans le domaine du savoir profane pour les hommes du Moyen Age et leur postérité européenne.

Le quatrième, enfin, des fondateurs est un Anglo-Saxon, Bède (673-736). C'est l'héritier des moines qui avaient évangélisé l'Angleterre et lui avaient apporté d'Italie le legs de la culture antique. Son œuvre eut aussi un caractère encyclopédique et fut tellement lue et exploitée au Moyen Age qu'on lui décerna le titre de Vénérable et qu'on vit en lui un ultime Père de l'Église. Son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* est le premier essai d'une histoire nationale que le roi Alfred traduisit en langue vulgaire à la fin du IX^{e} siècle. Son œuvre scientifique inspirée par les besoins ecclésiastiques du comput, ou calcul du calendrier liturgique, est remarquable pour son temps. Le *De temporibus* s'efforce d'établir scientifiquement la mesure du temps. Le *De temporum ratione* ne contient pas seulement un exposé du mécanisme des marées lié aux phases de la Lune, il contient « les éléments fondamentaux des sciences de la Nature ». Surtout, peut-être, Bède, comme la plupart des lettrés anglo-saxons du Haut Moyen Age, s'il est nourri de culture classique, lui tourne volontiers le dos. Il engage le Moyen Age dans une voie indépendante qui sera celle de l'Europe.

Grégoire le Grand

A ce groupe de clercs fondateurs, il faut ajouter le pape Grégoire le Grand. On a, à l'époque actuelle, volontiers baptisé certains grands personnages du Moyen Age de pères de l'Europe ; par exemple saint Benoît ou Charlemagne. On verra plus loin ce qu'il faut en penser. Mais on a rarement décerné ce titre à Grégoire le Grand qui pourtant le mérite sans doute plus que d'autres.

Né vers 540 et mort en 604, Grégoire le Grand appartient à une famille patricienne de Rome. Il fait ses preuves d'organisateur du ravitaillement de la ville comme préfet en 573. De ses domaines patrimoniaux, il fait six monastères en Sicile et se retire lui-même dans un septième à Rome sur le Caelius. Le pape Pélage II l'ordonne diacre et l'envoie comme apocrisiaire, c'est-à-dire ambassadeur résident, à Constantinople. Nommé à son corps défendant pape en 590, pendant une grave inondation du Tibre et une épidémie de peste noire à Rome – « il y a aussi une Europe des catastrophes naturelles » –, il organise la lutte matérielle et spirituelle contre le fléau. Redoutant la proximité de la fin du monde, il veut mettre le plus grand nombre de chrétiens en état d'affronter le Jugement dernier. Ce qui explique ses interventions dans les lieux éloignés de la Chrétienté et sa rédaction d'ouvrages généraux de piété. Il défend Rome et les possessions de l'Église en Italie contre les Lombards. Il envoie le moine Augustin et un groupe de missionnaires réévangéliser l'Angleterre. Il propose aux chrétiens deux grands modèles, un biblique et un moderne. Le biblique, c'est Job, modèle de soumission à Dieu et de foi dans les épreuves. C'est l'objet des *Moralia in Job*, commentaire moral du Livre de Job. Et, d'autre part, saint Benoît, dont il assure le succès historique en lui consacrant le second livre entier de ses *Dialogues*. Il compose, pour les clercs, un manuel pastoral, le *Liber regulae pastoralis ;* et il réforme le chant liturgique, si bien qu'on a appelé ce chant, chant grégorien.

A côté de cette activité religieuse et culturelle, se poursuit, en profondeur, dans les églises, dans les écoles, même si seule une minorité y accède, sur le territoire des grands domaines, une fusion, un métissage entre les Barbares, Celtes et Germains pour l'essentiel, et les Latino-Européens. L'instrument de ce métissage, c'est le christianisme. Après les héritages antiques, la christianisation est la seconde strate décisive de l'Europe.

Cette acculturation entre Barbares et Romains avait commencé depuis longtemps. Militairement efficace jusqu'au III^{e} siècle, le *limes* n'avait pas été une frontière culturellement imperméable. Trocs et cadeaux, contacts et échanges avaient préparé le grand métissage culturel qui se produisit malgré les affrontements et les violences de ce qu'on a appelé les invasions. Il faut se rendre compte que ces mélanges ethniques et culturels ne sont pas limités à une rencontre entre peuples de l'ancien Empire romain et Barbares envahisseurs. A l'intérieur des populations barbares se sont également effectués des regroupements, de nouveaux rassemblements de tribus et de peuples éparpillés. C'est un remodelage complet des populations, loin et profond, de part et d'autre

de l'ancien *limes*. Il n'en résulta pas seulement de nouveaux peuples métis, mais aussi, parmi les Barbares, des mouvements de regroupements ethniques, et même de groupes plus larges que le latin de l'époque appelle des *nations*. Dans ce grand métissage, à la naissance de l'Europe, s'affirme dès le début la dialectique de l'unité et de la diversité, de la Chrétienté et des nations qui est jusqu'à aujourd'hui une des caractéristiques fondamentales de l'Europe.

L'entrée de nouveaux peuples dits barbares va succéder, en vagues jusqu'au XI^e^ siècle, à cette période de l'Empire romain, II^e^, III^e^ siècle, où se constitue l'amorce d'amalgames entre Barbares et Romains de part et d'autre du *limes*.

Invasions et acculturation

Une première grande vague eut lieu à la fin du III^e^ siècle, mais c'est surtout l'invasion générale des Germains en Italie, en Gaule, puis en Espagne, en 406-407 avec la prise de Rome par Alaric en 410, qui marqua le début de la grande installation des Germains dans l'Empire romain. Comme l'a écrit Peter Brown, au V^e^ siècle, la frontière militaire de l'Empire romain disparut dans toute l'Europe occidentale ; et, pour connaître les grands bouleversements de ce siècle en Europe, il convient de lire un document exceptionnel, la vie d'un saint homme qui a vécu ces événements sur la frontière du Danube moyen, le Norique plus tard autrichien, saint Séverin qui, le dit encore Peter Brown, fut un saint de la frontière ouverte. On y voit, toujours d'après Peter Brown, l'implosion des Romains et des Barbares formant de nouvelles entités culturelles et sociales.

La poussée germanique se prolonge durant les V^e^ et VI^e^ siècles, après l'entrée des Germains de l'Est, Wisigoths et Ostrogoths, et le grand déferlement des Suèves, Vandales et Alains qui franchissent le Rhin au début du V^e^ siècle ; c'est la lente poussée vers l'Ouest et le Sud de la Gaule des Burgondes, des Francs et des Alamans. C'est aussi la traversée de la mer du Nord par les Jutes, les Angles et les Saxons, qui précipite le reflux des Bretons de Grande-Bretagne vers l'extrême Ouest de la Gaule. Enfin, l'ultime conquête germanique sur l'ancien territoire de l'Empire est celle des Lombards qui pénètrent l'Italie dans la seconde moitié du VI^e^ siècle. Pour les remplacer à l'est du Rhin s'établissent Saxons, Frisons, Thuringiens, Bavarois. Le VII^e^ siècle voit le début de la progression massive des Slaves qui, jusqu'au IX^e^ siècle, s'installeront surtout

vers l'Est, mais aussi vers l'Ouest, en direction de la Baltique et de l'Elbe, vers le Centre, vers les monts de Bohême, et enfin vers le Sud-Ouest, dans le Nord des Balkans. Ces invasions auraient pu conduire à une grande fracture entre les nouveaux peuples. En effet, la plupart de ces peuples avaient été convertis à l'arianisme que les chrétiens latins considéraient comme une hérésie. Il faut donc considérer que le reflux de l'arianisme et la conversion des Barbares ariens au catholicisme orthodoxe évitèrent une fracture supplémentaire à la future Europe. Des épisodes ont fortement marqué cette période de naissance de l'Europe. Ainsi, des envahisseurs particulièrement redoutés, les Huns, purent s'avancer jusqu'en Gaule où leur chef Attila, figure terrifiante de l'imaginaire des Européens, à l'exception des Hongrois, fut battu par le Romain Aetius aux Champs Catalauniques, près de Troyes, et dut se retirer. D'une particulière importance est la conversion des Francs qui se fit par l'intermédiaire de leur chef Clovis entre 497 et 507. Clovis et ses successeurs constituèrent, malgré la coutume franque de division du royaume entre les fils des rois, un vaste espace qui engloba la Gaule, après l'expulsion des Wisigoths, chassés en Espagne, et l'absorption du royaume des Burgondes. L'Ostrogoth Théodoric (488-526) édifia un royaume éphémère mais brillant dans le Nord-Est de l'Italie autour de Ravenne, et Boèce fut son conseiller. Les Wisigoths, chassés de Gaule, fondèrent un royaume aussi prestigieux dont le cœur fut Tolède. On a pu parler d'une Europe « héritière de l'Espagne wisigothique », mais cet héritage est surtout constitué par l'œuvre d'Isidore de Séville, et on a pu attribuer aux Wisigoths un legs plus calamiteux : les mesures contre les juifs des rois et des conciles wisigothiques ont pu être à la source de l'antisémitisme européen.

Un exemple montrera qu'il n'est pas exagéré de placer les nouveaux réseaux de relations sous le signe de l'Europe. En 658, l'abbesse Gertrude de Nivelles, près de l'actuelle Bruxelles, mourut le jour de la Saint-Patrick. Ce saint était déjà devenu l'un des grands saints du Nord, le futur patron des Irlandais. La *Vie* de Gertrude affirme que l'abbesse était « bien connue de tous les habitants de l'Europe ». Ainsi, les nouvelles sociétés christianisées avaient au moins dans leur couche cléricale le sentiment d'appartenir à un monde bien désigné par le nom d'Europe. Ce texte manifeste aussi un événement important qui pèsera jusqu'à aujourd'hui sur les problèmes les plus essentiels de l'unité européenne. Le centre de gravité politique et culturel de la partie occidentale de l'Empire romain avait glissé de la Méditerranée vers le nord des Alpes. L'exemplaire Grégoire le Grand avait regardé vers Canterbury. Le plus puissant nouveau chef barbare christianisé, Clovis, avait fait de Paris, dans le Nord de la Gaule, sa

capitale. Les monastères anglo-saxons et plus encore irlandais étaient les lieux éminents de formation des missionnaires qui allaient, comme saint Colomban (543-615), prêcher sur le continent, fondant l'abbaye de Luxeuil dans l'Est de la Gaule, celle de Bobbio dans le Nord de l'Italie, tandis que son disciple saint Gall, fondait le monastère du même nom dans la Suisse actuelle. Ce basculement du centre de gravité de l'extrême Occident vers le Nord était aussi et d'abord lié à deux événements qui pesèrent lourdement sur l'histoire de l'Europe. Le premier fut la perte de prestige de l'évêque de Rome et les menaces que les Barbares faisaient peser sur la ville, des Goths aux Lombards. Byzance ne reconnaissait plus la supériorité de l'évêque de Rome. Rome devenait, géographiquement et politiquement, excentrique. L'autre événement est la conquête musulmane. Après la mort de Mahomet en 632, les Arabes et les convertis à l'Islam, les musulmans, conquirent de façon foudroyante la péninsule arabique, le Proche- et le Moyen-Orient, et l'Afrique du Nord, de l'Égypte au Maroc. De là, ils se lancèrent – pour des razzias ou des conquêtes ? – sur l'autre rive de la Méditerranée. Les Berbères islamisés d'Afrique du Nord conquirent l'essentiel de la péninsule Ibérique de 711 à 719. Au début du IX^e^ siècle, ils occuperont les anciennes îles romaines (Corse, Sardaigne, Sicile, Crète). Ce réaménagement géographique ne pose pas seulement une opposition entre Europe du Nord et Europe du Midi méditerranéen, il montre le poids nouveau des périphéries dans la nouvelle Europe chrétienne. A la périphérie celte s'ajoutent la périphérie anglo-saxonne et, bientôt, les périphéries normandes, scandinaves et slaves. La Méditerranée reviendra comme un front essentiel, celui de la reconquête chrétienne et des rapports avec les musulmans.

Un événement enfin, douloureux pour le christianisme, sera peut-être bénéfique pour l'Europe. L'Afrique du Nord, un des foyers les plus importants du christianisme à l'intérieur de l'Empire romain avec Tertullien et surtout saint Augustin, fut d'abord ravagée par les Vandales – Augustin mourut en 430 dans Hippone assiégée par les Vandales –, mais surtout la conquête musulmane au VII^e^ siècle détruisit et éradiqua la civilisation chrétienne en Afrique du Nord. L'Europe n'avait plus à redouter l'éventuelle concurrence d'une Afrique qui avait su se montrer à la fois essentielle dans son élaboration théologique et pionnière dans sa lutte contre les hérésies, principalement l'hérésie donatiste.

Le gouvernement des évêques et les moines

Au-delà des ébauches de nations fondées sur les anciennes distinctions du monde romain et les nouvelles entités ethniques, l'Occident du Haut Moyen Age est uniformisé par cette christianisation. C'est d'abord le gouvernement dans toute cette aire des évêques dont le pouvoir s'accroît, en particulier dans l'administration des villes, et parmi lesquels on distinguera à partir du VII^{e} siècle un groupe plus important de supérieurs appelés archevêques. Avec les évêques, l'Occident chrétien se divise en territoires qui sont, pour l'essentiel, repris des anciennes divisions administratives romaines. Ce sont les diocèses. A côté des évêques et des prêtres apparaissent de nouveaux personnages religieux, les moines venus d'Orient. Les moines d'Occident ne sont pas, malgré leur nom, qui signifie solitaire, le plus souvent des ermites, mais ils vivent en groupe, ce sont des cénobites et ils habitent dans des monastères, le plus souvent cependant loin des villes, et dans des lieux plus ou moins isolés où prédominent les vallées et les forêts. Le monachisme joue entre le IV^{e} et le VIII^{e} siècle un rôle essentiel dans la christianisation des paysans païens. Ces moines sont aussi assez souvent des moines itinérants ; parmi eux se distinguent les moines irlandais déjà mentionnés qui vont exercer leur apostolat de la Gaule de l'Est à l'Italie du Nord. Mais leur territoire recouvre l'ensemble de l'Occident christianisé.

Des femmes religieuses se rencontrent aussi dans ce nouvel espace chrétien ; avant de se regrouper, elles aussi dans des monastères, elles sont distinguées par l'état de virginité. Elles incarnent ainsi les nouveaux comportements de chasteté qui distinguent le christianisme en général. Mais si chasteté et virginité sont généralement observées par les moines et les vierges, les évêques et les prêtres ne respectent pas encore le célibat.

De nouveaux héros, les saints

A la tête de ces nouvelles situations religieuses s'affirment de nouveaux héros qui remplacent les héros de l'Antiquité païenne. Ce sont les saints. L'héroïsme des saints, dans les premiers siècles de la christianisation, consiste à donner leur vie pour le Dieu des chrétiens. Ce sont les martyrs. Mais, avec les progrès de la reconnaissance du christianisme, les martyrs sont de moins en moins nombreux, et les chrétiens les plus remarquables sont des confesseurs de plus en plus appelés, eux aussi, saints. Ces saints sont assurés d'un sort spécial

par l'Église. La récompense du paradis les attend, et ils deviennent sur terre l'objet d'une vénération et même d'un culte salvateur. Selon l'orthodoxie, seul Dieu fait des miracles ; mais la croyance populaire attribue les miracles aux saints. Ces miracles ont lieu dans des endroits particuliers et surtout dans les lieux de sépulture des saints. C'est au contact du corps des saints que les chrétiens sont guéris ou sauvés par ces « morts exceptionnels » selon l'expression de Peter Brown. Tout comme les évêques, les saints appartiennent souvent aux couches supérieures romano-barbares. Les cadres de la nouvelle société chrétienne ont souvent en effet une origine aristocratique. Aristocratie instruite, elle assure le gouvernement par une nouvelle élite chrétienne.

Une nouvelle mesure du temps

La marque du monachisme sur les mœurs européennes est particulièrement forte. Il initie la société chrétienne à l'usage de l'emploi du temps. En effet, les moines récitent collectivement des prières régulièrement de jour et de nuit à des heures spéciales, les huit heures monastiques ou canoniales. On peut attribuer aussi aux moines une attention des chrétiens à une véritable diététique. Les jeûnes observés par les moines et par des laïcs pieux ne sont pas seulement un rite religieux de pénitence, mais c'est aussi un comportement de santé de même que la saignée. La lutte contre l'alimentation luxurieuse, la *gula*, apporte, malgré les épidémies, des instruments de lutte contre les excès alimentaires. Enfin, les moines introduisent au-delà de la société monastique un nouveau rythme d'existence : la combinaison et l'alternance entre travail et loisir, entre prière et *otium*.

L'influence du christianisme est particulièrement importante dans le domaine de la mesure du temps. Si le Moyen Age chrétien continue à utiliser le calendrier romain julien, des nouveautés de grande importance apparaissent. C'est d'abord le rythme de la semaine. La référence de la Genèse à la création divine privilégie le rythme des sept jours de la Création, six jours plus un jour de repos. L'observation du repos dominical devient bientôt une obligation pour tous les chrétiens, et il faudra que Charlemagne fasse accepter par l'Église des exceptions pour les paysans en raison de la nécessité pour ces derniers de ne pas laisser passer le beau temps pour les travaux ruraux et en particulier les

moissons. Cette scansion de l'activité humaine par le rythme de la semaine a sans doute été jusqu'à il y a peu de temps dans le monde européen le meilleur rythme pour l'alternance du travail et du repos.

D'autre part, le christianisme a profondément renouvelé le calendrier ; il donne un nouveau point de départ à l'ère chrétienne, le moine Denys le Petit, en 532, fixant la nouvelle origine de l'histoire à la naissance du Christ. Denys commit d'ailleurs une erreur, et le début de l'ère chrétienne correspond probablement à l'année 4 av. J.-C. Toutefois, l'Église n'adopta pas pendant longtemps une même date de début de l'année dans toute la Chrétienté. Trois dates furent le plus souvent choisies pour ce début d'année : le 25 décembre ou style de l'Incarnation, le 25 mars ou style de l'Annonciation, ou encore un style de Pâques qui était un jour mobile. D'où l'importance dans toute la Chrétienté des calculs complexes et précis permettant de définir chaque année la date de Pâques par des observations de la Lune, le *comput*. Le calendrier chrétien est un calendrier solaire, à l'exception de l'insertion d'un segment lunaire pascal. Le calendrier chrétien assura aussi pour toute la future Europe, sauf l'Europe orientale orthodoxe, la promotion de deux grandes fêtes nouvelles devenues les deux plus grandes fêtes annuelles, la naissance du Christ – la Nativité, Noël –, fixée au IV^e^ siècle le 25 décembre, et l'anniversaire de la Résurrection du Christ, Pâques, fête mobile. Les jours de l'année furent, en dehors des grandes fêtes christiques et mariales, dénommés selon les saints, leur fête étant fixée à l'anniversaire de leur mort. Cette réorganisation de la mesure du temps apparut aussi dans l'usage quotidien. En effet, l'Occident vécut au VII^e^ siècle une nouveauté d'une grande portée, l'introduction des cloches, et la construction de clochers ou de campaniles. Les heures restaient incertaines au gré des moines, mais les heures étaient entendues partout en ville et à la campagne, et la mesure et la diffusion sonore du temps étaient une innovation capitale.

Le remodelage de l'espace

Le remodelage de l'espace par le christianisme ne fut pas moins important que le remodelage de la mesure du temps. Et, dans les deux cas, les changements se firent dans tout l'espace de l'Europe occidentale. Cette organisation fut marquée par les nouvelles divisions en diocèses, même si le territoire du diocèse

ne fut précisé que lentement. Plus encore, s'instituèrent des réseaux reliant certains points, certaines régions entre elles. Le culte des reliques amena la promotion de lieux de reliques célèbres. Ce fut le cas de saint Martin à Tours et surtout celui des apôtres Pierre et Paul à Rome. Le culte des reliques engendra des pèlerinages et relia les populations de l'extrême Occident entre elles, mais, surtout, s'organisèrent en étapes et en réseaux. Des relations s'établirent aussi dans les ordres monastiques. Au VII^e^ siècle, par exemple, l'abbé de Saint-Aignan d'Orléans a fondé le monastère de Fleury-sur-Loire qui devint un grand centre de pèlerinage après qu'on y eut ramené les reliques de saint Benoît abandonnées au mont Cassin en Italie du Sud après l'invasion des Lombards. Le rôle de ces réseaux s'accentua plus tard au Moyen Age.

Deux pôles répulsifs : Byzance et l'Islam. Le choix des images

Il faut revenir sur deux événements négatifs qui jouèrent un rôle essentiel dans la genèse de l'Europe entre le VII^e^ et le XIV^e^ siècle. Une identité religieuse ou nationale se forme aussi, se consolide en tout cas, au sein d'un conflit, d'une opposition. L'autre, à plus forte raison l'adversaire ou l'ennemi, crée l'identité.

Ces pôles répulsifs, dans le cas de la Chrétienté occidentale, furent au nombre de deux. Ce fut d'abord Byzance. Les prétentions byzantines à la domination de toute la Chrétienté, latine aussi bien que grecque, le refus de la reconnaissance de l'évêque de Rome, la différence de langue liturgique – grec face au latin –, les divergences théologiques, éloignèrent chrétiens latins et byzantins, et cet éloignement s'aggrava par un choix très important de l'Église latine. La querelle des images troubla le monde byzantin par un premier accès de refus des images, l'iconoclasme, entre 730 et 787. Après le concile de Nicée II (787), Charlemagne fixa dans le *Libri carolini* l'attitude du christianisme latin occidental vis-à-vis des images. C'était une attitude de juste milieu. Iconoclasme, c'est-à-dire destruction et refus des images, aussi bien qu'iconodoulie, adoration des images, furent condamnés. Alors que le judaïsme et l'islam refusèrent les images et que Byzance était traversée par des crises d'iconoclasme, la Chrétienté occidentale adopta et vénéra les images comme hommage à Dieu, à la Vierge et aux saints, sans en faire des objets de culte, ces

images étant anthropomorphes. Le visage des personnes divines, à l'exception de l'Esprit saint, fut un visage humain. C'est une étape dans la voie de l'humanisme européen. L'art européen fut ainsi engagé dans une voie féconde.

Plus virulent fut le conflit avec l'Islam à partir du VII^e^ siècle. De même que l'Europe orientale est restée incluse dans le monde byzantin, l'Islam et la Chrétienté latine arrêtèrent leurs territoires de part et d'autre d'un front d'oppositions et de conflits souvent militaires. Après avoir submergé l'Afrique du Nord, l'Islam, en la personne des Berbères arabisés, se lança à l'assaut de l'Europe chrétienne. La péninsule Ibérique fut rapidement conquise entre 711 et 719. Les chrétiens ne se maintinrent que sur une frange septentrionale, surtout à l'ouest, dans les Asturies. Les musulmans passèrent d'Espagne au nord des Pyrénées, comme on l'a vu, sans qu'on puisse décider s'il ne s'agissait que de razzias ou d'une extension de la conquête musulmane. En tout cas, l'avancée musulmane fut arrêtée lors de la bataille dite de Poitiers en 732. Ce fut la dernière invasion musulmane au nord des Pyrénées, même s'il y eut, au IX^e^ siècle, des conquêtes musulmanes dans les îles méditerranéennes, en Italie et en Provence.

La bataille de Poitiers a donné lieu, dans l'historiographie européenne, à des interprétations divergentes. Aux deux extrêmes, certains historiens ne virent dans cette bataille qu'une escarmouche sans grande signification, la conquête musulmane étant alors essoufflée et impuissante. Pour d'autres, la bataille de Poitiers fut un événement capital, le triomphe de la Chrétienté sur l'Islam dans la réalité et dans le mythe. Poitiers devint le symbole d'une minorité antimusulmane d'une grande agressivité. La vérité se situe sans doute entre ces extrêmes. La bataille de Poitiers fut toutefois ressentie par certains chroniqueurs chrétiens comme un événement *européen*. Une chronique anonyme, la *Continuatio hispana* (la Continuation de la chronique d'Isidore de Séville), fait de la bataille de Poitiers une *victoire des Européens*, qui firent se retirer ceux qu'on appelait en Occident les Sarrasins.

Trois changements et innovations contribuent encore à l'uniformisation d'un nouvel extrême Occident.

La ruralisation de l'Europe

Le premier, d'ordre économique, c'est, déjà mentionnée, la ruralisation d'un monde qui avait été fortement urbanisé par les Romains. C'est la ruine des routes, des ateliers, des entrepôts, des systèmes d'irrigation, des cultures. C'est une régression technique qui frappe en particulier la pierre qui laisse la place à un retour du bois comme matériau essentiel. Le reflux de la population urbaine sur la campagne ne comble pas le vide laissé par la régression démographique. A la place de la ville, *urbs,* c'est la *villa*, le grand domaine, qui devient la cellule économique et sociale de base. L'unité d'exploitation et de peuplement, c'est le *manse*, de superficie très variable, mais en général faible, capable de faire vivre une seule famille.

L'économie monétaire recule faisant place à une augmentation du troc. Le commerce à long rayon d'action disparaît presque, à l'exception de matières indispensables comme le sel.

On a tendance, depuis quelque temps, à diminuer le déclin des villes, mais ce maintien partiel ne concerne que quelques centres comme Tours, Reims, Lyon, Toulouse, Séville, Mayence, Milan, Ravenne, résidences d'évêques et de quelques chefs barbares importants.

Royautés et lois barbares

Deux autres éléments d'uniformisation du monde barbarisé sont d'ordre politique et juridique.

A la tête des nouvelles formations politiques apparaissent des rois – détestés par le monde romain – qui ne sont que des chefs de tribu, des roitelets. Les rois anglo-saxons, les rois francs à partir de Clovis, les rois burgondes, goths (le prestige d'un Théodoric à Ravenne est une exception), wisigoths, lombards ne disposent que d'un pouvoir limité qui se pare des oripeaux de l'Empire romain. Mais la royauté connaîtra un bel avenir en Europe.

Enfin, les lois édictées par ces rois ont un caractère barbare marqué. Ce sont des listes de tarifs, d'amendes, de compensations monétaires ou corporelles, frappant les délits et les crimes, et différents selon l'appartenance ethnique et le rang social des coupables.

Ces lois ne doivent pas faire illusion, elles sont très frustres. C'est même le cas de l'Édit de l'Ostrogoth Théodoric le Grand, dernier héritier véritable de la

tradition romaine en Occident. C'est surtout le cas de la loi salique franque, rédigée en latin sous Clovis. La loi Gombette a été promulguée par le roi des Burgondes Gondebaud au tout début du VI^e^ siècle. Les coutumes des Wisigoths furent codifiées d'abord par Euric (466-485), puis par Léovigild (568-586), et renouvelées par Receswinthe (649-672) à destination des Wisigoths et des Romains, remplaçant le Bréviaire d'Alaric (506) qui simplifiait pour les Romains le Code théodosien de 438, tout comme la *Lex romana Burgundiorum*, chez les Burgondes. L'Édit de Rotharis pour les Lombards (643) fut augmenté par plusieurs de ses successeurs. Les Francs inspirèrent une *Lex Alamanorum* au début du VIII^e^ siècle et une *Lex Baiavariorum* au milieu du VIII^e^ siècle. Le manuel de saint Martin, archevêque de Braga, à partir de 579, fixa, d'après la législation des conciles et des synodes, un programme de correction des mœurs violentes des paysans (*De correctione rusticorum*) dans le Nord de l'actuel Portugal.

Cette législation barbare sur les ruines du droit romain prolongea malgré tout une Europe du droit dans le Haut Moyen Age.

Chapitre II

Une Europe avortée : le monde carolingien

VIII^{e}-X^{e} siècle

La période suivante est un épisode qui a souvent été décrit comme la première grande tentative de construction de l'Europe. Elle est placée sous la référence à Charlemagne dont l'éphémère empire aurait été la première véritable ébauche d'Europe.

A supposer que cette vue soit juste, il faut souligner qu'elle aurait été le premier exemple d'une Europe pervertie. En effet, la vision de Charlemagne est une vision « nationaliste ». L'empire fondé par Charlemagne est d'abord un empire franc. Et c'est un véritable esprit patriotique qui le fonde. Charlemagne envisagea même, par exemple, de donner des noms francs aux mois du calendrier. Cet aspect est rarement mis en valeur par les historiens. Il est important de le souligner, parce que c'est le premier échec de toutes les tentatives de construire une Europe dominée par un peuple ou un empire. L'Europe de Charles Quint, celle de Napoléon, et celle de Hitler, étaient en fait des anti-Europe, et il y a déjà quelque chose de ce dessein contraire à la véritable idée d'Europe dans la tentative de Charlemagne.

La montée des Carolingiens

La montée des Francs s'était affirmée en deux temps. A la fin du Ve et au VIe siècle avec Clovis et ses fils qui s'étaient réparti son royaume à nouveau réunifié pendant de brèves périodes, et d'autre part au VIIIe siècle. Le pouvoir des Mérovingiens s'était peu à peu affaibli durant le VIIe siècle, les rois dépossédés du pouvoir que l'on appela « rois inutiles » et à l'époque moderne « rois fainéants » abandonnant le pouvoir au chef de l'administration, le maire du Palais, comme le feront dans le Japon moderne les empereurs abandonnant le pouvoir au shogun. Au VIIIe siècle, les maires du Palais étaient choisis dans la famille des Pippinides, originaires de la région de Liège, et leur fonction était devenue héréditaire.

Charles Martel, qui succéda à son père Pépin d'Héristal en 714, fut considéré comme le vrai roi et son prestige fut rehaussé par ses victoires dont celle remportée près de Poitiers contre les musulmans en 732. Après sa mort, son fils Pépin le Bref ressaisit tout son pouvoir et, détrônant le dernier Mérovingien, se fit conférer la couronne par une assemblée de grands laïcs et ecclésiastiques à Soissons en 751.

Le plus significatif et le plus lourd de conséquences fut que Pépin se fit sacrer une seconde fois avec ses deux fils Carloman et Charles en 754 à Saint-Denis par le pape. Ce retour au rituel de la royauté biblique sacralise la personne du roi comme chef chrétien. Il renforce le prestige de la monarchie qui, ici et là, subsistera jusqu'à nos jours en Europe. Pratiqué dans l'Europe wisigothique, mais sans postérité, le sacre ne fut pas restauré par la monarchie chrétienne espagnole de la *Reconquista*. Seul le roi d'Angleterre, héritier des rituels anglo-saxons qui instituèrent aussi le sacre au VIIIe siècle, donna naissance à une monarchie sacrée. Il en résulta une concurrence symbolique entre les rois de France et d'Angleterre au Moyen Age, le roi de France réclamant la primauté pour avoir fait transférer le rituel du baptême de Clovis au sacre du roi. Par conséquent, seul couronné par l'Esprit saint, le roi de France prit plus tard le titre de *christianissimus* et, alors que le prestige de l'empereur était tombé en déclin, s'affirma comme le premier des rois de la Chrétienté. L'histoire de l'Europe sera rempli de ces jalousies, de ces concurrences, de ces prétentions qui tendaient à instituer un ordre hiérarchique dans l'espace politique européen.

Pépin le Bref laissa son royaume et son pouvoir, selon la coutume franque, à ses deux fils qui se le partagèrent. Mais Carloman mourut dès 771, et le cadet Charles devint le seul roi franc. Charles, c'est le futur Charlemagne : avec lui s'affirme sur le trône la nouvelle dynastie des Carolingiens.

Charlemagne, le premier Européen ?

Charlemagne est d'abord, dans la tradition des Francs et des Barbares, un grand guerrier. Ses guerres allèrent de pair avec des campagnes de christianisation. Mais la force, la violence et la cruauté y furent prépondérantes. Les horizons de conquête de Charlemagne étaient situés à l'est, au sud-est et au sud. A l'est, dans le Sud de la Germanie, Charles vainquit les Avars et annexa la Bavière en 788 ; dans le Nord de la Germanie, il dut mener, de 772 à 803, une série de dures campagnes contre les Saxons païens.

Face aux Germains, le grand allié de Pépin a été Boniface, l'Anglo-Saxon Winfried, archevêque de Mayence, qui créa de nombreux évêchés dont Salzbourg, Ratisbonne, Passau ; et surtout son disciple Sturmi fonda à son instigation en 744 l'abbaye de Fulda, dans la Hesse, où il fut enterré. Il fut massacré par les Frisons païens au cours d'une mission en 755.

C'est vers le sud-est que Charlemagne remporta la plus significative de ses victoires. Elle fut dirigée contre un roi converti au christianisme, le roi des Lombards, mais, comme celui-ci ne cessait de harceler les possessions du pape en Italie, y compris Rome, c'est le pape lui-même qui invita Charlemagne à intervenir contre les Lombards. Victorieux de façon éclatante grâce à sa cavalerie bardée de fer, il vainquit le roi lombard, Didier, et se fit couronner à sa place à Pavie où il reçut la traditionnelle couronne de fer lombarde. Mais les Lombards maintinrent deux duchés indépendants dans l'Italie centrale, à Spolète et à Bénévent.

Charlemagne fut moins heureux sur le front méridional de la Gaule, où ses adversaires étaient les musulmans. Charlemagne, qui est peu au fait des réalités hispaniques, échoue devant Saragosse et se replie au nord des Pyrénées. Lors d'une escarmouche, les Basques massacrent son arrière-garde commandée par son neveu Roland. Cet épisode mineur sera transformé par la légende en tragique défaite face aux Sarrasins ; ce sera *La Chanson de Roland*. Charlemagne

maintient à grand-peine une marche d'Espagne dans la future Catalogne et une Septimanie en Languedoc. S'il a réussi au nord des Pyrénées, à l'ouest, à reconquérir la Gascogne, c'est pour la donner en royaume à son fils Louis.

L'alliance entre les Francs et la papauté. Charlemagne empereur

Dans ce paysage, l'événement essentiel a été l'alliance entre les Francs et la papauté. Les papes ont cherché et trouvé dans les souverains francs un bras séculier qui les a protégés de leurs ennemis, et en particulier des Lombards. Les fruits de cette alliance sont d'abord pour les souverains francs. C'est le sacre de Pépin et de ses fils.

Dans une seconde étape, la papauté semble penser à une entreprise d'un caractère « européen ». Il s'agit de rétablir l'extrême Occident chrétien comme empire autour des Francs. A la Noël de l'an 800, lors d'un séjour de Charlemagne à Rome, le pape Léon III couronne empereur le souverain franc.

Cet événement va conforter l'indépendance naissante de la Chrétienté latine occidentale par rapport à l'Empire byzantin grec orthodoxe. Mais, pour le reste, il me semble que c'est une déformation des perspectives historiques qui a fait de Charlemagne le père de l'Europe. Certes, de son vivant, plusieurs textes lui attribuent le titre de « tête de l'Europe » ; mais il s'agit plus d'un hommage, d'une expression de l'imaginaire, que des réalités historiques. L'Europe de Charlemagne est une Europe restreinte du point de vue territorial. Elle ne comprend pas les îles Britanniques, indépendantes aux mains des Anglo-Saxons et des Irlandais, la péninsule Ibérique, conquise pour l'essentiel par les musulmans, l'Italie du Sud et la Sicile, également aux mains des Sarrasins ; ni, enfin, la Scandinavie, restée païenne, et d'où s'élancent, pour piller ou imposer des trafics avantageux pour eux, les Vikings normands. Enfin, l'empire carolingien mord à peine à l'est du Rhin. La Germanie lui échappe encore en grande partie ; et surtout les Slaves sont hors de sa portée et toujours païens. Prague n'a guère évolué depuis le VII^{e} siècle où le marchand franc Samo, qui dominait le marché des esclaves, s'était fait élire roi par les Slaves et s'était avancé au cœur de la Bohême.

Le couronnement impérial de Charlemagne, aussi bien dans l'idée de la papauté qui l'avait imaginé, que dans l'esprit de Charlemagne qui l'avait accepté plutôt passivement, était essentiellement un retour au passé, un effort de résurrection de l'Empire romain, non un projet d'avenir, ce qui est le destin de l'Europe. Sans doute en fondant dans le territoire ancien des Francs la nouvelle capitale d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne songeait à en faire « la Rome qui vient ». Il s'agissait, en fait, d'un défi à la Nouvelle Rome, c'est-à-dire Constantinople. Mais il s'agissait surtout de regarder en arrière vers la Rome qui n'était pas le siège d'un empire carolingien européen, mais la capitale d'un pape sans grand pouvoir. Après Charlemagne, Aix-la-Chapelle déclina ; elle cessa d'être la capitale de l'Occident, peu de temps après avoir été créée, même si le mythe persista au long du Moyen Age ; seuls demeurent de prestigieux monuments, témoins du rêve de Charlemagne. Les manifestations européennes d'aujourd'hui, qui ont pour cadre Aix-la-Chapelle, ne sont que des cérémonies nostalgiques. L'empire carolingien fut donc, dans une perspective de longue durée, et en particulier dans une perspective européenne, un échec.

Je fais mien le jugement du grand médiéviste italo-américain Roberto S. Lopez : « On ne peut pas appeler prélude d'Europe ce qu'il faut définir plus exactement comme un faux départ. Aujourd'hui, qui dit Europe ne pense pas à une religion uniforme ou à un État universel, mais à un ensemble d'institutions politiques, de connaissances séculières, de traditions artistiques et littéraires, d'intérêts économiques et sociaux qui cimentent une mosaïque d'opinions et de peuples indépendants. De ce point de vue, l'empire carolingien nous apparaîtra comme un effort notable mais, en dernière analyse, manqué. »

Héritage européen de Charlemagne

Du mythe carolingien moderne subsistent malgré tout quelques éléments des bases de la future Europe. Le premier fut l'ébauche d'une *unification juridique*. Charlemagne édicta, pour tout le territoire de l'empire, des règles concernant les grands domaines de gouvernement s'appliquant partout et à tous. Aux grands domaines ruraux, à l'enseignement, à la législation, aux divisions du royaume, aux envoyés de l'empereur appelés *missi dominici*. Ce sont les *capitulaires*. De même, Charlemagne tendit à unifier la monnaie en instituant un

système monétaire dont la base est la monnaie d'argent, le *denier*. Mais la réanimation d'échanges à long rayon d'action, en particulier avec le monde musulman, fut très limitée. De même, une autre réforme importante reste sur bien des points inachevée. Il s'agit de la base du droit et de la législation. La législation barbare, on l'a vu, était fondée sur le droit des personnes et avait un caractère ethnique très marqué. Le Franc, le Burgonde, le Lombard, le Goth, étaient régis par des droits différents. Charlemagne voulut remplacer cette diversité juridique par un même droit du sol s'appliquant à tous les hommes et femmes vivant sur le territoire de l'empire. Même inachevée, cette tentative reste une des plus révolutionnaires de Charlemagne et une de celles qui laissent le mieux entrevoir la possibilité d'une *unité juridique européenne*.

Plus réussie fut, sous la pression de Charlemagne et de ses successeurs, l'*unification monastique* qui modela à ses débuts l'Europe médiévale en raison du nombre, du prestige et de l'activité des moines. Le très Haut Moyen Age avait vu naître diverses règles monastiques. Toujours épris d'ordre et d'unité, Charlemagne soutint les efforts unificateurs d'un moine catalan qui fonda un monastère près de Montpellier, à Aniane, et qui, surtout, ressuscita, en la rénovant, la règle du VI^e^ siècle de saint Benoît de Nursie. L'adoption de la règle rénovée de saint Benoît par tous les monastères du royaume franc dans l'empire est à l'ordre du jour des cinq conciles simultanément réunis en 813. La règle bénédictine fut décrétée obligatoire par le fils et successeur de Charlemagne, Louis le Pieux, au concile d'Aix-la-Chapelle en 816. Aux fonctions monastiques édictées par saint Benoît divisant le temps des moines en un temps de prières liturgiques et de méditation, un temps de travail manuel et un temps de travail intellectuel, saint Benoît d'Aniane ajouta la mission de prédication et de conversion des païens. Le monde monastique allait jouer un rôle social et culturel essentiel dans toute la Chrétienté du IX^e^ au XII^e^ siècle même si, selon Ludo Milis, il a été quelque peu exagéré.

Une Europe de guerriers…

Ainsi, sous le gouvernement des évêques et des clercs séculiers et l'action des moines, s'unifièrent au IX^e^ siècle une *Europe des guerriers* et une *Europe des paysans*. Sur le modèle des Francs, tous les sujets de l'empire de Charlemagne,

dépendant directement du souverain, sont des guerriers. Tous doivent le service des armes ; tout homme libre est un guerrier potentiel qui, soit directement, soit par l'intermédiaire du contingent fourni par son seigneur, doit participer aux campagnes militaires du souverain, du printemps à l'automne, les chevaux ayant besoin d'herbe pour se nourrir.

Sous Charlemagne, sur 46 ans de règne, il n'y eut pas de campagne militaire pendant deux années seulement, 790 et 807. L'élément fort de l'armée, c'est la cavalerie cuirassée. Les hommes libres mobilisés devaient, soit personnellement, soit par l'intermédiaire de leur seigneur, fournir leur cheval, leur bouclier, leur arme. Soit une lance légère, soit une épée courte à un tranchant pour combattre à pied, soit, surtout, l'épée longue à double tranchant pour le combat à cheval. Si la campagne était victorieuse, et ce fut souvent le cas sous Charlemagne, elle se terminait par la récolte d'un butin plus ou moins riche. L'empire carolingien vécut en partie de la conquête et du butin comme tous les grands empires d'Alexandre à Mahomet.

L'ensemble des soldats à la disposition du souverain, mais qui furent rarement tous rassemblés en même temps, se monta sans doute à environ 50 000 hommes, dont 2 000 ou 3 000 à cheval. Le Moyen Age n'est pas une société et une culture des grands chiffres, et d'abord dans un des domaines où il se signala le plus, celui de la guerre. Les chefs de cette armée étaient des hommes dont la richesse provenait essentiellement des revenus de grands domaines. La terre fut l'autre base de fortune et de pouvoir des futurs Européens. On a pu soutenir que le Moyen Age était né avec la transformation de l'impôt payé au gouvernement en redevances payées au grand propriétaire, le futur seigneur. Sur les terres de ces puissants, vivaient et travaillaient environ 90 % de la population laïque.

… et de paysans

Monde de guerriers par la domination d'une minorité de propriétaires terriens combattants, l'Europe se présentait comme un monde à forte majorité paysanne. Ces paysans avaient des statuts sociaux différents. Il y avait encore des esclaves, le christianisme n'ayant guère apporté d'amélioration à leur sort. Il y avait de nouveaux liens entre le seigneur, les paysans et les terres domaniales

d'autre part. Un nombre croissant d'hommes et de terres devenait directement soumis au seigneur. A la place des esclaves apparaissaient des serfs et des terres serviles dont le paysan ne pouvait disposer pour les échanger ou les vendre. L'Occident était toujours un pays de forêts, malgré une première vague de défrichements aux VI^e^ et VII^e^ siècles. Les grands domaines étaient en général divisés en deux parties. La première était la *cour* ou *réserve* directement exploitée par le seigneur à l'aide des services de ses paysans sous forme de corvées plusieurs fois par semaine. L'autre partie du domaine était travaillée pour eux-mêmes par les paysans qui, outre la nourriture de leur famille, cherchaient à produire un peu de surplus à vendre pour se procurer les biens nécessaires en dehors du domaine. Une partie, plus importante qu'on ne l'a souvent dit, de ces paysans était des paysans libres possesseurs de ce qu'on appelait des alleux.

Dès le temps de Charlemagne se dessine une évolution qui sera un des grands événements du Moyen Age et deviendra un des caractères essentiels de l'Europe. Les paysans arrachèrent au seigneur des affranchissements qui firent des ruraux une catégorie libre qui se débarrassa aussi des corvées, obligeant les seigneurs, soit à accepter la diminution de leur domaine, soit à imposer une politique de nouvelle servitude. Cette seconde solution fut réalisée surtout à l'est de l'Europe et ce fut une autre cause de différence et d'éloignement entre Europe de l'Ouest et Europe de l'Est. Cette importance de la société de vie rurale qui demeurera jusqu'à aujourd'hui une caractéristique de l'Europe retint l'attention et les soins de Charlemagne. Le capitulaire *De villis* (vers 800) est une réglementation complète de la vie agricole, au-delà même des domaines royaux, et restitue le paysage rural de la naissance du Moyen Age et de l'Europe où beaucoup de ses traits persisteront.

La civilisation carolingienne, une strate européenne

L'Europe carolingienne la plus réussie est sans doute l'Europe de la civilisation. Charlemagne, dont il ne faudrait pas exagérer la culture – il avait de la difficulté à reconnaître les lettres de l'alphabet, n'écrivait pas et ne connaissait que peu de latin –, avait toutefois un principe de gouvernement très ferme. Il pensait que le savoir, l'instruction, était une manifestation et un instrument de

pouvoir nécessaire. Développer et protéger le savoir était un des premiers devoirs d'un souverain. Il se rendait compte que dans cette tâche le monarque devait s'appuyer surtout sur les clercs qui disposaient de la meilleure formation dans ce domaine et que son action devait surtout s'adresser aux fils des puissants laïcs qui étaient ses auxiliaires dans le gouvernement de l'empire. Ce programme ne pouvait se contenter de l'appel aux Francs, mais devait rassembler tout le potentiel culturel de l'empire. Il y fit même entrer des représentants de pays ne faisant pas partie de l'empire. Ce fut par exemple le cas des Irlandais et des Anglo-Saxons, des Espagnols. On a exagéré en faisant de Charlemagne un Jules Ferry avant la lettre allant encourager les élèves dans les écoles. Ces écoles, créées ou développées par Charlemagne, s'adressaient surtout aux fils de l'aristocratie. A partir de 781, Charles s'est entouré de lettrés et de savants. Jean Favier a pu les appeler les « intellectuels du Palais ». Il y a, par exemple, le Lombard Paul le Diacre, de son vrai nom Warnefried ; Paulin d'Aquilée, Italien ; Théodulf, Espagnol, devenu évêque d'Orléans et abbé de Fleury-sur-Loire (Saint-Benoît-sur-Loire) en 797 ; il y a surtout l'Anglo-Saxon Alcuin, né vers 739 et mort en 804, principal conseiller de Charlemagne, quoique demeuré toujours simple diacre, mais devenu abbé de Saint-Martin de Tours dont il fit un des foyers les plus vivants de ce qu'on a appelé la renaissance carolingienne.

Ce monde du savoir est essentiellement un monde masculin, mais quelques figures féminines en émergent. Alcuin est par exemple aussi le conseiller de Gisèle, sœur de Charlemagne et abbesse de Chelles, et il la pousse à favoriser dans son monastère une vie intellectuelle et une activité de copie de manuscrits intense. Une grande aristocrate d'Aquitaine, Dhuoda, loin de la cour, acquerra un savoir qu'elle voudra au début du IX^{e} siècle transmettre à son fils Bernard, duc de Septimanie, en rédigeant pour lui un manuel éducatif.

La renaissance carolingienne, autour de Charlemagne, est plus limitée que l'image brillante et conquérante qu'on a imaginée. Elle a d'ailleurs revêtu à la cour de Charlemagne un caractère aussi ludique que sérieusement culturel. Charles et les principaux de son entourage forment une académie palatine qui est un jeu littéraire, ses membres portant des surnoms qui évoquent l'Antiquité. Il est intéressant de noter que ces surnoms mêlent noms grecs et latins, mais aussi bibliques. Alcuin est Albinus ou Flaccus, c'est-à-dire Horace ; Engilbert est Homère ; Théodulf est Pindare ; un jeune poète, Maudoin, est Naso, c'est-à-dire Ovide ; Pépin d'Italie est Jules, c'est-à-dire César ; mais d'autres sont Aaron ou Samuel ; Adalard est Augustin ; et surtout Charlemagne est David, « roi pacifique ». Ce programme correspond bien aux intentions d'Alcuin : faire de la

cour de Charlemagne « une Athènes plus belle que l'ancienne, car ennoblie par l'enseignement du Christ ».

Une seconde vague de savants poursuivra et même développera cette « renaissance » après Charlemagne, sous Louis le Pieux et Charles le Chauve. Avec le Palais, les nouvelles abbayes en sont les foyers. Ainsi Éginhard a étudié à la nouvelle abbaye de Fulda en Germanie, et c'est le grand Raban Maur qui en sera l'abbé à partir de 822.

Sans tomber dans l'exagération, il faut cependant reconnaître que l'activité intellectuelle carolingienne a été une des strates de la culture européenne. L'importance du savoir pour le gouvernement d'un État et son prestige a été soulignée par Charlemagne dans le capitulaire *De litteris colendis*.

Les réformes menées à bien par Charlemagne et ses conseillers ont été parfois importantes. Ainsi la réforme de l'écriture. La nouvelle écriture, la *minuscule caroline*, est claire, normalisée, élégante, plus facile à lire et à écrire. On a pu dire qu'elle a été la première écriture européenne. Dans l'intense activité de copie de manuscrits dans les *scriptoria* monastiques, royaux et épiscopaux, Alcuin introduit un nouveau souci de clarté, la ponctuation. Charlemagne fait aussi amender le texte des Écritures. Ce souci de correction qui animera la grande activité d'exégèse biblique dans l'Occident médiéval est une préoccupation importante qui concilie le respect du texte sacré originel et la légitimité des amendements dus aux progrès des connaissances et de l'instruction.

La renaissance carolingienne s'impose aujourd'hui encore, surtout par la richesse de son illustration, des enluminures. Des chefs-d'œuvre carolingiens sont soit certains évangéliaires, soit certains psautiers. Le goût pour le texte des psaumes qui va traverser le Moyen Age fait naître en Europe un attrait pour la poésie biblique qui dure encore aujourd'hui.

Il faut aussi signaler que sans influence carolingienne particulière, mais à la même époque, apparaît une mode qui se développera et se maintiendra pendant tout le Moyen Age et est encore vivace aujourd'hui. Après le VI^{e} siècle, l'Apocalypse dite de saint Jean, difficilement admise parmi les textes canoniques du Nouveau Testament, ne retient plus guère l'attention du clergé et des fidèles. Un ouvrage, à la fin du VIII^{e} siècle, la relance de façon foudroyante. Il s'agit du *Commentaire* que compose vers 780 le moine Beatus, du monastère de Liébana, près de Santander. Les copies illustrées de ce *Commentaire* se multiplient aux IX^{e} et X^{e} siècles. Les illustrations sont souvent la preuve du génie artistique des

peintres de miniatures de l'Occident pour exprimer l'angoisse et l'effroi. Beatus a donné à l'Europe son premier grand thriller.

Le IXe siècle est aussi capital pour l'avenir de l'architecture religieuse en Occident. Deux innovations vont être un legs de premier plan à l'architecture européenne. L'une est l'introduction symbolique du transept qui intègre la croix dans le plan linéaire de l'ancienne basilique romaine. Il apparaît autour de 800 à Saint-Maurice-d'Angaune, à la cathédrale de Cologne, à celle de Besançon. Pendant la même période, à l'abbaye de Saint-Riquier surgit une innovation appelée à un très grand succès. C'est le massif occidental qui annonce avec ses tours les portails des églises romanes et gothiques. Des monuments modèles sont élevés : le monastère de Saint-Denis, celui de Fulda, le Palais impérial et l'église d'Aix-la-Chapelle. Commanditaires et ateliers voyagent, et des maîtres d'œuvre qui seront plus tard des artistes donnent à la future Europe une parure où les monuments se font écho.

France, Allemagne, Italie : un cœur de l'Europe ?

L'unité de l'empire a été placée selon plusieurs textes sous le vocable de l'Europe. Le *Carmen de Carolo Magno* désigne Charlemagne comme « la tête vénérable de l'Europe » et le « père de l'Europe ». Charlemagne qui avait confié dès 781 un royaume d'Aquitaine à son fils Louis laissa à ce même Louis son empire à sa mort en 814. Incapable de résister à la pression de ses fils et de résoudre les problèmes du gouvernement d'un vaste espace, Louis le Pieux en revint à la division de l'empire entre ses fils. Cette division, après sa mort, fut confirmée par l'entente entre Lothaire et Louis le Germanique, concrétisée lors des serments de Strasbourg (842), premier texte officiel en langue vulgaire, francien d'un côté, germanique de l'autre, et aux traités de Verdun (843) et de Minden (844), sur le partage de l'empire. Après ces péripéties s'esquissa un remodelage de l'extrême Occident entre deux régions, Francie occidentale et Francie orientale, tenues par deux peuples appelés à devenir les Français et les Allemands. Entre eux s'étendait une troisième partie allongée du nord au sud, comprenant avec les deux capitales, Aix-la-Chapelle et Rome, une région intermédiaire appelée Lotharingie et Italie. La Lotharingie s'avéra rapidement une entité artificielle et difficile à maintenir. La réalité territoriale et politique fut

l'émergence de trois régions prédominantes appelées, dans un document du IX^{e} siècle, *prestantiores Europae species*, les trois parties dominantes de l'Europe : l'Italie, la Gaule et la Germanie. Ces réalités qui n'avaient ni identité de frontière précise, ni structures institutionnelles bien définies, étaient en fait un premier visage des trois lointaines nations de l'Europe moderne et contemporaine, la France, l'Allemagne et l'Italie. Cette réalité donne à réfléchir sur la lente émergence historique de l'Europe. Très tôt, se sont affirmées dans l'espace européen des puissances supérieures aux autres. La construction actuelle de l'Europe doit ainsi faire face aux prétentions du couple France-Allemagne, sans doute nécessaire à la stabilité de l'Europe, mais créateur d'inégalités et de jalousies dans la communauté européenne.

Chapitre III

L'Europe rêvée et l'Europe potentielle de l'an Mille

L'Europe impériale ottonienne

Au milieu du x^e^ siècle, le rêve d'unité impériale de Char-lemagne fut repris par le roi de Germanie, Otton I^er^, fils d'Henri I^er^ et de sainte Mathilde. Couronné en 936 à Aix-la-Chapelle, il réalisa certaines annexions en Germanie et remporta des victoires contre des envahisseurs, dont une, retentissante, au Lechfeld sur les Hongrois en 955. Il fut couronné empereur par le pape Jean XII à Rome en 962. A la fois pour se poser en égal et pour améliorer les relations avec l'Empire byzantin, il obtint pour son fils la main de la princesse byzantine Théophano et, en direction des pays slaves, fit ériger l'archevêché de Magdebourg en 968 où il fut inhumé à sa mort en 973. La création d'Otton, même si elle perdit de son vrai pouvoir au cours du Moyen Age, n'en fonda pas moins une institution et une puissance de longue durée dans des perspectives européennes contrairement à ce qu'avait été l'empire de Charlemagne. Le nom significatif de cet empire fut Saint Empire romain germanique. Ce titre indiquait d'abord le caractère sacré de l'empire, il rappelait ensuite qu'il était l'héritier de l'Empire romain et que Rome

était sa capitale ; et, enfin, il soulignait le rôle éminent tenu par les Germains dans l'institution. L'idée de Louis le Pieux y trouvait une certaine résurrection et un certain prolongement. L'épine dorsale de l'Europe potentielle était, du nord au sud, de la mer du Nord à la Méditerranée, la Germanie et l'Italie. Les Alpes qui n'avaient jamais été une vraie barrière entre l'Italie et l'Europe du Nord devinrent plus que jamais une région essentielle de passage entre le Nord et le Sud de la Chrétienté « européenne ». Les descentes d'empereurs en Italie devinrent une sorte de rite politique dans la Chrétienté médiévale. Aménagement des cols, construction d'hospices pour pèlerins, intensification des relations commerciales et humaines, ainsi s'affirma l'importance des Alpes au cœur de la Chrétienté « européenne » médiévale. Protecteurs et surveillants des passages alpins, surtout après la construction dans la seconde moitié du XIII^{e} siècle du pont du Diable au nord du col du Saint-Gothard, les trois cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden s'unirent en 1291 pour former la Confédération helvétique, germe modeste et inattendu de la lointaine démocratie européenne.

La « nouvelle Europe » en l'an Mille

Le fils d'Otton I^{er}, Otton II, consolida les structures de l'empire, et son fils Otton III, couronné à Rome immédiatement après la mort de son père en 983, apparut comme le porteur d'un brillant avenir pour toute la Chrétienté. Cet empereur de 3 ans, qui mourut à 21 ans, en 1002, dut à ses dons et à son éclat d'être qualifié de *mirabilia mundi* (merveilles du monde). Il reçut à Rome une instruction particulièrement brillante de la part de saint Adalbert de Prague en exil, et de Gerbert d'Aurillac, archevêque de Reims chassé de son siège. Gerbert était pour son époque un savant exceptionnel qui avait appris en Catalogne, au contact des Arabes, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Devenu pape avec l'appui de l'empereur en 999, Gerbert, sous le nom de Silvestre II, imagina avec son impérial élève un programme ambitieux de promotion de la Chrétienté européenne. Aleksander Gieysztor a lumineusement montré comment, dans le programme d'Otton III et de Silvestre II, l'Europe nouvellement christianisée, Slaves et Hongrois, tint une place essentielle. Des miniatures montrent l'empereur en majesté, escorté de Rome, de la « Gallia » et de la « Germania », et aussi de la « Sclavinia », le pays des Slaves. C'est donc

bien une Europe élargie à l'Est qui est, en l'an Mille, le rêve commun du pape et de l'empereur. L'histoire, en fait, réalisera plus ou moins ce rêve, et l'entrée du monde slave dans la Chrétienté unie, prémices de l'Europe, est encore aujourd'hui un des grands événements de l'unification européenne. Ce problème aussi est né au Moyen Age.

On discute beaucoup aujourd'hui pour savoir si l'an Mille est le départ ou non de la grande croissance de la Chrétienté médiévale. Il semble certain qu'il y a une accélération de l'essort économique de la Chrétienté entre 950 et 1050. Et cette croissance est la toile de fond des rêves religieux et politiques de l'an Mille. Cet essor concerne de façon plus ou moins forte toute la Chrétienté. Le témoignage du moine clunisien Raoul Glaber est particulièrement parlant : « Comme approchait la troisième année qui suivit l'an Mille, on vit dans presque toute la terre, mais surtout en Italie et en Gaule, réédifier les bâtiments des églises. Bien que la plupart, fort bien construites, n'en eussent nul besoin, une véritable émulation poussait chaque communauté chrétienne a en avoir une plus somptueuse que celle des voisins. On eût dit que le monde lui-même se secouait pour dépouiller sa vétusté et revêtir de toute part un blanc manteau d'églises. Alors presque toutes les églises des sièges épiscopaux, celles des monastères consacrées à toutes sortes de saints et même les petites chapelles des villages furent reconstruites plus belles par les fidèles. » Cet essor entraîna un grand développement de toutes les activités nécessaires à ce mouvement de construction, matières premières, transport des matériaux, outillage, recrutement de main-d'œuvre, financement des travaux. C'est le début de la multiplication des chantiers de construction où se manifeste le dynamisme de la chrétienté dont héritera l'Europe avec les vagues de constructions romanes et gothiques. Un proverbe dira « quand le bâtiment va, tout va » – il est vérifié depuis l'an Mille en Europe. A cette activité matérielle intense correspond un grand bouillonnement collectif, religieux et psychologique. Georges Duby a brillamment mis en valeur les prodiges du millénaire, à commencer par les signes dans le ciel. Le vaste mouvement de pénitence et de purification, l'efflorescence du culte des reliques et des miracles, un mélange d'espoirs, de troubles et de rêves. Quand le cœur de l'Europe bat, il bat plus ou moins fort dans tout l'espace, de l'ouest à l'est et du nord au sud. L'Europe de l'affectivité est désenclavée.

Les « nouveaux venus » : Scandinaves, Hongrois, Slaves

Il faut revenir sur la dernière vague d'invasions et de christianisation que j'ai évoquée avec Otton III. Contribuant à la constitution d'une Europe métisse, les Slaves avaient déjà pénétré dans la Chrétienté. C'est le cas aux VII^e^ et VIII^e^ siècles des Croates qui s'infiltrent dans le territoire entre Adriatique et Danube, entre Rome et Byzance. Les Croates, avec la paix d'Aix-la-Chapelle (812), tombent sous l'autorité des Francs, mais, gardant leur identité entre Latins et Byzantins, ils penchent vers les Latins, et, en 925, le pape Jean X fait roi le Croate Tomislav et les place sous la juridiction de Rome, lors des conciles de Split en 925 et 928 instituant un métropolitain à Split.

Les « nouveaux venus » se présentent en trois ensembles, et les environnements de l'an Mille accélèrent la lente christianisation de ces ensembles.

Le premier ensemble est celui des Scandinaves, que nous appelons Vikings ou Normands. De la fin du VIII^e^ au milieu du X^e^ siècle, les chrétiens d'Occident voient surtout en eux des envahisseurs, des pillards, des violents, même si les raids de razzias s'accompagnent souvent d'un commerce pacifique. Au X^e^ siècle, les Danois constituent un grand royaume englobant la Norvège et dominant la mer du Nord jusqu'au Groenland. Une société originale qui s'était constituée en Islande autour de quelques familles constitue une oligarchie ploutocratique sous la conduite d'une assemblée populaire originale, l'Althing. Les Islandais se convertissent au christianisme à la fin du X^e^ siècle et se donnent une constitution en l'an Mille. Restés assez largement indépendants des Danois, ils produisent au cours du Moyen Age l'un des plus brillants genres littéraires de l'Occident, les sagas. Ainsi naissent à l'extrême Nord-Ouest de l'espace européen une société vivant de la mer et une civilisation qui enrichissent la Chrétienté médiévale de façon singulière. Cependant les Danois, à la fin du X^e^ siècle, entreprennent la conquête de la Grande-Bretagne. Ils y parviennent provisoirement, et Knut le Grand est à la fois roi de Grande-Bretagne et de Danemark de 1018 à 1035. Il développa systématiquement les monastères et le christianisme au Danemark. En Norvège, saint Olaf, qui régna de 1015 à 1030, développa le christianisme introduit par Olaf Tryggvason, roi de 995 à 1000. La canonisation de saint Olaf témoigne de l'action de la papauté qui récompensa par la sainteté les rois

convertisseurs. C'est un épisode de l'entrée en Chrétienté des peuples menés par un roi converti et convertisseur. En Suède, Olaf Skötkonung fut le premier roi chrétien au début du XI^e^ siècle. Pour compléter cette entrée des Scandinaves en chrétienté, il faut rappeler que les Normands, établis dans la Normandie gauloise sous le commandement de Rollon, se placèrent, en recevant le futur duché, sous la domination des Carolingiens et se convertirent collectivement au christianisme. C'est avec la bénédiction de la papauté que le duc Guillaume le Bâtard s'empara de la Grande-Bretagne en 1066, à la bataille d'Hastings, mettant fin à la royauté anglo-saxonne. Les Occidentaux du Nord étaient entrés en Chrétienté, c'est-à-dire dans la future Europe.

L'entrée en Chrétienté, dans l'Europe du Centre, des Hongrois fut originale. Les Hongrois avaient la particularité de ne parler ni une langue romane, ni une langue germanique, ni une langue slave. Cette spécificité linguistique a subsisté jusqu'à aujourd'hui, et cet exemple prouve que, quelle que soit l'importance des langues dont on reparlera, les différences linguistiques ne sont pas essentielles dans la constitution d'un ensemble culturel ou politique. La Suisse en sera un autre exemple. Venus d'Asie, au cours d'une longue migration, les Hongrois constituèrent à la fin du IX^e^ siècle un État semi-nomade sous la direction du duc Arpad dans les Carpates. De là, ils lancèrent des raids meurtriers dans le centre de l'Europe jusqu'à ce que l'empereur Otton I^er^ leur fasse subir une cuisante défaite au Lechfeld en 955. Les Hongrois furent alors soumis à plusieurs campagnes de christianisation venues de l'Est comme de l'Ouest. Ce sont les missionnaires romains qui l'emportèrent, Allemands, Italiens et Slaves déjà christianisés. On voit bien, avec saint Étienne, combien fut importante la constitution d'une Europe chrétienne métisse. Saint Étienne subit les influences de l'archevêque de Prague, Voitech (saint Adalbert), de sa femme Gisèle, une Bavaroise, sœur de l'empereur Henri II, et de l'évêque hongrois Gellert, évêque de Csanàd, formé au monastère vénitien de San Giorgio Maggiore. Gellert organisa la jeune Église de Hongrie et fut martyrisé lors du soulèvement païen de 1046. Baptisé en 995, Étienne créa en l'an Mille le monastère bénédictin de Pannonhalma sur le lieu supposé de naissance de saint Martin. Il organisa dix premiers évêchés, promulgua des décrets obligeant tous les villages à bâtir des églises et rédigea en latin un miroir du prince, le *Libellus de instructione morum,* à l'intention de son fils Imre qui lui succéda et fut également canonisé. Enfin, dans cette exceptionnelle lignée de rois saints, son descendant Ladislas (1077-1095) devint également saint.

Cette grande vague de christianisation autour de l'an Mille toucha aussi les Slaves occidentaux. Nous avons déjà vu les Croates qui s'étaient installés au nord de la région orientale de l'Adriatique. Il faut mentionner un épisode très important pour des raisons aussi bien négatives que positives, c'est la tentative de conversion à la religion chrétienne orthodoxe grecque des Tchèques et des Moraves par Cyrille et Méthode. Ces deux frères, moines byzantins très tôt liés aux milieux slaves, entreprirent de combiner la conversion des Slaves avec le renforcement de leur identité culturelle. Ils créèrent donc pour la langue slave une écriture spéciale, l'alphabet glagolitique. Leur principal champ d'apostolat fut la Moravie. Mais si leur influence, dans les domaines linguistiques et liturgiques, fut importante et de longue durée, ils échouèrent dans le rattachement des Tchèques et des autres peuples de Moravie à l'orthodoxie, et la Bohême et la Moravie s'insérèrent dans la Chrétienté latine romaine. Cet épisode a pourtant suffisamment marqué les Slaves et les peuples du Centre de l'Europe pour que le pape Jean-Paul II ait proclamé Cyrille et Méthode patrons de l'Europe avec saint Benoît de Nursie.

La période de christianisation de l'Europe centrale, l'émergence de la Hongrie mise à part, fut troublée du point de vue politique. Le prince Svatopluk (870-894) avait créé un État de Grande-Moravie. La Bohême lui échappa dès 895, et, autour de l'an Mille, la Moravie fut disputée entre la Bohême et la Pologne, devenues toutes deux chrétiennes. En 966, le prince Mieszko, de la dynastie des Piasts, se fit baptiser. La Pologne chrétienne entretint des relations mi-conflictuelles, mi-amicales, avec l'empire voisin de Germanie. Un archevêché proprement polonais avait été fondé en 1000 à Gniezno sur la tombe de saint Adalbert. L'empereur Otton III y vint en pèlerinage pendant l'an Mille. Boleslas le Vaillant se fit finalement couronner roi de Pologne en 1025. Le centre religieux et politique du pays se déplaça vers le sud dans le courant du XI^{e} siècle, et Cracovie devint la capitale de la Pologne. On voit ainsi comment le processus de christianisation s'accomplit, sur le plan ecclésiastique comme sur le plan politique. En général, l'élévation de métropolites est liée à la promotion de rois. Nous retrouverons le problème de savoir s'il y a au Moyen Age, et plus tard dans la longue durée, une spécificité de l'Europe centrale ; notons en tout cas, dans cette construction de la Chrétienté, combien l'ébauche de l'Europe, en dehors de la conversion au christianisme, favorise l'institution d'États monarchiques. L'Europe a été un ensemble de rois. L'installation du christianisme dans presque toute l'Europe occidentale et centrale (il ne reste plus à la fin du XI^{e} siècle que les Prussiens et les Lituaniens pour rester païens)

s'accompagna de profonds changements dans la toponymie. Baptiser les lieux fut aussi important que baptiser les hommes. Des réseaux de toponymes chrétiens, souvent liés au pèlerinage, marquèrent donc la Chrétienté de leur empreinte. A la fin du XI^{e} siècle, le toponyme le plus répandu dans la Chrétienté, de la Pologne à l'Espagne, fut Martin.

Un mouvement européen de « paix »

Le monde de l'an Mille était un monde belliqueux et violent. A mesure que s'éloignaient les luttes contre les païens, ceux-ci se christianisant, les conflits, dès l'échelle locale, s'étendaient entre chrétiens. C'est alors que se développa autour de l'an Mille, dans la Chrétienté, un puissant mouvement de paix. La paix est un des principaux idéaux promus par le christianisme et incarné dans la liturgie par le baiser de paix. Jésus loua les pacifiques et fit de la paix une des valeurs chrétiennes les plus importantes. L'apparition d'un mouvement de paix dans le Sud de la France, à la fin du X^{e} siècle, qui se répandit dans toute l'Europe occidentale au XI^{e} siècle, est historiquement liée à la naissance de ce qu'on a appelé la féodalité. Si l'installation dont on parlera plus loin du pouvoir des seigneurs se fit par diverses voies, la principale fut celle de la violence, l'effacement d'un pouvoir central sous les derniers Carolingiens, laissant la place libre à cette violence des seigneurs. La paix chrétienne était une notion eschatologique sacralisée ; c'était une préfiguration de la paix paradisiaque. Aussi, le mouvement de paix autour de l'an Mille s'exprima- t-il par des manifestations où l'enthousiasme religieux tint une grande place. Les premiers acteurs de ce mouvement furent l'Église et les masses paysannes. Certains y ont vu une sorte de soulèvement populaire exploité et récupéré par l'Église. Ces réunions, auxquelles l'Église donna la forme de conciles avec participation de laïques, diffusèrent les nouvelles réalités religieuses de la Chrétienté : culte des reliques et miracles. Mais ce fut aussi une première vague de règlements de protection des faibles : paysans, marchands, pèlerins, femmes et, l'Église profitant de l'occasion, ecclésiastiques. Bref, ce fut l'affirmation, face à l'Europe des guerriers, de l'Europe des « sans-armes ». Le mouvement de paix fut récupéré par les seigneurs et par les chefs politiques. D'abord, les mesures prises en faveur de la paix consistèrent surtout, non pas à bannir totalement la violence,

mais à la canaliser, à la réglementer. Ce fut la trêve de Dieu, imposant le dépôt des armes à des moments déterminés. D'autre part, le respect de la paix et de façon moins ambitieuse de la trêve fut assuré par ceux qui étaient investis à la fois d'une force militaire importante, se transformant en force de police, mais aussi d'une légitimité de gouvernement et, donc, de pacification. En 1024, dans une assemblée sur la Meuse, le roi des Francs, Robert le Pieux, et l'empereur Henri II avaient proclamé une paix universelle. Plus tard, ce furent les puissants qui imposèrent la paix. La paix de Dieu devint la paix du roi ou, en certaines régions comme en Normandie, la paix du duc. La paix devint un des instruments les plus importants permettant aux rois d'asseoir leur pouvoir dans leur royaume. La paix perdit l'auréole eschatologique et sacrée qu'elle avait eue autour de l'an Mille. Mais elle demeura un idéal de nature religieuse ; et la paix, au niveau « national », puis « européen », fut jusqu'à aujourd'hui une des grandes quêtes collectives de l'Europe. Si le roi de France Louis IX (Saint Louis), au XIII^e^ siècle, fut un arbitre, un pacificateur, un apaiseur comme on l'appela, c'est parce que sa réputation de sainteté lui permettait de mieux accomplir que d'autres une tâche qui, à son origine, était une tâche sacrée.

Un nouveau sanctuaire européen en Espagne : Saint-Jacques-de-Compostelle

C'est également aux environs de l'an Mille que s'esquissa la récupération de la péninsule hispanique sur les musulmans, ce que l'on appela plus tard la *Reconquista*. Un événement essentiel se produisit au début du IX^e^ siècle. On découvrit, en Galice, à Compostelle, au lieudit le Champ de l'Étoile (*Campus Stellae*), à l'emplacement d'une ancienne nécropole wisigothique, sous l'effet de lumières et d'apparitions extraordinaires, la tombe de l'apôtre saint Jacques qui y aurait échoué dans une barque après son martyre. Depuis sa découverte, vers 820-830, cette tombe, sur laquelle s'élevèrent des sanctuaires de plus en plus somptueux, devint peu à peu le centre d'un pèlerinage qui, à partir du XII^e^ siècle, fut le troisième grand pèlerinage de la Chrétienté avec Jérusalem et Rome. Au fur et à mesure des luttes contre les musulmans, saint Jacques apparut comme le soutien des chrétiens dans les batailles et il reçut le nom de Matamore, c'est-à-dire tueur de Maures. Saint-Jacques attira des pèlerins de toute la Chrétienté et

fut un grand pèlerinage européen, même si on a récemment prétendu que la période de l'immense succès du pèlerinage ne fut pas le Moyen Age, mais l'époque moderne. Et la promotion de Saint-Jacques-de-Compostelle confirme l'importance des périphéries pour la construction de l'Europe.

Cependant, les chrétiens qui s'étaient maintenus dans le Nord de l'Espagne et qui subissaient les razzias des musulmans, celles en particulier d'al-Mansur (sac de Barcelone en 985, de Saint-Jacques-de-Compostelle en 997), s'organisaient, non seulement pour résister, mais pour se lancer contre les musulmans. Le royaume de Pampelune, au Xe siècle, fut un net progrès dans l'organisation militaire et politique des chrétiens, qui, après la mort d'al-Mansur et l'assassinat de son petit-fils en 1009, furent prêts à profiter de la crise de l'Espagne musulmane.

Affirmation de l'Europe

Cependant, à l'Est, l'évolution négative des rapports avec Byzance avait, d'une façon qui allait être définitive, détaché la Chrétienté latine romaine de l'Empire byzantin. Les empereurs ottoniens s'efforcèrent encore d'éviter la rupture. Otton Ier, bien que s'étant fait sacrer empereur à Rome, maria en signe d'apaisement son fils Otton II en 972 à la princesse grecque Théophano, qui exerça la régence au début de la minorité d'Otton III de 983 à 991. L'influence byzantine fut d'ailleurs importante à la cour d'Otton III, et l'Europe chrétienne de l'an Mille n'était pas complètement détachée ni de Byzance, ni du monde slave orthodoxe. Le roi des Francs, Henri Ier (1031-1060), petit-fils d'Hugues Capet, épousait encore en 1051 la princesse russe orthodoxe Anne de Kiev.

Tout au cours de la période carolingienne et postcarolingienne aux IXe et Xe siècles, les textes emploient plus souvent qu'on ne l'a dit le terme Europe ; et, contrairement à ce que l'on a affirmé, il ne s'agit pas d'une pure dénomination géographique, expression qui d'ailleurs n'a pas de sens. Les dénominations géographiques ne sont pas innocentes. L'emploi du terme Europe signifiait donc le sentiment d'une certaine communauté antérieure à la christianisation, mais à partir du XIe siècle, si le sentiment de cette identité collective persiste et se renforce même chez les « Européens », c'est un nouveau vocable qui exprime le plus souvent ce sentiment, celui de Chrétienté. Le manteau cérémonial de

l’empereur Henri II (1002-1024), successeur d’Otton III, conservé à Bamberg, illustre les dimensions cosmiques du rêve impérial. Les signes du Zodiaque s’y mêlent aux figures du Christ, de la Vierge, des anges et des saints. L’inscription latine, qui court sur la bordure du manteau, célèbre le monarque : « Ô toi, honneur de l’Europe, César Henri, bienheureux, que Celui qui règne en l’éternité augmente ton empire[1]. »

1. Image et commentaires dans Michel Pastoureau et Jean-Claude Schmitt, *Europe. Mémoires et emblèmes*, Paris, Éditions de l’Épargne, 1990, p. 74-75.

Chapitre IV

L'Europe féodale

XI^{e}-XII^{e} siècle

La période qui va voir s'affirmer la Chrétienté est la période du démarrage du grand essor de ce qui sera finalement l'Europe, mais cet essor aurait pu être plus tôt contrarié et il n'a pas inexorablement pris la direction d'une unification de la future Europe. Je m'attacherai surtout à souligner les traits communs que cette période lègue à l'Europe. On peut parler de strate féodale de l'Europe.

Progrès agraires

Il faut à nouveau partir de la réalité fondamentale, l'Europe féodale est rurale et l'Europe de la terre est essentielle. Aujourd'hui, où le nombre et le poids des paysans ont considérablement régressé en Europe, l'économie rurale demeure pourtant une donnée primordiale et un des problèmes les plus ardus de la Communauté européenne. Le monde auquel fait face la PAC (Politique agricole commune) vient du Moyen Age. C'est un monde où s'affirme de plus en plus l'agriculture céréalière. L'Europe sera un monde du pain. S'y affirment aussi deux boissons dominantes, le vin, dont l'importance est renforcée depuis la

conquête romaine par les usages liturgiques du christianisme, et qui fait pousser la vigne au-delà de ce que l'on considère être sa limite climatique, jusqu'en France du Nord et en Angleterre du Sud, et l'ancêtre de la bière, la cervoise. Cette distinction entre une Europe du vin et une Europe de la cervoise est si nette qu'au XIIIe siècle les franciscains prendront l'habitude de parler de la division des couvents de l'ordre entre couvents du vin et couvents de la cervoise. Une troisième Europe s'affirme aussi à l'Ouest, une Europe du cidre. La vie rurale à partir de l'an Mille connaît, malgré des différences et des nuances régionales, une assez grande uniformité, et cette uniformité est marquée par des progrès techniques importants. Il s'agit des signes d'une plus grande efficacité du travail des hommes et d'abord dans l'activité de base, la préparation du sol. A l'archaïque araire se substitue, en particulier dans les plaines de l'Europe septentrionale, la charrue munie d'un soc dissymétrique et d'un versoir, et, surtout, le plus important est peut-être le remplacement du bois par le fer. Cette agriculture de la charrue bénéficie aussi des progrès de la traction. L'âne et le mulet au Sud, le bœuf au Nord, continuent à s'imposer comme animaux de trait, mais le cheval, dans les plaines du Nord, fait reculer le bœuf et l'emportera au XIIe siècle dans les exploitations paysannes de Flandre. Même si l'on a exagéré l'importance de cette prétendue révolution qu'aurait été le collier d'épaule qui multiplie les capacités de traction de l'animal, son introduction et sa diffusion témoignent d'une volonté d'amélioration des méthodes de culture.

Commence aussi à se dessiner, dans le Nord, une innovation qui sera très importante pour l'élévation des rendements et la possibilité de diversification des cultures. C'est l'introduction dans le système de rotation de ces cultures, traditionnellement biennales avec recours à la jachère pour laisser reposer la terre, d'une troisième portion du terroir entraînant une rotation triennale permettant l'introduction des légumineuses et l'augmentation des rendements par la possibilité de deux récoltes par an.

A une époque où l'on est de plus en plus sensible aux problèmes d'environnement et aux variations climatiques, il convient de noter, comme on l'a fait, qu'il y a eu peut-être dans cet essor d'après l'an Mille ce que Marc Bompaire a appelé un « coup de pouce du Ciel ». L'Europe aurait connu entre 900 et 1 300 un optimum climatique marqué par une élévation des températures moyennes d'un à deux degrés et par une moindre humidité favorisant les cultures céréalières.

L’encellulement

Cette période de l’an Mille et des décennies suivantes est une période essentielle pour la restructuration sociale et politique de l’espace de la Chrétienté, et cette restructuration a laissé dans l’organisation territoriale de l’Europe des marques profondes. Étant donné l’importance du château féodal dans cette nouvelle organisation, les historiens ont, pour la désigner, emprunté un mot italien au grand livre de Pierre Toubert sur le *Latium* médiéval : l’*incastellamento*, l’enchâtellement. Élargissant le vocabulaire à l’ensemble du territoire médiéval, Robert Fossier a proposé de parler d’encellulement. Quelles sont les cellules fondamentales de cette organisation ? Le château évidemment, mais aussi trois autres cellules de base : la seigneurie, le village, la paroisse. La seigneurie désigne le territoire dominé par le château, et englobant les terres et les paysans dont le seigneur est le maître. La seigneurie comprend donc des terres, des hommes, des revenus, à la fois de l’exploitation des terres et des redevances des paysans ; et aussi un ensemble de droits que le seigneur exerce en vertu de son droit de commandement qu’on appelle le ban. Cette organisation existant dans pratiquement toute la Chrétienté, des historiens ont proposé de remplacer l’expression *système féodal* par celle de *système seigneurial,* la féodalité désignant une organisation plus restreinte où le seigneur est à la tête d’un fief qui lui est concédé par son seigneur supérieur en tant que vassal, et le terme a un caractère étroitement juridique.

Village et cimetière

A l’intérieur des seigneuries, on rencontre le plus souvent des regroupements de paysans et de sujets appelés villages. Le village, qui remplace l’habitat rural dispersé de l’Antiquité et du Haut Moyen Age, se généralise dans la Chrétienté du XI^{e} siècle, et si, dans l’Europe d’aujourd’hui, le château n’existe plus dans le paysage qu’à l’état de souvenir et de symbole, et souvent en ruine, la forme du village médiéval subsiste souvent dans toute l’Europe occidentale. Le village est né du rassemblement des maisons et des champs autour de deux éléments essentiels, l’église et le cimetière. Robert Fossier considère à juste titre

que le cimetière est l'élément principal, et même, parfois, antérieur à l'église. Nous rencontrons ici une des caractéristiques profondes de la société médiévale, qu'elle a léguée à l'Europe. Il s'agit des rapports entre les vivants et les morts. Une des transformations les plus importantes de l'Occident, de l'Antiquité au Moyen Age, a été l'installation par les vivants des morts dans les villes et ensuite dans les villages. Le monde antique considérait avec crainte et même répulsion le cadavre. Et un culte n'était rendu aux morts que dans l'intimité des familles ou à l'extérieur des lieux habités, le long des routes. Le christianisme opère une transformation complète. Les tombes renfermant les corps des ancêtres sont intégrées dans l'espace urbain. Le Moyen Age ne fera que renforcer les étroites relations entre les vivants et les morts. C'est ce qu'a opéré l'invention d'un troisième lieu de l'au-delà, le purgatoire, au XII^e^ siècle. Surtout, à partir du XI^e^ siècle, sous l'influence de l'ordre monastique de Cluny, la papauté institue une commémoration des morts, le 2 novembre, au lendemain de la fête de tous les saints. Ainsi se trouvent réunis les morts par excellence que sont les saints et la foule de tous les autres morts. Dans les couches supérieures de la société féodale, le « culte » des ancêtres est un lien social fondamental qui fonde et conforte les lignages. Par exemple, à la fin du XI^e^ siècle, le comte d'Anjou, Foulque le Réchin, remontant la lignée de ses aïeux, déclare en s'arrêtant aux plus anciens connus : « Avant je ne sais rien, parce que j'ignore où sont enterrés mes ancêtres. »

Les dynasties royales se sont empressées de créer des nécropoles royales : Bamberg en Allemagne, Westminster en Angleterre, et Fontevrault en Anjou pour les premiers Plantagenêts, San Isidoro de León pour les rois de León-Castille ; les comtes de Flandre à Saint-Bavon-de-Gand et les rois de France à Saint-Denis.

La paroisse

Avec le cimetière, c'est l'église qui est le centre du village. Cette église est en général le centre d'une autre cellule essentielle, non seulement du village, mais même de la ville : la paroisse. L'institution paroissiale ne sera stabilisée qu'au XIII^e^ siècle ; mais les problèmes qui seront réglés entre le XI^e^ et le XIII^e^ siècle le sont déjà le plus souvent dans les villages du XI^e^ siècle. Le

problème est d'abord un problème de territoire. C'est l'installation des paroisses, dans les quartiers des villes et dans les étendues rurales, qui est le plus délicat. Dans le village, l'église joue naturellement pour les villageois le rôle de paroisse, c'est-à-dire un ensemble de fidèles sous l'autorité d'un prêtre qu'on appellera le curé. La paroisse définit un certain nombre de droits, le droit pour le fidèle de recevoir les sacrements, le droit pour le prêtre de percevoir des redevances. La délivrance des sacrements aux paroissiens qui est leur droit, mais qui relève aussi du monopole de la paroisse, confère donc au villageois tout au long de sa vie et dans le quotidien un lien étroit avec l'église paroissiale, son curé, ses coparoissiens.

Une couche supérieure : la noblesse

Dans le groupe seigneurial se distingue, s'affirme, après l'an Mille, une couche supérieure, la noblesse. La noblesse est liée au pouvoir, à la richesse, mais, essentiellement, elle repose sur le sang. C'est une classe de prestige, soucieuse de manifester son rang, en particulier par un comportement social et religieux, la largesse. La distribution de bienfaits aux individus, et surtout aux groupes religieux, aux abbayes, aux saints, est la manifestation principale de la noblesse.

D'où viennent les nobles ? Pour les uns, il s'agit de la continuation de l'Antiquité romaine, pour d'autres, d'une création du Moyen Age, où la noblesse serait sortie du statut d'homme libre réservé à une élite.

En tout cas, s'est affirmée partout en Occident, au Moyen Age, une couche supérieure, selon les termes de Léopold Génicot, « fière de son ancienneté et forte de sa richesse, de ses alliances, du rôle public qu'elle exerce, aux dépens du souverain ou avec son aide », cette couche jouit de privilèges politiques et judiciaires et d'une grande considération sociale. Son prestige, je le répète, repose essentiellement sur le sang ; aussi l'anoblissement par les rois et les princes d'hommes qui n'étaient pas nés nobles n'intervint-il que tardivement, fut limité et n'apporta pas aux anoblis la considération que valait la naissance.

Même s'il ne demeure aujourd'hui, en Europe, et de façon inégale, que les ombres de la noblesse née au Moyen Age, la notion de noble et de noblesse conserve une place éminente parmi les valeurs occidentales. C'est que, dès le

Moyen Age, apparaît, à côté de la noblesse de sang, l'idée d'une noblesse de caractère, de comportement, de vertu. Les moralistes aiment d'ailleurs opposer cette noblesse acquise à la noblesse innée, et pas forcément justifiée par le noble. C'est un des mots autour desquels se noue un des débats importants de l'Europe sur l'appréciation de la valeur des hommes et des femmes.

Chevalerie et courtoisie

Au-dessous de la noblesse, apparaît également, vers l'an Mille, et de façon plus nette et plus massive, un autre type social, le chevalier. Se dégageant du *miles* défini aussi bien dans l'Empire romain que chez les Barbares romanisés par ce terme indiquant simplement une fonction – la guerre (le *miles* est un soldat) –, celui-ci évolue vers l'an Mille et désigne, souvent liée au château et au seigneur, une élite de combattants, spécialistes du combat à cheval et se livrant, à côté de vrais combats au service de leur seigneur, à des pratiques qui sont à la fois des divertissements et des entraînements, les tournois. Ces tournois soulèvent l'hostilité de l'Église qui y voit le caractère agressif, y compris vis-à-vis de l'Église, d'hommes de la seconde fonction indo-européenne (les *bellatores*) qui n'hésitent pas à verser le sang, ce qui est interdit aux clercs. Il semble que les débordements de ces chevaliers aient été une des principales raisons de la révolte du mouvement de paix autour de l'an Mille dont on a parlé. A la longue, la chevalerie va être « civilisée » par l'Église. En grande partie, pour canaliser leur violence, l'Église s'efforce de détourner vers des fins pieuses la violence des chevaliers : la protection des églises, des femmes et des désarmés, et bientôt, comme on verra, contre les Infidèles, à l'extérieur de la Chrétienté. L'Église remporte finalement, au XII^{e} siècle au plus tard, une victoire relative sur les chevaliers. L'entrée en chevalerie se faisait par une cérémonie qui, à la fin de l'adolescence, représentait, pour les futurs chevaliers, à la fois un rite d'initiation et un rite de passage. Cette cérémonie consistait en la remise des armes au jeune guerrier, comme on le faisait chez les peuples germains. Si l'Église ne changea rien à la remise des éperons, rite purement laïque, elle introduisit la bénédiction des armes caractéristiques du chevalier, la lance avec sa bannière, l'écu décoré du blason et l'épée. Elle conféra un symbolisme chrétien lié à la pureté, au bain qui précède la cérémonie. Depuis la fin du

XII^e siècle, elle imposa à la fin de cette cérémonie de l'adoubement une veillée d'armes consistant en une méditation religieuse. Le plus important pour l'avenir européen du phénomène de la chevalerie est la formation, dès le Moyen Age, d'un mythe chevaleresque. Ce mythe chevaleresque fut sinon créé, du moins propagé par une littérature spécialisée ; et c'est ici le lieu de marquer combien, dans l'héritage que le Moyen Age légua à l'Europe, la littérature tient une grande place. Le mythe du chevalier commença à être orchestré dans les chansons de geste. Les deux aspects du chevalier, la prouesse militaire et la piété, s'incarnèrent, dès la fin du XI^e siècle, dans les deux héros de *La Chanson de Roland*, Roland et Olivier. Les chevaliers y sont loués comme les grands serviteurs des rois, grâce aux vertus chevaleresques, la vaillance guerrière au service de la fidélité vassalique. Les chevaliers des chansons de geste eurent des successeurs qui remportèrent au moins autant de succès qu'eux. Ce sont les héros des romans d'aventures, dont les deux grandes sources furent l'histoire ancienne transfigurée, Énée, Hector et Alexandre, et la « matière de Bretagne », c'est-à-dire les exploits des héros celtiques plus imaginaires qu'historiques, au premier rang desquels le fameux Arthur. Cet imaginaire, essentiel pour l'imaginaire futur de l'Europe, élabora au XIII^e siècle, après avoir précédemment créé un héros mythique, le « chevalier errant », un thème qui illustra la chevalerie en réunissant les héros de ces diverses origines. C'est le thème des « Neuf Preux ». C'est une histoire sainte de la chevalerie regroupant les preux antiques – Hector, Alexandre, César ; les preux bibliques – Josué, David et Judas Macchabée ; et les preux chrétiens – Arthur, Charlemagne et Godefroi de Bouillon. L'imaginaire chevaleresque fait d'exploits guerriers, de dévouement au service des faibles (femmes, pauvres…), survécut d'autant mieux au Moyen Age que l'épithète chevaleresque, même si elle a été, en grande partie, modelée par l'Église, conserve des valeurs laïques dans une Europe s'éloignant des valeurs proprement chrétiennes. L'Église, d'ailleurs, avait, en sens inverse, conservé au Moyen Age ses distances vis-à-vis des valeurs chevaleresques restées à ses yeux trop barbares ; comme l'a bien dit Jean Flori : « Largesse n'est pas charité, et don n'est pas aumône. »

La chevalerie entretint des rapports étroits avec un autre comportement féodal, la courtoisie. Chevalerie et courtoisie ont été ensemble léguées à l'Europe moderne. La courtoisie, comme son étymologie l'indique, est définie par les bonnes manières censées régner à la cour des rois et des princes. Il est intéressant de noter que ces princes peuvent être aussi bien des hommes que des femmes, et que, si la chevalerie est un monde essentiellement masculin, la

courtoisie est un univers où la femme est omniprésente. Soit pour donner le ton, réunir autour d'elle des écrivains et des artistes comme Marie, comtesse de Champagne (1145-1198), et, s'il ne s'agit pas d'une légende, Aliénor d'Aquitaine, reine d'Angleterre à la fin du XII^e^ siècle, soit pour être l'objet de l'admiration et de la protection des mâles qui l'entourent. Il faut rapprocher de ces valeurs et de ces comportements les bonnes manières dont le sociologue Norbert Elias a révélé l'importance, trouvant leur origine, au Moyen Age, aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Ces bonnes manières qu'il a décrites et éclairées dans *La Civilisation des mœurs* ont en grande partie consisté dans l'amélioration des manières de table qui ont apporté hygiène et politesse dans une société qui n'adopta la fourchette qu'à l'extrême fin du Moyen Age. Ne pas manger à plusieurs dans un même plat, ne pas cracher, se laver les mains avant et après les repas, tout un ensemble de gestes est né au Moyen Age, qui a persisté jusqu'à nos jours. L'autre lieu d'apprentissage des bonnes manières est le couvent. Ainsi Hugues, le grand pédagogue, chanoine au célèbre monastère de Saint-Victor dans les faubourgs de Paris (v. 1090-1141), compose un *De instructione novitiorum* qui règle chez les jeunes novices la discipline du geste, de la parole et des manières de table – comme l'a bien montré Jean-Claude Schmitt. Si la cour fut un grand foyer de civilisation des mœurs, il ne faut pas oublier que, héritier de l'Antiquité, le Moyen Age a opposé les bonnes manières des hommes de la ville à la grossièreté des mœurs des paysans. L'urbanité, la politesse (*urbs*, c'est la ville en latin, *polis*, c'est la ville en grec), se sont opposées à *rus*, la campagne, foyer de rusticité. N'oublions pas non plus que les Romains mangeaient allongés sur un lit, et que les Européens du Moyen Age ont imposé la table pour le repas. Ce qui les distingue de la plupart des Asiatiques et des Africains.

Évolution du mariage

Dans la mutation des sentiments et des mœurs qui se précise au début de la période féodale, les nouvelles figures de l'amour tiennent une place particulière. Ces nouvelles manifestations amoureuses s'élaborent sur fond de l'évolution décisive que subit pendant cette période le mariage. Élément important de la réforme grégorienne, dont on reparlera, le mariage reçoit de l'Église ses

nouvelles caractéristiques qui ont subsisté dans toute l'Europe presque jusqu'à nos jours, sans grand changement. Le mariage devient décidément monogame, alors que l'aristocratie avait maintenu une polygamie de fait ; et, d'autre part, il devient indissoluble. Les répudiations d'épouses sont difficiles. Le Saint-Siège a tendance à s'en réserver la décision, et le motif principal, à peu près le seul accepté, est précisément la consanguinité, définie de façon étroite jusqu'à la quatrième génération et soigneusement contrôlée par l'Église. De façon concomitante et sans doute en réaction avec ce renforcement des règles matrimoniales, l'adultère, qui semble se développer, est très sévèrement châtié. Le plus important, sans doute, est que le mariage qui était jusqu'alors un contrat civil devienne de plus en plus une affaire religieuse sous la surveillance de l'Église. Celle-ci fait reculer les mariages « arrangés » en édictant que l'union doit se faire par consentement mutuel – ce qui améliore le statut de la femme, même si le rôle de la famille et des hommes demeure. Le mariage entre, au XII^e^ siècle, dans la liste des sacrements que seuls les prêtres peuvent administrer. Le contrôle du mariage pour éviter les mariages consanguins se fait essentiellement par la publication rendue obligatoire par le IV^e^ concile de Latran en 1215 des bans affichés dans l'église où doit avoir lieu la cérémonie. Pourtant, la célébration du mariage met du temps à pénétrer complètement dans le bâtiment ecclésial. Jusqu'au XVI^e^ siècle, il sera surtout célébré devant l'église et non pas à l'intérieur.

L'amour courtois

De l'évolution des relations entre les sexes, on a surtout retenu l'apparition de nouvelles formes d'amour, en général désignées par le terme amour courtois, ou de façon plus restrictive *fin'amor*. Ces nouvelles formes d'amour s'élaborent sur le modèle des rites féodaux. Comme on le verra, le rituel fondamental de la féodalité est l'hommage rendu par le vassal au seigneur. Dans le cas de l'amour courtois, c'est la femme, la dame, qui tient la place du seigneur. Et c'est l'homme qui lui rend l'hommage et lui jure fidélité. La naissance et la signification de l'amour courtois ont été très discutées. S'il est certain que le thème a surtout été traité, d'abord par les troubadours occitans, et qu'il a peut-être subi l'influence de la poésie amoureuse arabe, je pense qu'il ne faut pas

exagérer ces influences. Il est remarquable que la *fin'amor* et, dans une moindre mesure, l'amour courtois ne peuvent naître et se développer qu'en dehors du mariage. Un exemple typique est l'amour qui unit Tristan et Iseut. Cet amour est donc en fait en contradiction avec l'action de l'Église sur le mariage. Il a même, parfois, revêtu un caractère quasi hérétique. Mais la grande question est, s'agissait-il d'amour platonique ou incluant des relations sexuelles, et, dans la continuité de cette interrogation, l'amour courtois a-t-il été un amour réel ou un amour imaginaire, s'est-il développé dans la réalité sociale vécue, ou seulement dans la littérature ? Il est indéniable que l'amour courtois a eu des incidences sur la pratique réelle de l'amour et l'expression réelle des sentiments amoureux. Mais je pense qu'il a été essentiellement un idéal qui n'a guère pénétré dans la pratique. Et surtout, c'est un amour aristocratique dont il est peu probable qu'il se soit diffusé dans les masses.

Une des questions essentielles, et difficile à trancher, que soulève l'amour courtois, est de savoir s'il est lié à une promotion de la femme. Je suivrai volontiers les opinions de Jean-Charles Huchet et de Georges Duby. Huchet a écrit que la *fin'amor* a été vécue « comme art de la mise à distance de la femme par les mots ». Et Georges Duby a dit : « De ce jeu, les hommes étaient en vérité les maîtres. » L'amour courtois n'aurait ainsi apporté aux femmes de la noblesse qu'un illusoire hommage. Mais nous verrons ce qu'il en est avec la Vierge Marie et le culte marial.

L'amour courtois a eu son manuel dont l'influence a été très grande. C'est le *Traité sur l'amour* (*Tractatus de amore*) d'André le Chapelain en 1184. On peut considérer que l'amour courtois et, plus particulièrement, la *fin'amor* font partie des efforts de civilisation des mœurs dont on a déjà parlé à propos des manières de table. Danielle Régnier-Bohler a pu définir la *fin'amor* comme « une érotique de la maîtrise du désir ». Cette civilisation de l'amour n'a pas empêché, comme on l'a montré, l'amour courtois de faire sa place à la grossièreté et même à l'obscénité, en particulier chez le premier grand poète de l'amour courtois, Guillaume IX d'Aquitaine (1071-1126). Il reste que l'amour courtois a pu être défini dans un livre célèbre comme « l'amour moderne » par Denis de Rougemont. Le mythe de Tristan et Iseut, relayé par une abondante littérature et une création musicale, parfois géniale, a fait vivre pour longtemps, en Europe, ce prototype des amants courtois.

Abélard et Héloïse : intellectuels et amours modernes

Parmi ces amants, on peut mettre un couple célèbre qui a offert une variante originale de l'amour courtois, mais il s'agit là d'une histoire vraie. Ce couple, c'est Abélard et Héloïse. On connaît l'histoire de ce philosophe, maître d'école qui, au seuil de l'âge mûr, noue avec sa très jeune élève des amours passionnées dont naît un fils. L'histoire est dramatique et romanesque à souhait : c'est celle de la castration d'Abélard, par vengeance de la famille de la jeune fille ; c'est l'enfermement des deux amants, chacun dans un monastère, Abélard à Saint-Denis et à Saint-Gildas-de-Rhuys en Bretagne ; Héloïse en Champagne, dans une abbaye dédiée au Saint-Esprit, le Paraclet. Et c'est la pérennité, jusqu'à leur mort, de l'amour entre les deux anciens amants, dont témoigne un échange admirable et unique de lettres entre eux. L'histoire d'Abélard et d'Héloïse donne à certaines questions des réponses dont on ne sait si on peut les généraliser. Que l'amour moderne soit un amour charnel, il n'y a pas de doute dans ce cas. Que cet amour ait tendance à se développer hors mariage, c'est clair également. Abélard voulait régulariser sa liaison avec Héloïse, mais, en des termes étonnamment modernes, Héloïse évoque les difficultés pour un « intellectuel » de travailler et de se réaliser dans le mariage. Le problème de l'amour courtois rencontre ici un autre problème du XII^{e} siècle, celui de la naissance des intellectuels modernes. Mais cette création sentimentale et existentielle du Moyen Age est une de celles appelées à la plus grande postérité dans l'Europe moderne.

Le baiser sur la bouche

Qu'il s'agisse de l'amour courtois ou de la vassalité, expression juridique de la féodalité, les liens affectifs et les gestes, apparus dans ces deux domaines, font naître un nouveau sentiment, de nouveaux comportements appelés, eux aussi, à une grande longévité européenne. Quand le seigneur prend dans ses mains les mains du vassal ; quand celui-ci lui jure hommage et fidélité ; quand l'amant courtois prête hommage à sa dame et lui jure aussi fidélité, il y a là une

démarche qui, au-delà des cadres juridiques et rituels précis, va se diffuser pour longtemps dans l'ensemble de la société. C'est la force de liens personnels nouveaux que va exprimer la notion de fidélité. Le changement est ici profond avec les liens personnels des sociétés antiques. La principale relation entre les hommes dans l'Antiquité était celle qui attachait à un patron, à un puissant, des subordonnés le servant en certaines circonstances, des clients. Le clientélisme, qui ne revivra guère que dans les milieux de la pègre et de la mafia, cède la place à la fidélité qui, dans l'Europe moderne, permettra la coexistence entre la hiérarchie et l'individualisme. Ne quittons pas cet univers de la fidélité et de l'amour sans souligner le grand destin européen de son rite né au Moyen Age, le baiser sur la bouche d'abord, et longtemps échangé entre hommes, comme le feront encore les dirigeants communistes de l'Europe de l'Est. Baiser de paix, baiser d'hommage, le baiser sur la bouche devient aussi baiser amoureux. C'est avec cette signification qu'il aura un bel avenir en Europe.

Les ordres militaires : le militantisme

L'Europe féodale des XI^e^ et XII^e^ siècles est aussi celle où, en liaison avec la Croisade, apparaît une nouveauté dans l'ordre monastique. Ce sont les ordres militaires dont les principaux furent l'ordre du Temple, l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'ordre allemand de Sainte-Marie-des-Teutoniques, l'ordre anglais de Saint-Thomas-d'Acre, et divers ordres, dans la péninsule Ibérique, en milieu espagnol et portugais. Ces ordres sont essentiellement faits pour lutter par le glaive, la prière et la conversion, contre les Infidèles et les païens. Ils représentent une importante dérogation à la règle selon laquelle les clercs ne doivent pas répandre le sang. Saint Bernard, le cistercien, peu enclin à aimer les nouveautés, loue cependant les chevaliers de ce qu'il appelle la *nova militia* engagés dans la croisade. Mais ces ordres militaires spécifiques sont à replacer dans un climat général de christianisation des comportements militaires. Même si elle n'est pas militaire, la religion devient, de façon générale, militante. Ainsi apparaît une notion destinée à une grande fortune, elle aussi, celle de militantisme.

La réforme grégorienne : séparation entre clercs et laïcs

J'ai déjà dû faire allusion au grand mouvement qui, au XI^e^ siècle, a profondément transformé l'Église et la Chrétienté. On le nomme du nom du pape qui s'y est distingué, Grégoire VII, pape de 1073 à 1085. La réforme grégorienne considérée d'abord par la papauté comme un moyen de soustraire l'Église à la domination et aux interventions des laïcs, et, en particulier, de soustraire la papauté romaine aux prétentions de l'empereur germanique, aboutit, d'une façon plus générale, à la séparation entre clercs et laïcs, entre Dieu et César, entre le pape et l'empereur. Tout à fait opposé à la solution chrétienne orthodoxe, de Byzance, gouvernée par le césaro-papisme, où l'empereur était une sorte de pape, de même qu'au principe de gouvernement de l'Islam qui ne distinguait pas le religieux du politique, Allah dominant et réglant tout, le christianisme latin, surtout à partir de la réforme grégorienne, définit une certaine indépendance, et les responsabilités spécifiques du laïcat. Cette réorganisation demeure dans un cadre religieux ; le laïcat fait partie de l'Église, mais il y a là un partage qui rendra plus facile, dans l'Europe de la Réforme et de la fin du XIX^e^ siècle, l'apparition, au-delà du laïcat, de la laïcité.

L'un des principaux dirigeants de la réforme grégorienne, Humbert de Silva Candida, écrit : « De même que les clercs et les laïcs sont séparés au sein des sanctuaires par les places et les offices, de même doivent-ils se distinguer à l'extérieur, en fonction de leurs tâches respectives. Que les laïcs se consacrent seulement à leur tâche, les affaires du siècle, et les clercs aux leurs, c'est-à-dire les affaires de l'Église. Aussi les uns et les autres ont-ils reçu des règles précises. » A côté de ce principe général de distinction entre clercs et laïcs, la réforme grégorienne a défini et fait régner de nouvelles formes d'encadrement de la société. On a pu définir cet encadrement par quelques termes essentiels : paroisse, baptême des enfants, cellule familiale, mariage chrétien, discipline sacramentelle, régulation des mœurs par la menace des châtiments infernaux, prières pour les défunts (Hervé Martin). Jean-Claude Schmitt a même signalé qu'à cette époque les revenants eux-mêmes reviennent pour exposer des thèses grégoriennes. C'est dire la force et la profondeur de ce mouvement, un de ceux qui auront le plus grand impact de longue durée dans la Chrétienté européenne.

Le combat des vertus et des vices. Le diable s'agite

Le XI^e^-XII^e^ siècle est aussi une période de mutation profonde des croyances et des pratiques religieuses qui laissera des traces durables en Europe. Je viens d'évoquer la diffusion d'un esprit combattant, et il est clair que la montée de la classe des chevaliers y est pour beaucoup. Ce développement des combats envahit aussi, de façon symbolique mais profonde, l'univers de l'âme et de la piété. Plus que jamais, le salut des hommes et des femmes dépend du résultat d'un conflit constant. Celui du combat entre les vertus et les vices. On les représente, les vertus, comme des chevaliers fortement armés, et les vices comme des guerriers païens désordonnés. Le monde du péché est plus que jamais dominé par les agressions du diable, cet « ennemi du genre humain », qui se déchaîne pendant cette période où il atteint une grande popularité et soulève des peurs accrues. Alors que le théâtre banni par l'Église dans le Haut Moyen Age n'a pas encore réapparu et que la danse est considérée comme une activité précisément diabolique, un théâtre échevelé se déchaîne dans l'âme des chrétiens soumis aux tentations et aux agressions du diable et de ses soldats les démons. Satan mène le bal. Le Malin peut même s'insinuer dans le corps des hommes, les posséder. Les manifestations de possession sont les ancêtres des maladies qui trouveront, à la fin du XIX^e^ siècle, chez des médecins comme Charcot, ou des psychologues devenus psychanalystes comme Freud, leurs expressions laïcisées « scientifiques » et qui solliciteront ces nouveaux exorcistes. Comme l'a écrit Jérôme Baschet, « l'univers diabolique permet l'expression de fantasmes multiformes ». Le diable effraie et torture l'homme par des apparitions, des hallucinations, des métamorphoses, par exemple en animaux, des fantasmes, qui cherchent constamment à le faire tomber dans le péché et à en faire un gibier d'enfer. Certes, l'Église organise la lutte contre le diable et l'Enfer ; exorcisme, prières, purgatoire, font partie de cet arsenal de défense contre Satan. Mais, dans ce monde où le pouvoir a toujours des formes impériales, Satan est en train de devenir celui que Dante appellera « *l'imperador del regno doloroso* ».

La culture populaire

Cette Europe du diable est aussi une Chrétienté où apparaît, ou réapparaît, une culture populaire. La christianisation n'avait pas touché en profondeur l'ensemble des nouveaux chrétiens, en particulier les paysans. L'Église avait condamné et combattu un ensemble de croyances et de comportements provenant soit de l'Antiquité romaine, soit du passé barbare, et qu'elle avait amalgamé sous l'étiquette de paganisme. A partir du XI^e^ siècle, le combat de l'Église se déplaçant contre les hérétiques et l'essor démographique et économique accordant plus d'importance aux laïques, le château seigneurial devenant un foyer culturel où seigneur et paysans affirmaient leur identité vis-à-vis du clergé, il y eut donc une naissance ou une renaissance d'une culture populaire. Nous la connaissons en grande partie par des textes ecclésiastiques qui la condamnent. Le premier grand répertoire des « superstitions » fut le *Décret* de Burchard, évêque de Worms de 1000 à 1025. Il y détaille les perversions sexuelles des paysans, les cérémonies appelant la pluie, les traditions concernant les enfants et la mort. Un exemple montre comment vieille coutume païenne et nouveaux usages chrétiens peuvent se rencontrer : « Lorsqu'un enfant est mort sans baptême, certaines femmes prennent le cadavre du petit, le mettent en quelque endroit secret et lui transpercent le corps avec un pieu en disant que si elles ne font pas ainsi, l'enfant se relèvera et pourra faire du mal à beaucoup. » Jean-Claude Schmitt a montré comment la peur des revenants a suscité des croyances et des rites où se mêlent aussi revenants païens et revenants chrétiens. L'Église, à partir de la fin du XII^e^ siècle, cherchera à utiliser le Purgatoire pour faire un tri entre bons et mauvais revenants. La culture populaire échappe ainsi en partie à sa destruction par l'Église dans des domaines où celle-ci n'a pas à offrir de produits culturels aussi satisfaisants : la danse, par exemple ; ou encore les processions masquées. L'Église réussit souvent, mais pas toujours, à maintenir ces pratiques en dehors de l'église, et le plus souvent autour. La légende, elle aussi, une christianisation du vieux thème païen du héros tueur de monstres, de saint Marcel de Paris, évêque de Paris au V^e^ siècle, tuant un dragon de la Bièvre, est encore au XII^e^ siècle représentée incorporée à une procession autour de l'église de Notre-Dame de Paris. De même, dans une société où la tradition orale est encore dominante, des contes populaires s'immiscent, à peine christianisés, dans la culture savante. Aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, les grands folkloristes inventoriant, en particulier en Finlande, les thèmes d'un folklore européen dont ils affirment l'existence remontent pour cela au Moyen Age. Si nous poussons jusqu'au XIII^e^ siècle, Jean-Claude Schmitt a raconté l'étonnante croyance que l'on retrouve aussi bien dans le Centre de la France que dans le

Nord de l'Italie, en un saint chien, protecteur des enfants, saint Guinefort. On voit apparaître, tolérées par l'Église sous la pression des fidèles, les processions du carnaval dont on a en particulier une description pour la Rome du XIIIe siècle. Cette culture populaire s'amplifiera et deviendra encore plus festive aux XVe et XVIe siècles. Elle s'organise pendant les périodes avant Pâques, en des combats de carnaval et de carême, dont Bruegel l'Ancien donnera une magnifique expression picturale. Cette culture populaire, comme le montreront les folkloristes modernes, est bien européenne, mais elle a recueilli un certain nombre de traits fondamentaux des diverses cultures préchrétiennes. Elle a ainsi joué un rôle important dans la dialectique entre unité et diversité qui est au fond même de l'histoire européenne. Cultures celtiques, germaniques, slaves, alpestres, méditerranéennes, ont ainsi survécu à partir de leur avatar médiéval.

Les monnaies et les chartes

Robert Bartlett a bien montré comment ce qu'il appelle l'« européanisation » de l'Europe au Moyen Age s'est manifestée, outre le culte des saints et des prénoms, ce qu'il nomme « l'homogénéisation culturelle de l'anthroponymie », par la diffusion du monnayage et des chartes. Je pense que l'impuissance de la Chrétienté médiévale, après l'échec de Charlemagne, à imposer une monnaie unique ou du moins un petit nombre de monnaies dominantes en Europe a été un des obstacles principaux à la constitution d'une aire économique médiévale unifiée. Cependant, la diversité des monnaies ne doit pas cacher l'importance du recours à la monnaie de peuples qui, avant d'entrer en chrétienté, n'en usaient pas. La frappe de monnaies commença à l'est du Rhin après 900. Au milieu du Xe siècle, les ducs de Bohême firent de même, et, à partir de 980 environ, les princes polonais. L'introduction de monnaies en Hongrie fut contemporaine de l'établissement de la première hiérarchie chrétienne (1000-1001). Bartlett peut écrire que « l'an Mille vit l'essor de nouvelles monnaies, du Danube moyen aux côtes de la Baltique et de la mer du Nord ».

L'autre diffusion d'un instrument de communication et de pouvoir dans toute la Chrétienté fut la confection et la circulation des chartes. Dans le processus d'unification de la Chrétienté, l'usage de l'écrit a joué un grand rôle.

On reparlera de l'Europe du livre. Je voudrais ici, à la suite de Robert Bartlett, insister sur l'importance d'une Chrétienté des chartes. Ces textes ayant valeur juridique qui fondent des droits sur des terres, des bâtiments, des personnes, des revenus, et qui sont un instrument essentiel au service du droit, de la richesse et du pouvoir, ont été rédigés et ont circulé dans toute la Chrétienté. Certes, les principaux utilisateurs et rédacteurs de ces chartes ont été des clercs, mais l'essor urbain, le développement d'abord dans la Chrétienté méridionale de notaires, introduisirent des laïcs. Le développement des chartes donna naissance à des institutions appelées à jouer un rôle important dans toute la Chrétienté : les chancelleries. On peut mesurer l'importance des chartes quand on voit la panique qui saisit le roi de France Philippe Auguste quand le roi d'Angleterre s'empara, à la bataille de Fréteval – ce fut le Trésor des chartes –, du coffre contenant les chartes de la monarchie française. Il fut décidé de rendre sédentaires ces archives, et Saint Louis les fera déposer dans un lieu sacré, la chapelle Saint-Nicolas, puis la Sainte-Chapelle du palais royal. Bartlett a souligné la façon dont les chartes ont atteint abondamment les périphéries de la Chrétienté. Pour l'écrit comme pour l'argent, la large diffusion des chartes (et des cartulaires, recueils rationalisés et instrumentalisés de chartes, collection faisant mémoire) et des monnaies a entraîné le passage d'une époque sacrée de ces instruments à une époque d'usage pratique. Ainsi, paradoxalement, la Chrétienté a sécularisé ces instruments de la richesse et du pouvoir dans la future Europe. Au XII^{e} siècle, avec les écoles urbaines, puis les universités, apparaît, en 1194, un autre instrument de développement et de pouvoir qu'avait à peine ébauché Charlemagne : les écoles et ces nouveaux centres de savoir et d'enseignement – les universités.

Les pèlerinages

Cette Chrétienté en mouvement s'incarne dans l'extraordinaire développement des pèlerinages. A l'image, bâtie par l'historiographie traditionnelle, d'un Moyen Age immobile où le paysan est attaché à la terre et la majorité des hommes et des femmes à leur petite patrie, à l'exception de quelques moines voyageurs et des aventuriers des croisades, l'historiographie récente a substitué l'image certainement plus juste d'une humanité médiévale

mobile, souvent sur la route, *in via*, incarnant la définition chrétienne de l'homme comme voyageur, comme pèlerin, *homo viator*. Le pèlerinage a le plus souvent précédé le commerce, même si, peu à peu, les mêmes hommes ont accompli les deux fonctions, ou si celles-ci ont été l'œuvre de pèlerins et de marchands cheminant côte à côte.

Le pèlerinage, comme l'a bien dit Michel Sot, a été d'abord une expérience d'effort physique. Un « aller vers un ailleurs ». Cet effort a des objectifs de salut spirituel, pardon des péchés, guérison du corps. Le pèlerinage médiéval a été aussi une pénitence et quand, après l'an Mille, et surtout au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, une vague pénitentielle a animé la Chrétienté, le pèlerinage y a trouvé un second souffle. Le pèlerin est un expatrié, un exilé volontaire, et cette ascèse spiritualisera les débuts de ces expatriés suspects, puis remerciés, le marchand, et l'étudiant, qui va d'école en école et d'université en université. Mais le simple cheminement est insuffisant à valoriser le pèlerinage, il y faut la sacralité du but. Il se développa donc un grand réseau de pèlerinages dans la Chrétienté et une hiérarchie de ces lieux où le pèlerin allait chercher un contact spirituel avec le dieu ou le saint qu'il allait y révérer, et aussi un contact matériel avec son tombeau et le lieu de sa mort. Dès 333, des pèlerins gaulois avaient rédigé un *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, et, en 384, la religieuse espagnole Égérie dictait un journal de son voyage aux Lieux saints. Jérusalem fut donc le premier grand lieu de pèlerinage. Qui aurait pu ravir la première place au Christ fait homme et à son Saint-Sépulcre ? Mais le voyage à Jérusalem n'était pas à la portée de tous, aussi bien par l'éloignement, la longueur du temps et le coût du voyage qu'à cause des troubles qui ne cessaient de ravager une Palestine disputée entre Romains, puis Byzantins et Perses et enfin musulmans.

Il y eut donc un second pèlerinage fondamental, le pèlerinage à Rome, où se trouvaient les corps des deux saints fondateurs de l'Église, Pierre et Paul, les tombes des martyrs et des chrétiens des catacombes et des cimetières suburbains, et où les accueillaient de si belles églises, le plus souvent décorées de superbes fresques. Saint-Pierre au Vatican, Saint-Paul-hors-les-Murs, sur la route d'Ostie, Saint-Laurent et Sainte-Agnès sur d'autres grandes voies romaines. Mais déjà furent édifiées à l'intérieur des murs l'église Saint-Sauveur-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure sur l'Esquilin. Accélérant le mouvement d'urbanisation des morts qui a caractérisé le christianisme, les papes firent transporter de nombreux corps saints à l'intérieur de Rome jusqu'au milieu du IX^e^ siècle. Les papes favorisèrent les pèlerinages à Rome en faisant construire des bâtiments spéciaux pour les pèlerins où ceux-ci affluèrent avec, dans le Haut Moyen Age, une

particulière présence irlandaise et anglo-saxonne. Il faut ici faire un saut chronologique pour mentionner que l'apogée au Moyen Age du pèlerinage à Rome et de l'action de la papauté en sa faveur sera en 1300 la création du Jubilé par le pape Boniface VIII. L'affluence des pèlerins, attirés par la rémission de leurs péchés et les indulgences, fut à la fois l'aboutissement de l'élan pèlerin du Moyen Age, et le pressentiment des attaques qu'il allait subir de la part des Réformés au XVI^{e} siècle.

Un troisième lieu saint rejoignit, à la première place de la dévotion médiévale, un lieu lui aussi marginal de la Chrétienté, Saint-Jacques-de-Compostelle, dans la Galice espagnole. Le corps du saint venu échouer dans une barque depuis la Palestine sur les rivages galiciens fut découvert au début du IX^{e} siècle. Ce n'est qu'au X^{e} que le pèlerinage prit son essor. Il fut favorisé par le plus grand ordre religieux de la Chrétienté, l'ordre de Cluny. Entre 1130 et 1140 fut composé le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*, ouvrage d'un intérêt exceptionnel.

Les pèlerinages et leurs routes ayant recouvert toute la Chrétienté, il faut rappeler l'éclat particulier d'autres lieux encore. Tours, où se trouvait le tombeau de saint Martin, mort en 397, très populaire dans toute la Chrétienté, attira les plus grands personnages, de Charlemagne à Philippe Auguste et à Richard Cœur de Lion. Saint Louis y vint trois fois. Les lieux où serait apparu saint Michel, archange sans corps et ne laissant pas de reliques, furent aussi de grands centres d'attraction, car saint Michel était l'archange des lieux élevés et symbolisait l'élan vers le Ciel. Dès la fin du V^{e} siècle, son culte s'imposa en Italie du Sud au Monte Gargano. En Normandie, s'imposa le pèlerinage du Mont-Saint-Michel, impressionnant par sa situation dans une société qui redoutait la mer et qui devint Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer. Au XV^{e} siècle, le Mont-Saint-Michel dans lequel, tout au long de la guerre de Cent ans, une garnison française avait constamment résisté aux Anglais fit de saint Michel une sorte de saint national français. Le Mont-Saint-Michel se distingua aussi par des pèlerinages d'enfants à partir du XIV^{e} siècle, à une époque de promotion de l'enfant et du culte de l'Enfant Jésus dans la société médiévale. La Vierge Marie fut, à partir du XI^{e} siècle, une grande bénéficiaire de pèlerinages suscités par l'extraordinaire essor du culte marial. A Chartres, on vénérait la chemise de la Vierge. Des sanctuaires mariaux naquirent à Notre-Dame de Boulogne et Notre-Dame de Liesse en France, Notre-Dame de Montserrat en Espagne, Notre-Dame de Hal, en Belgique, Notre-Dame de Walsingham en Angleterre, Aix-la-Chapelle en

Allemagne, Mariazell en Autriche. La très grande réussite au XII^e^ siècle du pèlerinage de Rocamadour dans le diocèse de Cahors est un bon exemple de l'essor des pèlerinages mariaux. Dans un site impressionnant, au sommet d'une falaise rocheuse dominant de 120 mètres le fond d'un vallon étroit où l'on accédait, au XIII^e^ siècle, par un escalier de 197 marches que les pèlerins montaient à genoux en récitant le chapelet, ce pèlerinage doit son succès au roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt qui y vint à deux reprises en 1159 et 1170 et au recueil des miracles de la Vierge rédigé en 1172. Ce fut un pèlerinage royal fréquenté en particulier par les rois de France. Louis IX (Saint Louis) y vint avec sa mère Blanche de Castille, ses frères Alphonse de Poitiers, Robert d'Artois et Charles d'Anjou en 1244, Philippe IV le Bel en 1303, Charles IV le Bel et la reine Marie de Luxembourg en 1323, Philippe VI en 1336 et Louis XI en 1443 et 1464. Mais il attira aussi la piété des rois de Castille, en particulier d'Alphonse VIII, père de Blanche de Castille, et de son épouse Aliénor d'Angleterre, fille du roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt, qui firent donation en 1181 à la Bienheureuse Marie de Rocamadour de deux villages près de Burgos. Mais dès le XII^e^ siècle affluaient à Rocamadour des pèlerins venus de l'Europe entière, jusque des pays baltes.

Fragmentation féodale et centralisation monarchique

Dans l'ordre politique, la Chrétienté des XI^e^ et XII^e^ siècles offre un spectacle en apparence contradictoire, mais qu'on retrouvera presque jusqu'à nos jours en Europe et qui renaît d'une certaine façon avec les politiques contemporaines de décentralisation. D'une part, une société féodale s'installe, dont une des caractéristiques est l'effacement du pouvoir central, qui pouvait encore faire illusion chez les Carolingiens, au profit d'une fragmentation de l'exercice du pouvoir par des seigneurs qui usurpent les droits dits régaliens, droit de battre monnaie (mais ceci est encore peu important à cette époque), droit surtout de rendre justice et de lever des impôts. D'autre part, après le déclin de l'éphémère tentative carolingienne, les peuples de la Chrétienté s'efforcent de se regrouper autour de chefs centraux qui trouvent un moyen de concilier ce qui leur reste de pouvoir avec la fragmentation féodale. On a traditionnellement surtout insisté sur la prétendue incompatibilité entre un État centralisé et le système féodal. La

réalité, plus souple, a vu s'instaurer des réalités politiques de compromis, ce qu'on peut appeler les monarchies féodales. L'existence de ces monarchies, lourdes d'héritages pour l'Europe de l'avenir, suppose un certain nombre de réalités fondamentales. Au-dessus des rois qui sont à la tête de ces monarchies, la Chrétienté de l'époque féodale connaît deux pouvoirs supérieurs : celui du pape et celui de l'empereur. Contradiction ici encore en apparence en ce qui concerne le pouvoir pontifical. Cette période est celle d'un renforcement constant de ce pouvoir. On peut même dire qu'à l'issue de la période, sous le pontificat d'Innocent III (1198-1216), la papauté est devenue la plus puissante des monarchies chrétiennes. Elle dispose d'un vaste réseau : obéissant à la papauté dans toute la Chrétienté, les organismes centraux du Saint-Siège se sont renforcés, et surtout, peut-être, le Saint-Siège lève dans toute la Chrétienté des redevances qui lui assurent, mieux qu'à toute autre monarchie, des moyens financiers importants. Mais, d'autre part, le Saint-Siège et l'Église respectent ce qui est sorti, en définitive, de la réforme grégorienne, malgré les tentatives de Grégoire VII de domination de l'Église sur les États laïcs. La réalité est la séparation entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, même si, dans certains cas, ceux par exemple de mariages considérés comme incestueux, l'Église impose en général sa volonté. Mieux même, le Saint-Siège et l'Église définissent rapidement une politique de collaboration avec ces monarchies et de soutien très important à ces régimes.

Prestige et faiblesse de l'empereur

Ce qui aurait pu aussi limiter le développement et le pouvoir de ces monarchies féodales est l'existence d'un autre personnage supérieur, laïc celui-là, l'empereur. Mais l'empereur du Saint Empire romain germanique n'est pas assez fort pour s'imposer à ces monarchies jeunes et vigoureuses. Un certain nombre d'hommages théoriques sont rendus par les nouveaux rois aux empereurs. Mais l'indépendance vis-à-vis de l'empire et de l'empereur est un des grands mouvements politiques de la période. A la fin de ce processus, il y aura des déclarations comme celle de Philippe Auguste en France, au début du XIII^{e} siècle : « Le roi de France ne reconnaît pas de supérieur dans son royaume » ; et, un siècle plus tard, Philippe le Bel précisera et affirmera cette

évolution en affirmant : « Le roi est empereur en son royaume. » Si le roi de France est le plus net à souligner l'indépendance des monarchies vis-à-vis de l'empire, la situation est générale dans la Chrétienté après le XII^e^ siècle.

Le roi médiéval

Les caractéristiques du roi médiéval sont importantes, non seulement pour comprendre cette période, mais parce que, transférées à des gouvernants républicains ou démocratiques, elles subsisteront souvent comme fonction ou image. Le roi féodal est l'image de Dieu, *Rex imago Dei*. Cet aspect disparaîtra évidemment à partir du XIX^e^ siècle, mais les gouvernants européens modernes conservent souvent des privilèges comme le droit de grâce, ou leur propre irresponsabilité judiciaire, qui sont des suites de cette position sacrée. Les rois médiévaux sont par ailleurs des rois trifonctionnels, c'est-à-dire qu'ils concentrent en eux les trois fonctions indo-européennes qui définissent le fonctionnement global d'une société par l'intermédiaire de trois catégories différentes de personnes. Le roi incarne la première fonction, la fonction religieuse, parce que, bien qu'il ne soit pas prêtre, il exerce l'essentiel de cette fonction, la justice. Il est aussi un roi de la deuxième fonction, la fonction militaire, car il est noble et guerrier (le président de la République d'aujourd'hui est chef suprême des armées, selon une conception plus politique que militaire). Enfin, le roi est un roi de la troisième fonction, plus difficile à définir. Cette fonction caractérisée par le travail selon la formule médiévale renvoie pratiquement à la prospérité et à la beauté. Le roi est donc responsable de l'économie, c'est-à-dire de la prospérité de son royaume et, en ce qui le concerne personnellement, de l'obligation d'œuvres de miséricorde, en particulier la distribution abondante d'aumônes. On peut penser, bien que cet aspect soit plus voilé, que cette troisième fonction impose aussi au roi un mécénat spécial ; la construction d'églises notamment découle de cette fonction.

Le roi médiéval doit encore s'affirmer dans le domaine du savoir et de la culture. Jean de Salisbury, évêque de Chartres, en définissant la monarchie dans son important traité, le *Policraticus* de 1159, reprend l'idée exprimée dès 1125 par Guillaume de Malmesbury : *Rex illiteratus quasi asinus coronatus* (un roi illettré n'est qu'un âne couronné).

Le roi féodal fut aussi l'objet d'autres évolutions importantes pendant cette période. Il avait reçu en héritage du droit romain et de l'histoire romaine les deux pouvoirs d'*auctoritas* et de *potestas*, définissant la nature de son pouvoir et les moyens lui permettant de l'exercer. Le christianisme y avait ajouté la *dignitas*, caractéristique de fonctions ecclésiastiques ou éminentes. La période féodale vit, peut-être en réaction, une renaissance du droit romain et a ranimé en faveur des nouveaux rois la notion romaine de *majestas*. La *majestas* permit de définir deux pouvoirs de ces rois, celui dont on a déjà parlé de droit de grâce, et, plus important encore, celui d'être protégé contre le *crimen majestatis*, le crime de lèse-majesté. Cependant, le roi médiéval n'était pas un roi absolu. Des historiens ont posé la question de savoir s'il avait été un roi constitutionnel. Il ne l'a pas été non plus, car on ne connaît aucun texte que l'on puisse considérer comme une constitution ; ce qui s'en rapprocha peut-être le plus, mais qui est en fait original, c'est la *Magna Carta*, qui fut imposée par la noblesse et la hiérarchie ecclésiastique au roi d'Angleterre Jean sans Terre (1215). Ce texte reste comme un des jalons qui ont conduit l'Europe à des régimes constitutionnels. Le plus vrai et le plus important, c'est que le roi médiéval a été un roi contractuel. Dans les serments du sacre et du couronnement, il s'engageait vis-à-vis de Dieu, de l'Église et du peuple. Les deux premiers contrats sont devenus caducs dans l'évolution historique, mais la troisième mesure innovante s'inscrit aussi sur le chemin du contrôle du pouvoir par le peuple ou par un organisme qui le représente. Enfin, le roi féodal fut, en théorie et en pratique, surtout chargé d'une double fonction : la justice et la paix. Nous pourrions traduire ce dernier terme par celui d'ordre, mais il s'agit d'un ordre qui n'est pas simplement celui de la tranquillité terrestre, c'est aussi la marche vers le salut. En tout cas, la monarchie féodale engageait la Chrétienté sur le chemin de ce que nous appellerions aujourd'hui l'État de droit. Moins important dans la longue durée européenne est le fait que la monarchie féodale est une monarchie aristocratique et qu'elle participe, le roi étant le premier des nobles, à la légitimation de la noblesse par le sang. Cet aspect n'a plus qu'un rôle anecdotique aujourd'hui ; mais il a été au Moyen Age un facteur de continuité et de stabilité en favorisant l'existence de dynasties royales. De plus, dans un royaume comme la France, l'exclusion des femmes du trône, ce qu'on appellera au XIV^{e} siècle seulement, dans un esprit d'antiquaire, la loi salique, contribua à la solidité de la monarchie, le hasard biologique ayant produit des fils royaux de la fin du X^{e} siècle au début du XIV^{e}.

C'est sous ce dernier aspect que la monarchie féodale se replace dans un environnement de longue portée européenne. Le XII^e^ siècle fut un *grand siècle juridique*. Plus que la renaissance du droit romain que l'on a depuis longtemps mis en évidence, c'est l'élaboration décisive à partir du *Décret* du moine Gratien de Bologne, vers 1130-1140, du droit canon. Ce droit ne marquait pas seulement la christianisation de l'esprit et de l'appareil juridique, le rôle de l'Église dans l'encadrement de la société, il légitimait les nouveautés introduites dans le droit par l'évolution de la société et de ses problèmes, par exemple en matière de mariage ou d'économie.

Les monarchies féodales

Toutes ces monarchies féodales n'ont pas atteint le même degré de développement et de stabilité et n'ont donc pas posé partout aussi solidement les bases des futures nations européennes. Dans le monde de la Chrétienté nordique scandinave, dans celui de la Chrétienté slave et hongroise de l'Europe centrale et orientale, les monarchies ne présentaient pas de bases solides du point de vue territorial. L'Allemagne et l'Italie étaient fractionnées par divers pouvoirs dont le plus important était celui des villes, dont on reparlera. Restent donc l'Angleterre, la France et, dans l'ensemble de la péninsule Ibérique, la Castille. A quoi ajouter une monarchie originale qui ne subsistera que jusqu'au XIX^e^ siècle, mais dont le souvenir entre dans l'image de l'Europe de la longue durée, le royaume de l'Italie du Sud et de Sicile, qui se forme précisément pendant la période.

• En Angleterre

Le royaume d'Angleterre a connu au XI^e^ et au XII^e^ siècle des vicissitudes qui, loin de l'affaiblir, lui ont permis de renforcer ses institutions. La période anglo-saxonne avait apporté certaines bases surtout grâce à l'activité intellectuelle et littéraire du roi Alfred, au IX^e^ siècle, et à la personnalité prestigieuse d'Édouard le Confesseur au XI^e^ siècle (1042-1066). La conquête de l'Angleterre par le duc de Normandie Guillaume, en 1066, fut le point de départ d'un renforcement considérable de la monarchie anglaise. Le gouvernement des rois normands d'Angleterre s'appuya sur un texte extraordinaire, le *Domesday Book* (ou plus précisément *Domesday Survey*), qui présenta un inventaire détaillé

et précis des biens de la couronne anglaise. Le titre de *Livre du Jugement dernier* qui souligne son caractère exceptionnel place l'Angleterre de la fin du XIe siècle dans la perspective d'une reddition de comptes de la monarchie et d'un engagement sur la voie des derniers temps et du salut. Ce texte permit de doter rationnellement l'aristocratie normande conquérante de terres et de revenus, et soutint l'essor économique qui contribua à faire de l'Angleterre la première grande monarchie européenne. Par ailleurs, les rois normands, héritiers du duché de Normandie qui avait été l'objet, aux Xe et XIe siècles, d'une base administrative remarquable pour l'époque, transférèrent en Angleterre la volonté centralisatrice et dominatrice du roi. On vit apparaître des agents du roi dans les comtés, les shérifs, et, autour du roi, une bureaucratie de spécialistes où se distinguaient les officiers des finances actifs autour de l'Échiquier où ils effectuaient leurs comptes.

Un second élan produisit un nouvel essor de la monarchie anglaise au milieu du XIIe siècle. Après une période de troubles à la mort d'Henri Ier en 1135, sa fille Mathilde épousa le comte d'Anjou Geoffroi Plantagenêt, et leur fils Henri II (1154-1189) devint roi d'Angleterre, disposant en France d'un vaste territoire comprenant l'Anjou, le Poitou, la Normandie et la Guyenne. L'Angleterre d'Henri II fut le premier royaume « moderne » de la Chrétienté. On a pu parler d'un « empire angevin » ou d'un « empire des Plantagenêts », mais un empire est autre chose. Le poids de cette administration fit que ce roi remarquable, contesté par son épouse Aliénor d'Aquitaine, et ses fils Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre[1], laissa dès son vivant le souvenir d'un monarque dont la cour, très bien organisée et où se pressait la noblesse apprivoisée, fut décrite comme un enfer. L'Europe monarchique, Europe des cours, s'annonçait avec son prestige, ses intrigues, ses conflits. Elle allait être pendant des siècles une image de la monarchie en Europe.

• En France

L'autre monarchie qui se stabilisa le plus tôt et le mieux avec la monarchie anglaise fut la monarchie française. Sa stabilité vint d'abord de la continuité dynastique de ses rois : depuis 987, la dynastie capétienne régna en France. Elle fut renforcée par l'exclusion des femmes du trône et par le hasard biologique qui donna aux rois des héritiers mâles sans discontinuité jusqu'en 1328. C'est l'Europe de la primogéniture. Les rois de France furent d'abord surtout occupés à réduire la désobéissance des petits seigneurs du domaine royal. Puis ils

s'assurèrent l'appui de conseillers issus du clergé et de la petite noblesse qui maintint la haute aristocratie à distance du pouvoir. Enfin, les Capétiens stabilisèrent le siège de leur exercice du pouvoir en faisant construire un palais royal à Paris et en faisant de cette ville une capitale. C'est l'Europe des capitales. La monarchie capétienne fut aussi confortée par le soutien à proximité de leur lieu de résidence d'une puissante abbaye bénédictine, Saint-Denis, qui conforta leur pouvoir, fut un grand centre historiographique à leur dévotion. Il allait en sortir aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles les grandes chroniques nationales. C'est l'Europe de l'histoire et de l'historiographie.

La monarchie capétienne sut tirer partie d'atouts importants. Le premier fut le sacre du roi à Reims au début de son règne qui rappelait le caractère exceptionnel de la monarchie franque baptisée à Reims en la personne de Clovis par une huile miraculeuse apportée du Ciel par la colombe du Saint- Esprit et qui se changea en huile du sacre. Les Capétiens surent aussi capter une partie du prestige croissant de la Vierge. La fleur de lys symbolique et la couleur bleue devenue celle du manteau royal avaient été empruntées par les rois de France à la Vierge Marie dont le culte avait pris un essor extraordinaire entre le XI^e^ et le XIII^e^ siècle. Dès Robert le Pieux (996-1031), la fleur de lys figure sur le sceau royal. De façon générale, alors que par exemple les rois d'Angleterre s'aliénaient l'Église par le meurtre de l'archevêque de Canterbury, Thomas Becket (1170), l'alliance de l'Église et de la royauté, l'alliance du trône et de l'autel, fut la base constante de la stabilité politique en France.

• En Castille

Une troisième monarchie émergea dans la péninsule Ibérique des différents pouvoirs dans la Chrétienté. Au cours de la *Reconquista*, à mesure que les chrétiens chassaient de plus en plus vers le sud les musulmans, la mosaïque des royaumes apparus à cette occasion se simplifia au profit, en particulier, de la Castille qui fusionna d'abord avec la Navarre, puis s'empara du León quand le comte de Castille, Ferdinand, vainquit le roi de León en 1017 et, oint à León en 1037, prit le titre de roi de Castille et de León. Mais cette union ne fut définitive qu'en 1230. Les rois de Castille durent compter avec la noblesse guerrière, parmi laquelle un personnage caractéristique de la situation ambiguë de la péninsule bataillant tantôt au service des rois chrétiens tantôt à celui des musulmans, Rodrigue Diaz de Vivar, éduqué avec Sanche II, futur roi de Castille, devient un

héros légendaire de la mythologie guerrière et chevaleresque, c'est le Cid (1043-1099) dont je reparlerai[2].

Les rois de Castille construisent cependant, peu à peu, leur pouvoir par l'association, au-delà de l'aristocratie, de l'oligarchie urbaine, des villes de Castille, par le recours à des assemblées, des *Cortes*, et par la concession de franchises (*fueros*) à des communautés de citadins et de non-nobles. Aux dépens de Tolède, reconquise par Alphonse VI de Castille sur les musulmans en 1085, les rois de Castille tentèrent d'imposer une capitale, Burgos, dont l'évêché jouissait de l'exemption depuis 1104, qui reçut au milieu du XIIIe siècle le titre officiel de « chef de la Castille et chambre des rois » (*cabeza de Castilla y cámara de los reyes*).

• Les Normands

A ces trois monarchies principales, préfiguration d'une Europe monarchique, il faut ajouter une monarchie inattendue : la diaspora des Normands, nom donné aux Scandinaves, au cours du Moyen Age, et qui en est un des éléments importants. En plus de la constitution de monarchies, à vrai dire instables, en Scandinavie (un *Miroir du prince royal* fut rédigé en Norvège au XIIIe siècle), en dehors de l'installation d'une partie des Vikings dans la Normandie française et la conquête, éphémère et partielle, par ces Normands de l'Angleterre dans la première moitié du XIe siècle sous Knut le Grand (mort en 1035), cette étonnante diaspora créa aussi, à la fin du XIe siècle, un royaume en Italie du Sud qui, de la Calabre et des Pouilles, conquises sur les Byzantins de 1041 à 1071 (Robert Guiscard prit Bari en 1071, et des marins y apportent, en 1087, le corps de saint Nicolas, placé dans une superbe basilique – d'où le culte de saint Nicolas, patron des enfants et des écoliers, se diffuse dans toute l'Europe), s'étendit à Naples en 1137 et à la Sicile où elle conquiert, dès 1072, Palerme et, dès 1086, Syracuse.

Après une période de conflits aigus avec la papauté, ce qui valut à Roger Ier (1031-1101) l'étiquette de « tyran », donnée au mauvais roi, en souvenir des tyrans antiques, les rois normands de Sicile se réconcilièrent avec la papauté, et le royaume devient un des plus brillants royaumes chrétiens, arraché aux Byzantins et aux musulmans, faisant rentrer l'Italie du Sud et la Sicile dans l'aire de la Chrétienté européenne. Roger II (vers 1095-1154) est couronné roi en 1130, après avoir transféré le siège du pouvoir à Palerme.

Le dernier roi normand de Sicile, Guillaume II (1154-1189), meurt sans enfant, et c'est sa tante, Constance, qui hérite de la couronne avec son mari, fils de Frédéric Barberousse, qui devient, en 1191, l'empereur Henri VI. Mort prématurément en 1197, il laissa le royaume de Naples et de Sicile à son fils, le futur Frédéric II. Poursuivant et renforçant l'œuvre de ses ancêtres normands, Frédéric II fera de son royaume une des monarchies féodales les mieux structurées. Palerme deviendra l'unique ville de l'Europe chrétienne à pouvoir rivaliser avec les grandes villes byzantines et musulmanes. Du point de vue culturel et artistique, une intense activité de traductions, une collaboration constante entre chrétiens, juifs, musulmans, firent de Palerme, à la fois une capitale exemplaire de l'Europe chrétienne, et une exception. Si le royaume d'Italie du Sud et de Sicile n'avait pas été, à la fin du XIII^{e} siècle, conquis brièvement par les Français – le frère de Saint Louis, Charles d'Anjou (1227-1285), en fut roi depuis 1268 –, et plus durablement par les Aragonais, en 1282, après le massacre des Français appelé « Vêpres siciliennes », on peut imaginer que ce morceau original de la Chrétienté méditerranéenne aurait pu, soit devenir indépendant, soit s'intégrer dans l'ensemble byzantin ou musulman. On voit donc, sur ce cas, que l'Europe n'était pas inscrite de toute éternité dans la géographie et dans l'histoire.

La Renaissance européenne du XII^{e} siècle

Le XI^{e}-XII^{e} siècle est une période essentielle de transformation de l'Europe chrétienne. On a, depuis l'historien américain Charles Haskins en 1927, identifié cette renaissance du XII^{e} siècle. Mais la mutation de la Chrétienté à cette époque dépasse largement une renaissance de la culture antique, même si, comme on l'a vu, les hommes du Moyen Age camouflaient en général leurs innovations sous une référence à une renaissance. Je voudrais, dans la perspective d'une longue histoire européenne, souligner l'importance, pendant cette période, de la naissance ou du développement décisif d'une culture et de mentalités nouvelles. Je parlerai d'abord de la féminisation et de la dolorisation du christianisme. Avec l'extraordinaire essor du culte de la Vierge Marie et la transformation du culte du Christ, d'un Christ vainqueur de la mort, en un Christ souffrant, un Christ de la Passion et du Crucifix.

Je tâcherai de montrer comment un nouvel humanisme chrétien, de caractère positif, se forme et vient constituer une strate dans la longue élaboration de l'humanisme européen et occidental. L'homme s'y affirme, fait à l'image de Dieu et non plus seulement comme un pécheur écrasé par le péché originel. D'autre part, à côté de la foi, transformée mais toujours vive et vivante, le XI^e^ et surtout le XII^e^ redéfinissent pour longtemps deux notions essentielles qui encadreront la pensée européenne occidentale : l'idée de nature et l'idée de raison.

Enfin, j'examinerai les conceptions récentes de Robert I. Moore qui voit dans cette période l'affirmation de ce qu'il appelle la « première révolution européenne », qui se manifeste positivement par un essor de l'économie, de la société et du savoir, mais à travers la restauration de l'ordre qui fait apparaître une Europe de la persécution et de l'exclusion.

Essor du culte marial

Le christianisme médiéval a été bouleversé par l'extraordinaire développement du XI^e^ au XIII^e^ siècle du culte marial. Le culte de la Vierge Marie, en tant que « Mère de Dieu », s'est développé très tôt dans le christianisme grec orthodoxe. Il a pénétré plus lentement dans l'Occident chrétien, non pas que Marie ne soit pas présente dans ce culte dès le Haut Moyen Age, en particulier à l'époque carolingienne, mais ce n'est qu'à partir du XI^e^ siècle que ce culte prend une place centrale dans les croyances et les pratiques de l'Occident chrétien. Ce culte est au cœur de la réforme de l'Église entre le milieu du XI^e^ et celui du XII^e^ siècle. Il est lié à l'évolution de la dévotion au Christ et en particulier au culte eucharistique. La Vierge est un élément essentiel de l'Incarnation et elle joue un rôle de plus en plus grand dans les relations entre les hommes et le Christ. Elle devient l'avocate presque exclusive des hommes auprès de son divin fils. Alors que la plupart des saints sont spécialisés dans la guérison de certaines maladies, ou telle fonction sociale précise, la Vierge est une généraliste du miracle. Elle est compétente dans tous les problèmes des hommes et des femmes, et mieux encore, efficace. Elle prend une telle place dans le salut des humains qu'on lui attribue même des protections audacieuses, voire scandaleuses. Elle protège des criminels, des pécheurs, dont les crimes et les

péchés semblent inexcusables. Elle plaide pour eux, et le Christ accède aux demandes de sa mère, si exorbitantes qu'elles soient.

Il me semble que dans ces conditions la Vierge accède à un statut supérieur exceptionnel. Je vois en elle une sorte de quatrième personne de la Trinité. Elle est l'objet de trois fêtes majeures du christianisme : la Purification, l'Annonciation et l'Assomption. La Purification, le 2 février, qui occulte une vieille fête païenne du réveil de la nature et de la fête de l'ours qui sort de la caverne, marque les relevailles et prolonge les rites juifs observés quarante jours après un accouchement. Mais cette fête liée par ailleurs à la présentation de l'Enfant Jésus au Temple va plus loin ; c'est une fête de la purification, et elle pose un problème qui agitera l'Église et les chrétiens, surtout au XIV^e^ siècle. Marie, en tant que créature, en tant que femme, souillée par la grossesse et l'accouchement, a-t-elle été soumise au péché originel ? La croyance dans la naissance immaculée de Marie ne triomphera qu'au XIX^e^ siècle ; mais elle témoigne selon moi de la tendance des hommes et des femmes du Moyen Age à la promotion de Marie à un statut équivalent à celui de son divin fils.

L'Annonciation (25 mars) annonce à Marie et, à travers elle, à l'humanité la prochaine Incarnation du fils de Dieu, instaure le prototype du dialogue prophétique entre la Vierge et l'ange Gabriel. C'est un des grands moments de l'histoire de l'humanité, et dans la peinture, comme l'ont montré Erwin Panofsky dès 1927 et, de façon approfondie, Daniel Arasse en 1999, l'Annonciation a été le tremplin de la perspective représentée pour la première fois dans la peinture européenne en 1344 par Ambrogio Lorenzetti dans son *Annonciation* de Sienne.

La troisième grande fête mariale est celle de l'Assomption (15 août). Elle est un écho à l'Ascension du Christ. Ici encore, Marie, dès sa mort terrestre, est élevée, non pas seulement au Paradis, mais plus haut dans le Ciel où trône Dieu, et où elle est couronnée par son fils.

La littérature pieuse dédiée à Marie prend un essor extraordinaire, à partir du XII^e^ siècle. C'est d'abord la promotion à un statut comparable à celui du *Notre Père* de la prière qui lui est dédiée à partir du XII^e^ siècle, l'*Ave Maria*. La présence désormais de cette prière, à peu près constamment, dans les pénitences infligées depuis 1215 aux pécheurs dans la confession annuelle, fait entrer le culte marial dans la dévotion fondamentale des chrétiens. Je citerai deux ouvrages exceptionnels qui lui sont dédiés. C'est d'abord le recueil de miracles réunis par Gautier de Coincy (1177-1236) qui rassemble 58 miracles, plusieurs chansons pieuses et des sermons en vers. C'est ensuite le recueil illustré de

remarquables miniatures qu'a offert à la Vierge le roi de Castille, Alphonse X le Sage (1221-1284), un poème pieux rédigé dans la langue poétique de la péninsule Ibérique, le galicien : les *Cantigas de Santa María*.

Il faut en effet souligner combien le culte marial a bénéficié d'une iconographie extraordinairement florissante. Miniatures et sculptures ont fait entrer dans le cœur et les yeux des hommes et des femmes du Moyen Age un trésor d'images mariales. Les thèmes principaux de la représentation de la Vierge ont évolué au cours du Moyen Age. La Vierge romane est surtout une mère, avec son enfant divin sur les genoux. Puis, elle devient l'occasion d'un hommage à la beauté féminine. Elle a une place importante dans la dolorisation du christianisme ; elle est la Pietà qui tient son fils, le Christ mort, sur ses genoux, elle est la Vierge de miséricorde qui protège dans les plis de son vaste manteau des fidèles individuels ou plus souvent en groupe. Malgré le coup d'arrêt que donnera la Réforme au culte marial, la Vierge est devenue pour des siècles la mère et l'avocate de l'humanité dans tout l'espace européen. Un cycle marial se développe dans l'art, lié au cycle christologique, mais où la figure de Marie s'impose de plus en plus. La dévotion mariale investit la piété, surtout féminine et privée avec la multiplication des *Livres d'heures*. La Vierge est devenue l'actrice vénérée du plus grand événement de l'histoire, l'Incarnation. Comme pour tout phénomène historique important, son culte s'ancre dans des lieux qui font réseaux. Ce ne sont pas seulement les lieux de reliques et de pèlerinages que j'ai déjà mentionnés, mais plus encore la dédicace à Notre-Dame est attribuée à la majorité des cathédrales de la Chrétienté. Cela se fait le plus souvent par changement de dédicace. Ainsi la cathédrale de Paris abandonne la dédicace originelle à saint Étienne pour devenir Notre-Dame de Paris.

Le culte marial pose à l'historien un dernier problème. Son essor a-t-il bénéficié à la condition terrestre de la femme ?, a- t-il été le support et l'inspirateur d'une promotion de la femme dans l'Occident médiéval ? Il est difficile d'apporter une réponse à cette question, et les avis des historiens sont partagés. Mais je pense que la Vierge, opposée à la femme pécheresse, à Ève, est devenue en effet l'image de la femme réhabilitée et salvatrice. Si l'on pense que ce culte marial est contemporain de la transformation du mariage en sacrement, d'une promotion de l'enfant et de la famille étroite, comme les nativités en donnent l'image, il faut voir dans la Vierge la grande auxiliatrice du sort terrestre de la femme. Statut qui bénéficie aussi de l'essor de l'amour courtois. Notre-Dame, c'est au plus haut degré la « dame » du chevalier, la « dame » des

hommes, le rayonnement d'une figure féminine dans le monde divin et humain de la société médiévale.

Dolorisation de la dévotion au Christ

A la féminisation de la piété qu'entraîne le développement du culte marial se combine ce que j'ai déjà appelé une dolorisation de cette piété. En effet, dans l'évolution historique de l'image de Dieu, le Christ, longtemps représenté dans la tradition des héros antiques, comme le vainqueur de la mort, un Christ triomphant, cède la place à un Christ souffrant, à un Christ de douleur. Il est difficile de bien suivre cette évolution et d'en comprendre les causes ; il est sûr que ce qui a contribué à cette démilitarisation, si j'ose dire, du personnage du Christ, la victoire militaire n'étant plus le signe des élus, a dépouillé l'image du Christ de cet aspect triomphant. D'autre part, dans ce qui m'apparaît comme une répartition croissante des rôles entre les trois personnes de la Trinité et la Vierge, c'est Dieu le Père qui absorbe l'image de majesté qui s'impose au rythme de l'évolution des pouvoirs des rois terrestres. D'autre part, l'Église, sous l'influence en particulier des ordres mendiants à partir du début du XIII^{e} siècle, jette à travers les œuvres de miséricorde un regard plus fraternel sur les humbles, les malades, et surtout les pauvres. Le mot d'ordre du réveil évangélique qui se manifeste dans l'Église et qui se communique à certains laïcs est « suivre nu le Christ nu ». Ici encore, l'iconographie est à la fois témoin et acteur. La Croix a été depuis le début du christianisme le signe des chrétiens ; mais, à partir du XI^{e} siècle, se répand l'image du crucifix.

Le Christ qui s'impose est désormais celui de la Passion, le Christ souffrant. L'iconographie répand les nouvelles images du Christ, y compris, dans un mélange de symbolisme et de réalisme, la représentation des instruments de la Passion. L'exhibition, avec la crucifixion, de la déposition au tombeau ouvre la porte à une méditation sur le cadavre qui envahira, à partir du XIV^{e} siècle, la sensibilité macabre. Une Europe du cadavre et bientôt de la tête de mort se répand dans toute la Chrétienté.

L'homme à l'image de Dieu. L'humanisme chrétien

Cependant, ce que le christianisme affiche avec encore plus de force au XII^e^ siècle et après, c'est une nouvelle image de l'homme par rapport à Dieu. L'homme du Haut Moyen Age était anéanti devant Dieu ; et son meilleur symbole, c'était Job, humilié, anéanti, tel que l'avait proposé Grégoire le Grand aux VI^e^-VII^e^ siècles. Une grande œuvre théologique marque un tournant, *Cur deus homo* (pourquoi Dieu s'est-il fait homme ?) de saint Anselme de Cantorbéry (1033-1109). De nouvelles lectures de la Bible font réfléchir sur le texte de la Genèse. Théologiens, canonistes, prédicateurs, s'arrêtent au texte de la Genèse disant que Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance. Cette image humaine de Dieu subsiste au-delà de la souillure du péché originel. L'objectif du salut est désormais précédé par un effort de l'homme pour incarner, dès ce monde terrestre, cette ressemblance avec Dieu. L'humanisme chrétien se fonde désormais sur cette similitude. Il fait appel à deux éléments plus ou moins brouillés depuis les débuts du christianisme, y compris par les Pères de l'Église et par Augustin lui-même : la Nature et la Raison. Dans le Haut Moyen Age, c'est une conception symbolique de la nature qui a prédominé. Saint Augustin a tendance à absorber la nature dans la surnature, et, au XII^e^ siècle encore, les juristes comme Gratien assimileront la Nature à Dieu (« la Nature, c'est-à-dire Dieu »). La distinction entre nature et surnature, la définition de la nature comme un monde physique et cosmologique spécifique se développe au XII^e^ siècle. Elle subit fortement l'influence des conceptions juives et arabes, en particulier, dans leur introduction en Occident, des œuvres de l'Antiquité grecque oubliée, notamment Aristote et sa notion de sublunaire. L'idée de nature envahit l'ensemble de la pensée humaine et des comportements des hommes. C'est ainsi que, j'en reparlerai, l'homosexualité est frappée d'une condamnation plus forte en tant que « péché contre nature ».

Avec la nature, c'est la Raison, encore plus caractéristique de la condition humaine, qui est promue au XII^e^ siècle. La conception de la raison est elle aussi vague, confuse, polysémique chez les Pères de l'Église et en particulier chez saint Augustin. C'est encore saint Anselme qui, à l'aube du XII^e^ siècle, relance l'appel à une raison mieux définie. Ce qu'il propose aux chrétiens, c'est « *fides quaerens intellectum* » (la foi à la recherche de l'intelligence). La raison que le grand théologien victorin, Hugues de Saint-Victor, divise au début du XII^e^ siècle en raison supérieure, tournée vers les réalités transcendantes, et en raison inférieure, tournée vers le monde matériel et terrestre. Le Père Chenu a remarquablement montré comment la théologie a évolué au XII^e^ siècle en suivant

l'évolution générale des méthodes d'analyse textuelle (grammaire, logique, dialectique). Le christianisme est sur la voie de la scolastique.

L'humanisme du XII^e^ siècle se fonde aussi sur un développement de l'intériorité. On a appelé socratisme chrétien cette élaboration d'un « connais-toi toi-même chrétien ». On a vu que ce socratisme se fonde sur une nouvelle conception du péché, sur une morale de l'intention, et conduit à l'introspection instituée par le IV^e^ concile de Latran en 1215. Cet humanisme, sous des formes diverses, et parfois opposées, se rencontre chez presque tous les grands esprits du XIII^e^ siècle, d'Abélard à saint Bernard, de Guillaume de Conches à Jean de Salisbury.

Cet humanisme se développe au sein d'un bouleversement dans lequel Robert I. Moore a vu « la première révolution européenne » qui se serait développée du X^e^ au XIII^e^ siècle. Moore soutient que l'Europe est née dans le second millénaire et non pas au cours du premier. Je crois qu'il privilégie trop, dans la perspective européenne, les XI^e^-XIII^e^ siècles aux dépens du Haut Moyen Age. J'espère montrer qu'il s'agit de deux strates également importantes, sinon décisives, pour l'élaboration de l'Europe. Selon Moore, « c'est la combinaison résultante de rapacité, de curiosité et d'ingéniosité qui a poussé ces Européens à exploiter toujours plus intensivement leurs terres et leurs travailleurs, à étendre constamment la puissance et la pénétration de leurs institutions gouvernementales, et, ce faisant, à créer finalement les conditions nécessaires au développement de leur capitalisme, de leurs industries et de leurs empires. Pour le meilleur ou pour le pire, c'est là l'événement central non seulement de l'histoire européenne mais de l'histoire universelle moderne ». Je crois qu'il y a là, malgré une exagération notable, une conception importante qui souligne un grand tournant de la construction européenne. Je reviendrai sur l'analyse de ce tournant dans le chapitre suivant consacré au XIII^e^ siècle, car je crois que c'est seulement au XIII^e^ siècle qu'on peut bien saisir l'ampleur de cette construction d'une Europe qui s'appuie notamment sur les villes, mais qui voit en même temps le début d'un arrêt de cet essor si vif au XII^e^ siècle, époque du grand bouillonnement de l'Occident.

Naissance d'une Europe de la persécution

Il convient, je crois, de montrer dès maintenant les débuts des conséquences néfastes et des dérapages de cet essor, de cette effervescence. Ici encore, Robert I. Moore a repéré avec lucidité ce qu'il a appelé la naissance d'une « société de persécution ». Que s'est-il passé ? Longtemps fragiles, et en proie à un sentiment d'insécurité, les chrétiens d'Occident se sont rassurés aussi bien du point de vue matériel que du point de vue intellectuel et religieux. Même si tous ne pensent pas avec Otton de Freising que la Chrétienté est parvenue à une quasi-perfection, ils sont devenus sûrs d'eux-mêmes, et par conséquent expansifs et même agressifs. Surtout, ils veulent détruire tout ferment de souillure dans une chrétienté solide et réussie. D'où toute une série de mouvements orchestrés par l'Église et les pouvoirs laïcs pour marginaliser et à la limite exclure de la Chrétienté ces semeurs de troubles et d'impuretés. Les principales victimes de ces persécutions sont d'abord les hérétiques, mais aussi les juifs, les homosexuels, les lépreux.

Les hérétiques

L'hérésie accompagne l'histoire du christianisme presque dès le commencement ; en effet, la nouvelle religion définit peu à peu, en particulier à travers des conciles, une doctrine officielle de la nouvelle Église. Face à cette orthodoxie, se développent des « choix » – c'est le sens du mot « hérésie » – différents, que plus ou moins tôt l'Église condamne. Ces hérésies concernent le dogme, et c'est le cas en particulier d'opinions qui ne mettent pas sur le même pied les trois personnes de la Trinité, ne reconnaissant pas en Jésus, soit la nature divine, soit la nature humaine. D'autres hérésies concernent les mœurs ecclésiastiques et ont un caractère social très marqué, comme, en Afrique du Nord, le donatisme vivement combattu par saint Augustin. Il existe encore des hérésies trinitaires à l'époque carolingienne ; mais peu après l'an Mille éclate une vague d'hérésies parmi lesquelles on distingue habituellement des hérésies savantes et des hérésies populaires. Cette vague hérétique est en général attribuée soit à une aspiration des fidèles à une plus grande pureté de mœurs, soit au désir général de réforme qui prépare la réforme grégorienne des XI^{e}-XII^{e} siècles. Après une longue période de stabilité politique et sociale à l'époque carolingienne apparaît une période d'instabilité et de troubles animée par un

double mouvement, celui de l'Église qui cherche à échapper à la domination des puissants laïcs, et celui des laïcs en quête d'une plus grande indépendance par rapport aux clercs. La société et la civilisation médiévales reposent sur la puissance de l'Église, puissance à la fois spirituelle et temporelle. Les hérésies inacceptables pour elle sont celles qui mettent en cause ce pouvoir. C'est ce que l'on voit aussi bien à Orléans, à Arras, à Milan et en Lombardie au début du XI^e^ siècle. Les régions où les courants contestataires restés réformateurs ou devenus hérétiques ont été les plus forts sont la Lotharingie, le Sud-Ouest et le Sud-Est de la France actuelle, l'Italie du Nord et la Toscane. Une Europe de la contestation apparaît. L'Église évolue difficilement entre réformes nécessaires des clercs et répression de l'hérésie. La réforme des clercs passe par la condamnation de la vente des sacrements, la simonie, et la non-observance du célibat des prêtres, dont la majorité vivaient dans le mariage ou en concubinage. Mais, d'un autre côté, un nombre croissant de laïcs refusaient de recevoir des sacrements de la part de prêtres de mauvaises mœurs ou tout simplement de clercs.

Certains hérétiques refusaient également la dévotion au crucifix ou même à la Croix. Sous l'impulsion des moines de Cluny, l'Église accordait une importance de plus en plus grande aux prières, aux offices pour les morts, et à la rémunération des clercs pour ces dévotions. Ici encore, un nombre important de laïcs refusaient ces comportements nouveaux. Ces contestations touchaient aussi les cimetières que ces laïcs se refusaient à considérer comme sacrés s'ils avaient été consacrés par l'Église. De même, des laïcs contestaient le monopole de l'usage de l'Évangile dans la lecture et la prédication que s'était arrogé l'Église. Enfin, l'enrichissement individuel et collectif à l'intérieur de l'Église attirait de virulentes critiques. L'Église eut bientôt le sentiment d'une forteresse assiégée. Elle chercha d'abord à nommer ces hérésies et à les distinguer pour mieux les combattre ; mais elle leur donna souvent le nom de vieilles hérésies de l'Antiquité tardive qu'elle trouvait dans les textes et qui ne correspondaient pas aux réalités qui la menaçaient. Ils étaient en général considérés comme des manichéens opérant une distinction radicale entre le Bien et le Mal. Des intégristes.

La lutte contre ces hérésies fut préparée par la grande institution qui dominait la Chrétienté, l'ordre de Cluny, qui, d'autre part, organisait la croisade. Le grand abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, abbé de 1122 à 1156, écrivit contre ce qu'il désignait comme les grandes menaces faites à la Chrétienté trois traités qui devinrent en quelque sorte des manuels de l'orthodoxie chrétienne. L'un fut

écrit contre l'hérétique Pierre de Bruys, curé d'un village des hautes Alpes, qui refusait les sacrements et les dévotions pour les défunts et prêchait l'horreur de la Croix ; un autre, le premier en Chrétienté, contre Mahomet, présenté comme un sorcier, et ses disciples ; un autre enfin, contre les juifs condamnés en tant que déicides. Après 1140, l'offensive devint générale, et l'hérésie conformément aux nouvelles conceptions de la nature fut considérée comme une maladie. Ce fut une lèpre ou une peste. Et l'Église répandit l'idée de la contagion qui fit de l'hérésie une terrible menace.

Dans le Midi de la France, le terme « cathare » qui signifiait *pur* en grec et qui donna en allemand le mot *Ketzerei* qui signifie hérésie prit une importance particulière. On en découvrit, en 1163, à Cologne et en Flandre. Un rassemblement hérétique se serait tenu sous forme de concile en 1167 sur les terres du comte de Toulouse à Saint-Félix-de-Caraman. L'hérésie cathare gagna plus ou moins une partie de la noblesse et même de la haute noblesse languedocienne et occitane, en particulier par opposition à l'interdiction par l'Église des mariages dits consanguins, qui entraînait le morcellement des patrimoines ruraux. Le catharisme à proprement parler fut un véritable manichéisme, professant le rejet du matériel, de la chair et la substitution de comportements et de rites très différents de ceux de l'Église chrétienne. Une élite de purs se distinguait, les Parfaits, qui vers la fin de leur vie recevaient une sorte de sacrement, le *consolamentum*. Je pense que le catharisme ne fut pas une hérésie chrétienne mais une autre religion. Son importance me semble avoir été exagérée, soit par l'Église qui voulait le détruire, soit au XX^e^ siècle, par des militants régionalistes qui y voyaient un héritage spécifique. Ce n'est pas diminuer la cruauté de la répression ecclésiastique que d'estimer que si le catharisme avait triomphé, ce qui encore une fois est peu vraisemblable, il se serait créé une Europe intégriste.

Dans le grand bouillonnement hérétique de la seconde moitié du XII^e^ siècle, apparut à Lyon un marchand, Pierre Valdès, qui prêcha, tout en demeurant laïc, la pauvreté, l'humilité et la vie évangélique. Le valdéisme ne semble pas avoir été à l'origine une hérésie, mais un mouvement de réforme dans lequel les laïcs, sans contester l'autorité ecclésiastique, souhaitaient une part plus grande. En 1184, le pape Lucius III, soutenu par l'empereur, lança à Vérone la décrétale *Ad abolendam* qui instaurait une violente répression contre tous les hérétiques mis dans le même sac (« les cathares, les patarins, ceux qui par un faux nom se sont appelés les humiliés ou les pauvres de Lyon, les passagiens, les joséphins, et les

arnaldistes »). Cet amalgame masquait mal, en fait, le désarroi d'une Église dominée, selon le mot de Monique Zerner, par l'*opacité* de l'hérésie.

Le grand ordonnateur de la répression antihérétique fut le pape Innocent III (1198-1216). Dès 1199, Innocent III assimila l'hérésie au crime de lèse-majesté, ce qui entraînait la condamnation de l'hérétique à la confiscation des biens, à l'exclusion des fonctions publiques, et à l'exhérédation. Il transféra l'idée et la réalité de la croisade contre les hérétiques en lançant contre eux, en 1208, une guerre où il faisait appel à des croisés laïcs. Cette guerre commença par le sac de Béziers et le massacre des Biterrois dans l'église de la ville et attira de nombreux petits seigneurs de la France du Nord, privés de terres. La croisade dite « des Albigeois » ne se termina qu'en 1229 par la soumission du comte de Toulouse, des seigneurs et des villes de la France du Midi.

Entre-temps, le IV^{e} concile de Latran (1215) avait imposé aux princes chrétiens un serment antihérétique. Il avait également condamné les juifs à être repérés par le port d'un signe cousu sur leurs vêtements, la rouelle. Il s'agissait en général d'un morceau circulaire d'étoffe rouge. Ainsi naquit l'Europe de la future étoile jaune. La plupart des gouvernements laïcs négligèrent d'observer cette décision. Mais, à la fin de son règne en 1269, Saint Louis y fut contraint, contre son gré, semble-t-il. En 1232, le pape Grégoire IX institua, à côté de l'Inquisition épiscopale, une inquisition pontificale jugeant dans toute la Chrétienté les hérétiques au nom de l'Église et du pape.

L'Inquisition, suivant une nouvelle méthode judiciaire appelée précisément méthode « inquisitoire » et non plus « accusatoire », consistait à interroger l'accusé pour obtenir l'aveu de sa culpabilité. Elle instituait une Europe de l'aveu, mais très rapidement l'aveu fut extorqué par la torture. La torture était très peu utilisée dans le Haut Moyen Age, car l'habitude de l'Antiquité était de la limiter aux esclaves. L'Inquisition la fit resurgir, et l'étendit aux hommes et aux femmes laïcs. C'est un des aspects les plus abominables de cette Europe de la persécution dénoncée par Robert I. Moore.

L'Inquisition condamna un nombre notable, quoique impossible à chiffrer, d'hérétiques au bûcher. L'exécution des hérétiques condamnés par les tribunaux de l'Inquisition était faite par le pouvoir temporel agissant en tant que bras séculier. Du point de vue social, le catharisme s'était d'abord répandu dans la noblesse, dans les villes, et chez certains artisans comme les tisserands. La dureté de la répression réduisit, dans la seconde moitié du XIII^{e} siècle, les cathares à quelques communautés montagnardes comme les habitants du village

de Montaillou dans l'Ariège sur lesquels Emmanuel Le Roy Ladurie a écrit un livre exemplaire.

La persécution des juifs

Le second groupe persécuté par l'Église et par les princes chrétiens fut celui des juifs. Pendant longtemps, les juifs ne posèrent pas de gros problèmes aux chrétiens. Avant le x^e^ siècle, les communautés juives sont peu nombreuses en Occident et sont essentiellement constituées par des marchands qui avec d'autres Orientaux (Libanais, Syriens, etc.) effectuent l'essentiel du faible commerce subsistant entre la Chrétienté et l'Orient. L'Église élabore cependant une théorie et une pratique des rapports entre chrétiens et juifs. Une exception est constituée par l'Espagne wisigothique où la royauté et l'épiscopat développent une violente législation antijudaïque que Léon Poliakov considérait comme l'origine de l'antisémitisme. Mais la conquête de la plus grande partie de la péninsule Ibérique par les musulmans entraîna une situation nouvelle dans laquelle juifs et chrétiens furent plus ou moins tolérés par les musulmans.

Charlemagne et ses successeurs ne persécutèrent pas les juifs, même s'ils furent l'objet de vives attaques de la part de l'archevêque de Lyon, Agobard. Aux juifs, les chrétiens appliquaient à la suite de saint Augustin un précepte du psaume LIX : « Ne les tue pas de peur que mon peuple n'oublie, mais que ta puissance les chasse et les abatte. » Ainsi se combinait, non sans hypocrisie, une sorte de tolérance et même de protection, mais qui se justifiait en en faisant la mémoire vivante du passé préchrétien et une incitation à l'expulsion et à la domination. Quand la féodalité s'établit dans la Chrétienté, le statut des juifs fut assimilé à celui des serfs. C'est cet état de servitude qui plaça les juifs à la fois sous la domination et la protection des seigneurs et en particulier des princes chrétiens. Ceux-ci oscillèrent en général entre tolérance et protection d'un côté, persécution de l'autre. Ce fut le cas en particulier des papes, des empereurs, et de rois comme Saint Louis IX de France qui, tout en les détestant, se considérait comme leur « évêque du dehors ».

La littérature juive médiévale accorde comme la littérature chrétienne une place privilégiée à caractère légendaire à Charlemagne. Aux alentours de l'an Mille, les juifs sont sans doute environ 4 000 dans les pays allemands, et ils

seraient passés à près de 20 000 à la fin du siècle, à la veille de la première croisade. Les juifs étaient parfois même appelés et privilégiés par les princes chrétiens en tant que spécialistes de services économiques qui ne trouvaient pas à être satisfaits par des chrétiens. L'essor de l'économie de la Chrétienté après l'an Mille fut donc une des causes des progrès numériques des juifs en chrétienté, mais bientôt aussi des débuts de leur persécution. Pourtant, encore au XI^e^ siècle, c'était plutôt une coexistence pacifique qui régnait entre chrétiens et juifs. Les juifs étaient les seuls à qui les chrétiens reconnaissaient une religion légitime, même si le mot n'existait pas, au contraire, par exemple, des musulmans assimilés à des païens. Chez les clercs savants, des relations existaient avec les rabbins pour échanger des vues sur l'exégèse biblique. Les juifs avaient la permission de construire non seulement des synagogues, mais des écoles. Un grand tournant eut lieu avec la première croisade.

Tout au long du X^e^ siècle, l'image de Jérusalem obséda de plus en plus les chrétiens. Ce fut une des composantes de la croisade prêchée par le pape clunisien Urbain II à Clermont en 1095, et qui aboutit à la prise de Jérusalem en 1099, suivie d'un grand massacre de musulmans par les chrétiens. Cet enthousiasme pour Jérusalem et son évocation de la passion du Christ victime des juifs produisirent une grande vague de haine et d'hostilité contre les juifs. D'autant plus qu'on a montré que les chrétiens de la fin du XI^e^ siècle ne se représentaient pas bien la durée historique et estimaient que la passion de Jésus leur était contemporaine. C'était donc bien ses bourreaux qu'ils allaient châtier. Si les plus puissants et les plus riches des croisés prirent des routes maritimes sur des navires loués à Marseille ou à Gênes, la masse des pauvres croisés, des croisés sans avoir, souvent entraînés par des meneurs fanatiques comme le prédicateur Pierre l'Ermite, gagnèrent le Proche-Orient à travers l'Europe centrale, rencontrant de nombreuses communautés juives sur leur passage. Ils en massacrèrent beaucoup. Ce fut la première grande vague de pogroms en Europe.

Aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, d'autres motivations conduisirent à la persécution des juifs. Deux mythes furent inventés ; le premier fut la rumeur tenue pour vérité de crimes rituels, les juifs tuant un jeune garçon chrétien pour user de son sang dans leurs rites. La rumeur conduisait presque toujours à un pogrom. Il semble que la première accusation eut lieu en 1144 à Norwich. Plusieurs cas d'accusation de ce type et de massacres se rencontrent en Angleterre dans la seconde moitié du XII^e^ siècle et la première du XIII^e^. Ce fut encore le cas en 1255 à Lincoln où, à la suite de la mort d'un jeune garçon et de la rumeur qu'il avait été torturé à mort par les juifs, ceux-ci furent emmenés à Londres où 19 d'entre

eux furent pendus, et seule l'intervention du frère du roi, Richard de Cornouailles, empêcha que 90 autres subissent le même sort.

Ces accusations et ces exécutions et massacres se répandirent aussi sur le continent. On ne connaît cependant aucun pogrom sur le territoire du royaume de France pendant le règne de Saint Louis (1226-1270). Une autre rumeur naquit aussi pendant cette période où les juifs commencèrent à être persécutés pour des motifs de pureté par des chrétiens. Ce fut l'accusation de profanation de l'hostie. Des juifs furent accusés d'avoir souillé des hosties consacrées. Cette accusation naît évidemment à l'intérieur du renforcement de la dévotion à l'Eucharistie qui conduisit à l'instauration de la Fête-Dieu en 1264.

La persécution des juifs déboucha souvent sur leur expulsion massive. Ce fut le cas des juifs d'Angleterre en 1290 et des juifs de France en 1306. Ces derniers étant peu à peu revenus, une expulsion définitive du royaume de France eut lieu en 1394. Le XIV^{e} siècle avait vu la persécution des juifs renaître avec force à l'occasion des grandes calamités du siècle. En 1321, ils furent accusés d'avoir, avec les lépreux, empoisonné les puits. Ce qui déclencha des pogroms. Plus encore, en particulier en Allemagne, en 1348-1350, quand éclata et se répandit l'épidémie de peste noire, les juifs furent tenus pour responsables ; l'idée de contagion étant de plus en plus reçue dans l'Europe chrétienne.

L'isolement des juifs qui les rendait plus vulnérables aux persécutions s'accrut encore aux XII^{e} et XIII^{e} siècles. La propriété et le travail de la terre, et la plupart des métiers, leur furent interdits. L'expulsion majeure eut lieu dans la péninsule Ibérique en 1492. La destruction du dernier royaume musulman d'Espagne, celui de Grenade, était contemporaine de cette expulsion. Les Rois Catholiques allaient plus loin qu'aucun souverain chrétien dans la réalisation de la pureté du sang, *limpieza del sangre*. Plus tard, là où les juifs n'ont pas été expulsés, notamment dans les États pontificaux et dans les possessions impériales en Allemagne, ils seront enfermés dans des ghettos jouant un double rôle de protection et de prison.

Au milieu de tant d'interdits, les juifs avaient poursuivi leur rôle de prêteurs, mais à petite échelle, pour la consommation domestique. Cela leur valut, avec les persécutions de l'Église et des princes comme usuriers, la haine des chrétiens incapables de se passer de leur soutien financier. Par ailleurs, ayant conservé une grande compétence en tant que médecins, ils étaient devenus les médecins des puissants et des riches. La plupart des papes et des rois chrétiens (Saint Louis compris) avaient des médecins juifs.

A l'intérieur de cette naissance d'une Europe de la persécution, celle des juifs fut sans doute la plus durable et la plus abominable. J'hésite à parler de racisme, car il me semble que ce terme implique la notion de race, et des allégations pseudo-scientifiques. Ce n'était pas le cas au Moyen Age. Mais le point de départ de l'hostilité des chrétiens envers les juifs de nature essentiellement religieuse (mais au Moyen Age la religion est tout, au point que le concept spécifique n'existe pas, il faut attendre le XVIIIe siècle), l'antijudaïsme, est insuffisant pour caractériser cette attitude. La société chrétienne du Moyen Age a commencé à construire l'antisémitisme européen.

La sodomie

Une troisième catégorie de persécutés et d'exclus est celle des homosexuels. Le christianisme a repris les tabous de l'Ancien Testament condamnant sévèrement l'homosexualité, et le vice des habitants de Sodome a été interprété comme une déviation sexuelle. Mais il semble que la sodomie fut relativement tolérée, en particulier dans le milieu monastique. Si on a pu appeler le XIIe siècle « le temps de Ganymède », le vent de réforme de l'époque toucha aussi les sodomites, d'autant plus que l'évolution de la notion de nature aggrava les péchés sexuels en tant que péchés contre nature, et l'homosexualité fut frappée, non seulement de condamnation, mais de silence, ce fut le « vice indicible ». La sodomie fut souvent reprochée surtout aux hommes (car il est très peu fait mention de lesbianisme) que l'on voulait déconsidérer et punir de la façon la plus sévère, y compris par la peine de mort. On accusa les musulmans de pratiquer l'homosexualité. On la reprocha aux moines soldats, les Templiers, qui furent condamnés, supprimés, et leur chef, Jacques de Molay, exécuté sur le bûcher au début du XIVe siècle. En revanche, chez les puissants, la sodomie était plus ou moins tolérée. Ce fut le cas de deux, et peut-être trois rois d'Angleterre, s'il est vrai, ce qui n'est pas prouvé, que Richard Cœur de Lion était homosexuel. Cela semble avéré pour Guillaume le Roux (1087-1100) ; et surtout pour Édouard II (1307-1327). Celui-ci fut déposé, puis assassiné avec son favori.

A partir du milieu du XIIIe siècle, la sodomie fut, comme beaucoup de déviances, livrée à l'Inquisition. Et un nombre plus ou moins important

d'homosexuels furent brûlés. Mais la tolérance à leur égard reparut ici et là, surtout au XV^e^ siècle, principalement en Italie, et avant tout à Florence.

L'ambiguïté de la lèpre

On s'étonnera peut-être de trouver une quatrième composante de cet ensemble de persécutés et d'exclus à partir du XII^e^ siècle : les lépreux. L'attitude des chrétiens du Moyen Age à l'égard des lépreux est double. L'image du baiser du Christ au lépreux pèse sur les comportements à leur égard. De grands saints seront loués d'imiter en cela le Christ en donnant à manger à des lépreux, en leur donnant un baiser à l'occasion. Le cas le plus célèbre est celui de saint François d'Assise, mais c'est aussi le cas de Saint Louis. La lèpre ne semble s'être diffusée en Occident qu'à partir du IV^e^ siècle. Les lépreux sont donc, d'un côté, un objet de charité, de miséricorde ; mais, de l'autre, ils sont un objet d'horreur physique et morale. Dans cette société où le corps est l'image de l'âme, la lèpre apparaît comme le signe du péché. Le lépreux joue un rôle répulsif dans la littérature courtoise. On se rappelle le terrible épisode d'Iseut parmi les lépreux. On croit que les lépreux sont les enfants visibles du péché, ayant été conçus par des parents qui n'ont pas respecté les périodes d'interdit de rapports sexuels. Envers eux joue à plein ce que Michel Foucault appellerait le renfermement. A partir du XII^e^ siècle, on multiplie les maisons où ils sont renfermés, les maladreries. Ce sont, en théorie, des sortes d'hôpitaux, mais en fait des prisons situées à l'extérieur des villes dans des lieux appelés La Madeleine, la sainte étant devenue leur protectrice, et d'où ils ne peuvent sortir que rarement, en faisant s'écarter d'eux les chrétiens sains en agitant une crécelle. La lèpre a été la maladie typique de l'Europe médiévale, chargée de symboles, objet d'une terreur emblématique. La peur des lépreux culmina au début du XIV^e^ siècle, quand on les accusa d'empoisonner les puits. La lèpre semble avoir ensuite rapidement reflué en Occident. A la première place des maladies symboliques, la peste allait prendre sa place.

Déchaînement du Diable

Tous ces différents êtres pestilentiels finissent par former une contre-société qui menace les bons et fidèles chrétiens, leur pureté et leur salut. Ils ont un chef commun, Satan, soit qu'ils en soient littéralement *possédés*, soit qu'ils lui soient simplement soumis. Le Diable est entré en Europe avec le christianisme, unifiant sous sa domination une multitude de démons divers venus du paganisme gréco-romain ou des nombreuses croyances populaires. Mais le Diable ne devient ce commandant en chef de toutes les cohortes du Mal qu'à partir du XI^{e} siècle. Désormais, il conduit le bal des futurs damnés. Tous les hommes et toutes les femmes ne lui succombent pas, mais tous sont menacés, tentés. La Chrétienté unifiée confère à « l'ennemi du genre humain » un pouvoir unifié. L'hérésie est son instrument. L'Inquisition sera l'arme de l'Église pour le combattre. Mais sa présence et son action dureront longtemps. L'Europe du diable est née.

Les périphéries de l'Europe féodale

A la fin du XII^{e} siècle, les institutions féodales avaient, avec des nuances, pris possession de l'ensemble de la Chrétienté. Il me paraît intéressant de noter qu'il s'est constitué des féodalités périphériques conservant plus ou moins le caractère original de ces périphéries, tout en continuant à jouer un rôle important dans l'ensemble chrétien. C'est vrai pour l'Irlande, grand foyer de christianisme et de civilisation dans le Haut Moyen Age, et qui conserve sa spécificité chrétienne, permettant à la culture gaélique de continuer à rester riche et vivante, et imprégnant même les Gallois et les Anglais qui, méprisant ce peuple de soi-disant chrétiens barbares, cherchent vainement à les conquérir et à les dépouiller. L'Irlande est en Europe.

Le cas de la Bretagne est à la fois comparable et différent. Elle a été, à partir du IV^{e} siècle, occupée par les Bretons venus de Grande-Bretagne ; et elle acquiert, au cours du Moyen Age, une assez grande émancipation politique, sous forme de royaume à l'époque carolingienne, puis de duché à l'époque capétienne. Les ducs bretons pratiquent une politique complexe d'équilibre entre Français et Anglais. Le duc de Bretagne recevra le titre ambigu de pair de France et semblera, au XV^{e} siècle, acheminer le duché vers une véritable indépendance. En même temps, profitant de sa situation géographique, la Bretagne développera sa marine et comptera de plus en plus de marins et de marchands.

Si l'on quitte les pays celtes pour les pays méditerranéens, la fin du XII^e^ siècle est un moment décisif aussi bien pour la péninsule Ibérique que pour la Sicile et l'Italie du Nord. En Espagne, la *Reconquista* s'est accélérée, et la prise de Tolède en 1085 par Alphonse VI de Castille et de León est un moment essentiel, car le rayonnement de la ville, rencontre des chrétiens, des musulmans et des juifs soutenant de nombreux traducteurs du grec, de l'hébreu ou de l'arabe, en fait un des pôles de l'essor intellectuel de l'Europe chrétienne. En Sicile et en Italie du Sud, la succession au souverain normand de monarques allemands (Henri VI en 1194, puis Frédéric II en 1198) renforce le poids de cette région dans la Chrétienté et confère à Palerme un rôle exceptionnel de capitale pluriculturelle.

Si l'on se tourne vers l'Europe du Centre et du Nord, on constate la consolidation comme royaume chrétien de la Hongrie, enrichie de la Croatie qui s'est unie à elle. Le roi Béla III (1172-1196) conserve de bonnes relations avec les Byzantins, tout en stabilisant la frontière de l'Est contre les nomades et en renforçant ses liens avec la Chrétienté latine par son second mariage avec une fille du roi de France Louis VII. On retrouve une affirmation comparable comme principauté et royaume chrétien en Bohême et en Pologne. Les ducs Przemyslides s'appuyant sur l'empereur affirmèrent leur pouvoir par la création d'abbayes et la pratique des apanages en Moravie. En Pologne, l'organisation de l'exploitation économique de la monarchie des Piasts dans des villages spécialisés a permis d'assurer son pouvoir à Boleslas III Bouche-Torse (1086-1138) qui soumit la Poméranie, fit créer les nouveaux évêchés de Wloclawek, Lubusz et Wolin. Il soutint également les ordres religieux, bénédictins et prémontrés. Mais il partagea par son testament la Pologne en provinces attribuées à ses fils. Ce fut le début de l'affaiblissement de la monarchie en Pologne. Certains historiens ont estimé qu'après l'effondrement de l'Union soviétique en 1989 une Europe centrale formée au Moyen Age avait réapparu. C'est le cas du médiéviste hongrois Gabor Klaniczay qui a contribué à organiser un département d'études médiévales dans la nouvelle université d'Europe centrale. Il y a introduit une étude comparative des Chrétientés latine, grecque, slave et orientale du Moyen Age, et de la graduelle extension de la civilisation européenne dans ces contrées. Il a retrouvé une Europe centrale constituant comme au Moyen Age un laboratoire ouvert, diversifié, créateur pour un vaste univers sans limites vers l'Est, et se développant à partir de l'Ouest. Selon ses propres termes, une véritable « utopie » européenne.

De même, au nord, la Scandinavie s'affirmait dans l'ensemble chrétien. C'est à la fin du XII^e^ siècle que commence en Islande la rédaction des sagas, ces épopées si originales qui seront un des fleurons de la littérature chrétienne médiévale.

La stabilité politique et administrative n'est pas assurée en Scandinavie pendant le Moyen Age. Le Danemark, la Norvège et la Suède se distinguent mal les uns des autres, et les Danois furent même un moment maîtres de l'Angleterre au début du XI^e^ siècle, tandis qu'ils s'efforçaient de dominer aussi les deux autres royaumes scandinaves et l'Islande.

La métropole religieuse fut d'abord l'archevêché de Lund, alors danois, qui, à partir de 1103-1104, exerça son autorité sur tout le territoire scandinave ; mais un archevêché vit le jour à Nidaros (Trondheim) en Norvège en 1152. L'époque des Valdemar fut la période la plus glorieuse de la Norvège (1157-1241). En Suède, Uppsala fut élevée au rang de siège métropolitain en 1163-1164. Le monachisme s'implanta grâce aux cisterciens. Mais l'instabilité politique s'accentua. Cinq rois furent assassinés entre 1156 et 1210. Cependant, avec la transformation de l'art militaire (cavalerie lourde, château fort), une véritable noblesse devient la classe dominante. La conversion au christianisme offre des possibilités d'accès à une culture supérieure (écriture, connaissance du latin) que l'on va acquérir dans des écoles à l'étranger, à Hildesheim en Allemagne, à Oxford en Angleterre, et surtout à Paris. Mais les pays scandinaves restent archaïques et marginaux en Europe.

L'Europe à la croisade

Un phénomène spectaculaire qui a bouleversé l'Europe chrétienne du XI^e^ au XIII^e^ siècle et occupe encore une place de choix dans les manuels d'histoire, c'est la croisade. Ce terme, qui n'est pas médiéval, ayant été inventé à la fin du XV^e^ siècle (mais se croiser, croisé, existe dès le XII^e^ siècle), désigne des opérations militaires menées par les chrétiens en Palestine pour arracher aux musulmans le Saint-Sépulcre, tombeau du Christ à Jérusalem, et les territoires réputés les territoires originels de la Chrétienté. La croisade fut en effet considérée par les chrétiens médiévaux comme une reconquête à l'instar de la *Reconquista* ibérique. En fait, Jérusalem était passée de la domination romaine à

la domination byzantine, la seule qui eut un caractère chrétien, à la domination musulmane, sans que jamais ait existé une institution politique chrétienne propre aux Lieux saints de la Chrétienté qui étaient aussi non seulement de hauts lieux du judaïsme (mais la conquête romaine et la diaspora juive qui s'ensuivit réduisirent à une minorité la population juive de Jérusalem), mais aussi un haut lieu de l'Islam d'où Mahomet s'était envolé du Dôme du Rocher au Paradis. On a vu que Jérusalem fut très tôt pour les chrétiens d'Occident la destination du pèlerinage par excellence. L'intervention des Turcs dans la région à partir du Xe siècle fut invoquée pour légitimer un changement d'attitude des chrétiens d'Occident. Mais l'essentiel n'est pas là. La motivation religieuse et idéologique de la croisade se situe à la convergence de deux longues évolutions.

La première, et la plus importante sans doute, ce fut la conversion du christianisme à la guerre. Le christianisme évangélique était un pacifisme profondément hostile à la guerre, et Jésus lui-même était plus qu'un pacifique, un pacifiste. Une des principales raisons de persécution des chrétiens par les empereurs romains était le refus du service militaire par les chrétiens. Ce refus ne s'expliquait pas seulement par la volonté de ne pas prêter serment à l'empereur, mais aussi par hostilité à répandre le sang. L'attitude des chrétiens commença à changer dès la fin du IVe siècle quand l'empire devint chrétien. Désormais, c'est à la défense de cet empire chrétien que les sujets de l'empire, bientôt tous chrétiens, furent appelés. La méfiance à l'égard de la guerre persista cependant longtemps dans le christianisme. Même quand il y eut une évolution à l'égard des pratiques guerrières, le port des armes, et l'effusion de sang qui en résultait, fut interdit aux évêques, et d'une façon générale aux clercs. Les exceptions furent assez rares. Et la seule qui ait été acceptée, et même louée par l'Église, fut celle des ordres militaires qui, pour la défense des Lieux saints chrétiens et dans certaines occasions, en Occident, constituèrent à partir du XIIe siècle des groupes de moines chevaliers dans la péninsule Ibérique par exemple, ou en Prusse et en Lituanie avec les chevaliers Teutoniques. Cependant, l'évolution la plus importante fut la mise sur pied d'une théorie de la guerre juste dont l'essentiel fut élaboré par saint Augustin. La guerre juste était une guerre décidée et pratiquée, non par un personnage individuel, mais par un chef revêtu d'une autorité suprême comme l'avait été l'empereur chrétien et tel que le deviendraient les princes et rois du Moyen Age. La guerre ne devait, par ailleurs, pas être agressive. Le christianisme refusa toujours la notion de guerre préventive ; elle devait être une réponse à une agression ou à une injustice. Elle ne devait pas être menée dans un esprit de conquête et de butin, elle devait

respecter la vie des êtres désarmés (femmes, enfants, moines, marchands, etc.). La guerre fut pour les chrétiens particulièrement légitime contre les païens et contre les musulmans assimilés à des païens.

Mais il fallut encore un changement important pour que la guerre juste se transforme en guerre sainte. L'évolution découla en grande partie du recours que la papauté eut pour sa défense à des guerriers tels que les Francs qui, sous Charlemagne, la protégèrent contre les Lombards, ou au XI^e^ siècle, contre les Normands de Sicile. Et, de façon générale, la papauté eut tendance à transformer en guerre sainte la résistance militaire de peuples chrétiens aux agressions impériales contre la papauté. Cependant, comme l'ont bien montré Paul Alphandéry et Alphonse Dupront, l'image de Jérusalem enflamma de plus en plus la Chrétienté au cours du XI^e^ siècle. Une conjonction de causes et de motivations conduisit à l'élaboration de la croisade à la fin du XI^e^ siècle. La Chrétienté venait de connaître un essor démographique et économique remarquable. La croissance démographique produisit un nombre important de jeunes en particulier issus des milieux chevaleresques sans terres et sans femme. Georges Duby les a remarquablement mis en valeur. D'autre part, l'enrichissement de la noblesse lui donnait les moyens de mieux s'armer et d'entreprendre des expéditions militaires.

Enfin, la christianisation de la guerre, depuis la conversion des Barbares, se poursuivait ; baptisée, l'épée pouvait continuer à faire son œuvre avec la bénédiction de l'Église. Paradoxalement, la croisade naquit en grande partie du mouvement de paix qui marqua l'an Mille. D'abord, parce que la guerre juste était pour l'Église une façon de rétablir la justice et la paix. D'autre part, parce que la guerre juste apparut comme une maîtrise de la violence. Le rôle décisif appartint à la papauté. La papauté vit dans le détournement de la force guerrière chrétienne contre les musulmans un profit multiple. C'était sans doute le point d'arrivée d'une dévotion de plus en plus vive à l'égard de Jérusalem et du Christ. Mais c'était aussi un moyen de détourner contre les Infidèles les frustrations guerrières des jeunes, et c'était enfin pour la papauté le moyen de s'imposer à la tête de toute la Chrétienté, la conduite d'une telle guerre où le religieux se mêlait intimement au politique ne pouvant appartenir qu'au chef religieux suprême qu'aspirait à être le pape. Ce n'est pas un hasard, enfin, si le pape de la croisade, Urbain II, fut un moine clunisien. La croisade était bien dans la perspective du modelage de la Chrétienté par la grande communauté clunisienne.

La papauté favorisa donc l'émergence d'une notion de guerre sainte dont le symbole fut la croix d'étoffe sur la poitrine des croisés. Ainsi, l'Europe

chrétienne avait rattrapé l'Islam qui, lui, dès l'origine, et dès le Coran, avait désigné la guerre sainte, le *jihad*, comme une obligation majeure des croyants.

Je ne ferai pas l'histoire des croisades. Je rappellerai que la première aboutit à la prise de Jérusalem en 1099, marquée par un terrible massacre de musulmans par les chrétiens, et à l'instauration d'États chrétiens en Palestine, le principal étant le royaume latin de Jérusalem.

Après la prise d'Édesse en 1144 par les musulmans, une deuxième croisade, prêchée par saint Bernard, fut entreprise par l'empereur Conrad III et le roi de France Louis VII, et échoua. En 1187, le sultan kurde Saladin, à la tête d'une grande armée musulmane, détruisit à Hattin l'armée du roi de Jérusalem, s'empara de la ville et de tout le royaume, sauf Tyr. Une troisième croisade fut entreprise par l'empereur Frédéric Barberousse qui, prenant la route par la terre, se noya accidentellement dans un fleuve anatolien, par le roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion et par le roi de France, Philippe Auguste, qui prirent la route maritime. Ce fut encore un échec, et Jérusalem fut perdue à jamais par les chrétiens.

Au XIII^{e} siècle, l'esprit de croisade se refroidit beaucoup. L'empereur Frédéric II mit fin à la sixième en 1228-1229, par un traité avec les musulmans que la majorité des Européens considérèrent comme honteux. Un regain anachronique de ferveur pour la croisade combiné avec un objectif de conversion plus que de conquête anima deux croisades malheureuses du roi de France Louis IX (Saint Louis) en Égypte et en Palestine (1248-1253) ; et en Afrique du Nord où le roi mourut devant Carthage en 1270. Les dernières forteresses chrétiennes en Terre sainte tombent aux mains des musulmans, Tripoli en 1289, Acre et Tyr en 1291.

L'idée de croisade inspira plus ou moins vivement certains princes chrétiens et certains simples chrétiens jusqu'au XV^{e} siècle. La constitution de l'Empire ottoman après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 changea les données des rapports des chrétiens européens avec Jérusalem. Mais Alphonse Dupront a bien montré combien le mythe de Jérusalem s'est poursuivi en se transformant jusqu'à nos jours où, dans un contexte bien différent d'affrontements entre Américains et intégristes musulmans, la notion de croisade se réchauffe malheureusement.

Le bilan historique des croisades dans la longue durée a été très diversement apprécié. Jusqu'à une date récente, les historiens occidentaux y ont vu plutôt un ferment d'union européenne et un signe de la vitalité de l'Occident

médiéval. Cette conception s'estompe de plus en plus. Jean Flori a bien mis en valeur ce qu'il a appelé les « paradoxes de la croisade ».

Premier paradoxe : « Elles sont menées par des chrétiens au nom d'une religion qui à l'origine se voulait pacifique contre les musulmans fidèles d'une religion qui, au contraire, avait dès l'origine incorporé le *jihad* à sa doctrine tout en pratiquant dans les terres conquises une assez large tolérance. »

Deuxième paradoxe : « Les croisades sont l'aboutissement d'un mouvement beaucoup trop vaste de reconquête chrétienne qui, amorcée d'abord en Espagne, y puise les premiers traits de guerre sainte avant de les amplifier lorsque cette reconquête prend pour objectif Jérusalem et le tombeau du Christ. Or, cette reconquête réussit pleinement en Occident, mais échoue au Proche-Orient où elle suscite une contre-attaque musulmane qui aboutira à la prise de Constantinople en 1453, et à la menace ottomane sur l'Europe orientale. »

Troisième paradoxe : « La croisade avait à l'origine pour but de secourir les chrétiens d'Orient berceau du christianisme et d'aider l'Empire byzantin à reconquérir les territoires envahis par les musulmans, dans une perspective d'union des Églises. Or, les croisades ont accentué et scellé la désunion. »

Quatrième paradoxe : « La croisade prêchée par Urbain II se présente comme une guerre de libération de la Palestine et un pèlerinage au Saint-Sépulcre. Or, cette lutte est détournée au profit des nombreux combats de l'Église ou plus exactement de la papauté, non seulement contre ses ennemis extérieurs mais aussi intérieurs : hérétiques, schismatiques, rivaux politiques. »

Il me semble que les croisades n'ont pas seulement aggravé les relations de l'Europe chrétienne avec l'Islam et avec Byzance. Aujourd'hui, les musulmans, qui n'ont pourtant rien à envier aux chrétiens en fait de guerre sainte, ressortent le souvenir de l'agression qu'ont représentée les croisades comme un grief historique contre les chrétiens. Il me semble, au-delà de ce conflit, que les croisades marquent la fin d'une illusion de la Chrétienté européenne, l'idée que la capitale de la Chrétienté est à Jérusalem. A cet égard, l'échec des croisades fut une condition très favorable à l'unité de l'Europe. Il scelle l'adéquation de l'Europe et de la Chrétienté pour longtemps. Quant à Byzance, il est bien vrai que les croisades ont élargi le fossé entre Europe occidentale et Europe orientale, Europe latine et Europe grecque, surtout à partir de 1204 où la quatrième croisade s'est détournée de son but palestinien pour aller conquérir et piller Constantinople, et y instaurer un éphémère empire latin. Il me semble que le caractère négatif de l'influence des croisades est également vrai pour l'Europe elle-même, pour l'Occident. Loin de favoriser une union des États chrétiens, la

croisade a avivé leur rivalité. On le voit entre la France et l'Angleterre. On voit aussi comment les forces vives de l'Europe, marchands italiens et catalans, ne prennent que marginalement part à ces croisades, poussant à côté d'elles et en dehors d'elles leurs avantages économiques en Orient. En revanche, la croisade appauvrit l'Europe en hommes et en ressources. J'ai écrit, il y a longtemps, que l'abricot me paraissait être le seul profit des croisades pour l'Occident, je le pense toujours.

La croisade, première manifestation de la colonisation européenne ?

Il reste, dans la perspective de la longue durée qui est celle de ce livre, à évoquer une importante question. La création, par l'intermédiaire de la croisade, d'États latins et en particulier d'un royaume latin de Jérusalem au Proche-Orient est-elle la première manifestation de ce que sera, sans conteste, à partir du XVI^e^ siècle, la colonisation européenne ? D'excellents historiens l'ont pensé, en particulier l'historien israélien Josuah Prawer. Je ne le crois pas. Les États latins de Palestine n'ont été que de façon très limitée des colonies d'exploitation économique ou de peuplement. La puissance économique des villes chrétiennes méditerranéennes ne s'est pas faite par l'intermédiaire de la croisade, mais le plus souvent par une mainmise relativement pacifique sur les richesses byzantines et musulmanes. L'immigration chrétienne au Proche-Orient a été faible. Et si, à l'époque coloniale moderne, on a vu les liens entre colonies et métropoles souvent se desserrer et même parfois se briser, il n'a jamais existé de tels liens entre les États de Terre sainte et les États chrétiens d'Europe. Les fondations éphémères de la croisade sont des phénomènes médiévaux.

1. Il était né après la répartition des possessions royales entre ses aînés, Henri le Jeune, mort avant son père, et Richard. La coutume féodale du partage entre les fils de roi subsistait alors qu'en France les Capétiens trouvaient la solution des *apanages* qui, à la mort de leur possesseur, revenaient au domaine royal.
2. *Infra*, p. 182.

Chapitre V

La « belle » Europe des villes et des universités

XIII^{e} siècle

Les réussites de l'Europe du XIII^{e} siècle

Le XIII^{e} siècle est considéré comme l'apogée de l'Occident médiéval. Sans sacrifier à cette problématique contestable, d'apogée et de déclin, il faut dire que le XIII^{e} siècle a été celui où se sont affirmées la personnalité et la force nouvelle de la Chrétienté réalisées au cours des siècles précédents. C'est aussi le moment où s'impose un modèle qu'on peut appeler, dans une perspective de longue durée, européen. Il l'est avec ses réussites et ses problèmes. Les réussites apparaissent dans quatre domaines principaux. Le premier, c'est l'essor urbain. Si nous avons vu se réaliser une Europe rurale dans le Haut Moyen Age, c'est la construction d'une Europe urbaine qui s'impose au XIII^{e} siècle. L'Europe s'incarnera essentiellement dans des villes. C'est là qu'auront lieu les principaux brassages de population, que s'affirmeront de nouvelles institutions, qu'apparaîtront de nouveaux foyers économiques et intellectuels. La deuxième réussite est celle du renouveau du commerce et de la promotion des marchands,

avec tous les problèmes que pose la diffusion de l'usage de l'argent dans l'économie et la société. La troisième réussite est celle du savoir. Elle touche un nombre croissant de chrétiens par la création d'écoles urbaines correspondant à ce que nous appellerions l'enseignement primaire et secondaire. L'importance de cette activité scolaire varie selon les régions et les villes, mais elle touche souvent 60 % des enfants des villes ou même davantage. Et dans certaines villes, à Reims par exemple, elle touche même les filles. Mais on notera surtout pour notre propos la création et le succès rapide de centres que nous dirions d'enseignement supérieur, les universités. Elles attirent de nombreux étudiants, font appel à des maîtres souvent renommés et même illustres, c'est là que s'élabore un nouveau savoir, aboutissement des recherches du XII^{e} siècle, la scolastique. Enfin, le quatrième succès qui soutient et alimente les trois autres, c'est la création et l'extraordinaire diffusion en une trentaine d'années de nouveaux religieux résidant en ville et actifs surtout en milieu urbain, les frères des ordres mendiants qui forment la nouvelle société et remodèlent profondément le christianisme qu'elle professe.

I. La réussite urbaine : l'Europe des citadins

On a déjà vu que la ville médiévale, même si elle demeure sur l'emplacement d'une ville antique, change profondément de figure et plus encore de fonction. La ville médiévale n'a que secondairement une fonction militaire, les nœuds de la guerre étant avant tout les châteaux seigneuriaux. Elle affirme une fonction économique beaucoup moins importante dans l'Antiquité, car les villes y étaient moins peuplées, sauf Rome et certaines villes orientales. Les villes antiques n'étaient pas les centres de consommation très importants qu'elles deviennent au Moyen Age. Mais elles sont aussi des centres d'échange à cause de l'urbanisation des marchés et des foires. La ville médiévale est polycentrique, mais le marché y est en général le centre le plus visible et le plus important. Enfin, et ceci est également une nouveauté, au lieu des ateliers des grands domaines antiques, ce sont les boutiques des artisans qui confèrent à la ville médiévale un important rôle de production. La persistance dans la toponymie des villes actuelles de rues telles que rue des Tanneurs, rue des Drapiers, évoque ces activités médiévales. La ville médiévale conserve toutefois,

et même renforce une mentalité urbaine qui est une partie importante de son originalité et de son pouvoir. L'opposition ville/campagne équivalant à peu près à civilisation/barbarie était déjà forte dans le monde romain. Elle l'est encore plus au Moyen Age quand on sait que la masse paysanne a été formée de gens que dans toute la Chrétienté on a appelés « vilains », et qui ont pendant longtemps conservé un statut de « non-libres », d'esclaves puis de serfs, alors que citadins et libres coïncidaient. Un proverbe allemand apparut d'ailleurs au Moyen Age, « l'air de la ville rend libre » (*Stadtluft macht frei*).

Le christianisme a par ailleurs repris et renforcé une conception antique de la ville venue d'Aristote et de Cicéron. Pour eux, ce qui définit, ce qui constitue la ville, ce ne sont pas les murs, ce sont les hommes, les hommes qui l'habitent. Cette conception sera très répandue au Moyen Age grâce à la caution de grands esprits très influents, Augustin, puis Isidore de Séville. On la rencontrera dans une étonnante série de sermons prêchés à Augsbourg, au milieu du XIII^e^ siècle par le dominicain Albert le Grand, en latin et en allemand, sermons proposant une sorte de théologie et de spiritualité de la ville selon laquelle les rues étroites et sombres sont assimilées à l'Enfer et les larges places au Paradis. On voit ainsi qu'au XIII^e^ siècle la mentalité urbaine intégrait une vision urbanistique.

En effet, alors que les routes médiévales avaient perdu la solidité des routes antiques et étaient devenues simplement « l'endroit où l'on passe », les villes, à partir du XII^e^ siècle, se soucièrent de propreté, furent de plus en plus pavées, réglementèrent l'élimination des ordures et des eaux usées, s'ornèrent de monuments qui n'avaient pas seulement pour but d'imposer l'image du pouvoir des puissants, mais qui obéissaient aussi à des objectifs de beauté. La ville est au Moyen Age un des principaux domaines où s'est forgée l'idée de beauté, une beauté moderne, différente de la beauté antique qui avait plus ou moins sombré dans le déclin de l'esthétique. Umberto Eco a bien montré cette émergence d'une beauté médiévale incarnée dans les monuments et théorisée par la scolastique urbaine.

Mieux que jamais, la ville européenne a pu être définie par l'historien italo-américain Roberto Lopez comme un « état d'âme ». Il faut ici aussi parler d'une image de la ville dans laquelle s'incarnaient au Moyen Age à la fois des réalités matérielles et des représentations mentales. Il s'agit des murailles. L'Antiquité avait légué à la ville médiévale les murailles souvent élevées, comme à Rome au III^e^ siècle, pour se défendre contre les invasions barbares. Mais la plupart de ces murailles étaient plus ou moins en ruine. Les hommes du Moyen Age réparèrent ou, le plus souvent, élevèrent de nouvelles murailles, non seulement comme

protection, mais surtout parce que la muraille était le symbole par excellence de la ville. Une vraie ville devait être entourée de murailles. Lorsque les villes obtiendront une personnalité juridique et se serviront de sceaux, la muraille sera souvent le signe représenté sur le sceau. L'importance conférée à la muraille entraîna un intérêt particulier pour les portes. Elles furent les lieux de passage des hommes, des bêtes et des denrées, matérialisant une dialectique de l'intérieur et de l'extérieur, qui a été essentielle pour le Moyen Age chrétien et qui a laissé une trace profonde dans toute l'Europe. L'intérieur à la fois territorialement, socialement, spirituellement, fut privilégié par rapport à l'extérieur. « Intérioriser » devint une tradition, une valeur de l'Europe.

• Villes épiscopales

Le premier type de ville qui s'était imposé dans l'Europe médiévale fut la ville épiscopale. La présence d'un évêque fut même le signe urbain par excellence, car l'évêque était le chef obligatoire de tout groupe humain d'une certaine importance, et le responsable des rites de la nouvelle religion qui se faisaient essentiellement dans les églises, à l'intérieur des villes. Cette constitution d'une population urbaine de chrétiens, de fidèles, prit un visage particulièrement révolutionnaire et spectaculaire par l'urbanisation des morts. Le cadavre n'étant plus, comme pour les Anciens, un objet d'horreur, le christianisme rapatria en ville les cimetières et en fonda de nouveaux. La ville des morts se situa à l'intérieur de la ville des vivants.

• Les « grandes » villes

Pour la période centrale du XIII^{e} siècle, l'essor urbain vit la multiplication de villes petites et moyennes et l'élargissement d'un petit nombre de grandes villes. Nous ne devons pas imaginer les villes de l'Europe latine au Moyen Age sur le modèle des métropoles modernes ou des grandes villes de l'Orient byzantin ou musulman. Une ville importante en Occident avait de 10 000 à 20 000 habitants. Sortaient de l'ordinaire Palerme et Barcelone, à environ 50 000 habitants ; Londres, Gand, Gênes et, en territoire musulman, Cordoue, avec environ 60 000 habitants. Bologne avait sans doute de 60 000 à 70 000 habitants, Milan, 75 000. Seules Florence et Venise atteignaient et peut-être dépassaient 100 000 habitants ; et la plus grande ville fut incontestablement Paris dont on a pu démontrer qu'elle contenait sans doute, vers 1300, 200 000 habitants.

• La littérature urbaine

Ce succès et ce prestige des villes alimentèrent une littérature qui eut aussi, dans les limites de la circulation des manuscrits, un grand succès. Ce furent les chroniques urbaines, les louanges des villes. A une époque où il n'y avait pas d'admiration ni des montagnes, ni des côtes, et où la notion même de paysage n'existait pas, ce que la géographie offrait à l'admiration des Européens du Moyen Age, c'étaient des villes. L'admiration pour les villes tenait compte de leur population nombreuse, de leurs activités économiques importantes, de la beauté de leurs monuments, de la diversité des métiers, de la diffusion de la culture, du nombre et de la beauté des églises, de la fertilité du territoire, car la ville était le centre dominateur des campagnes ; et enfin de l'évocation d'un passé souvent légendaire, de mythes de fondation et de héros fondateurs, comme en avait connu l'Antiquité, que sur ce point le Moyen Age renouvelait. La ville fut l'une des voies par lesquelles s'ébaucha un sens de l'histoire, une historiographie européenne. La ville fut avec les abbayes les principaux sujets d'une historiographie balbutiante. De ces louanges de villes, la plus remarquable, la plus exemplaire fut sans doute le traité (en latin) des « Merveilles (*magnalia :* grandes choses) de la ville de Milan » du pédagogue milanais Bonvesin de La Riva (1288).

• Les capitales

En dehors d'une classification par importance démographique, les villes constituèrent une hiérarchie définie par la politique. Deux types de villes s'affirmèrent de ce point de vue. Le premier fut celui des capitales, résidences d'une entité politique supérieure. Très peu de villes atteignirent au Moyen Age le statut de capitale. De plus, la notion de capitale était différente à l'époque médiévale et à l'époque moderne. Prenons le cas de Londres. L'excellent ouvrage de G.A. Williams (1963) parlant de Londres au Moyen Age a pour sous-titre : « De commune à capitale ». Pourtant, ce que les hommes du Moyen Age considéraient comme le siège de la capitale, c'était seulement la *City of Westminster*. Le cas de Rome est différent et plus étonnant. Bien que Rome ait été le siège normal de la papauté, quoique le pape en ait été souvent chassé par les Romains, et que son siège à Rome fût le Vatican, et la cité léonine entourée de murs qu'avait fait élever au IX^{e} siècle Léon IV, Rome ne fut appelée au Moyen Age *caput mundi* – c'est-à-dire capitale – que selon l'usage de la chancellerie impériale considérant que Rome où devait être couronné l'empereur était restée la capitale de l'Empire et même de la Chrétienté. La principale

réussite fut celle de Paris ; mais Paris ne dut son succès qu'à l'action patiente de la dynastie capétienne à partir de 987, et surtout grâce à la propagande de l'abbaye royale de Saint-Denis, nécropole des rois de France. Encore les chroniques de Saint-Denis, matrices de l'esprit national français, donnaient le titre de capitale aussi bien à Saint-Denis même qu'à Paris. En réalité, la capitale fut le couple Paris-Saint-Denis. Les capitales de l'Europe ne sont pas des réalités médiévales, sauf exception. Et la Chrétienté elle-même n'eut pas vraiment de capitale, même Rome.

• Les villes-États

L'autre type de ville évoluée fut le cas de villes qui se dilatèrent jusqu'à former des États. Ce fut le cas essentiellement en Italie. Yves Renouard a distingué trois phases dans l'évolution des villes italiennes du X^e^ au XIV^e^ siècle. Ce fut d'abord l'établissement d'une commune aristocratique accaparant le pouvoir au détriment du comte et de l'évêque, puis le recours – face aux divisions en factions de l'aristocratie au pouvoir (la principale opposition fut celle bien connue entre Guelfes et Gibelins) – à un étranger doté de pouvoirs limités, le podestat. Enfin, le gouvernement des métiers et corporations de l'élite marchande et artisanale, le « peuple gras » qui se heurta à la contestation croissante du menu peuple. Partout, en particulier à Gênes, à Milan, à Florence, à Venise, et même à Rome, le pouvoir se manifesta par une lutte incessante entre clans, entre grandes familles. Surtout, la politique de ces grandes familles et des conseils qu'elles dominaient aboutit à la transformation des territoires entourant ces villes en possessions dominées. C'est l'amorce de l'évolution de ces villes en villes-États. Les plus beaux exemples en furent Venise, Milan et Florence. Mais l'Italie urbaine fut, dans l'Europe médiévale des villes, un cas limite et une exception. En Italie par exemple, les nobles résident dans les villes alors que dans le reste de l'Europe, ils habitent leurs châteaux à la campagne, même s'ils ont, pour les plus riches, une résidence secondaire en ville.

• Villes et féodalité

On a souvent opposé le phénomène urbain médiéval au phénomène féodal, et on a vu dans la ville médiévale un ferment destructeur de la féodalité, un élément étranger et hostile à la féodalité. Rodney Hilton a, entre autres, bien montré, pour la France et pour l'Angleterre, combien les villes médiévales non seulement composaient avec les structures féodales générales, mais en faisaient

partie. Il faut en effet bien voir que ce que le Moyen Age a légué à l'Europe, même si le système féodal a été pour l'essentiel ruiné par la Révolution française, c'est une économie et une société fondées sur des rapports ville/campagne selon lesquels, plutôt que l'antagonisme culturel, c'est la complémentarité et l'exploitation des campagnes par les villes qui l'emportent. Les villes se développent grâce à l'immigration d'un certain nombre de paysans. Les villes médiévales sont habitées par des paysans plus ou moins récents. Le développement de l'activité artisanale et économique des villes est alimenté par les surplus agricoles. Le gouvernement de la ville évolue d'une situation de type proprement seigneurial à des nouvelles formes de gouvernement qui s'intègrent dans les structures féodales.

La personnalité de la ville européenne

Ce qui caractérise la ville médiévale et qui se retrouvera dans l'Europe moderne, c'est surtout la constitution d'un type de société et de gouvernement qui, tout en s'accommodant des structures féodales, manifeste de notables différences et subit une évolution spécifique. Le point de départ de cette évolution se situe au XI^{e} siècle et aboutit à la fin ou tout au moins à la limitation considérable de la domination sur la ville des évêques qui avaient accaparé des fonctions civiles, et des comtes qu'y avaient plus ou moins établis les empereurs. Souvent d'ailleurs, les évêques occupaient eux-mêmes officiellement les fonctions de comte. Les révoltes furent le plus souvent pacifiques, mais, dans quelques cas, se firent par la violence comme l'assassinat par la populace révoltée du comte-évêque de Laon en 1116. Le plus souvent, les seigneurs octroyèrent aux citadins des privilèges sous forme de coutumes et de franchises. Ce que réclamaient souvent ces citadins et qu'ils n'obtinrent pas toujours, c'était une forme d'autogouvernement appelée *commune*. L'historiographie traditionnelle a installé le mythe d'un mouvement communal, alors que, sauf en Italie, cette obtention de quasi-indépendance de la part de citadins fut rare. En revanche, les « coutumes » de Lorris, en 1155, servirent de modèles à de nombreuses villes du domaine royal français. Le comte de Toulouse accorda des « libertés » aux Toulousains en 1147, et l'élection de consuls aux Nîmois en 1198 ; l'archevêque d'Arles accepta un consulat et une constitution municipale

dans la ville en 1142 et 1155 ; en Angleterre, Henri I^er accorda des coutumes à Newcastle-upon-Tyne entre 1100 et 1135 ; Henri II donna un privilège royal à Londres en 1155, et une charte à Dublin en 1171-1172 ; en Italie, l'empereur Frédéric Barberousse, vaincu par les villes de la Ligue lombarde, dut leur reconnaître des libertés à la paix de Constance en 1183. Le roi d'Aragon octroya aux habitants de Barcelone l'exemption de toute taxe sur les marchandises en 1232.

Ce gouvernement des citadins par eux-mêmes a laissé entre autres deux traces profondes de longue durée dans les villes européennes. La première, c'est le recours à des *juristes*, à des hommes de loi, dont la plupart n'ont pas une culture juridique importante, qui ne sera acquise que plus tard, dans les universités, mais ils ont reçu une formation à la fois théorique et pratique dans des écoles urbaines très proches des problèmes quotidiens des gens de la ville. Certes, ce mouvement engendrera une Europe de la chicane et de la bureaucratie. Mais elle fera passer dans les mœurs les applications du grand mouvement juridique qui bouleverse le droit en chrétienté aux XII^e et XIII^e siècles par une combinaison de renouveau du droit romain, d'élaboration du droit canonique (se réservant les importants domaines de l'usure et du mariage) et de mise par écrit des coutumes féodales orales.

La seconde trace est celle de l'*impôt*. Les redevances pesant sur les hommes et les femmes sont au Moyen Age de nature différente. Il y a les redevances pesant sur les paysans. Ce sont des impositions proprement féodales. Il y aura, mais ils n'apparaissent qu'à peine au cours du XIII^e siècle, les impôts levés par les monarchies en train de se constituer en États modernes ; et ces impôts royaux, nous dirions aujourd'hui étatiques, ont très vite soulevé de la part des habitants des villes des oppositions farouches qui n'ont pas disparu aujourd'hui. Enfin, la couche la plus importante d'impositions fut celle des redevances instituées et levées par les villes parmi lesquelles les principales furent les *tailles*. C'est essentiellement en ville que se constitua une Europe de l'impôt. Cet impôt était destiné à financer des œuvres que nous appellerions d'utilité publique et qui, effectivement, au XIII^e siècle renvoyaient aux doctrines scolastiques prônant la recherche du bien commun. Malheureusement, ce monde de l'impôt fut aussi très tôt celui de l'inégalité et de l'injustice.

L'époque de l'égalité des citadins liés par un serment entre égaux, ce que devait précisément être le serment de commune, à supposer qu'il ait existé, n'eut qu'un temps. Des inégalités plus ou moins grandes marquèrent rapidement la société urbaine plus ou moins autonome. Il se forma donc ce que nous appelons

aujourd'hui des notables ou des élites urbaines. Les membres de ces élites se distinguaient de plus en plus par la fortune. Cette fortune était constituée par des biens meubles et immeubles, par de l'argent liquide ou, à l'instar des églises, investie dans des œuvres de métal précieux. La hiérarchie urbaine tint compte également de l'ancienneté de la notoriété familiale. Sans qu'il s'agisse de lignages seigneuriaux, il se constitua des généalogies bourgeoises, et des citadins de peu de ressources, mais descendant d'un ancêtre ayant laissé nom et réputation, pouvaient être membres de ces élites. Enfin, certains métiers, en dehors même des profits qu'ils pouvaient apporter à ceux qui les pratiquaient, valaient à ceux-ci considération. A côté de l'argent des affaires, l'honneur d'une profession pouvait être le fondement d'une distinction au sein de la société urbaine. Cette notabilité pouvait en particulier résulter d'un savoir juridique et de fonctions qui le mettait au service de la ville et des bourgeois. Dans ce monde de professions fondées sur une activité artisanale ou commerciale ou sur une pratique juridique, l'ancien système de valeurs des métiers évolua de façon significative. Le nombre de métiers considérés comme illicites, et pour cette raison condamnés par l'Église, diminua. Ainsi le métier d'aubergiste, considéré comme vil depuis l'Antiquité, fut réhabilité. Il ne resta guère finalement que l'usure et la prostitution pour être absolument condamnées ; encore l'usure, comme on verra, se réduisit rapidement à des pratiques limitées et d'importance secondaire, telles que le prêt à la consommation essentiellement pratiqué par les juifs. Et même la prostitution fut tolérée sinon encouragée.

L'Église admettait la prostitution comme résultant du péché originel et de la faiblesse de la chair humaine. De plus, ce que Georges Duby a appelé le « mâle Moyen Age » était moins choqué que d'autres sociétés par une pratique fonctionnant au bénéfice des hommes et au détriment des femmes. Le pieux et rigoriste Saint Louis voulut bannir la prostitution de son royaume et en particulier de sa capitale, Paris, au XIII^{e} siècle. Son entourage, y compris l'évêque de Paris, lui fit comprendre que ce serait là non seulement une entreprise vaine, mais contraire à l'ordre social. La prostitution fut un moyen de contrôler les excès d'un monde où les célibataires étaient nombreux, clercs ou jeunes privés de femme. L'Église s'efforça toutefois d'humaniser et d'évangéliser le monde des prostituées âgées ou repenties. A partir du XII^{e} siècle, épouser une prostituée devint une œuvre méritoire. L'Église fonda l'ordre féminin de Marie-Madeleine dont les monastères accueillirent les prostituées. A l'égard de la prostitution, les comportements paraissent avoir différé entre Europe du Nord et Europe méridionale. Dans les villes du Nord, on semble avoir montré une assez grande

tolérance à l'égard des « fillettes » et des maquerelles. Mais, dans certaines villes, leur étaient imposés le port de vêtements spéciaux et l'interdiction d'avoir les mêmes ceintures et les mêmes bijoux que les bourgeoises. Dans la Chrétienté méridionale, la tolérance fut encore plus grande, car des lupanars étaient entretenus par les municipalités qui tiraient profit des loyers, des rentes et des amendes. Avec l'essor de l'artisanat, la multiplication d'« ouvrières » pauvres développa la prostitution. Certains métiers, sans être taxés d'illicites, furent suspects, en particulier le service des étuves, maisons de bains, qui répondaient au souci des hommes du Moyen Age épris de propreté, mais qui employaient des femmes qui, comme aujourd'hui les masseuses dans certains pays, étaient aussi des prostituées. Le mouvement de tolérance, lié à l'évolution des sociétés urbaines, amena quelques canonistes du XIII^{e} à légitimer la prostitution à certaines conditions. Elle devait être pratiquée pour des raisons de pauvreté et comme moyen d'existence et non pour le plaisir. Les fillettes ne devaient pas avoir recours à la tromperie grâce, par exemple, à un maquillage outrancier. La prostitution entrait de plus en plus dans la réglementation habituelle des métiers. Ainsi naquit une Europe de la prostitution toujours en question aujourd'hui.

La hiérarchie des métiers urbains

L'inégalité à l'intérieur de la société urbaine apparut surtout dans le domaine des métiers qui assumèrent peu à peu l'essentiel du pouvoir dans la ville. En Italie, où l'organisation professionnelle fut la plus forte, il y eut un clivage important entre les « arts majeurs » et les « arts mineurs » (le latin *ars* désignait un métier). A Florence, où le système fut le plus perfectionné, se distinguent non seulement 11 arts majeurs groupant les riches marchands et de plus nombreux arts mineurs formés par les artisans, mais la prééminence est réservée aux 5 premiers des 11 arts majeurs qui comprenaient les seuls hommes d'affaires à rayon d'action international : les arts de Calimala, c'est-à-dire des grands importateurs-exportateurs, du change, de la laine, de Por Santa Maria, c'est-à-dire de la soie, des médecins, épiciers et merciers réunis en un seul « art » faisant commerce de tous les produits appelés épices, dont un manuel de l'époque énumère 288 sortes différentes. Les élites urbaines formèrent ce qu'on a appelé d'un terme contesté le « patriciat ». Ce qui est sûr, c'est que les plus

riches et les plus puissants de ces notables dominèrent les villes médiévales, et ce furent des marchands. Il ne faut pourtant pas oublier qu'à l'origine de la fortune des villes médiévales il y eut non pas le commerce, mais l'industrie. Le phénomène est particulièrement net dans l'autre région d'Europe qui fut avec l'Italie du Nord et du Centre le grand territoire d'essor urbain médiéval, la Flandre. Posant la question « marchands ou tisserands ? », l'historien belge Charles Verlinden a justement affirmé : « C'est l'industrie qui est la cause première de la transformation démographique dont la naissance et le développement des villes flamandes sont la conséquence. Le commerce y est né de l'industrie, et non le contraire. »

L'industrie, c'est la draperie. Une Europe du textile a engendré une Europe des marchands. Mais, avant de parler des marchands, il faut mettre encore davantage en valeur la ville médiévale qui fut l'acteur essentiel de la dynamique de l'Europe.

La ville européenne, Jérusalem ou Babylone ?

L'imaginaire jouant toujours sous la forme symbolique un rôle essentiel au Moyen Age, c'est à l'intérieur de l'imaginaire biblique que se livra, au XII^e^ siècle, la lutte pour ou contre la ville. Deux déclarations exemplaires peuvent la résumer. Quand le monde des maîtres et des étudiants dont on parlera plus loin peupla de plus en plus Paris, saint Bernard, champion de la culture monastique dans la solitude, vint à Paris pour crier aux maîtres et aux étudiants sur la Montagne Sainte-Geneviève : « Fuyez du milieu de Babylone, fuyez et sauvez vos âmes, volez tous ensemble vers les villes du refuge, c'est-à-dire les monastères. » Quelques décennies plus tard, en revanche, l'abbé Philippe de Harvengt écrit à un jeune disciple : « Poussé par l'amour de la science, te voilà à Paris et tu as trouvé cette Jérusalem que tant désirent. » Au XIII^e^ siècle, la ville Jérusalem a refoulé la ville Babylone, même si à la fin du Moyen Age les tares urbaines apparaîtront.

Ville et démocratie ?

Parmi ces tares, l'inégalité sociale est une des plus visibles. Au peuple « gras », celui des marchands et des membres des arts majeurs, s'oppose le peuple des « menus ». Les « gras » constituent les conseils qui gouvernent la ville sous la direction de consuls, dans l'Europe méridionale, et d'échevins, dans l'Europe septentrionale. Pourtant, la ville médiévale n'est pas seulement un centre d'impulsion économique qui, par son artisanat, ses marchés et ses bancs de changeurs qui vont devenir des banquiers, anime l'essor économique de l'Europe, mais, du point de vue social, elle ébauche un modèle de démocratie, malgré l'accroissement des petits, et surtout des pauvres, dont le nombre ne cesse de grossir. Il reste que, comme l'a bien dit Roberto Lopez, comparant la ville médiévale européenne à la ville byzantine, prolongement de la ville antique, à la ville musulmane qui n'a jamais su trouver d'unité face à l'*umma*, la communauté des fidèles qui débordait les villes, face à la ville chinoise qui n'a pas de centre, de personnalité, ni d'autonomie, « l'expérience urbaine européenne a été, dans l'ensemble, plus intense, plus diversifiée, plus révolutionnaire, et, osons dire, plus démocratique que partout ailleurs ». Cette ville européenne a été la marque du progrès historique dans toute l'Europe. La naissance et le développement de villes à partir de noyaux urbains liés soit au pouvoir seigneurial (bourgs), soit à une activité commerciale primitive (le modèle en est le *grod* en Pologne et dans les pays slaves), se sont répandus dans toute la Chrétienté européenne et en ont été la marque et le moteur. C'est vrai pour les pays celtes, les pays germaniques, les pays scandinaves, les pays hongrois, les pays slaves. Et le poids de ces territoires, peu à peu intégrés dans l'Europe, a dépendu en grande partie du poids des villes. L'urbanisation a été moins puissante, les grandes villes ont été moins nombreuses et moins fortes en allant vers l'est et le nord de l'Europe, mais l'urbanisation comme phénomène de croissance et de puissance s'est réalisée partout. Seules l'Islande et la Frise ont échappé à cette floraison urbaine.

Définition de la ville et du citadin dans l'Europe médiévale

J'emprunterai à deux historiens français une définition de la ville européenne médiévale et du citadin médiéval.

Selon Jacques Rossiaud, « la ville médiévale, c'est d'abord une société foisonnante, concentrée sur un petit espace au milieu de vastes étendues faiblement peuplées. C'est ensuite un lieu de production et d'échanges où se mêlent l'artisanat et le commerce alimentés par une économie monétaire. C'est aussi le centre d'un système de valeurs particulier d'où émergent la pratique laborieuse et créatrice du travail, le goût pour le négoce et l'argent, le penchant pour le luxe, le sens de la beauté. C'est encore un système d'organisation d'un espace clos de murailles où l'on pénètre par des portes et chemine par des rues et des places, et qui est hérissé de tours. Mais c'est aussi un organisme social et politique fondé sur le voisinage, où les plus riches ne se constituent pas en hiérarchie, mais forment un groupe d'égaux – assis côte à côte – gouvernant une masse unanime et solidaire. Face au temps traditionnel, encadré et scandé par les cloches régulières de l'Église, cette société laïque urbaine a conquis un temps communautaire que des cloches laïques marquent dans l'irrégularité des appels à la révolte, à la défense, à l'aide ».

J'ajouterai que, plutôt que d'urbanisme, je parlerais volontiers d'une esthétique urbaine médiévale, d'une construction de la ville comme œuvre d'art.

Cette image de la ville médiévale est sans doute quelque peu idéalisée quant à la vision d'une société égalitaire. On a vu se former une élite dominante qui institue l'injustice, surtout dans le domaine de la fiscalité, et qui écrase une masse, sans cesse s'accroissant, de pauvres. C'est l'Europe de la misère urbaine. Mais il est vrai que le modèle bourgeois est – dans l'idéal – égalitaire et vise en tout cas à une hiérarchie horizontale et non verticale comme dans la société rurale et seigneuriale. Dans ce monde, seul le mythe de la Table ronde a fait rêver d'un groupe d'égaux autour d'une table qui abolit les hiérarchies, à l'exception d'un chef, le roi Arthur. Mais c'est un rêve d'égalité aristocratique. L'égalité bourgeoise est un principe violé dans la réalité, mais c'est le fondement théorique d'une égalité faisant pendant au seul modèle médiéval égalitaire : la communauté monastique où chaque moine au chapitre a une voix égale, matérialisée par une fève blanche ou noire, pour le oui ou pour le non.

C'est à Jacques Rossiaud encore et à Maurice Lombard que je demande un portrait du citadin.

S'il y a « un homme médiéval », l'un de ses principaux types, c'est le citadin. « Quoi de commun », se demande Rossiaud, « entre le mendiant et le bourgeois, le chanoine et la prostituée, tous citadins ? Entre l'habitant de Florence et celui de Montbrison ? Entre le néo-citadin des croissances premières et son descendant du XV^{e} siècle ? Si leurs conditions sont dissemblables, comme

leurs mentalités, le chanoine croise forcément la prostituée, le mendiant et le bourgeois. Les uns et les autres ne peuvent s'ignorer et s'intègrent dans un même petit univers de peuplement dense qui impose des formes de sociabilité inconnues au village, une façon de vivre spécifique, l'usage quotidien des deniers (menue monnaie) et, pour certains, une obligatoire ouverture sur le monde. »

Ce marchand-citadin médiéval, Maurice Lombard voit aussi en lui « un homme du réseau qui lie les différents centres entre eux, un homme ouvert sur l'extérieur, réceptif aux influences arrivées par les routes qui aboutissent à sa ville et qui viennent d'autres villes, un homme qui, grâce à cette ouverture et à ces apports continus, crée ou tout au moins développe, enrichit ses fonctions psychologiques et dans un certain sens prend par confrontation plus nettement conscience de son moi »…

Le citadin est le bénéficiaire d'une culture communautaire, forgée par l'école, la place publique, la taverne, le théâtre (d'abord renaissant dans les monastères et les églises, puis à partir du XIII^{e} siècle sur les places des villes, comme *Le Jeu de la Feuillée* d'Adam de La Halle représenté à Arras en 1288) et la prédication.

La ville a aussi contribué à l'émancipation du couple et de l'individu. La structure familiale y évolue en fonction de l'évolution de la dot qui, en milieu urbain, se constitue essentiellement de biens meubles et d'argent. La ville est une personne, formée de personnes qu'elle façonne. L'Europe urbaine en garde encore bien des traits fondamentaux.

II. La réussite commerciale : l'Europe des marchands

Siècle des villes, le XIII^e siècle est aussi d'ailleurs, d'une façon étroitement liée à l'essor urbain, le siècle du réveil et de l'essor commercial.

• Marchand italien et marchand hanséate

La reprise et le développement du grand commerce aux XII^e et XIII^e siècles s'inscrivent à l'intérieur de ce qu'on a appelé, non sans exagération, une « révolution commerciale ». Une paix relative s'établit en chrétienté. Derrière l'épisode militaire des croisades, qui n'est qu'une façade épique à l'extérieur de l'Europe, s'intensifie en Chrétienté un commerce pacifique. Trois grands foyers s'individualisent où l'activité commerciale de l'Europe tend à se concentrer. Les deux pôles du commerce international étant la Méditerranée et le Nord, c'est aux avancées de la Chrétienté vers ces deux centres d'attraction, musulman au sud, slavo-scandinave au nord, que se constituent deux franges de puissantes citées commerciales. En Italie et, à moindre degré, en Provence et en Espagne, dans

l'Allemagne du Nord. D'où cette prédominance de deux marchands, l'italien et l'hanséate. Mais entre ces deux domaines s'établit une zone de contacts dont l'originalité est qu'à sa fonction d'échanges, entre les deux aires commerciales, elle ajoute très tôt une fonction productrice industrielle. C'est l'Europe du Nord-Ouest : Angleterre du Sud-Est, Normandie, Flandre, Champagne, pays mosan et bas-rhénan. C'est le grand centre de la draperie, la seule région de l'Europe médiévale avec l'Italie du Nord et du Centre pour laquelle on peut parler d'industrie.

• Le marchand européen itinérant

Le marchand européen médiéval est d'abord un marchand itinérant, handicapé par le mauvais état des routes, les défauts des moyens de transport des marchandises, l'insécurité, et plus encore peut-être les taxes, les droits, les péages de toutes sortes levés par d'innombrables seigneurs, cités, communautés, au passage d'un pont, d'un gué ou pour le simple transit sur leurs terres. Le seul progrès notable de ce commerce terrestre au XII^{e}-XIII^{e} siècle est la construction de nombreux ponts sur les rivières. Une réalisation particulièrement importante et audacieuse fut la construction en 1237 du premier pont suspendu qui ouvrit par le Gothard la voie la plus courte entre l'Allemagne et l'Italie. Mais les voies commerciales préférées furent les voies d'eau, fluviales et maritimes. Les deux voies fluviales les plus importantes furent celles du Pô et de ses affluents et la voie rhodanienne prolongée vers la Moselle et la Meuse. Enfin, le chevelu des rivières flamandes complété, à partir du XII^{e} siècle, par tout un réseau artificiel de canaux ou *vaarten* et de barrages-écluses ou *overdraghes* est à la révolution commerciale du XIII^{e} siècle ce que sera à la révolution industrielle du XVIII^{e} le réseau des canaux anglais. Le transport médiéval essentiel fut le transport maritime malgré la peur que, monde des monstres bibliques et des naufrages (saint Paul avait été un grand naufragé), symbole de danger et de tribulations (on imagine et représente la nef de l'Église ballottée par les flots), la mer inspire aux hommes du Moyen Age. Au milieu de ces peurs, une Europe de la mer naît au Moyen Age. Les progrès y furent lents mais décisifs. Augmentation de la capacité des navires qui atteignent dans les flottes italiennes et notamment vénitiennes un tonnage d'un millier de tonneaux. Progrès du XIII^{e} siècle dus à la diffusion du gouvernail d'étambot, de la voile latine, de la boussole et de la cartographie. Mais ce commerce reste lent, son principal mérite est d'être d'un coût infiniment moins élevé que par terre.

• Les foires de Champagne

A la fin du XII^e^ et au XIII^e^ siècle, le grand événement commercial qui manifesta les progrès de la révolution marchande et le caractère européen de cette révolution, ce fut l'essor des foires de Champagne. Ces foires se tenaient à Lagny, à Bar-sur-Aube, à Provins et à Troyes. Et elles se succédaient tout au long de l'année : à Lagny en janvier-février ; à Bar en mars-avril ; à Provins, la foire de mai se tenait en mai-juin ; à Troyes, la foire de la Saint-Jean en juillet-août ; à Provins à nouveau, la foire de la Saint-Ayoul en septembre-novembre. Et, enfin, à Troyes encore la foire de la Saint-Remi en novembre-décembre. Il y avait ainsi un marché quasi permanent du monde occidental en Champagne. Les marchands et les habitants des villes de foires jouissaient de privilèges importants, et le succès de ces foires est intimement lié à la croissance du pouvoir des comtes de Champagne et au libéralisme de leur politique. Sauf-conduits, exemptions de taxes, tonlieux, banalités, institution d'une police des foires contrôlant la légalité et l'honnêteté des transactions, garantissant les opérations commerciales et financières. Des fonctionnaires spéciaux, les gardes des foires, qui assuraient ces fonctions publiques furent le plus souvent des marchands, puis à partir de 1284 des fonctionnaires royaux. On a pu dire que ces foires ont joué « le rôle d'une *clearing-house* embryonnaire », l'usage s'étant répandu d'y régler les dettes par compensation. On voit par cet exemple que l'économie marchande ne peut se développer qu'avec l'aide et sous le contrôle de pouvoirs politiques. Aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, l'activité commerciale s'organisa autour de contrats et d'associations, mais ces associations n'étaient en général valables que pour une série limitée de contrats et pour une période limitée. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'apparurent de véritables maisons commerciales.

Problèmes monétaires

Ce commerce international avait besoin d'un instrument monétaire plus puissant et mieux diffusé que les nombreuses monnaies féodales. Le besant byzantin joua ce rôle jusqu'au XII^e^ siècle, mais ne fut plus en état de le jouer quand le commerce européen se développa davantage. L'Occident reprit alors la frappe de l'or que Charlemagne avait abandonnée. Si la France frappe à partir de

1266 des écus d'or, ce sont les grandes villes commerciales italiennes qui prennent la tête du mouvement. A partir de 1252, Gênes frappe régulièrement des deniers d'or, et Florence ses florins. A partir de 1284, Venise frappe ses ducats d'or. Malgré le prestige et le large usage des florins et des ducats, la multiplicité des monnaies demeura un des principaux goulots d'étranglement de l'économie médiévale. Le système féodal se caractérisait par la fragmentation. La circulation monétaire en fut affectée, et l'absence, sinon de monnaie unique, du moins d'un petit nombre de monnaies d'usage international limita la prospérité de l'Europe commerciale médiévale.

L'Europe des marchands

A mesure que le marchand itinérant cède de plus en plus la place au marchand sédentaire, il pratique ses affaires par l'intermédiaire d'un ensemble de comptables, de commissionnaires, de représentants et d'employés qu'on appelle les *facteurs* qui sont établis à l'étranger où ils reçoivent et exécutent les ordres des patrons sédentaires. Ainsi, se diversifie la classe des marchands. On peut, comme l'a fait Raymond de Roover pour Bruges, distinguer des prêteurs souvent appelés Lombards (c'est-à-dire Italiens) ou Cahorsins (l'Italie et la ville de Cahors étant les lieux primitifs les plus réputés du prêt international) qui sont des prêteurs sur gages d'un niveau supérieur aux prêteurs juifs à la consommation, des changeurs effectuant l'opération financière la plus fréquente au Moyen Age étant donné la multiplicité des monnaies, et enfin les cambistes qui sont des marchands banquiers. Les cambistes sont des changeurs qui ont ajouté à leurs anciennes fonctions l'acceptation de dépôts et des réinvestissements par prêts. L'Europe de la banque est née.

Comme on l'a vu, le monde des marchands est essentiellement le monde urbain, mais, même si les marchands membres de ce qu'on appelle, notamment en Italie, le « peuple », se divisent essentiellement en deux niveaux de richesse et de pouvoir, ces réalités sociales ne se confondent pas et sont plus importantes que les distinctions juridiques. Le droit de bourgeoisie, même s'il comporte des privilèges et se réduit à un petit nombre, n'a pas autant de poids dans les réalités économiques, sociales et politiques urbaines que les différences de fortune et de rôle économique et politique. Yves Renouard a affirmé à juste titre : « C'est bien

un régime de classe que la domination politique des hommes d'affaires a établi. » La domination des marchands se manifeste de multiples façons. Ils profitent de la diffusion du salariat parmi les ouvriers de l'artisanat et de l'industrie et dominent le marché du travail par la fixation des salaires. Ils dominent aussi le marché des logements : donneurs d'ouvrage, ce sont aussi des propriétaires immobiliers. Enfin, ils maintiennent leur pouvoir et entretiennent l'inégalité sociale par l'inégalité de ce que nous appellerions les impôts, le principal étant la taille, fixée par les conseils où ils sont dominants. Un texte célèbre de la seconde moitié du XIII^e^ siècle, celui du juriste Beaumanoir, dans les coutumes du Beauvaisis, exprime bien les racines de cette Europe urbaine de l'inégalité : « Beaucoup de réclamations s'élèvent dans les villes de commune au sujet de la taille, car il advient souvent que les gens riches qui gouvernent les affaires de la ville déclarent moins qu'ils ne doivent, eux et leur famille, et ils font bénéficier des mêmes avantages les autres gens riches, et ainsi tout le poids retombe sur l'ensemble des pauvres gens. » La fraude fiscale fut telle que des scandales éclatèrent parfois, comme à Arras où un membre de la célèbre famille de banquiers les Crespin « oublia » de déclarer 20 000 livres de bénéfices. L'Europe de la fraude fiscale était bien lancée.

Justification de l'argent

Au départ, et encore au XII^e^ siècle, tout marchand est plus ou moins un usurier, et l'Église le condamne, mais, quand l'usure fut pratiquement confinée aux juifs et que le pouvoir des marchands devint plus grand, l'Église justifia peu à peu les bénéfices des marchands et traça une frontière d'ailleurs assez floue entre les gains licites et les gains illicites. Certaines justifications furent liées aux techniques mêmes du commerce. L'Église accorda la perception d'une indemnité aux marchands qui avaient subi un retard ou un dommage dans le rapport de leur activité. La fonction marchande introduisit dans la mentalité et dans l'éthique européennes les notions de hasard, de risque et d'incertitude. Surtout peut-être, comme on le verra encore plus loin, la légitimation du profit du marchand se fit par la considération que ce profit était le salaire d'un travail. Mieux même, la diffusion, par l'intermédiaire de la scolastique, de la prédication, de la notion de bien commun, d'utilité commune, s'appliqua aux marchands. Ainsi, au

XIIIe siècle, le canoniste Burchard de Strasbourg déclare : « Les marchands travaillent pour le bénéfice de tous et font œuvre d'utilité publique en apportant et emportant les marchandises aux foires. »

Dès le début du XIIIe siècle, dans son manuel de confession, l'Anglais Thomas de Chobham affirme : « Il y aurait une grande indigence en beaucoup de pays si les marchands n'apportaient ce qui abonde en un lieu dans un autre où ces mêmes choses font défaut. Ainsi, ils peuvent à juste titre recevoir le prix de leur travail. » Ainsi, le grand commerce international est désormais une nécessité voulue par Dieu, il entre dans le plan de la Providence.

Le prestige et le pouvoir croissants des marchands apportèrent de grands changements dans les mentalités européennes. Comme l'a dit Michel Mollat, l'argent devint, par l'intermédiaire du marchand, « le fondement d'une société ». Pourtant, le marchand ne s'opposa pas systématiquement aux valeurs seigneuriales. Il chercha, en vivant à la manière des nobles, à se faire passer pour noble lui-même et y parvint plus d'une fois. Il chercha également en achetant des terres et en retirant des revenus de leur exploitation et de celle des paysans, à acquérir cette base fondamentale du pouvoir au Moyen Age, la terre.

L'évolution des pratiques religieuses dont on reparlera lui fournit d'autres justifications. Il accomplit largement ce que l'Église appela les œuvres de miséricorde et en particulier l'aumône. La construction des premiers hôpitaux urbains, tels que celui de Santa Maria de la Scala à Sienne, fut en grande partie son œuvre. D'autre part, l'introduction d'une dévotion aux âmes du purgatoire et l'établissement de la croyance en cette antichambre du paradis où on purgeait les péchés que n'avait pas lavés la confession lui permirent d'espérer le salut que l'Église jusqu'au XIIIe siècle refusait à tous les usuriers. Un texte du cistercien allemand Césaire de Heisterbach raconte l'histoire d'un usurier de Liège que la dévotion de sa veuve conduit au purgatoire, puis au paradis.

Particulièrement intéressant est le mécénat pratiqué par la majorité des marchands à partir du XIIIe siècle. Construction d'églises, et surtout rémunération d'artistes pour les orner (autour de 1300, le premier artiste « moderne », Giotto, fut largement récompensé par de grands bourgeois florentins commanditaires) furent une attitude de dévotion à l'égard de la ville où ils étaient installés. Ils furent aussi, semble-t-il, en majorité parmi les hommes du Moyen Age le plus tôt et le plus fortement touchés par le sens de la beauté. Ce fut l'alliance inattendue de l'argent et du beau.

Enfin, l'évolution des techniques commerciales et, en particulier, le rôle de plus en plus grand des « écritures » dans le métier des marchands-banquiers, fit

se développer chez les marchands ce qu'on a appelé une culture intellectuelle du marchand. Cette demande culturelle des marchands amena la création d'écoles secondaires urbaines comme on en voit à Gand dès 1179. Elle poussa au développement d'une laïcisation de la culture par la promotion et la diffusion de l'écriture, du calcul, de la géographie et des langues vivantes. Un Génois conseille au marchand à la fin du XIIIe siècle : « Tu dois toujours te rappeler de bien coucher par écrit tout ce que tu fais. Écris-le tout de suite avant que ce ne soit sorti de ton esprit. » Et un Florentin dira au siècle suivant : « On ne doit pas être paresseux à écrire. » Dans le domaine du calcul, une œuvre est exemplaire : c'est le traité de l'abaque (*Liber abacci*), publié en 1202 par Leonardo Fibonnacci. C'est un Pisan dont le père est officier des douanes de la République de Venise à Bougie en Afrique du Nord. C'est dans le monde christiano-musulman du commerce à Bougie, en Égypte, en Syrie, en Sicile, où il voyage pour affaires, qu'il s'initie aux mathématiques que les Arabes ont empruntées aux Indiens. Il introduit l'emploi des chiffres arabes, du zéro, innovation capitale de la numération par position, des opérations sur les fractions, du calcul proportionnel.

A la fin du XIIIe siècle, les marchands ont obtenu deux biens fondamentaux qui jusqu'alors s'excluaient l'un l'autre. Un bien matériel, un bien spirituel. Auparavant ils gagnaient de l'argent, mais ce faisant ils se damnaient, comme on le voit dans la sculpture romane : la bourse que le marchand portait à son cou l'entraînait et le faisait tomber dans l'enfer. Désormais, il peut garder son argent et, après avoir été plongé dans un plus ou moins long purgatoire, aller au paradis. Il a concilié « la bourse *et* la vie ».

Italiens et hanséates

Deux peuples dominent le monde des marchands au XIIIe siècle. Les Italiens au sud, dans l'aire méditerranéenne, les Allemands au nord, des îles Britanniques et de la Flandre à la mer Baltique. Si les Italiens sont impressionnants par leur présence dans le monde byzantin et sur les franges du monde musulman, et par leur activité croissante en Flandre, l'expansion commerciale sans doute la plus remarquable est celle des marchands hanséatiques. Ils sont les héritiers des marchands du Haut Moyen Age, Frisons, puis Flamands, mais avec un bien plus

grand dynamisme et une bien plus grande quantité de marchandises. Tiel, sur le delta du Rhin, a cédé au XII^e^ siècle la première place à Utrecht, fréquentée, outre les Flamands et les Frisons, par les Rhénans, les Saxons, les Danois et les Norvégiens. Bruges était devenue le centre commercial le plus important des Pays-Bas. Ces marchands importaient et réexportaient le vin du Rhin, grand concurrent du vin français en Europe, des articles métalliques, des pierres précieuses, des étoffes de luxe jusqu'à celles de Constantinople, des armures de Mayence. L'essor le plus spectaculaire fut celui des marchands de Cologne, trafiquant aussi bien vers les îles Britanniques à l'ouest que vers le Danemark à l'est. Leur succès fut particulièrement grand en Angleterre où ils obtinrent, au plus tard en 1130, le droit de séjourner à Londres et où ils acquirent une maison sur la Tamise en amont du pont de Londres, le Gildhall, dont ils firent leur centre d'affaires. En 1157, le roi Henri II avait accordé sa protection spéciale aux Colonais. Au nord-est, le commerce dans la Baltique était aux mains des marins-paysans de Gotland où ils firent la fortune de Novgorod en Russie. Des marchands russes se signalaient aussi dans la Baltique et au Danemark où ils rencontraient davantage de Prussiens et d'Estoniens que d'Allemands. Le paysage commercial changea avec l'essor des villes. La naissance et le développement de la Hanse germanique sont étroitement liés au mouvement urbain.

Philippe Dollinger a bien expliqué le processus qui conduisit à l'affirmation, sous la poussée des marchands, des villes hanséatiques au XIII^e^ siècle. En voici le schéma général : « Accroissement de population de certaines agglomérations favorablement situées, par l'immigration d'artisans ruraux et par l'établissement permanent de marchands ; réunion, dans une même enceinte fortifiée, d'un quartier marchand – appelé *Wiek* en Allemagne du Nord – et d'un centre administratif, ecclésiastique ou laïc, plus ancien ; formation d'un droit uniforme et particulier à la ville, attentif aux questions foncières et commerciales ; création de la communauté des bourgeois souvent par serment ; influence prépondérante des marchands dans cette communauté, parfois groupés en une guilde ; accaparement de la direction de la cité par les familles les plus riches ; autonomie croissante de la ville envers le seigneur du lieu ; et enfin développement d'organes administratifs aux mains des bourgeois. » Le Conseil (*Rat*) devint à l'extrême fin du XII^e^ siècle l'assemblée dirigeante de la ville désormais constituée. Dans ce processus, il faut souligner l'importance de la formation d'un droit urbain dont les stipulations furent rédigées pour l'essentiel à partir du XIII^e^ siècle. Parmi les modèles juridiques qui eurent la plus grande

influence, il faut noter le droit de Dortmund qui resta la « cour supérieure » pour les appels et la jurisprudence pour les villes westphaliennes, le droit de Goslar en Saxe, et surtout le droit de Magdebourg qui devint dans l'Europe de l'Est, y compris en Pologne et dans les pays slaves, le « droit allemand ».

Le grand événement fut la fondation en 1159, par le comte de Holstein, Adolphe II de Schauenbourg, vassal du duc de Saxe Henri le Lion, de la ville de Lübeck, dont il confia la construction et le gouvernement à un « consortium d'entrepreneurs » (Fritz Rörig). Lübeck allait devenir la tête de l'empire urbain et marchand appelé la Hanse. Jusqu'au milieu du XIIIe siècle, les marchands allemands de Lübeck concoururent à la prospérité des marchands de Gotland, où ils s'établirent en nombre. L'essor de Visby, cité maîtresse de Gotland, fut fulgurant et éphémère. Au milieu du XIIIe siècle, Visby fut entourée d'un mur de pierre long de 11 200 pieds enserrant un espace au moins égal à celui de Lübeck. Les ruines de 18 églises médiévales, dont la plus grande, Sainte-Marie-des-Allemands, édifiée de 1190 à 1225, était l'église paroissiale de la communauté allemande, témoignent aujourd'hui encore de cette Europe nordique du commerce dont Visby fut la brève capitale. Lübeck remplaça et dépassa Visby dans ce rôle. Faisant construire en grand nombre des bateaux de commerce capables de rivaliser avec les galées italiennes, les *Koggen* au tonnage supérieur, elle domina un puissant réseau maritime et commercial s'appuyant sur de nouvelles villes comme Rostock, Stralsund, Stettin sur l'Oder, ville slave agrandie par des quartiers allemands, Dantzig (Gdansk) sur la Vistule, Elbing en Prusse (aujourd'hui Elblong en Pologne), dont le sceau du début du XIIIe siècle représente la plus ancienne image du gouvernail d'étambot. Elle coordonna ses activités avec l'effort de conversion et de conquête d'un nouvel ordre militaire allemand, les chevaliers Teutoniques, actifs en Prusse.

Les Lübeckois, et de façon plus générale les marchands allemands du Nord, favorisèrent la fondation en Suède de Kalmar et surtout, vers 1250, de Stockholm, et de Bergen en Norvège. L'expansion commerciale des Lübeckois et des hanséates se dirigea aussi vers l'ouest. En Angleterre, les Lübeckois et autres marchands de l'Est commencèrent à fréquenter les ports anglais : Yarmouth, Lynn, Hull, Boston, et enfin Londres. Le roi d'Angleterre Henri III reconnut, en 1266, aux marchands de Hambourg et, en 1267, à ceux de Lübeck le droit de former une association ou *hanse*, sur le modèle de la hanse des Colonais. C'est à cette occasion qu'apparut pour la première fois le terme de hanse.

Les marchands allemands obtinrent aussi une série de privilèges de la comtesse de Flandre, en 1252 et 1253. L'essor du commerce hanséatique allait connaître une progression constante jusqu'en 1356, date de la première diète générale et de la formation définitive de la hanse des villes.

Parallèlement à l'essor hanséatique s'affirmait la prospérité de Bruges « en train de devenir le marché mondial de l'Occident » (Philippe Dollinger). Bruges accueillait des marchands de toutes nationalités : Anglais, Écossais, Irlandais apportant la laine pour l'industrie drapière, Hollandais et Frisons vendant leur bétail ; et les marchands de la côte franco-anglaise de l'Atlantique, de La Rochelle à Bayonne, leur vin. Les Espagnols et les Portugais y apportaient aussi la laine et les fruits du Midi.

Délaissant plus ou moins les foires de Champagne, les Italiens s'installaient à Bruges qui devint la principale place financière de l'Europe septentrionale. A partir de la fin du XIII^{e}, les galées génoises puis vénitiennes amenaient régulièrement en convois leurs chargements d'épices dans le Zwin. De l'Italie à la Flandre et à la Baltique se constituait par le commerce maritime une économie-monde européenne.

III. La réussite scolaire et universitaire

Le XIII^e^ siècle européen des villes et du commerce fut aussi, et toujours dans le cadre urbain, le siècle de l'Europe scolaire et universitaire. On a vu que, favorisées par les bourgeois, les écoles urbaines s'étaient multipliées à partir du XII^e^ siècle. Si cette Europe des écoles « primaires et secondaires » apporta une base essentielle à l'enseignement en Europe, la création la plus spectaculaire et qui inaugura une tradition toujours vivante aujourd'hui fut celle des écoles « supérieures », dites universités. Ces écoles reçurent, à la fin du XII^e^ siècle, le nom de *studium generale,* école générale, qui indiquait à la fois un statut supérieur et un enseignement de type encyclopédique. Ces écoles se situant dans l'ambiance du grand mouvement d'organisation des métiers dans les villes se constituèrent en corporation comme les autres métiers et prirent le terme d'université qui signifiait corporation et qui apparut pour la première fois en 1221 à Paris pour désigner la communauté des maîtres et des étudiants parisiens (*universitas magistrorum et scolarium*).

Notons tout de suite une distinction que l'histoire n'a pas retenue. Les corporations universitaires du Moyen Age s'instituèrent selon deux modèles.

Dans le modèle parisien, maîtres et étudiants formaient une seule et même communauté. Dans le modèle bolonais, seuls les étudiants formaient juridiquement l'*universitas*. C'est le modèle parisien qui est seul parvenu jusqu'à aujourd'hui. L'émergence du maître universitaire dans l'Europe du XIII^e^ siècle est parallèle à celle du marchand. Le marchand, d'abord accusé de vendre le temps qui n'appartient qu'à Dieu (le bénéfice de l'intérêt vient au marchand même en dormant), puis justifié au XIII^e^ siècle pour son travail et pour son utilité, forme une sorte de couple avec le maître universitaire, lui aussi accusé au XII^e^ siècle de vendre un bien qui n'appartient qu'à Dieu, la science, et qui fut lui aussi justifié par le travail qu'il effectuait en enseignant à des étudiants qui pouvaient ainsi lui payer ses leçons. Une Europe du travail intellectuel naissait à côté de l'Europe du travail commercial.

Le maître universitaire cumulait ainsi un travail de réflexion et d'écriture, que nous appellerions aujourd'hui de recherche, et un travail d'enseignement. Pour beaucoup, leur réputation, leurs interventions dans des débats sociaux et politiques (par exemple la mendicité chez les religieux, les pouvoirs royaux, la fiscalité pontificale), ajoutaient à leur fonction un rôle qui, depuis le XIX^e^ siècle, a été en général reconnu aux intellectuels. C'est la raison pour laquelle j'ai appelé ces universitaires « les intellectuels du Moyen Age ».

Ces universitaires étaient régis par des recteurs élus par les maîtres et surveillés par le chancelier, en général nommé par l'évêque du lieu, et dont l'importance s'effaça, les universitaires acquérant peu à peu une autonomie presque complète. Les universitaires échappèrent aussi la plupart du temps aux ingérences et aux efforts de domination des pouvoirs temporels, qu'il s'agisse de ceux des villes ou des monarchies. En revanche, les universités étant des institutions d'Église, elles durent accepter les interventions pontificales. Mais celles- ci furent en général lointaines et légères. Dans certains cas, l'évêque du lieu utilisa son pouvoir théorique pour intervenir brutalement dans les affaires de l'université et y faire régner une sorte de censure. Le cas le plus spectaculaire fut la condamnation, en 1270, puis en 1277, par l'évêque de Paris Étienne Tempier de propositions tirées de l'enseignement de certains maîtres parisiens, y compris Thomas d'Aquin. Ces condamnations visaient surtout les emprunts réels ou supposés faits par des maîtres parisiens aux idées d'un commentateur arabe d'Aristote, Averroès, qui enseignait ce qu'on a appelé la théorie de la double vérité, suivant laquelle, à côté de la vérité dogmatique – dans le cas des chrétiens celle de la Bible et de l'enseignement de l'Église – était considérée comme

légitime une vérité selon la raison qui pouvait être enseignée même si elle était contraire à la vérité de l'Église.

Aristote avait été en quelque sorte le grand homme des universités du XIIIe siècle et surtout de l'université parisienne. Si ses œuvres logiques avaient été traduites depuis longtemps en latin, ce ne fut qu'au XIIIe siècle que l'on découvrit dans des traductions latines sa métaphysique, son éthique et sa politique. D'abord interdites d'enseignement dans les universités, ces œuvres qui attiraient vivement la curiosité et le désir des étudiants purent être lues dans les universités. On peut même parler d'un aristotélisme latin médiéval devenu à la mode et qui, vers 1260-1270, avait pénétré dans presque tout l'enseignement universitaire. Un maître lui aussi à la mode, le dominicain Thomas d'Aquin, en avait été un des grands introducteurs dans les universités. Mais, après 1270 environ, l'aristotélisme recula à la fois sous le coup de condamnations par des traditionalistes comme Étienne Tempier, soit au contraire sous les attaques de maîtres plus « modernes » qui lui opposaient des idées plus mystiques et moins rationalistes, tels que les franciscains Jean Duns Scot (1266-1308) et Guillaume d'Ockham (1285-1347), et le dominicain Maître Eckhart (vers 1260-1328). L'intellectualisme d'Aristote fut désormais considéré comme un obstacle à une science qui devenait expérimentale et ouverte à la libre discussion.

Les universités se constituèrent selon les disciplines en facultés. Il y avait quatre facultés, et toutes les universités les eurent théoriquement toutes les quatre, mais ce ne fut pas toujours le cas, et très souvent une faculté l'emportait par son importance sur les autres, même si celles-ci existaient. Ainsi, Bologne fut d'abord une université de droit, Paris une université de théologie, Montpellier une université de médecine. Il y avait une hiérarchie par la place dans le *curriculum* et par la dignité entre une faculté de base propédeutique, la faculté des arts où l'on enseignait les arts du *trivium* (grammaire, rhétorique, et surtout dialectique), et les arts du *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie et musique). Cette faculté fut en fait souvent dominée par les disciplines que nous appellerions aujourd'hui scientifiques. Du point de vue social, ce fut par ailleurs la faculté peuplée des étudiants les plus jeunes, les plus turbulents, les moins riches et dont seule une minorité poursuivait ses études dans une faculté supérieure. Au-dessus de la faculté des arts, deux spécialisations pouvaient attirer les étudiants soit dans la faculté de droit où l'on enseignait les deux droits, le droit civil et le droit canon, soit dans la faculté de médecine, celle-ci conférant une allure plus livresque et théorique qu'expérimentale et pratique à la

médecine. Enfin, au-dessus, s'imposait, les couronnant, la faculté suprême, celle de théologie.

La première université fut celle de Bologne, bien qu'elle n'ait reçu ses statuts du pape qu'en 1252 ; mais, dès 1154, l'empereur Frédéric Barberousse avait accordé des privilèges aux maîtres et aux étudiants de Bologne. De même, les maîtres et étudiants de Paris reçurent des privilèges du pape Célestin III en 1174 et du roi de France Philippe Auguste en 1200. Mais l'université ne reçut son statut du légat pontifical Robert de Courson qu'en 1215, et d'une bulle, très importante, du pape Grégoire IX en 1231 (*Parens scientiarum*) qui contient un éloge resté fameux de l'institution universitaire et de la théologie, cette théologie qui était devenue à l'université, selon le mot du Père Chenu, une « science ». Les universités d'Oxford, de Cambridge et de Montpellier furent fondées dans les premières années du XIII^e^ siècle. Naples fut fondée par l'empereur Frédéric II en 1224. Lisbonne en 1288, et le *Studium* de la Curie pontificale tint le rôle d'une véritable université où, comme l'a montré Agostino Paravicini Bagliani, l'optique et les sciences eurent une grande place. L'histoire des étapes de fondation de l'université de Salamanque est éclairante. Fondée comme établissement royal par le roi Alphonse IX de León, en 1218-1219, elle devint un établissement supérieur par la *carta magna* d'Alphonse X le Sage, roi de Castille, en 1254, et le pape Alexandre III lui conféra la *licentia ubique docendi* en 1255. L'historien de cette université, Antonio Garcia y Garcia, a très bien décrit les privilèges exemplaires octroyés par Alphonse X à Salamanque en 1254 : « Par la *carta magna* étaient créées une chaire de droit civil, trois de droit canonique (une de décret et deux de décrétales), deux de logique, deux de grammaire, deux de physique (médecine), un poste de bibliothécaire pour fournir les livres nécessaires aux maîtres et aux étudiants, un de maître d'orgue et un d'apothicaire. Le nombre de chaires augmenta avec le temps. Le salaire des professeurs provenait pour l'essentiel d'un tiers des dîmes du diocèse de Salamanque. Professeurs et étudiants profitaient en outre largement de bénéfices ecclésiastiques. » Le cas de l'université de Toulouse est particulier, elle fut imposée par la papauté dans sa lutte contre le catharisme comme une fondation instituée par le traité de Paris qui mit fin en 1229 à la croisade des Albigeois. Son recrutement fit l'objet d'une large publicité et de l'envoi dans toute la Chrétienté d'un texte rédigé par le grand maître anglais de l'université de Paris, Jean de Garlande, vantant le climat toulousain et les attraits de la ville, y compris ceux des Toulousaines. L'université fut très mal reçue par les gens du Midi qui y virent un instrument de domination des hommes du Nord. L'enseignement de la

théologie n'y prit pas, et ce n'est que dans la seconde moitié du XIIIe siècle que l'université se développa, en particulier dans le domaine du droit. Parmi les nouveautés de longue durée, léguées au XIIIe siècle à l'Europe par les universités nouvelles, soulignons le recours à la grève, la plus longue et la plus célèbre ayant été celle des maîtres et des étudiants parisiens de 1229 à 1231 qui eut raison de l'hostilité de l'évêque et de la reine Blanche de Castille (le jeune Louis IX y aurait manifesté pour la première fois sa résistance à sa mère en soutenant l'université qui arracha au pape la bulle *Parens scientiarum*). L'autre innovation fut l'insertion dans le calendrier des cours, qui firent l'objet d'un programme, d'un mois de vacances en été. Les vacances s'insinuaient en Europe sous un aspect quasi liturgique.

Dans la Chrétienté du XIIIe siècle pourtant habituée par l'Église à l'internationalisme, les universités frappaient par le fait qu'elles firent des maîtres et des étudiants des itinérants allant chercher le savoir à l'étranger et passant volontiers d'un pays à un autre suivant la mode ou la réputation d'une université ou d'un maître. Les plus célèbres maîtres parisiens du XIIIe siècle furent les dominicains allemand Albert le Grand et italien Thomas d'Aquin, et le franciscain italien Bonaventure.

Ce qui assura le succès des universités au Moyen Age et plus tard fut leur droit à conférer des grades valables dans l'ensemble de la Chrétienté. Ce fut une des nouvelles bases de la future Europe. Les étudiants, s'ils en avaient les ressources et les capacités, obtenaient une série de diplômes dont le plus réputé était la maîtrise en théologie acquise au bout de onze ans d'études. Le premier stade était le baccalauréat, sorte d'initiation comparable à celle que le jeune homme noble, le bachelier, acquérait en entrant dans la chevalerie. Venait ensuite le diplôme essentiel, la *licentia ubique docendi*, la permission d'enseigner partout, devenue notre *licence.* Seul le pape pouvait conférer aux universités le droit de décerner ce titre et le privilège qui en découlait. Le troisième et dernier grade supérieur était le doctorat qui faisait de ceux qui en étaient bénéficiaires des *maîtres.* Ainsi était née l'Europe des professeurs. La maîtrise universitaire était accessible aux non-nobles comme aux nobles. On connaît des maîtres universitaires fils de paysan. Robert de Sorbon, célèbre dès son époque, le XIIIe siècle, fondateur, grâce à la générosité de son ami le roi de France Saint Louis, du plus célèbre des collèges parisien, la Sorbonne, était d'origine très modeste, et son compère, le sire de Joinville, ne manquait pas une occasion de le lui rappeler. Pourtant, la formation universitaire était coûteuse, en particulier parce que les étudiants devaient pendant de longues années subvenir à leurs frais

dans une ville où les prix des chambres et de la nourriture ne cessaient d'augmenter. Aussi, les étudiants qui pouvaient aller au-delà d'une année ou deux de fréquentation des universités étaient une minorité.

Pour permettre aux étudiants doués et travailleurs de surmonter le handicap de leur origine sociale, un certain nombre de bienfaiteurs fondèrent ou subventionnèrent des maisons pour l'hébergement et l'alimentation gratuite de ce que nous appellerions des boursiers. Ce furent les collèges, dont les plus célèbres furent à Paris, après la Sorbonne, le collège d'Harcourt et le collège de Navarre fondés au tout début du XIV^e^ siècle. Les collèges hébergeaient souvent des étudiants d'une même provenance géographique ou spécialisés dans une même discipline. Ainsi, pour le XIII^e^ siècle, le collège de Sorbon accueillant des étudiants pauvres en théologie, et à Oxford, par exemple, le collège de Merton surtout consacré aux étudiants en mathématiques. Les universités, et en particulier les collèges, formèrent ainsi, à partir du XIII^e^ siècle, une classe d'une sorte d'énarques qui accaparèrent bientôt les principaux postes de pouvoir dans l'Église et auprès des autorités laïques. Comme beaucoup d'entre eux étaient spécialement formés au droit, ils constituèrent, par exemple en France, à la fin du XIII^e^ siècle, sous le roi Philippe IV le Bel un gouvernement de *légistes*. Une Europe de mandarins chrétiens s'annonçait.

La civilisation du livre

Prolongeant la renaissance du XII^e^ siècle, le XIII^e^ siècle assura un essor décisif au livre. Celui-ci avait connu un premier essor entre le IV^e^ et le VII^e^ siècle quand avait succédé au *volumen* de l'Antiquité, rouleau d'une consultation relativement malaisée, le *codex* qui introduisait la révolution de la *page* dans un manuscrit d'autant plus aisément consultable qu'en dehors des livres liturgiques il était souvent de dimensions modestes et de ce fait transportable. La diffusion du livre *codex* fut freinée par deux conditions. La première fut d'ordre socio-intellectuel. Le nombre d'hommes capables de lire était limité aux moines formés dans les couvents et disposant des seules bibliothèques de l'époque, celles des *scriptoria* monastiques. La seconde ne fut pas moins restrictive. Le livre *codex* manuscrit était fait sur du parchemin. Le nombre de peaux de veau ou plus souvent de mouton nécessaires à la confection d'un livre était très élevé,

et par conséquent les livres étaient très chers. La demande de livres s'accrut avec le nombre d'écoles urbaines et surtout des universités.

Ivan Illich a pu écrire : « Vers 1140, dans la civilisation du livre, la page monastique se referme et s'ouvre la page scolastique. » Le grand initiateur de ce nouvel art de lire fut le grand théologien et savant du couvent suburbain de Saint-Victor à Paris, Hugues de Saint-Victor. Au XIII^{e} siècle eut lieu la mise au point définitive des nouveautés matérielles et techniques qui assurèrent le nouveau visage et la nouvelle utilisation du livre. La ponctuation fut améliorée, on inséra dans le manuscrit des titres et des rubriques, les livres furent divisés en chapitres, on ajouta un index des matières classées dans l'ordre alphabétique. Plus encore, fut révolutionnaire l'abandon de la lecture à voix haute, sauf devant des auditoires choisis, pour la lecture individuelle silencieuse. Une Europe de l'individu lisant était née. En dehors de l'essor des écoles et des universités, l'apparition de nouveaux corps de métiers spécialisés dans la pratique de l'écrit comme les juristes, les progrès de l'alphabétisation parmi la noblesse, les marchands et les artisans, multiplièrent les pratiques du livre. Comme l'a dit Daniel Baloup, « le livre devient tout à la fois outil d'études profanes, de travail, de loisir et de dévotion privée ». En même temps que la forme, les contenus des livres évoluent, se diversifient. Le livre s'ouvre d'autant plus aux goûts et aux intérêts des lecteurs qu'il s'ouvre aussi aux langues vernaculaires. La mise en page des livres universitaires se distingue par des marges importantes capables d'accueillir des commentaires. Les métiers du livre se multiplient, en particulier dans le cadre des universités. Le libraire apparaît. On a besoin de plus en plus de parcheminiers, de copistes, de relieurs. Le goulet d'étranglement du prix des parchemins ne s'effacera que lentement avec la lente introduction du papier qui ne s'imposera qu'au XV^{e} siècle, où il coûtera treize fois moins cher que le parchemin.

Une autre nouveauté technique concernant le livre apparut et se développa au XIII^{e} siècle, ce fut la technique de la *pecia*. La reproduction des manuscrits avant l'imprimerie était évidemment un gros problème. Il fallait souvent immobiliser le modèle plusieurs mois avant d'obtenir une seule copie. A partir de la fin du XII^{e} siècle à Bologne et surtout au XIII^{e} siècle à Paris fut inventé ce système à partir d'un nouveau type de modèle, l'*exemplar*. Louis-Jacques Bataillon a ainsi décrit la technique de la *pecia* : « On louait au copiste un exemplaire écrit sur des cahiers numérotés et formés de deux doubles feuilles appelées *pecie*. Le scribe empruntait les "pièces" l'une après l'autre, laissant les autres cahiers disponibles pour d'autres scribes ; ainsi plusieurs copistes

pouvaient travailler en même temps sur le même texte, ce qui permettait de mettre rapidement en service un nombre beaucoup plus grand de copies d'un même ouvrage. » Il y eut donc, deux siècles avant l'imprimerie, une Europe des copistes. Toutefois, cette technique très utilisée à Bologne, Padoue, Paris, Montpellier, Naples, Avignon, ne le fut pas en Angleterre, ni dans les pays germaniques et slaves, et fut abandonnée à Paris après 1350. Il fallut bien attendre la seconde moitié du XV^e^ siècle pour l'essor d'une Europe du Livre.

Cependant, une nouvelle ère du livre était apparue aux XII^e^ et XIII^e^ siècles avec la multiplication de nouvelles catégories de lecteurs ; au-delà des maîtres et des étudiants, un nombre croissant de laïcs entraient dans le monde de la lecture : on peut donc parler d'une laïcisation de la Chrétienté à travers l'évolution du livre. Certes, la religion et la dévotion continuaient à tenir une grande place dans les manuscrits. Mais on voyait par exemple se développer au XIII^e^ siècle un type de livre de dévotion s'adressant spécialement aux femmes ; et le livre fut donc, avec l'école, un des instruments de promotion féminine. Cette catégorie d'ouvrages, ce sont les livres d'heures. C'est un psautier auquel sont ajoutés un office de la Vierge (ce qui explique le nombre de lectrices), un calendrier (signes du zodiaque et travaux des mois), les psaumes de la pénitence, les litanies et les suffrages des saints, et, lié à la dévotion à l'égard des morts et du purgatoire, un office des défunts. Les livres d'heures restaient des ouvrages destinés aux riches et aux puissants, leur brillante illustration en faisant des objets particulièrement chers, alors que le « beau livre » orné de miniatures était en régression. Le livre universitaire et l'augmentation des livres utilitaires faisaient reculer le livre comme objet d'art.

La production encyclopédique

Un autre type de livre connut un grand succès au XII^e^ et surtout au XIII^e^ siècle, et fit encore évoluer le savoir vers les connaissances profanes et la culture laïque. Ce furent les encyclopédies. Cet essor correspondait à l'appel de nouvelles catégories de lecteurs et à l'accroissement des connaissances qui fut une des caractéristiques de la renaissance du XII^e^ siècle. Ces encyclopédies offraient toutes les connaissances concernant la nature et la société.

A côté de la théologie, les encyclopédies recueillirent de plus en plus les connaissances laïcisées constituant la philosophie. A côté du surnaturel et de la métaphysique, les encyclopédies fournirent un ensemble de connaissances sur la nature et la physique au sens large.

On peut considérer Hugues de Saint-Victor comme le point de départ de cette nouvelle production encyclopédique. En particulier dans son *Didascalion*, Hugues mêle science du sacré et science du profane, situe dans un premier niveau de savoir les arts et la philosophie, dans un second l'herméneutique, et mêle histoire sacrée et histoire profane. La distinction va venir dans les encyclopédies de la fin du XII^e^ et du XIII^e^ siècle. Déjà, dans le *De philosophia mundi*, Guillaume de Conches (vers 1090-vers 1154) distingue nettement philosophie et physique, entendue comme une science de la nature plus large que la médecine.

Alexandre Neckam, dans le *De naturis rerum*, offre une encyclopédie décidément aristotélicienne. Une des encyclopédies les plus populaires du XIII^e^ siècle est celle de Barthélemy l'Anglais, qui combine Isidore de Séville et Aristote (entre 1230 et 1240). Le *De proprietatibus rerum* fut traduit en italien, en français, en provençal, en anglais, en espagnol et en flamand. Le roi de France Charles V le fit encore traduire en français par son chapelain en 1372. Thomas de Cantimpré, dans le *Liber de natura rerum* (entre 1230 et 1240 aussi), fait la synthèse des connaissances de son temps en histoire naturelle, dont il veut faire l'introduction à la théologie, mais, devant les réticences face à son œuvre qui apparaît trop profane, il consacre la fin de sa vie à la spiritualité, notamment dans le *Bonum universale de apibus* (Du bien universel des abeilles) qui transforme le livre IX du *De natura rerum* en une vaste comparaison de la société humaine à une grande ruche. La plupart de ces encyclopédistes sont des membres des ordres mendiants dont on parlera plus loin. Le troisième encyclopédiste le plus fameux après Barthélemy et Thomas est Vincent de Beauvais. Dominicain, mort en 1264, chargé par son ordre dans les années 1230 de rassembler dans un « Livre des livres » le savoir nécessaire à la formation des frères qui n'ont pas fréquenté les universités, Vincent de Beauvais, qui a beaucoup travaillé dans l'abbaye bénédictine de Royaumont, exploite – démarche moderne – toute une équipe autour de lui qui rassemble les textes. Mais il en revendique l'ordonnancement. Il rédige donc un *Speculum majus* (Grand Miroir) en trois parties, *Speculum naturale, Speculum doctrinale, Speculum historiale.* Sa réputation a été telle qu'on lui a attribué après sa mort un *Speculum morale* apocryphe.

D'une qualité intellectuelle supérieure furent les œuvres offrant une vision encyclopédique fragmentée en divers traités du dominicain allemand Albert le Grand (vers 1200-1280), du franciscain anglais Roger Bacon (vers 1214-vers 1292), du Catalan Raymond Lulle (1232-1316), écrivain laïc, auteur d'écrits théologiques, philosophiques, pédagogiques, juridiques, politiques et physiques, et aussi de poèmes et de romans, qui initia un enseignement des langues anciennes et vivantes à Majorque, voyagea beaucoup en Méditerranée et en chrétienté, et fut un acteur infatigable de la conversion des juifs et des musulmans. Comme la plupart de ces grands encyclopédistes, Lulle affirma que la foi et la raison sont indissolublement liées, avec un extraordinaire talent démonstratif, très original.

La scolastique

L'héritage le plus important de l'activité intellectuelle, en particulier universitaire, du XIII^e^ siècle fut l'ensemble de méthodes et d'ouvrages que l'on a rangés sous le nom de scolastique, c'est-à-dire production intellectuelle liée à l'école, à partir du XIII^e^ siècle, et plus spécialement aux universités au XIII^e^ siècle. La scolastique sort du développement de la dialectique, l'une des disciplines du *trivium*, qui est « l'art d'argumenter par questions et réponses dans une situation de dialogue ». Le père de la scolastique est Anselme de Cantorbéry (vers 1033-1109), pour qui la dialectique est la méthode de base de la réflexion idéologique. Le but de la dialectique, c'est l'intelligence de la foi, la formule est restée célèbre depuis le Moyen Age, *fides quaerens intellectum*. Cette démarche implique le recours à la raison, et Anselme compléta sa doctrine par l'idée de la compatibilité entre le libre arbitre et la grâce. La scolastique peut être considérée comme l'établissement et la justification d'une concorde entre Dieu et l'homme. Anselme a aussi fourni à la scolastique un fondement, les preuves de l'existence de Dieu selon une démarche rationnelle. L'expérimentation, au XII^e^ siècle, d'une nouvelle méthode de réflexion et d'enseignement fut le prologue de la méthode proprement scolastique des universités. Il s'agissait d'abord de construire un problème, de poser une *quaestio*, et cette *quaestio* était discutée (c'est la *disputatio*) entre le maître et les élèves. Enfin, le maître donne la solution du problème après cette discussion, c'est la *determinatio*. Au XIII^e^ siècle, dans le

programme des universités apparurent deux fois l'an deux exercices où se manifestait le brio intellectuel des maîtres, les questions *quodlibetiques*, où les étudiants posaient au maître une question sur n'importe quel problème, à leur choix. Les réputations des maîtres se faisaient souvent sur leur capacité de réponse à ces questions.

L'enseignement universitaire débouche obligatoirement sur des publications, ce qui explique la très grande importance des universités pour la diffusion et la promotion du livre. Au XII^e^ siècle, les principaux types de publications scolaires sont les *Florilèges*, qui ne sont pas de purs recueils de citations de la Bible, des Pères de l'Église, des anciens maîtres, mais qui comportent, pour chaque citation, un commentaire d'un maître contemporain qui amorce l'évolution du florilège vers la somme scolastique. Un stade intermédiaire essentiel fut un autre type de livre, les recueils de sentences. Les *sentences* ont été l'élaboration de textes fondamentaux pour une discussion scolaire. Le principal élaborateur de sentences fut l'évêque de Paris, l'Italien Pierre le Lombard, mort en 1160. Son *Livre des Sentences,* probablement composé en 1155-1157, devint, au XIII^e^ siècle, le manuel de base des facultés de théologie des universités. L'autre grande nouveauté des XI^e^ et XII^e^ siècles fut la glose, résultat du développement de l'exégèse biblique, et l'idée d'une glose complète de la Bible aboutit au milieu du XIII^e^ siècle à un nouveau manuel universitaire, la Glose ordinaire ; les gloses bibliques empêchèrent que le *Livre* ne se figeât dans une tradition immobile et sacralisée.

Au XIII^e^ siècle, les productions scolastiques s'exprimèrent surtout sous deux formes : d'une part, des *commentaires ;* avec la *disputatio*, le commentaire fut l'aiguillon essentiel du développement du savoir au XIII^e^ siècle. Grâce au commentaire put s'élaborer un savoir original produit par les maîtres en fonction des préoccupations contemporaines, mais s'appuyant sur la tradition et la faisant évoluer. L'Europe des commentaires inaugurait l'Europe du progrès intellectuel, sans rupture avec la tradition. Alain de Libera a pu dire, « l'histoire du commentaire est une histoire de la libération progressive de la pensée philosophique par rapport aux données de la tradition ». L'autre produit de la scolastique du XIII^e^ siècle furent les *sommes*. Le nom même de *somme* exprime le désir des intellectuels du XIII^e^ siècle d'offrir une synthèse documentée et argumentée d'une philosophie qui ne s'était pas encore séparée de la théologie. C'est le lieu de rappeler l'accent mis par le Père Chenu sur la promotion au XIII^e^ siècle de la théologie comme science.

Évoquons quelques-uns des plus célèbres et des plus exemplaires scolastiques du XIIIe siècle. La première grande somme universitaire fut celle du franciscain anglais Alexandre de Halès, dans les années 1230. Le dominicain Albert le Grand, le premier Allemand ayant obtenu le titre de maître en théologie de l'université de Paris en 1248, a élargi le savoir en étendant ses ouvrages à des domaines des sciences ou des arts non enseignés à l'université. Il a largement recours aux philosophes arabes, al-Farabi, Avicenne et Averroès. A côté de son aspect encyclopédique, l'œuvre d'Albert le Grand est aussi un des plus profonds efforts pour penser l'équilibre entre la philosophie et la théologie. Albert le Grand fut, par ailleurs, le maître de Thomas d'Aquin à Cologne dont il était originaire.

Thomas d'Aquin est le scolastique qui a laissé la plus grande influence dans la pensée européenne jusqu'à aujourd'hui. Cet Italien, de petite noblesse, qui séjourna plusieurs fois à Paris comme étudiant puis comme professeur, mais aussi à Orvieto, à Rome et à Naples, fut un professeur à la mode qui attirait et enthousiasmait les étudiants, et un penseur hardi qui souleva l'hostilité de nombreux collègues et de certains prélats influents. Il est le type de l'intellectuel européen, séduisant et contesté, illuminant et troublant à la fois les milieux intellectuels et religieux. D'une œuvre immense, je n'évoquerai ici que ces deux sommes, la *Somme contre les gentils* (1259-1265) ; puis la *Somme théologique*, sa principale œuvre, laissée inachevée par sa mort à cinquante ans en 1274. Tout en affirmant la supériorité de la théologie, Thomas, selon l'expression d'Étienne Gilson, a manifesté une étonnante « confiance dans le pouvoir de raison ». La *Somme* fait se rencontrer ce qu'on a appelé « une théologie d'en bas » exprimant ce que la raison permet à l'homme de connaître de Dieu et du monde, et une « théologie d'en haut », montrant la vérité divine descendant dans l'homme au-delà de l'intellect par voie de révélation. Selon Thomas, l'homme est déterminé, comme l'a dit Ruedi Imbach, par trois rapports : à la raison, à Dieu, et à son semblable.

L'homme selon Thomas est un homme total ; ce n'est pas seulement une créature de Dieu, qui est un animal rationnel, mais c'est aussi « un animal social et politique » qui se sert pour manifester son individualité d'un don essentiel de Dieu, le langage. De façon générale, les scolastiques ont accordé une attention très grande au langage, et ils ont leur place dans une histoire européenne de la linguistique.

Je citerai encore un maître scolastique, célèbre et contesté, qui mérite de figurer dans la longue chaîne des intellectuels européens du Moyen Age à nos

jours. Il s'agit du franciscain anglais Roger Bacon (vers 1214-vers 1282), qui publia une triple somme, l'*Opus majus*, l'*Opus minus*, l'*Opus tertium,* composés à la demande de son ami et protecteur le pape Clément IV (1265-1268). Son université est celle d'Oxford. Philosophe et théologien, agressif et prophétique, il a de nombreux ennemis dont le dominicain Albert le Grand qu'il a violemment attaqué ; il accorde une importance spéciale à une astronomie qui est en fait de l'astrologie, et imagine toutes sortes de techniques et d'inventions prophétiques qui font de lui un Léonard de Vinci du XIII^e^ siècle.

Je voudrais souligner pour finir trois apports essentiels de la scolastique comme étape de l'activité intellectuelle européenne.

Abélard, qui a été au XII^e^ siècle le plus grand des préscolastiques, a souligné une leçon fondamentale reçue d'Aristote : « La première clé de la sagesse, c'est une interrogation continuelle. Aristote a dit qu'il n'est pas inutile de douter de chaque chose. En effet, qui doute est conduit à chercher, qui cherche saisit la vérité. » Le même Abélard a dit dans son *Dialogue entre un philosophe, un juif et un chrétien :* « Quel que soit l'objet de la discussion, la démonstration rationnelle a plus de poids que l'étalage des autorités. » Le doute d'Abélard, qui sera le doute des scolastiques, prend ainsi une place décisive dans les nouvelles formes de l'esprit critique élaboré par les Grecs et qui jusqu'à nos jours définit un esprit critique européen que Gramsci au XX^e^ siècle a fait incarner par l'intellectuel critique.

La deuxième remarque souligne qu'Alain de Libera a pu dire, à juste titre, que la scolastique a amené une grande « libération intellectuelle » ; et elle a donc installé dans la tradition intellectuelle européenne l'idée du savoir comme libération.

Enfin, par son désir de mettre de l'ordre dans les idées et d'exposer le savoir et la réflexion avec la plus grande clarté, la scolastique médiévale a, sinon créé, du moins renforcé, le goût d'ordre et de clarté que l'on attribue habituellement à Descartes que l'on a trop souvent présenté comme l'acteur d'une révolution moderne de la pensée européenne. Descartes a eu des prédécesseurs, les maîtres scolastiques, et il est lui-même un brillant enfant de la scolastique médiévale.

L'Europe linguistique : latin et langues vernaculaires

L'enseignement universitaire avait lieu en latin. Le latin était resté la langue du savoir, et cette prééminence avait été renforcée par le fait que la liturgie chrétienne s'exprimait en latin ; mais non seulement le latin avait évolué dans les derniers siècles de l'Empire romain entre le Ier et le IVe siècle au point que les spécialistes parlent de « bas latin », mais en particulier, avec le dépérissement des écoles, les masses laïques s'étaient mises peu à peu à parler des langues qui finalement n'étaient plus du latin. Les historiens se sont donc posé la question de savoir quand on avait cessé de parler latin pour parler des langues dites vernaculaires. D'autre part, les peuples qui s'étaient christianisés et qui étaient devenus des sujets de la Chrétienté, parlaient d'autres langues, l'essentiel constituant les langues germaniques, seuls les clercs et les élites ayant appris le latin. On considère que la langue parlée par les laïcs au IXe siècle n'était plus du latin et on fait souvent naître les langues vulgaires d'un texte célèbre, les *Serments de Strasbourg*, prêtés en 842 par deux des fils de l'empereur Louis le Pieux, l'un dans une langue en train de devenir le français, et l'autre dans une langue en train de devenir l'allemand. L'organisation politique de l'Europe chrétienne se fit par la constitution sous les structures communautaires de structures nationales. L'Église reconnut la légitimité de ces langues. Les Pères de l'Église avaient distingué trois langues principales, l'hébreu, le grec et le latin. Mais Augustin avait souligné qu'il n'existe pas de langue supérieure aux autres, et que tel était le sens de la Pentecôte, où le Saint-Esprit avait donné, sans discrimination ni hiérarchie, le don des langues aux apôtres. Le recul du latin obligea les chefs religieux et politiques du Haut Moyen Age à prendre d'importantes décisions dans le domaine linguistique. Le synode de Francfort, en 794, affirma, dans la lignée d'Augustin : « Que personne ne croit que Dieu ne doit être adoré que dans les trois langues. C'est dans toutes les langues que Dieu est adoré, et l'homme exaucé s'il demande des choses justes. » Mais la décision la plus importante fut celle du concile de Tours en 813 qui invita les prédicateurs à prononcer leurs sermons en langue vulgaire : « Que chacun prenne soin de traduire ses homélies clairement en langue vulgaire romane ou germanique afin que tous puissent comprendre plus aisément ce qui y est dit. » On a vu dans ce texte « l'acte de naissance des langues nationales ». Au XIIIe siècle, ces langues vernaculaires avaient encore évolué, bien que cette évolution se poursuivît pendant toute la fin du Moyen Age, et, surtout, les langues vernaculaires étaient devenues, non seulement des langues parlées, mais des langues écrites. Et l'écriture de ces langues avait donné naissance à des littératures en langue vulgaire. Et il s'agissait souvent de chefs-d'œuvre comme les chansons de geste,

les romans courtois, les fabliaux. Comment cette tour de Babel linguistique et littéraire allait-elle pouvoir s'intégrer dans une Europe communautaire ? Par ailleurs, le latin que parlaient les scolastiques n'était ni le latin classique ni un latin encore parlé. Le latin scolastique fut un latin artificiel. Mais valable pour toutes les œuvres universitaires, pour la théologie, la philosophie, les idées longtemps encore, il fut « la langue technique de la langue abstraite » (Christine Mohrmann) et un des fondements de la pensée européenne. Mais c'était celle d'une Europe élitiste.

L'évolution des langues dites « vernaculaires » (le mot *verna* signifiait esclave dans l'Antiquité, c'étaient donc les langues parlées par des individus socialement et intellectuellement inférieurs) fut lente. Une étape capitale fut l'écriture de ces langues, en particulier pour les ouvrages juridiques et le développement d'une littérature en langue vulgaire. Ici encore, le XII^e^ et le XIII^e^ siècle furent essentiels. Enfin, la promotion de ces langues est liée au développement de l'État, et cette étape se fit entre le XII^e^ et le XVI^e^ siècle avec un moment particulièrement important au XIII^e^ siècle.

Après l'an Mille, les langues vernaculaires formaient, d'après leurs origines, un petit nombre d'ensembles linguistiques. Il faut d'abord distinguer les langues issues du latin et restées relativement proches du latin. Ce furent les langues *romanes*. Le français, les langues ibériques, l'italien, au premier chef.

Le français émergea comme un alliage de latin et d'une langue germanique, le franc. Une certaine unification des dialectes parlés en Gaule aboutit à l'émergence de deux langues, la langue d'oc, en France méridionale, et la langue d'oïl, en France septentrionale. Dans le domaine de la langue d'oïl, un dialecte moyen s'imposa, le *francien*. Au XIII^e^ siècle, la langue d'oïl, langue parlée à la cour des rois de France qui s'imposaient à la fois comme chefs politiques et patrons culturels, l'emporta dans la France du Nord et, à la suite des victoires, des conquêtes et des ingérences des Français du Nord dans le Midi, l'emporta aussi sur la langue d'oc.

Le cas de l'Angleterre fut original, car elle connut jusqu'au XV^e^ siècle le trilinguisme. A la suite de la conquête par les Normands en 1066, au vieil anglais parlé par les Anglo-Saxons s'ajouta le français, sous la forme dialectale de l'anglo-normand, et, bien entendu, le latin. Alors que l'anglais gagnait du terrain à partir des couches inférieures et acquérait un caractère prénational (Édouard I^er^, 1272-1307, fut le premier roi d'Angleterre à le parler), le français resta jusqu'au XV^e^ siècle la langue du pouvoir, la langue des aristocrates et la

langue à la mode. Les grandes familles nobles envoyaient leurs enfants étudier en Normandie pour y apprendre un bon français.

L'unification de l'allemand fut encore plus difficile. La notion même d'allemand fut tardive, et le mot *deutsch* n'apparut que timidement au IX^e^ siècle. Le domaine linguistique demeura territorialement fractionné en Allemagne entre bas allemand, moyen et haut allemand, frison, et une petite enclave sorabe slave.

La situation politique et ethnique de la péninsule Ibérique amena également une situation particulière, parmi les principaux dialectes ou langues, souvent liés à la situation politique. Après l'effacement du mozarabe, mélange de dialectes chrétiens et d'arabe (mozarabe vient du mot *musta'rab* ou *musta'rib* signifiant *qui s'arabise,* terme apparu au XI^e^ siècle), le castillan au XIII^e^ siècle avait éliminé la plupart des autres dialectes de la péninsule comme le léonais et le galicien, celui-ci demeuré langue poétique dans l'ensemble de la péninsule, et ne laissa subsister que le catalan et le portugais ; l'unification se fit en faveur du castillan.

La situation à peu près générale fut celle, dans toute l'Europe, d'un bilinguisme qui fut d'abord l'apanage des couches supérieures, qui savaient plus ou moins le latin. Mais, de plus en plus, l'élite sociale et politique devait savoir et employer les langues vernaculaires.

Au XIII^e^ siècle, le francien unifia les dialectes d'oïl, sous la double influence de l'administration royale et de l'université de Paris, malgré le caractère obligatoire de l'usage du latin universitaire.

Comme l'a bien noté Philippe Wolff, les statuts de Bologne, en 1246, exigent que les candidats au notariat fassent la preuve de leur aptitude à lire en langue vulgaire pour le public les actes rédigés par eux en latin.

La situation linguistique de l'Italie est probablement la plus floue, si bien que beaucoup de linguistes hésitent à parler d'italien au XIII^e^ siècle. Au milieu du XIII^e^ siècle, le franciscain Salimbene de Parme considère que le toscan et le lombard sont des langues à part entière, à l'égal du français. Le savoir linguistique est dominé à la fin du siècle par Dante. Dans son traité *De vulgari eloquentia*, écrit vers 1303 (en latin !), il distingue 14 groupes dialectaux en Italie et rabaisse à une place inférieure tous les dialectes, même ceux considérés comme des langues tels le romain, le milanais, le sarde, le sicilien, le bolonais, et même le toscan. Il recommande une langue vulgaire qu'il appelle le *volgare illustre* qui selon lui transcende tous les dialectes en prenant des éléments chez les uns et chez les autres. Il est véritablement le père de l'italien dans un pays dont l'unification politique n'arrivera qu'au XIX^e^ siècle, et dont l'unification culturelle est loin d'être achevée.

Certes, les hommes du Moyen Age eux-mêmes ont compris que le multilinguisme était un obstacle à la communication, dans une Europe où, notamment en matière économique, le latin ne pouvait plus jouer un rôle unificateur. Ils travaillèrent donc à la simplification du multilinguisme, en particulier selon la construction d'États qui allaient devenir des nations. Le problème linguistique reste un des grands problèmes, et des plus difficiles, de la construction européenne actuelle ; mais l'exemple médiéval prouve qu'un certain multilinguisme limité peut très bien fonctionner dans une Europe commune ; et que cette multiplicité linguistique est de loin préférable à un monolinguisme qui ne serait pas ancré dans une longue tradition culturelle et politique, ce qui serait le cas si l'anglais devenait *la langue de l'Europe.*

Si, au XIII^e^ siècle, l'avenir de l'Europe s'est précisé, il le doit en grande partie à l'évolution des littératures. L'Europe est un bouquet de genres et d'œuvres littéraires. De grandes œuvres littéraires ont assuré ou conforté le succès de langues nationales.

De grandes littératures et des chefs-d'œuvre

Le français s'est imposé à partir de la fin du XI^e^ siècle avec le genre des chansons de geste et *La Chanson de Roland*. Il a encore été très influent, notamment dans des traductions ou imitations en langue germanique avec les romans courtois dont le grand homme fut Chrétien de Troyes. La littérature arthurienne, autour du héros en partie légendaire anglo-saxon Arthur, inspira la création d'un genre appelé jusqu'à aujourd'hui à un succès prodigieux en Europe, le roman, avec ses deux principales branches, roman historique et roman d'amour, roman de l'individu et du couple, souvent dominé par un horizon de mort. L'Europe d'Éros et Thanatos était née.

Le castillan s'imposa au milieu du XII^e^ siècle par le *Cantar de mio Cid*, aventurier noble chrétien qui constitua, en 1094, autour de Valence, le premier État chrétien en terre d'Islam. Servant les monarques chrétiens et musulmans, il fut un « aventurier de la frontière » et reçut le surnom de *Cid*, de l'arabe *Sayyid*, seigneur.

Diffusion de la prose

Le XIIIe siècle connut, dans le domaine de la littérature, un événement qui allait peser sur l'univers littéraire européen jusqu'à aujourd'hui. Les chansons de geste étaient écrites en vers. Les poèmes de l'*Edda* sont les premiers monuments littéraires de la Scandinavie, c'est un recueil d'une trentaine de poèmes mythologiques et héroïques composés entre le IXe et le XIIe siècle en Scandinavie et préservés dans un manuscrit islandais du dernier tiers du XIIIe siècle.

Le XIIIe siècle substitua à la poésie originelle la prose, comme écriture littéraire principale. Il s'agissait de remplacer les artifices de la rime par une écriture vraie. Ainsi, la poésie courtoise fut mise en prose au XIIIe siècle, et l'*Edda* le fut également par le grand écrivain islandais Snoori Sturluson (1179-1241).

Le XIIIe siècle vit aussi se développer une littérature historique. Mais l'histoire n'était au XIIIe siècle ni une matière d'enseignement (il faudra attendre le XIXe siècle pour qu'elle soit au programme des écoles et des universités), ni un genre historique spécifique. Cependant, l'autorité et l'attrait du passé, son renforcement comme valeur idéologique en attendant les récits divertissants des chroniques des XIVe et XVe siècles, firent dans la littérature une place importante, sinon à l'histoire, du moins à la mémoire.

Les genres littéraires que nous rangerons aujourd'hui parmi les genres historiques, ont été, dans l'Europe médiévale, d'une part les chroniques universelles inaugurées au IVe siècle avec Eusèbe de Césarée, témoin d'une globalisation du savoir dans une Europe qui ignorait le continent américain et savait peu de choses sur la plus grande partie de l'Afrique et de l'Asie. A côté des chroniques universelles, un autre genre se développa prodigieusement, la biographie, sous la forme de *Vies* de saints ou hagiographie. Ce genre aboutit au XIIIe siècle à une somme hagiographique exceptionnelle, la *Légende dorée* composée par Jacopo da Varazze (Jacques de Voragine), dominicain archevêque de Gênes.

Cependant, après les chroniques consacrées à l'histoire d'un monastère ou d'un évêché, le XIIIe siècle vit l'affirmation de chroniques royales, œuvres au service des monarchies en train de se développer en États. Le passé, le plus souvent mythifié, devint une des bases du pouvoir politique. Une Europe politique de la mémoire et de l'histoire était née.

En Angleterre, un certain nombre d'œuvres à succès comme celles de Guillaume de Malmesbury (1095-1143) et, surtout, de Geoffroy de Monmouth (mort en 1155), auteur d'une *Histoire des rois de Bretagne*, imposèrent une vision historique instituant une continuité entre rois celtiques, anglo-saxons et normands. Surtout, une série d'œuvres dominées par le personnage de Brut, premier roi de Grande-Bretagne selon Geoffroy de Monmouth, vulgarisèrent, avec le personnage d'Arthur, l'idée d'une origine troyenne de la monarchie anglaise. Une série de chroniques intitulées *Bruts* connut un très grand succès au XIII^{e} siècle.

Parallèlement, un mythe des origines troyennes des Francs se développa en France depuis le Haut Moyen Age. Le mythe fut particulièrement exploité en faveur des rois capétiens par les moines de l'abbaye royale de Saint-Denis. En 1274, le moine Primat de Saint-Denis offrit au roi Philippe III une synthèse que lui avait commandée le père de Philippe III, Saint Louis, et qui est à l'origine des grandes chroniques de France. On l'appela le *roman aux rois* (roman faisant référence à la langue dans laquelle il était écrit, et non au genre littéraire). Ces histoires légendaires manifestent un désir européen de se relier, face aux Grecs de l'Antiquité, à une autre origine. Déjà Virgile avait, dans l'*Énéide*, fait sortir les Romains des héros troyens survivant à la guerre de Troie et réfugiés en Europe. Les Italiens du Moyen Age recueillirent cette tradition. Le Moyen Age enrichit aussi ce mythe des origines troyennes en faisant résider pendant plusieurs siècles, avant de s'avancer jusqu'à l'Europe occidentale et méridionale, les Troyens fugitifs en Europe centrale sur le site de l'ancienne ville romaine d'*Aquincum* (Budapest), épisode du mythe qu'exploita au Moyen Age la monarchie hongroise.

IV. La réussite des frères mendiants

Le XIII^e siècle des villes, des marchands, des universités, des littératures vernaculaires, subit aussi l'action, de très longue durée européenne, de religieux d'un type nouveau : les ordres mendiants, dont les principaux furent les Prêcheurs ou Dominicains et les Mineurs ou Franciscains. Ces ordres n'étaient pas constitués de moines vivant dans la solitude collective de monastères isolés, mais de réguliers vivant en communauté au milieu des hommes dans les villes. C'est cette nouvelle société qu'ils formèrent par la prédication et la pratique liturgique ; un christianisme nouveau où l'intérêt pour les laïcs était plus grand et où le souci d'adapter et les clercs et les laïcs à l'essor de la Chrétienté européenne était dominant et fut d'une grande efficacité.

Les grands problèmes de l'Église étaient l'inachèvement de la réforme grégorienne, la diffusion rapide des hérésies, l'inadaptation à une société où la circulation de l'argent s'accélérait, où la richesse devenait une valeur, et où la culture monastique liée à une société rurale n'était plus capable de répondre aux exigences des chrétiens. La réponse vint de quelques personnalités religieuses ou laïques qui constituèrent des ordres de type nouveau, car non monastiques, qui furent plus ou moins difficilement acceptés par la papauté. Les ordres ainsi créés

ont été appelés ordres mendiants parce que, ce qui frappa le plus en eux, c'est la pratique de l'humilité et de la pauvreté qui les fit appeler ordres mendiants et, pour l'un d'eux, celui fondé par François d'Assise, ordre des Mineurs. Le succès de ces ordres les fit se multiplier au début du XIII^e^ siècle. Mais le deuxième concile de Lyon, en 1274, n'en laissa subsister que quatre. Les Prêcheurs ou Dominicains, les Mineurs ou Franciscains, les Ermites de Saint-Augustin, et les Carmes ; la papauté y ajouta, au début du XIV^e^ siècle, les Servites de Marie, issus d'un groupe de marchands pénitents florentins engagés au service d'un hospice dédié à la Vierge qui s'étaient retirés hors de la ville pour une vie communautaire et pauvre. Leur succès se limita à l'Italie, surtout à l'Italie du Nord. Ils réintégrèrent souvent les villes, par exemple Rome où ils reçurent l'église Saint-Marcel, et privilégièrent les études en fréquentant l'université de Paris. Mais la tradition historiographique les laisse en dehors du groupe des ordres mendiants.

Au prestige supérieur des Dominicains et des Franciscains contribua puissamment la personnalité des fondateurs. Dominique, né à Caleruega en Castille vers 1170, devint chanoine du chapitre d'Osma en 1196. Au cours d'une mission, il traversa le Languedoc et fut effaré par l'importance qu'y avaient les hérétiques. Il décida de les combattre sur leur propre terrain, vivant dans la pauvreté et se consacrant à la prédication. Ses bases furent Prouille et Fanjeaux entre Carcassonne et Toulouse. Il réunit autour de lui une fraternité de clercs, et le groupe connut suffisamment de succès pour qu'il soit reconnu par le pape Innocent III, en 1215. Le IV^e^ concile de Latran interdit cette année-là de créer de nouveaux ordres. Mais, le groupe de Dominique suivant la règle de saint Augustin, habituelle en milieu canonial, il fut autorisé à former un ordre appelé par une bulle pontificale de 1217, « ordre des Prêcheurs ». Dominique envoya ses frères dans divers centres urbains, de préférence importants (les Dominicains s'installèrent dans les grandes villes, à la différence des Franciscains attirés par les centres urbains moyens et petits), et en particulier à Bologne et à Paris, car ils voulaient que leurs prédications soient fondées sur de sérieuses études. Dominique prêcha surtout dans l'Italie du Nord à la fin de sa vie et mourut au couvent de Bologne en 1221. Il fut canonisé en 1234.

Très différent est François d'Assise. C'est le fils d'un marchand drapier de la petite ville d'Assise tenté par la vie chevaleresque. Vers 1206, il décide de renoncer spectaculairement à cette vie et à la succession de son père qui l'attend. Il se dépouille de tous ses vêtements en place publique, dénonce l'argent, le commerce, et appelle ses concitoyens à la pauvreté au service du Christ. Il forme

avec quelques compagnons un groupe itinérant avec pour lieux de référence deux modestes églises aux environs d'Assise, San Damiano et la Portioncule. Dans un dialogue difficile avec le pape Innocent III, François obtint la reconnaissance de sa fraternité composée à la fois de clercs et de laïcs, comme un ordre nouveau à qui il donna sa règle qu'il dut réécrire à la demande du pape Honorius III qui l'approuva finalement en 1223, François ayant supprimé les passages les plus provocants sur la pauvreté et la vie communautaire. Avant de suivre rapidement les débuts de l'ordre franciscain qui, au contraire de ceux des Dominicains, furent très agités, notons le caractère nouveau des deux ordres. Le plus spectaculaire est sans doute leur implantation en milieu urbain, et le fait que les villes sont les centres essentiels de la prédication et de l'activité des Dominicains et des Franciscains. Ceux-ci toutefois prolongent cette activité sur les routes où ils sont itinérants et par des retraites dans des ermitages montagnards. D'autre part, leur subsistance se fait d'une façon radicalement différente de celle des moines, ils ne sont pas propriétaires, ne disposent ni de terres ni de rentes. Ils vivent d'aumônes, celles-ci pouvant être des dons qui leur permettent de construire, contre les instructions de leurs fondateurs, des églises de plus en plus grandes, même si elles conservent une certaine modestie de décoration. Les ordres mendiants placent vraiment le Christ et l'évangile au centre non seulement de leur propres dévotions, mais aussi de celles des laïcs. François d'Assise poussera à l'extrême l'identification avec Jésus de cette aspiration. Dans la solitude montagneuse du mont Alverne en Italie centrale, il reçoit, dans l'apparition d'un séraphin, les stigmates du Christ, c'est-à-dire la trace des blessures que le Christ avait reçues sur la croix. Les ordres mendiants enseignent aussi aux populations, en particulier urbaines, de nouvelles pratiques religieuses grâce à une intense prédication. Avec eux naît une Europe de la *parole*, du sermon, qui, laïcisé, sera l'Europe de la harangue, de la tribune, du discours militant.

François qui est fasciné par l'œuvre divine, par toute la création, chante les louanges de cette création dans le fameux *Cantique de Frère Soleil,* dit aussi *Cantique des créatures* où l'on a vu une origine du sentiment européen de la nature. Les ordres mendiants qui se sont mis, dès leur création, au service de l'Église dans leur apostolat, sont bientôt détournés par la papauté de l'activité pastorale originelle pour des missions nouvelles. Face aux hérétiques, l'Église pousse les Mendiants au-delà de la prédication, au risque de dénaturer leur vocation, vers l'Inquisition. La papauté bientôt retire la direction des tribunaux d'inquisition aux évêques pour la confier aux ordres mendiants. Aussi la

réputation des ordres mendiants dans la société européenne du XIIIe siècle est-elle très contrastée. D'un côté, ils sont admirés, honorés, suivis. En 1233, une campagne de pacification des conflits à l'intérieur des villes de l'Italie du Nord, le mouvement de l'*Alleluia*, connut – pour un temps limité – un succès spectaculaire. De l'autre, ils sont attaqués et l'objet d'une hostilité qui peut aller jusqu'à la haine. Un cas est exemplaire, celui de l'inquisiteur dominicain (saint) Pierre Martyr, virulent inquisiteur en Italie du Nord, assassiné en 1252 sur la route de Côme à Milan. Représenté comme un saint avec un couteau planté dans le crâne, il manifeste la distance qui s'installe entre l'Église et les ordres mendiants, d'une part, et la majorité des fidèles, de l'autre, autour de l'Inquisition.

Les deux ordres se trouvent ensemble en butte aux vives critiques des séculiers à propos de l'instruction et du savoir, surtout à l'université de Paris. Des maîtres séculiers dont le principal fut Guillaume de Saint-Amour, des poètes comme Rutebeuf et Jean de Meung attaquèrent vivement les ordres mendiants. D'abord sur le principe même de la mendicité et de la pauvreté. L'homme, y compris le religieux, ne doit-il pas vivre du produit de ses mains, et non de l'aumône qui lui permet de vivre dans l'oisiveté ? On verra plus loin que ce sentiment est nourri par la naissance d'une Europe du travail et d'une promotion de l'idée de travail. Les frères mendiants sont-ils de vrais mendiants ? Ne doit-on pas leur préférer les « vrais pauvres » que leur condition condamne à la mendicité ? L'accaparement de fonctions appartenant au clergé séculier, la distribution des sacrements, l'administration d'églises entraînant la perception du denier du culte à leur profit, choquent un certain nombre de fidèles, mais surtout dressent contre les Mendiants une grande partie du clergé séculier. Ce qui nourrit aussi, loin de l'apaiser, le conflit, c'est qu'à partir du milieu du XIIIe siècle la papauté choisit de plus en plus les évêques parmi des religieux mendiants, brouillant ainsi la distinction entre réguliers et séculiers.

Dans les universités et en particulier à Paris, où les Mendiants avaient été dès l'origine mal vus (les Dominicains affirmant d'entrée de jeu leur intérêt pour les études, les Franciscains malgré les réticences de François d'Assise à l'égard d'une activité qui impliquait l'achat de livres plus tard), parce que, lors de la grande grève de 1229-1231, ils avaient profité de l'attitude des maîtres séculiers pour faire créer des chaires à leur profit. Ils étaient entrés dans le monde universitaire comme des briseurs de grève, comme des « jaunes ». Le conflit entre réguliers et séculiers empoisonna l'université de Paris à plusieurs reprises au cours du XIIIe siècle. La papauté intervint en prenant en général la défense des

Mendiants, mais ses interventions aggravèrent plutôt qu'elles n'apaisèrent la querelle, dans laquelle Bonaventure et Thomas d'Aquin avaient joué un rôle éminent en défendant la légitimité et le mérite de la pauvreté volontaire. Le XIIIe siècle fut donc avec l'apparition des ordres mendiants un moment important dans la longue histoire de la pauvreté en Europe qui n'est malheureusement pas terminée aujourd'hui.

D'autres dissensions, internes celles-ci, agitèrent l'ordre franciscain au cours du XIIIe siècle. Du vivant même de saint François, une tendance rigoureuse, ascétique, s'était opposée à une tendance au compromis avec les nécessités de la vie humaine en société. François apparaît comme étant plus souvent du côté des rigoristes, mais il se refusa toujours à désobéir à l'Église et au Saint-Siège. C'est autour de sa figure, de sa mémoire, que se développa souvent le conflit qui agita l'ordre après sa mort en 1226, la papauté s'empressant de le canoniser dès 1228. La première occasion en fut la construction par son successeur, très contesté, frère Élie, pourtant désigné par François, de la basilique d'Assise dont les dimensions et la splendeur apparurent comme un reniement à la spiritualité de François. Le conflit se montra ensuite essentiellement dans les textes de nature biographique qui lui furent consacrés. Ainsi naquit ce que, à la fin du XIXe siècle, un grand biographe moderne de François, le protestant Paul Sabatier, appela la « question franciscaine ». Avec Sabatier, cette question naquit en particulier de l'événement qui aurait dû mettre fin au XIIIe siècle au problème. En effet, le chapitre général de l'ordre décida, en 1260, la rédaction par le ministre général Bonaventure d'une *Vie* officielle de saint François qui devait remplacer toutes celles écrites antérieurement, et, décision inouïe, le chapitre ordonna que toutes ces *Vies* soient détruites. Si l'on ajoute à cet acte les condamnations à Paris de l'évêque Tempier, on doit malheureusement dire que le XIIIe siècle vit la naissance non seulement d'une Europe de l'inquisition, mais aussi d'une Europe de la censure.

Une Europe de la charité

Artisans par la prédication d'une Europe de la parole, les Mendiants sont aussi les grands animateurs d'une Europe de la charité, ancêtres d'une Europe de la sécurité sociale. Le système se met en place au XIIIe siècle sous le nom

d'« œuvres de miséricorde ». Elles se fondent sur un texte de l'Évangile de Matthieu, 25,35, où le Fils de l'homme au Jugement dernier séparera les hommes et dira à ceux placés à sa droite qu'ils vont entrer dans le Royaume de Dieu en récompense des bienfaits qu'ils lui ont prodigués pendant sa vie terrestre. Elles consistent à visiter les malades, à donner à boire à ceux qui ont soif, à nourrir ceux qui ont faim, à racheter les captifs (au XIII^{e} siècle, ce sont surtout les prisonniers des pirates musulmans en Méditerranée), à habiller ceux qui sont nus, à accueillir les étrangers, à fonder des services religieux à l'intention des défunts. Les frères mendiants sont les plus actifs dans la prédication et la pratique de ces œuvres de miséricorde ; en même temps, ils se dévouent dans le service des hôpitaux dont le nombre se multiplie en milieu urbain. Une Europe des hôpitaux est née.

Les Tiers Ordres : entre clercs et laïcs

La dernière caractéristique des ordres mendiants est le fruit de leur intérêt pour les citadins laïcs. Il s'agit de la fondation des Tiers Ordres. Ils regroupent des laïcs de diverses conditions, mais en fait souvent assez fortunés qui mènent en restant dans leur famille et en continuant à exercer leur profession une vie aussi proche que possible de celle des frères. En fait, les ordres mendiants comportent, selon la volonté de leurs fondateurs, trois ordres : un ordre masculin, un ordre féminin (ce sont les Clarisses pour les Franciscains, les Dominicaines pour les Dominicains) et un Tiers Ordre qui étend considérablement leur influence dans la société urbaine. C'est en effet l'ensemble de cette société qui se trouve encadrée par ces trois ordres. Mais les ordres mendiants restèrent dominés par le premier ordre, celui des frères, des hommes et par la papauté. Et cet ordre n'échappa pas à la cléricalisation et, comme l'a montré, à propos des Franciscains, le Père Desbonnets, les ordres mendiants évoluèrent très vite « de l'intuition à l'institution ». Malgré les progrès des laïcs comme membres de l'Église, le XIII^{e} siècle échouera dans la constitution d'une Europe des laïcs.

L'Europe gothique

Le XIIIe siècle fut une grande période de floraison artistique, en particulier dans le domaine architectural. L'art, et plus particulièrement l'architecture, a été une des grandes manifestations et un des grands ciments de l'unité européenne. Malgré des traits communs, les littératures demeuraient éloignées par la diversité des langues ; le langage de l'art fut à peu près unique. Déjà l'art roman, marquant comme son nom l'indique un certain retour à l'art romain antique, s'était répandu dans une grande partie de l'Europe, mais avec d'importantes particularités selon les peuples et les régions. L'art gothique qu'on appela aussi art français submergea, lui, toute l'Europe chrétienne, à partir de la France du Nord et plus particulièrement du cœur de cette région que l'on appelait la France proprement dite, au XIIIe siècle, et plus tard Ile-de-France. Cet art nouveau, très différent du roman, répond à la fois à un grand essor démographique qui réclame des églises plus grandes, et à une profonde mutation du goût. Outre les dimensions plus vastes, le gothique se manifeste par l'attraction de la verticalité, de la lumière, et même de la couleur. Les villes importantes, car c'était un art beaucoup plus urbain que l'art roman, rivalisèrent d'audace et de beauté dans la réalisation des édifices gothiques qui s'illustrèrent surtout dans les cathédrales. C'est ce que Georges Duby a appelé « le temps des cathédrales ». Il en naquit une Europe du gigantisme et de la démesure. Toujours plus haut, tel semble avoir été le maître mot des architectes gothiques. Après une première génération de cathédrales entre 1140 et 1190, marquée par les cathédrales de Sens, de Noyon et de Laon, le XIIIe siècle fut le grand siècle des cathédrales, à commencer par Notre-Dame de Paris. La recherche frénétique de la longueur et de la hauteur se manifesta notamment à la cathédrale d'Amiens construite entre 1220 et 1270, c'est-à-dire pratiquement pendant tout le règne de Saint Louis qui y prononça, dans le chœur déjà achevé en 1256, son fameux Dit d'Amiens, sentence arbitrale entre le roi d'Angleterre et ses barons. Amiens eut une longueur de 145 mètres, une hauteur de 42,50 mètres. Le point ultime fut atteint et dépassé dans le chœur de Beauvais, qui, élevé jusqu'à 47 mètres de hauteur en 1272, s'effondra en 1284.

Une spiritualité de la lumière présida à la construction des hautes fenêtres des églises gothiques. La théorie en fut exprimée dès le XIIe siècle par l'abbé de Saint-Denis, Suger, qui commença la reconstruction, selon les nouveaux principes théologico-esthétiques, de l'église de son abbaye. Au contraire des vitraux romans, en général blancs ou en grisaille, les vitraux gothiques connurent la floraison de la couleur liée au développement de la culture des plantes tinctoriales comme la guède ou pastel, et aux progrès des techniques de teintures.

Les couleurs des vitraux, s'ajoutant à la polychromie des sculptures, ont été rappelées par Alain Erlande-Brandenburg dans son ouvrage *Quand les cathédrales étaient peintes*. L'architecture gothique s'accompagna en effet d'une floraison de la sculpture essentiellement dans l'ornementation des cathédrales. Le développement des portails sculptés des cathédrales donna un espace spectaculaire aux sculptures, et en particulier aux représentations du Jugement dernier dont la vision équilibrait, par la crainte autant que par l'espoir, l'élan vertical et le rayonnement lumineux.

L'Europe du vitrail coloré s'illustra particulièrement à la cathédrale de Chartres dont les bleus sont restés célèbres. Les grandes cathédrales françaises furent souvent imitées à l'étranger soit à partir du type à trois nefs, le plus fréquent, soit à partir du type à cinq nefs, comme Bourges. Les plus belles copies s'élevèrent en Espagne, surtout à Burgos, mais aussi à Tolède ou León. En Angleterre, un gothique particulier se diffusa à partir de la Normandie ; il est une des premières expressions de ce qu'on appellera aux XIV^e^ et XV^e^ siècles le gothique flamboyant. En Italie, l'art gothique fut « coincé » entre l'art roman persistant et l'art précoce de la Renaissance. Le gothique y fut surtout répandu, mais de façon limitée, par les ordres mendiants, comme à Assise. Dans le domaine germanique et surtout hanséatique, un type particulier d'églises gothiques, sous l'influence des marchands, s'édifia autour d'une seule large nef, ce furent les églises-halles. Roland Recht a récemment souligné la longue tradition du gothique en Europe jusqu'à aujourd'hui. Je le cite : « Si nous regardons avec quelque attention d'éminentes réalisations du XX^e^ siècle, nous constatons que souvent elles prolongent, enrichissent et actualisent un ensemble d'acquisitions faites entre 1140 et 1350 dans le nord-ouest de l'Europe. C'est à elles que les Poelzig, les Bruno Taut, les Mies Van der Rohe, les Gropius, les Niemeyer, les Gaudí mais aussi les Nervi, les Gaudin, les Gehry, etc., doivent une grande part de leur culture architecturale. En s'émancipant de l'idéal classique, l'architecture du mouvement moderne s'est en même temps donné la possibilité de s'inspirer de ce que cet idéal avait empêché : la redéfinition statique et esthétique du mur, la mise en place de structures autoportantes, la préfabrication d'éléments standardisés et, sans doute, par-dessus tout : une claire lisibilité de la fonction au travers de la forme[1]. » Une excursion dans les différentes formes de l'art gothique nous entraînerait trop loin. Mais il ne faut pas oublier que l'Europe gothique du XIII^e^ n'est pas seulement une Europe de l'architecture mais aussi de la sculpture, des portails des cathédrales aux chaires sculptées de Pise et aux statues d'anges, de vierges et de princesses, et aussi de la

peinture, des fresques aux miniatures. Le XIIIe siècle gothique enrichit merveilleusement l'Europe des *images*.

L'Europe courtoise

Le XIIIe siècle vit aussi s'affirmer une Europe des bonnes manières auxquelles les historiens et sociologues modernes ont donné le nom de civilisation tandis que les chrétiens du XIIIe siècle parlaient de courtoisie. Plus tard, les mots d'urbanité et de politesse qui renvoient à un espace urbain seront aussi employés pour désigner cet affinement des sentiments et des comportements. La première étude d'ensemble de ce mouvement fut donnée en 1939 par le sociologue allemand Norbert Elias, dans son ouvrage novateur *Über den Prozess der Zivilisation*[2]. Les hommes du Moyen Age désignaient cette évolution par le nom de courtoisie. L'étymologie elle-même montre que ce mouvement qui date du Moyen Age et plus particulièrement du XIIIe siècle avait deux origines sociales, la cour et la ville. Il y eut donc convergence des mœurs nobles et des mœurs bourgeoises pour faire naître aux XIIe-XIIIe siècles des manuels de courtoisie en latin ou en langue vulgaire parmi lesquels on peut citer en Angleterre le *Liber Urbani* et le *Facetus*, en allemand *Der wälche Gast* (*L'Hôte welche*) de Thomasin de Zerklaere et le *Poème* de Tannhäuser, et le *Traité de courtoisie* du pédagogue milanais Bonvesin de La Riva ; les conseils de bonnes manières donnés dans ces ouvrages concernant surtout les manières de table, les fonctions naturelles, les relations sexuelles, la lutte contre l'agressivité. On lit par exemple chez Bonvesin :

> Il ne faut jamais boire dans la soupière
> mais se servir d'une cuiller, c'est plus convenable.
> Celui qui se penche sur la soupière
> et, malproprement, y laisse couler sa bave
> comme un cochon, ferait mieux d'aller rejoindre
> les autres bestiaux.

La fourchette, venue tôt sans succès de Byzance à Venise, ne se diffusa que lentement à partir des XIVe-XVe siècles.

Toute cette littérature a abouti au célèbre traité d'Érasme, écrit en latin et traduit dans plusieurs langues vulgaires, *De civilitate morum puerilium* (*De la civilité des mœurs des enfants*) qui connut un très grand succès au XVI^e^ siècle. L'Europe des bonnes manières est née au XIII^e^ siècle[3].

La promotion ambiguë du travail

Le XIII^e siècle vit aussi s'affirmer un important changement de mentalités et de comportements dans un domaine essentiel de l'activité humaine où la tradition médiévale est encore perceptible aujourd'hui : le travail. Le travail avait, dans le Haut Moyen Age, un statut ambigu ; il faisait surtout problème dans le monde monastique. Les règles monastiques, à commencer par celle de saint Benoît, faisaient aux moines une double obligation de travail. Un travail intellectuel de copie des manuscrits, un travail économique d'agriculture de subsistance. Cette obligation du travail était pour les moines un acte de pénitence. Le livre de la Genèse disait que Dieu avait puni le péché originel d'Adam et d'Ève en les condamnant au travail. Pénitence, le travail monastique était aussi rachat, et une notion valorisante du travail apparaissait ainsi. Étant donné le prestige du moine dans la société du Haut Moyen Age, le fait que les hommes les plus prestigieux de cette société, les moines, travaillaient, conféra contradictoirement une valeur positive au travail. La valorisation du travail s'accéléra du XI^e au XIII^e siècle. Les progrès technologiques du travail rural, le

développement du travail artisanal dans les villes, la recherche de la richesse et d'un statut social élevé grâce au travail rejaillirent sur l'image de celui-ci. On a vu que les marchands et les universitaires ont été légitimés par leur travail. Les frères des ordres mendiants ont été critiqués pour leur refus de travailler, mais ils se défendirent en réclamant pour leur apostolat une forme de travail. Les classes sociales qui montraient leur supériorité par leur abstention au travail – oisiveté des contemplatifs et des clercs, oisiveté des guerriers, des chevaliers et des nobles – étaient battues en brèche par la promotion du travail dans la société et dans la spiritualité. L'activité guerrière fut présentée comme un travail utile à la protection des faibles. L'apostolat des clercs fut, avant même l'autodéfense des Mendiants, reconnu et loué. C'est tout le monde de la courtoisie et de la chevalerie qui se vit menacé par cette valorisation du travail. Un adage apparut : *Labeur dépasse prouesse*. L'image du travail continuait cependant à souffrir de graves faiblesses. Il n'y avait pas de mot pour le désigner, le concept de travail n'existait donc pas. D'un côté, *labor* parlait surtout d'effort (il en sortira pourtant *laboureur* et l'anglais *labor*). De l'autre, *opera* désigna le produit du travail, l'œuvre (il en sortit pourtant *ouvrier*). Une distinction, une opposition même subsista et se renforça, celle entre le travail manuel, plus que jamais méprisé, et les autres formes honorables et honorées du travail. Le poète Rutebeuf revendique avec fierté :

Je ne suis ouvrier des mains.

Ainsi naquit une Europe de l'ambiguïté du travail coincée entre la dignité et l'indignité du travail. Contribuait aussi à cette ambiguïté le fait que la société, et en particulier l'Église, les riches et les puissants, semblait faire l'éloge du travail essentiellement pour maintenir les travailleurs dans l'esclavage de leurs employeurs. C'est encore un débat d'aujourd'hui, et les transformations fondamentales du travail dans notre société sont un des grands tournants que vivent les sociétés dites « avancées ».

L'Europe, les Mongols et l'Est

Le XIIIe siècle vit l'affirmation d'une évolution essentielle pour le problème de la formation de l'Europe. Comme la plupart du temps, une identité européenne s'esquissa face à des ennemis ou à des « autres » ; ce furent les Perses dans l'Antiquité, puis les Barbares et les païens, les musulmans enfin. Une dernière touche à ce processus d'identité fut apportée au XIIIe siècle par les Mongols. L'invasion mongole de 1241 qui s'avança vers l'ouest jusqu'à la Silésie, mais se replia ensuite vers l'est, suscita un ébranlement mental, une peur panique chez les chrétiens. Le roi de France, Saint Louis, envisage la mort en martyr, et il ne cessera pendant sa croisade en Orient d'être préoccupé de façon tantôt négative et tantôt positive par ces étranges Mongols qui pourraient être soit de terribles ennemis, soit des alliés contre l'Islam. La peur des Mongols nourrit une évolution des mentalités déjà importante, l'abandon des croisades. L'intérêt de plus en plus grand des chrétiens pour leurs terres, leurs biens et les affaires d'Occident avait ébranlé l'élan pour la croisade. La menace mongole cimenta ces désintérêts pour la Terre sainte.

Dans la lente construction de frontières encore incarnées par des zones territoriales plutôt que par des lignes fixées plus tard par les États, une nouvelle frontière décisive de l'Europe chrétienne apparut dans l'Europe de l'Est. Les pays chrétiens qui imposèrent cette nouvelle vision furent d'abord la Hongrie et ensuite la Pologne. Ces deux pays se présentèrent comme les remparts de la Chrétienté contre les Barbares païens, Mongols au premier rang, mais aussi Coumans en Hongrie, Prussiens et Lituaniens en Pologne. La plus nette expression de cette nouvelle situation et de ces nouvelles conceptions fut une lettre adressée au pape par le roi de Hongrie, Béla IV, entre 1247 et 1254. Le souverain y déclare que les Tartares, nom traditionnel donné aux Mongols, se préparent fermement à diriger à brève échéance leur innombrable armée *contre toute l'Europe* (*contra totam Europam*) ; et le roi de Hongrie ajoute : « Si, à ce que Dieu ne plaise, l'empire de Constantinople et les régions chrétiennes d'Outre-mer étaient perdus, ce ne serait pas pourtant une aussi grande perte pour *les habitants de l'Europe* que si les Tartares occupaient notre royaume. » Plus nettement encore, à l'occasion du IIe concile de Lyon en 1274, l'évêque d'Olomouc en Moravie affirme que la croisade détourne les chrétiens de la véritable frontière contre les païens et les Infidèles qu'il situe sur le Danube comme Béla IV. Cette conception politico-géographique de l'Europe qui ignore les Carpates et à plus forte raison l'Oural comme frontières de l'Europe, plus qu'une identification entre Europe et Chrétienté, rend compte d'une nouvelle conception territoriale de l'Europe.

Cette Europe est « nouvelle ». Elle est le résultat du grand essor que la Chrétienté a connu du XI^e^ siècle au milieu du XIII^e^ environ. Je crois repérer entre le milieu du XII^e^ et le milieu du XIII^e^ siècle, dates très approximatives, car les grands mouvements de l'histoire se laissent rarement dater de façon précise, une profonde mutation d'un ensemble fondamental de valeurs dans la société chrétienne européenne. Ce tournant décisif résulte, me semble-t-il, de la prise de conscience par une partie importante des hommes et des femmes de cette période, de ce grand essor de la Chrétienté et de ses principales conséquences. Cet essor s'étant manifesté, on l'a vu, avec plus ou moins d'intensité et avec des décalages chronologiques selon les lieux et les milieux dans l'ensemble des domaines qui constituent la vie des sociétés, technologique, économique, social, intellectuel, artistique, religieux, politique ; ces valeurs concernent tous ces domaines, dans une interaction complexe, tel ou tel domaine pouvant, au cours de cette mutation commune, jouer un rôle plus important d'accélérateur. Ce sera tantôt la poussée urbaine, tantôt la révolution agricole, tantôt l'essor démographique, tantôt l'apparition des méthodes scolastiques et des ordres mendiants, tantôt la naissance de l'État, tantôt les transformations de la paysannerie, tantôt l'apparition de nouvelles catégories sociales urbaines comme les bourgeois, toujours en interaction.

La descente des valeurs du Ciel sur la Terre

Je définis cette période de prise de conscience du grand essor du Moyen Age central et de mutation des valeurs comme le temps de la descente des valeurs du Ciel sur la Terre. Je pense en effet que parmi les possibles solutions culturelles répondant au défi que le grand essor lançait aux valeurs traditionnelles du Haut Moyen Age la Chrétienté latine, sans éliminer complètement la doctrine du mépris du monde (*contemptus mundi*) qui survivra longtemps, a choisi la conversion au monde terrestre dans des limites compatibles avec la foi chrétienne. Un premier signe de la mutation des valeurs, c'est que les nouveautés qui s'étaient affirmées à l'intérieur du grand essor n'avaient pu le faire qu'en se camouflant derrière le respect de la tradition antique, païenne ou chrétienne. Je rappelle la phrase emblématique de Bernard de Chartres : « Nous sommes des nains montés sur les épaules de géants. » La

première mutation des valeurs au XIIIe siècle fut l'abandon de la condamnation traditionnelle de toute nouveauté. La *Vie* de saint Dominique, par exemple, dans la première moitié du XIIIe siècle, exalte en Dominique l'homme *nouveau*, et en son ordre, les Prêcheurs, un ordre *nouveau*. Certes, les hommes du Haut Moyen Age travaillaient, luttaient pour la vie terrestre, pour le pouvoir terrestre, mais les valeurs au nom desquelles ils vivaient ou combattaient étaient des valeurs surnaturelles : Dieu, la Cité de Dieu, le Paradis, l'Éternité, le mépris du monde, la conversion, l'exemple de l'homme Job, anéanti devant la volonté de Dieu. L'horizon culturel idéologique et existentiel des hommes, c'était le Ciel.

Les hommes à partir du XIIIe siècle restent des chrétiens profondément soucieux de leur salut. Mais, désormais, ce salut s'obtient par un double investissement sur la Terre comme au Ciel. Il y a à la fois émergence de valeurs terrestres légitimes et salvatrices, comme la transformation du travail de valeur négative de pénitence en valeur positive de collaboration à l'œuvre créatrice de Dieu, descente de valeurs du Ciel sur la Terre. L'innovation, le progrès technique et intellectuel, ne sont plus des péchés, la joie et la beauté du Paradis peuvent recevoir un début de réalisation sur terre. L'homme dont on rappelle qu'il a été fait à l'image de Dieu peut créer sur terre les conditions non seulement négatives mais positives du salut. On souligne qu'Adam et Ève ont été sauvés des enfers par Jésus lors de sa descente aux Limbes ; l'Histoire n'est plus un déclin vers la fin du monde, mais une montée vers l'accomplissement des temps. Le joachimisme qui n'inspire un sentiment millénariste qu'à une minorité insuffle à une majorité un sens positif de l'Histoire. Parmi ces nouvelles valeurs, on peut citer, à côté des anciennes autorités intellectuelles, les *authentica ;* apparaissent les nouvelles autorités des maîtres universitaires, les *magistralia*. Dans le domaine économique se fait jour l'idée non de progrès qui ne se développera qu'à la fin du XVIIe siècle, mais celle de croissance. L'intensification de l'utilisation du moulin, le développement de ces applications (moulins à fer, à eau, à bière, à foulon, etc.), le remplacement du métier à tisser vertical par le métier à tisser horizontal, l'invention au XIIIe siècle du système de l'arbre à cames transformant un mouvement continu en mouvement alternatif, font apparaître une nouvelle valeur, la productivité. Comme une manne céleste, l'abondance descend du Ciel sur la Terre. Dans le domaine agricole, la lente substitution, là où la terre, le climat et l'organisation agraire le permettent, de l'assolement triennal à l'assolement biennal, augmente d'environ un sixième la surface cultivée des terroirs et permet une diversification saisonnière des cultures (blé de printemps et blé d'automne, cultures dites « dérobées »). Ainsi

apparaissent les valeurs de croissance et de rendement. La science agricole redevient, comme à la fin de l'Antiquité, un savoir digne de la rédaction de manuels. C'est le cas du manuel *Housebondrie* de Walter de Henley, du *Ruralium commodorum opus* de Pietro de Crescenzi, que le roi de France Charles V fera traduire en français au milieu du XIV^e^ siècle. Il ne faut pas exagérer ces mutations, mais elles sont un signe de conversion au monde. La notion de profit honteux (*turpe lucrum*), qui s'opposait au développement des bénéfices et des prises d'intérêt, est de plus en plus évitée grâce à la casuistique économique où se distinguent les ordres mendiants qui, comme on l'a vu, légitiment de plus en plus les activités du marchand, parce qu'il met à la portée d'une part croissante de l'humanité les biens que le Ciel dans un premier temps a confiés à une partie d'entre eux dans une partie de la Terre. La diffusion des nouvelles valeurs se fait souvent par un recours accru à la raison et au calcul (c'est le même mot en latin : *ratio*). La rationalisation des exploitations rurales et de la collecte des revenus amène l'entreprise extraordinaire, très en avance pour son temps, du nouveau roi d'Angleterre, le Normand Guillaume le Conquérant, qui fait établir en 1085 un inventaire complet des domaines de la Couronne et de leurs revenus. Le nom familier qu'on lui donne et qui est resté dans l'histoire, c'est *Domesday Book*, livre du Jugement dernier. On ne pouvait pas mieux exprimer l'idée que j'avance d'un transfert du Ciel sur la Terre. Le comte de Flandre, dans la lignée, fait dresser en 1187 un document d'estimation chiffrée de ses revenus, le « Gros Brief » de Flandre. Philippe Auguste de France (1185-1223) fait dresser régulièrement l'état des recettes de son domaine royal, et on en a conservé un fragment pour 1202-1203. Même si la réalité est plus modeste, on peut dire qu'une Europe du budget est née. En même temps, comme Alexander Murray l'a bien montré, une véritable « manie arithmétique » s'empare des hommes d'Occident vers 1200. On compte tout, jusqu'aux années de purgatoire, et Jacques Chiffoleau a joliment parlé de « comptabilité de l'au-delà ».

C'est qu'en effet les hommes et les femmes du XIII^e^ siècle, les clercs, mais aussi les laïcs, ont empiété sur le domaine de Dieu. La volonté de mieux maîtriser le temps de la vie quotidienne fait naître à la fin du XIII^e^ siècle, dans toute l'Europe, l'horloge mécanique. Les universités font descendre dans leurs chaires une partie du savoir que Dieu se réservait de distribuer. La connaissance de Dieu est d'ailleurs devenue elle-même un savoir humain ; Abélard invente le mot théologie au XII^e^ siècle, et le Père Chenu a montré comment la théologie devient une science au XIII^e^ siècle. Enfin, la naissance à la fin du XII^e^ siècle du Purgatoire permet à l'Église et aux hommes de dérober à Dieu une partie de son

pouvoir sur les morts en instituant un système de délivrance des âmes du Purgatoire grâce aux *suffrages* des humains présentés à Dieu. L'outillage intellectuel et mental des hommes évolue, faisant progresser la maîtrise des hommes par le développement des instruments du savoir. Le livre devient un manuel, et non plus seulement un objet d'art et de dévotion. L'écriture envahit le monde des marchands et des juristes ; elle est un objet d'étude dans les écoles, et ainsi se désacralise, ou plutôt inscrit sur terre son pouvoir céleste. Le corps est l'objet de soins autant que de répression. Le pape Boniface VIII interdit, à la fin du XIIIe siècle, le dépeçage des cadavres que l'on a encore fait subir au corps de Saint Louis en 1270. La gourmandise, longtemps très grave péché capital intimement lié à la luxure, se légitima avec les progrès du raffinement alimentaire et culinaire. Le plus ancien manuel de cuisine médiévale connu, selon l'historienne polonaise Maria Dembinska, aurait été écrit vers 1200 pour l'archevêque danois Absalon, qui avait probablement un cuisinier français. A la fin du XIIIe siècle, une Europe de la gastronomie était née.

Sous l'influence du rigorisme monastique, le rire avait été sévèrement condamné dans le Haut Moyen Age. Il devint, au début du XIIIe siècle, une des caractéristiques de la spiritualité de François d'Assise et des premiers franciscains. De façon générale, il y avait désormais une tendance à retarder le plus possible le départ des corps des hommes vers l'attente du Jugement dernier. Agostino Paravicini Bagliani a révélé l'intérêt passionné du franciscain Roger Bacon et de la Curie pontificale au XIIIe siècle pour l'espoir d'augmenter la durée de la vie humaine terrestre. La connaissance du monde devint aussi l'objet de recherches d'une cartographie plus précise que les cartes essentiellement idéologiques du Haut Moyen Age peu soucieuses de précisions scientifiques. Alors que, au milieu du XIIe, l'évêque Otton de Freising, oncle de Frédéric Barberousse, avait estimé que la christianisation de la terre était achevée et que la Cité de Dieu était réalisée amenant la fin de l'histoire, sous la pression des constructions monarchiques en Angleterre et en France, de la *Reconquista* espagnole et des grands conciles romains, et sous l'influence qu'il faut rappeler des idées joachimites, l'Europe retrouva le sens de l'Histoire.

Enfin se constituèrent, aux XIIe et XIIIe siècles, deux types d'idéal humain, qui visaient à une réussite essentiellement terrestre même si elle devait être aussi une préparation au salut. Le premier fut la *courtoisie*, inspirée par les manières de cour et diffusée dans les classes nobles et chevaleresques et devenue au

XIIIe siècle, comme on l'a vu, synonyme de politesse et même de civilisation au sens moderne.

L'autre idéal fut celui de la *prud'homie*. C'est un idéal de sagesse, de modération, l'alliance entre le courage et la modestie, la prouesse et la raison. C'est un idéal lui aussi essentiellement laïc. Les deux idéaux s'incarnent dans les deux principales figures d'un des livres à succès des XIIe et XIIIe siècles, *La Chanson de Roland*. Roland est preux, mais Olivier est sage. Et le roi de France Louis IX est autant prud'homme que saint. Le salut désormais s'acquiert sur la Terre comme au Ciel.

Pour finir, sans renier les idéaux collectifs, l'appartenance au lignage, aux confréries, aux corporations, les hommes et les femmes du XIIIe siècle s'efforcèrent au moins pour une minorité d'entre eux de promouvoir l'individu. Au bout de leur route terrestre le purgatoire est un au-delà individuel avant l'au-delà collectif du Jugement dernier. Michel Zink a bien repéré la façon dont le « *je* » perce en littérature, la subjectivité littéraire triomphe dans l'Europe du XIIIe siècle.

1. Leçon inaugurale au Collège de France, 14 mars 2002, p. 30.
2. Traduction française, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
3. Un ancêtre des traités de bonnes manières médiévaux, les *Disticha Catonis*, du IIIe siècle, en vers, a fait l'objet de copies manuscrites au Moyen Age.

Chapitre VI

Automne du Moyen Age ou printemps des temps nouveaux ?

Je reprends le titre d'un livre suggestif de Philippe Wolff (1986) qui reprend lui-même celui d'un livre célèbre de l'historien néerlandais Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen Age*. La période des XIV^e^-XV^e^ siècles, traditionnellement considérée comme la fin du Moyen Age, est en général décrite aussi comme une période de crise de la relative stabilité et de la relative prospérité qui se sont installées en Europe au XIII^e^ siècle. Guy Bois a récemment proposé une révision de cette conception. Et une analyse plus positive de ce qui ne serait, selon lui, qu'une crise passagère du féodalisme. Sa démonstration se situant essentiellement en Normandie, cette localisation diminue la portée de son hypothèse. Je pense d'autre part, comme la plupart des médiévistes, que les épreuves des XIV^e^ et XV^e^ siècles sont à la fois avant une nouvelle renaissance qui sera la grande Renaissance une crise des structures et de la croissance d'ensemble de la société européenne et l'apparition catastrophique de nouveaux malheurs. Les hommes et les femmes du XIV^e^ siècle, souvent dominés par des visions apocalyptiques descendues elles aussi du Ciel sur la Terre, ont souvent résumé les catastrophes auxquelles ils ont dû faire face par l'image des trois cavaliers de l'Apocalypse : la famine, la guerre, et l'épidémie. Aucun de ces

phénomènes n'était inconnu des phases précédentes du Moyen Age, mais aussi bien leur intensité que certains aspects nouveaux créaient une impression inouïe.

La famine et la guerre

La famine fut particulièrement redoutable, car les historiens du climat comme Emmanuel Le Roy Ladurie et Pierre Alexandre diagnostiquent une péjoration du climat, en particulier dans l'Europe du Nord, due à un long refroidissement et à de grandes vagues de pluies répétées qui amena le retour dans les années 1315-1322 d'une grande famine aux aspects extraordinaires.

La guerre avait toujours été, au Moyen Age, un phénomène plus ou moins endémique. Mais l'action de l'Église et des princes comme Saint Louis en faveur de la paix, la recherche de conditions favorables à la prospérité, la condamnation par le développement des monarchies des guerres féodales privées avaient amené un recul du phénomène guerrier. S'il y eut au XIV^e^ siècle un retour quasi général de la guerre, ce qui frappa surtout les contemporains, c'est que le fait militaire prit des formes nouvelles. La lente formation des États nationaux, d'abord favorable à la paix imposée aux querelles féodales, fit naître peu à peu des formes « nationales » de guerres. L'exemple de l'interminable guerre de Cent ans qui renouvela d'une façon moderne les vieilles hostilités franco-anglaises des XII^e^ et XIII^e^ siècles en est un bon exemple. De spectaculaires quoique lents progrès technologiques firent aussi de la guerre un phénomène nouveau. Le plus visible de ces progrès fut l'apparition du canon et de la poudre à canon ; mais les techniques de siège se perfectionnèrent aussi et tous ces changements amenèrent la lente disparition du château fort au profit de deux types de résidences nobles à la campagne, le château aristocratique, essentiellement résidence et lieu d'ostentation et de jouissance, et la forteresse, souvent royale ou princière, destinée à résister à l'agression des canons. De plus, la guerre se dilua et se professionnalisa. La crise économique et sociale multiplia le nombre de vagabonds qui, s'ils trouvaient un chef, formaient des bandes armées dont les pillages et les destructions étaient pires que ceux des armées plus régulières. En Italie, des chefs de guerre, souvent prestigieux, louèrent leurs services aux villes et aux États, et parfois devinrent eux-mêmes des chefs politiques. Ce sont les *condottieri*. Enfin, les monarchies, en particulier la

française, levèrent des soldats permanents, régulièrement payés par des soldes, tandis que des mercenaires, d'une façon plus permanente et plus structurée que par le passé, se mirent au service des villes et des princes. Un peuple se distingua dans cette fonction, les Suisses.

William Chester Jordan a donné une brillante analyse de la grande famine du début du XIV^e^ siècle. Il a montré comment cette calamité avait été considérée comme « inouïe » parmi les hommes vivants ; comment les causes naturelles, humaines et divines, se sont combinées aux yeux des hommes et des femmes du temps pour engendrer cette famine. Le climat et les pluies, la guerre, la colère de Dieu sont les causes perçues par les contemporains. Le résultat fut une chute brutale des récoltes de céréales et des dévastations épizootiques. Les prix s'élevèrent, multipliant le nombre et la détresse des pauvres, sans que la hausse du secteur encore limité des salaires puisse compenser l'élévation des prix. L'insuffisante organisation des monarchies et des villes, les déficiences des transports de vivres et de stockage aggravèrent, ou, en tout cas, ne permirent pas de lutter efficacement contre les conséquences de la grande famine. Une Europe de la solidarité rurale et alimentaire ne pouvait encore naître.

Philippe Contamine a remarquablement décrit le nouveau complexe militaire qui s'est mis en place en Europe du début du XIV^e^ à la fin du XV^e^ siècle. La promotion et les transformations de la science militaire, tout comme apparaissaient des traités d'agriculture en économie, amenèrent la rédaction et la diffusion de traités didactiques consacrés à l'art de la guerre, à la discipline militaire et à l'organisation des armées. On traduisit en latin, puis à la fin du XIV^e^ siècle en français, pour le duc de Bourgogne Philippe le Hardi le traité composé vers 1327 par Théodore Paléologue, second fils de l'empereur byzantin Andronic II. Le bénédictin Honoré Bovet composa, à partir du *De bello* du juriste italien Jean de Legnano, *L'Arbre des batailles*, dédié au jeune roi de France Charles VI. L'Italienne Christine de Pisan, vivant à la cour de Charles VI, rédige en 1410 le *Livre des faits d'armes et de chevalerie*. L'Italien Mariano di Jacopo Taccola composa en 1449 un *De machinis* consacré aux machines de guerre. Les ordonnances militaires se multiplièrent et se diffusèrent dans toute l'Europe. Ainsi celles de Florence en 1369, la grande ordonnance de Charles V de France en 1374, les statuts et ordonnances de Richard II d'Angleterre en 1385, celles d'Henri V d'Angleterre en 1419, les ordonnances militaires de Charles le Téméraire, notamment en 1473, et l'ensemble des règlements de campagne concernant les forces militaires mises en œuvre par les cantons suisses.

L'archéologie nous a légué une abondante documentation qui enrichit la documentation écrite. Philippe Contamine rappelle la découverte à Aljubarrota au Portugal de trous disposés en ligne ou en damier, sans doute creusés en 1385 par les archers anglais de Gand pour y planter des pieux et arrêter les charges de la cavalerie castillane. La fouille des fosses où furent jetés les morts de la bataille de Visby dans l'île de Gotland en 1361 a permis une étude scientifique complète de l'armement défensif. On a pu étudier les enceintes des villes, des châteaux, des églises fortifiées, des maisons fortes construites ou remaniées à la fin du Moyen Age : enceintes d'Avignon, d'York, de Rothenbourg, de Nördlingen, châteaux de Vincennes, de Fougères, de Salses, de Karlsteyn, de Tarascon. Un ensemble de musées européens permet de prendre connaissance de l'Europe militaire des XIV^e^ et XV^e^ siècles : Tower Armoury et Wallace Collection à Londres, musée de la porte de Hal à Bruxelles, musée de l'Armée à Paris, château Saint-Ange à Rome, musée Stibbert à Florence, Armeria Reale à Turin, Real Armeria à Madrid, collection du château d'Ambras au Tyrol, etc.

Philippe Contamine a rappelé aussi que les deux derniers siècles du Moyen Age ont vu le déchaînement dans toute l'Europe des guerriers réguliers ou irréguliers : grandes compagnies en France et en Espagne, compagnies d'aventure en Italie, Écorcheurs en France et dans l'Ouest du monde germanique, guerre de Cent ans, guerres de succession de Bretagne, guerres de la constitution et de l'éclatement de l'État bourguignon, guerres hispaniques, expéditions militaires de l'Église pour reconquérir l'État pontifical, guerres maritimes entre Gênes et Venise, entre la Hanse germanique, le Danemark et l'Angleterre, guerres contre les Tchèques hussites, conflits entre l'Ordre teutonique et ses voisins, guerre des Deux-Roses en Angleterre, fin du royaume de Grenade en Espagne, avance des Turcs dans les Balkans.

Iconographie et archéologie montrent aussi que ce temps est définitivement devenu celui d'une Europe du cheval, qui est plus désormais un cheval de bataille qu'un cheval de chasse. La période vit aussi se transformer l'infanterie qui perdit une partie de son importance quantitative et qualitative entre le milieu du XIV^e^ et le milieu du XV^e^ siècle ; mais, dès le milieu du XV^e^ siècle, le rôle et le prestige de l'infanterie renaquirent, essentiellement à partir des mercenaires germaniques, les lansquenets et les suisses. Plus frappante encore fut l'apparition de l'artillerie. La poudre à canon, et le canon lui-même, parvinrent en Italie et de là dans l'ensemble de l'Europe à partir de la Chine à travers le monde musulman en une vingtaine d'années entre 1325 et 1345. « Cet instrument belliqueux ou diabolique qu'on appelle vulgairement canon », comme dit encore John Mirfield

vers 1390, ne révolutionna que lentement l'art militaire, essentiellement de deux façons, par leur rôle sur le champ de bataille, d'une part, par leur efficacité contre les murs des châteaux et des villes, de l'autre. La course à la grosseur des canons releva autant d'un souhait de prestige et d'effroi que d'un désir d'efficacité. A la fin du XIVe siècle, une Europe de la bombarde était née. Le budget de l'artillerie ne cessa d'augmenter dans les villes et les États de la seconde moitié du XVe siècle. A la fin du siècle, l'industrie métallurgique militaire avait connu un grand essor notamment à Milan et en Italie du Nord, tandis que l'artillerie française, telle qu'elle allait se montrer pendant les guerres d'Italie, était par son importance et sa qualité la première du monde.

La militarisation de l'Europe fut complétée par la profonde évolution du service militaire. Le service féodal disparut en Angleterre au XIVe siècle pour faire place à la levée de milices nationales et de volontaires. Dans le royaume de France, le recours au contrat d'engagement devint courant après le milieu du XIVe siècle. Au XVe siècle, chaque communauté et chaque paroisse du royaume dut fournir à l'appel de la monarchie des francs-archers et des arbalétriers. L'Italie dont les classes dirigeantes urbaines se détournèrent de la fonction militaire eut essentiellement recours à des mercenaires. Ce fut le système de la *condotta*. Cependant, le rôle de la noblesse fournissant l'essentiel de la cavalerie militaire subsista presque partout en Europe. L'Europe de la noblesse continuait à s'appuyer sur ses traditions guerrières.

Enfin, tous les pouvoirs politiques européens développèrent plus ou moins au XVe siècle des armées permanentes. La guerre féodale était une guerre intermittente fondée sur la levée occasionnelle, en général printanière, et la limitation du temps de réquisition des guerriers. L'année guerrière de l'Europe féodale était trouée. Le tissu militaire de l'Europe moderne commençait à être d'une seule pièce. Même les Italiens éprouvèrent le besoin d'armées permanentes à leur service direct. Le Sénat de Venise déclarait, dès 1421 : « C'est toujours notre politique d'avoir des hommes de valeur en temps de paix comme en temps de guerre. »

Cette Europe de violences guerrières généralisées n'en avait pas pour autant oublié l'aspiration à la paix qui avait été l'idéal profond de la société, de l'Église et des pouvoirs au Moyen Age.

Le bénédictin Honoré Bovet, l'auteur de *L'Arbre des batailles*, constate, navré : « Je vois toute la sainte chrétienté, tant accablée de guerres et de haine, de pillages et de dissensions, qu'on a grand peine à pouvoir nommer un petit pays, soit duché, soit comté, qui soit en bonne paix. » Au XVe siècle, Georges

Podiebrad, roi de Bohême, compose en latin un *Traité de la paix à faire dans toute la Chrétienté*. Dans l'espoir que « de telles guerres, rapines, troubles, incendies et meurtres, qui ainsi que nous le rapportons hélas avec tristesse ont assailli la Chrétienté elle-même de toute part et par lesquels les campagnes sont dévastées, les villes pillées, les provinces déchirées, les royaumes et les principautés accablés d'innombrables misères, cessent enfin et soient complètement éteints et que l'on revienne à un état convenable de charité mutuelle et de fraternité au moyen d'une union louable ».

Ce roi du XV^e^ siècle a sans doute offert le plus beau projet, la plus belle justification à l'union européenne qui cherche difficilement à se faire six siècles plus tard. Une Europe de la paix.

La peste Noire

Au milieu du XIV^e^ siècle arriva un des événements les plus catastrophiques de l'Europe médiévale. La peste Noire. Ainsi appelée parce que des deux formes sous lesquelles elle se présenta, la forme respiratoire et la forme inguinale, c'est celle-ci qui quantitativement l'emporta de beaucoup. Elle était caractérisée par l'apparition de ganglions, dits bubons, à l'aine pleins d'un sang noir dont la couleur définit la maladie et l'épidémie. La peste bubonique avait déjà ravagé Orient et Occident au VI^e^ siècle, à l'époque de Justinien. Puis elle disparut complètement d'Occident. Restée à l'état endémique en Asie centrale et probablement dans la corne orientale de l'Afrique, elle se ranima et revint agresser l'Europe en 1347-1348. L'origine peut en être fixée et datée. La colonie génoise de Caffa en Crimée fut assiégée par des Asiatiques qui utilisèrent comme armes contre les assiégés des cadavres de pestiférés jetés par-dessus les murailles. Le bacille véhiculé par les puces des rats ou, comme on le croit plutôt aujourd'hui, par le contact humain vint en Occident à bord de bateaux originaires de Caffa. Au cours de l'année 1348, il se diffusa dans pratiquement toute l'Europe. La peste Noire commença à être un phénomène catastrophique qui dura en Occident jusqu'en 1720, date de la dernière grande peste, celle de Marseille, avec toujours une origine orientale. Ce qui rendit l'épidémie catastrophique, c'est d'abord le caractère foudroyant de la maladie. Les hommes et les femmes contaminés par le bacille étaient terrassés au bout d'une courte

incubation par un accès qui, au bout de 24 à 36 heures, aboutissait le plus souvent à la mort. La seconde raison de cette panique face à la peste fut la révélation aux Occidentaux de la puissance de la contagion. Sans doute avait-on estimé que la lèpre pouvait être contagieuse – ce qui est faux –, mais avec la peste la contagion s'avérait irréfutable. Enfin, la peste s'accompagnait de phénomènes physiologiques et sociaux terrifiants. Les pestiférés montraient des troubles nerveux impressionnants, et l'incapacité pour les familles, les communautés, les pouvoirs publics à combattre le mal lui donnait un caractère diabolique. Les conséquences de l'épidémie étant particulièrement spectaculaires à cause de la contagion dans les groupes humains vivant en communauté, cette structure en groupes qui était à la base de la structure sociale de l'Europe fut rongée et souvent détruite par l'épidémie. Les familles, les lignages, les couvents, les paroisses, ne furent plus capables d'assurer des funérailles individuelles décentes aux morts. Beaucoup de ceux-ci ne purent pas bénéficier du sacrement d'extrême-onction, ni même de prières et de bénédictions lors des ensevelissements dans des fosses communes. Nous ne possédons pas de documents permettant d'évaluer de façon assez précise la mortalité de l'épidémie. Elle varia suivant les régions. Il est probable qu'elle ne fut dans aucune région inférieure au tiers de la population, et l'évaluation la plus vraisemblable va de la moitié aux deux tiers de la population de la Chrétienté. La chute démographique fut de 70 % pour l'Angleterre qui passa d'environ 7 à environ 2 millions d'habitants en 1400. Les effets catastrophiques de la peste furent enfin augmentés par le retour plus ou moins régulier et plus ou moins sévère des épidémies. Il y en eut une, en 1360-1362, qui frappa particulièrement les enfants. En 1366-1369, 1374-1375, 1400, 1407, 1414-1417, 1424, 1427, 1432-1435, 1438-1439, 1445, 1464… D'autre part, la combinaison entre la peste et d'autres maladies comme la diphtérie, la rougeole, les oreillons, la scarlatine, la typhoïde, la variole, la grippe et la coqueluche, de même que le rapprochement fait par les gens de l'époque entre pestes, guerres et famine, trio, comme on l'a vu, venu de l'Apocalypse, engendrèrent un sentiment de terreur.

Les médecins du XIV^e^ siècle étaient incapables de trouver les causes naturelles de l'épidémie, bien que la certitude qu'il y en avait, et que le phénomène à combattre était surtout la contagion, contrebalança l'explication par la colère divine qui fut malgré tout l'interprétation la plus fréquente et la plus forte.

En l'absence d'un savoir médical idoine, il y eut toutefois des observations précises et efficaces. Par exemple, l'interdiction des réunions au chevet des

malades et des morts, le rassemblement pour des funérailles, l'utilisation des vêtements des pestiférés et, de façon générale, la lutte contre la contagion. La mesure la plus efficace fut la fuite devant le cataclysme ; le refuge, loin des villes peuplées, dans des campagnes au peuplement dispersé. Une œuvre célèbre évoque ce mouvement, c'est l'Introduction du *Décaméron* de Boccace qui décrit la fuite dans leur maison de campagne des riches Florentins. Cette forme de lutte contre la peste n'était évidemment qu'à la portée des élites. La peste aggrava les conflits sociaux, les malheurs des pauvres, et fut un des acteurs d'une violence sociale dont nous reparlerons.

Les pouvoirs publics, et en particulier les villes, au premier rang desquelles les villes italiennes, prirent aussi un ensemble de mesures parmi lesquelles la propreté, l'hygiène, qui fit ainsi des progrès notables. Elles luttèrent aussi contre le luxe ostentatoire des riches présenté comme une provocation entraînant la colère et la punition divine. La peste amena aussi de nouvelles formes de dévotion chrétienne, et en particulier la promotion de saints spécialisés qui devinrent de grands saints dans toute l'Europe comme saint Sébastien, dont les flèches qui le frappent furent interprétées comme les fléaux du XIV^e^ siècle, et, dans l'Europe occidentale et méridionale, saint Roch.

La mort, le cadavre, la danse macabre

La peste alimenta aussi une nouvelle sensibilité et une nouvelle religiosité. Jusqu'alors, ce que les hommes et les femmes redoutaient face à la mort, c'était essentiellement le risque de l'enfer ; désormais, une première phase absorba cette crainte, ce fut la mort elle-même, dont les horreurs visibles avec la peste n'avaient rien à envier aux tourments de l'Enfer. Certes, comme l'iconographie en témoigne, la peur de l'Enfer se poursuivit au-delà du milieu du XIV^e^ siècle ; même si, comme l'a bien montré Jean Delumeau, il y eut tendance à équilibrer les horreurs de l'Enfer par les délices du paradis. Pourtant, le principal bénéficiaire, si l'on peut dire, de la nouvelle sensibilité à la mort, ce fut le cadavre.

Le face-à-face avec le cadavre fit l'objet, au milieu du XIV^e^ siècle, d'un thème iconographique à succès. Il s'agit de la rencontre des trois vifs et des trois morts. On y voit trois jeunes gens beaux, gais, insouciants, se trouver face à trois

cadavres, en général dans des cercueils au cimetière. Un thème qui avait été très vif dans toute l'Europe chrétienne prit alors une importance exceptionnelle. Ce fut celui du *Memento mori*, « souviens-toi que tu mourras », qui devient le fondement de la dévotion et d'un style de vie et de réflexion. Il suscita la rédaction de traités illustrés sur l'art de mourir, les *artes moriendi*, très bien étudiés par Alberto Tenenti. Cette réflexion conduira au XVI^e^ siècle au précepte de Montaigne, « philosopher, c'est apprendre à mourir ». Ainsi se diffusa dans toute l'Europe un thème iconographique qui fut aussi un sentiment et une philosophie, le macabre. Une de ses manifestations les plus spectaculaires fut la représentation sur les tombes de grands personnages de leur cadavre, que le français appela le *transi*. Le plus célèbre en France fut celui, vers 1400, du cardinal de Lagrange. On en connaît 75 dans l'Europe du XV^e^ siècle.

L'Italie du XIV^e^ siècle avait privilégié un autre thème iconographique, celui du triomphe de la mort, spectaculairement représenté au Campo Santo de Pise en 1350, deux ans après l'apparition de la peste Noire. Deux autres thèmes connurent un succès encore plus grand, l'un fut celui de la Vanité, représentation d'un crâne de mort, qui développa son succès tout au long de la Renaissance jusque dans l'art baroque ; et, l'autre, la danse macabre, caractéristique de l'art et de la sensibilité du XV^e^ siècle.

La danse macabre est remarquable par l'ensemble des personnages qui y sont entraînés et par la forme de leur manifestation. Si, en effet, le cadavre est essentiellement une image individuelle de la mort, la danse macabre est une représentation de l'ensemble de la société, de toutes les catégories sociales et politiques qui la composent. Menée par le pape et l'empereur, elle fait danser toute l'humanité, du roi au noble, au bourgeois, au paysan. Les femmes n'y échappent pas. L'autre aspect remarquable est celui de la danse. L'Église avait fermement condamné les danses, considérées comme frivoles ou même païennes, et inconvenantes. Elle avait dû céder devant les danses de cour qui ne triompheront cependant qu'aux XVI^e^-XVII^e^ siècles, mais elle avait réfréné les danses paysannes, les caroles. La danse macabre réunit la culture laïque et la vision cléricale. Elle manifeste que la danse est un divertissement pernicieux, et que la société va à sa perdition en dansant sans même avoir besoin de Satan comme maître de ballet. L'Europe du macabre est une Europe de la déraison. Ainsi s'introduit dans la longue histoire de l'Europe le fil rouge des années folles.

La danse macabre couvrit les murs de l'Europe chrétienne au XV^e^ siècle. Son premier grand chef-d'œuvre fut représenté sur le mur du cimetière des

Saints-Innocents à Paris en 1425. Dès 1440, il y eut une réplique de la fresque des Saints-Innocents sur le mur du cimetière Saint Paul's à Londres, et le grand peintre Konrad Witz en représenta une dans le cimetière des Dominicains de Bâle, tandis qu'une autre était peinte à Ulm, et qu'une grande toile représenta une danse macabre dans la Marienkirche de Lübeck, avant qu'une autre ne soit exécutée vers 1470 à La Chaise-Dieu. Le plus étonnant est qu'on rencontre des danses macabres dans des petites églises de petites villes ou même de villages. Par exemple, celles de Kernescleden (Bretagne) dans le transept (seconde moitié du XV^e^ siècle), Saint-Nicolas de Talinn (fin XV^e^ siècle), Beram (Istrie, 1474), Norre Alslev (Danemark, années 1480), Santa Maria in Silvis de Pisogne près de Ferrare (1490), Hrastovlje (Slovénie, 1490), Kermaria (Bretagne, 1490), Meslay-le-Grenet (Eure-et-Loir, fin XV^e^-début XVI^e^ siècle).

L'Europe de la violence

En dehors des violences majeures dues à la peste, à la famine et à la guerre, d'autres événements, d'autres évolutions, firent naître dans l'Europe des XIV^e^ et XV^e^ siècles des conflits et des violences qui contribuent aussi à cette image de crises et de luttes qui caractérise la fin du Moyen Age et semble avoir fait peser une menace sur la constitution de l'Europe.

L'interprétation de ces phénomènes a donné lieu à diverses hypothèses. L'historien tchèque Frantisek Graus, en étudiant les pogroms qui, dans les années 1320, ont accompagné les accusations d'empoisonnement des puits faites aux juifs et ceux qui, sur une grande échelle, ont marqué surtout en Europe centrale la peste de 1348, a avancé deux explications globales : l'une – qui ne lui est pas propre – est l'hostilité à l'égard des juifs comme boucs émissaires, mais Graus replace surtout ces pogroms dans une analyse globale selon son expression du « XIV^e^ siècle comme époque de crise ». Ce faisant, il met en valeur des dangers structurels de l'économie européenne, toujours menacée par la crise, des conflits structurels entre paysans et seigneurs, artisans et marchands, qui peuvent fournir un éclairage de longue durée aux risques internes que court encore l'Europe. De plus, la relative faiblesse des pouvoirs politiques, monarchie minée par les conflits dynastiques, menacée par les révoltes populaires, incapable de s'assurer des ressources fiscales suffisantes, pointe aussi sur une

faiblesse des appareils politiques qui n'a peut-être pas disparu de l'Europe d'aujourd'hui. Dans son beau livre *« De grace especial ». Crime, État et société en France à la fin du Moyen Age,* Claude Gauvard a avancé pour la France des XIVe et XVe siècles une autre explication de la violence. Celle-ci verrait l'apparition d'un nouveau type de comportement délictueux, le *crime*, différent des violences féodales, en liaison avec le développement d'une police monarchique et de façon générale s'expliquant comme une réaction à la construction de l'État moderne en même temps que la répression de la criminalité multiplie les documents, les archives qui nous permettent de repérer ces violences et peuvent nous donner l'impression qu'elles ont augmenté alors que c'est la répression et la documentation qui ont fait des progrès. N'y a-t-il pas, là encore, les éléments d'une interprétation possible des violences de l'Europe d'aujourd'hui ? Ce qui demeure proprement spécifique de la société médiévale, et que Claude Gauvard analyse remarquablement, c'est que la principale valeur des composantes sociales de ces populations médiévales est le sentiment de l'*honneur*. Mais le plus important sans doute des phénomènes de longue durée, toujours à l'œuvre dans l'Europe d'aujourd'hui, c'est que le pouvoir politique, la monarchie hier, l'État aujourd'hui, s'ils ont pour fonction de punir, doivent aussi se manifester par le pardon. Aux XIVe et XVe siècles, ce pardon se manifeste en France par la délivrance à certains condamnés de « lettres de rémission » ; c'est la manifestation de la grâce, forme suprême d'un pouvoir politique à qui ont été transférées certaines caractéristiques du pouvoir divin. C'est bien une Europe de la répression et de la grâce qui se profile.

Ces explications, et en particulier celle des pogroms comme punition du bouc émissaire, ont été récemment mises en doute par le médiéviste américain David Nirenberg dans son étude de la violence dans l'Espagne de la première moitié du XIVe siècle, et plus particulièrement dans les pays de la couronne d'Aragon. Nirenberg y étudie les persécutions et plus particulièrement les violences dont sont victimes les minorités. Juifs et musulmans surtout, mais femmes aussi. Pour lui, « la violence est un aspect central et systémique de la coexistence entre majorité et minorité ». Ce serait donc la coexistence entre majorité et minorité dans la péninsule Ibérique, mais aussi dans une grande partie du reste de l'Europe, qui serait à la source de cette violence qui semble avoir mis en péril la cohésion de l'Europe à la fin du Moyen Age. En tout cas, on peut faire deux remarques sur cette cohésion à la fin du XVe siècle ; la première est que parler de tolérance ou d'intolérance dans cette Europe n'a encore aucun sens, et on est ainsi en deçà d'une Europe de la tolérance qui a fait des progrès,

mais qui est encore à naître aujourd'hui ; l'autre constatation, c'est que les juifs ont été chassés de l'Europe occidentale et méridionale, ils l'ont été de l'Angleterre dès la fin du XIIIe siècle, de la France à la fin du XIVe siècle, et enfin de la péninsule Ibérique en 1492. Le plus grave est que dans ce dernier cas ce n'est plus un argument religieux, l'antijudaïsme, qui est mis en avant, mais un argument raciste, la *limpieza del sangre* (pureté du sang). Dans le Centre et l'Est de l'Europe, deux autres solutions ont été adoptées, soit la tolérance, même si elle ne dit pas son nom, ce qui fera par exemple à l'égard des juifs comme des sorcières de la Pologne du XVIe siècle « un État sans bûchers », soit le confinement accompagné de protection, le ghetto, en Italie et dans une grande partie de l'Allemagne. Mais l'Europe de la fin du Moyen Age est une Europe qui a expulsé ses juifs.

• Persécution de la sorcière

Une autre forme de violence se développa à partir du XIVe et surtout du XVe siècle, la répression de la sorcellerie. L'Église avait toujours combattu les croyances et les pratiques magiques, et les personnes qui s'y livraient, les sorciers. Mais ce combat était devenu secondaire face à l'hérésie. L'Inquisition fondée au début du XIIIe siècle, comme on l'a vu, visa essentiellement l'hérésie. Pourtant, la sorcellerie devint une de ses cibles privilégiées, et, avec l'assoupissement des hérésies vaudoises et cathares, la sorcellerie passa au premier rang de la répression inquisitoriale. On le voit dans les manuels du XIVe siècle destinés aux inquisiteurs. C'est déjà visible dans le manuel de l'inquisiteur dominicain du Languedoc, Bernard Gui ; c'est encore plus vrai dans le *Directoire des inquisiteurs*, du dominicain catalan Nicolas Eymeric, rédigé vers 1376 et qui connut une grande diffusion. Au XVe siècle, comme l'a bien montré Norman Cohn, la sorcière remplaça l'hérétique comme gibier privilégié de l'Inquisition. Michelet, grâce à son intuition, a perçu la féminisation de la sorcellerie au XIVe siècle, bien qu'il se soit fondé sur un texte qui s'est avéré apocryphe. C'est donc la sorcière qui arrive sur le devant de la scène européenne où elle restera jusqu'au XVIIe siècle et sera victime de nombreux bûchers. L'ouvrage qui allait orchestrer cette chasse aux sorcières fut le *Malleus Malificarum*, c'est-à-dire « Le Marteau des sorcières », des deux inquisiteurs dominicains de la vallée du Rhin et de l'Alsace, Jacques Sprenger et Henry Institoris. L'ouvrage parut imprimé en 1486. Les deux auteurs replacent le combat contre les sorcières dans une vision dramatique et affolée de leur époque.

Ils la voient en proie à des désordres de tout genre, en particulier des désordres sexuels, et à l'emprise d'un diable déchaîné. *Le Marteau des sorcières* est bien un produit et un instrument de ce que Jean Delumeau a appelé un « christianisme de la peur ». A l'intérieur de cette nouvelle intolérance, la croyance terrorisée dans une hallucinante pratique des sorcières, le sabbat, introduisit une note d'autant plus spectaculaire qu'elle inspirait aisément l'iconographie. Une Europe de la chasse aux sorcières, une Europe du sabbat était née.

• Mouvements paysans

Parmi les violences de cette fin de Moyen Age se distinguèrent les révoltes de travailleurs, paysans, ouvriers et artisans des villes. Robert Fossier a pu parler d'une « acuité nouvelle des conflits de classes », et des interprétations d'inspiration marxiste comme celles de l'historien britannique Rodney Hilton ont pu paraître justifiées. L'évolution économique a entraîné l'appauvrissement d'un nombre croissant de paysans, mais en a, en même temps, enrichi d'autres. Les révoltes paysannes, traditionnellement appelées « jacqueries », du terme populaire donné en France au paysan, le « jacques », ne furent pourtant pas majoritairement des manifestations de paysans pauvres, mais au contraire de paysans nantis, privilégiés, menacés dans leurs privilèges. La jacquerie se manifesta sur les terres limoneuses et prospères du Beauvaisis et du Valois, du comté de Londres et du Sussex, et les foyers principaux en furent des gros bourgs tels encore ceux de Catalogne ou de Flandre, le long des zones d'intense circulation du Rhin ou de l'Elbe. La principale jacquerie française fut celle qui éclata en mai 1358 en Beauvaisis, et qui gagna rapidement le Soissonnais, le Valois et la Brie. Ce mouvement, qui se manifesta essentiellement par le pillage et l'incendie des châteaux, ne trouva pas d'échos en ville, ne produisit pas de chefs ayant un grand ascendant et n'exprima aucune doctrine claire. Il fut atrocement réprimé par les seigneurs.

En 1378, l'appauvrissement général du Languedoc et l'apparition de troupes de brigands produisirent aussi une jacquerie endémique, dite jacquerie des *Tuchins*, vieux mot désignant des brigands ou des pillards se cachant dans les forêts, qui fut également réprimée. Il faut noter que les mouvements de révoltes paysannes furent très faibles en Italie. La domination des villes sur les campagnes y avait fait peser un poids sans possibilité de résistance. De façon générale, il n'y eut pas de « question paysanne » dans l'Europe des XIV^{e} et

XV^e^ siècles. Le grand mouvement paysan organisé eut lieu en Allemagne au début du XVI^e^ siècle. Ce fut la Guerre des paysans.

• Révoltes urbaines

En revanche, il y eut une question urbaine. L'extraordinaire essor urbain s'affaiblit et entra en crise après 1260. Le chômage, les fluctuations des salaires, la multiplication des pauvres et des marginaux, produisirent des accès presque incessants d'émeutes et de révoltes. La violence des catégories urbaines inférieures, quand elle ne se détournait pas sur les juifs, prenait de plus en plus pour cible les représentants du pouvoir royal dont l'avidité fiscale et la répression policière étaient de plus en plus mal supportées. La concentration artisanale et la domination des maîtres des corporations attisèrent les révoltes des artisans et des pauvres. Il y eut des tentatives d'organisation. Le juriste français Beaumanoir écrit en 1285, « il y a alliance contre le commun profit quand certaines gens s'engagent ou conviennent de ne plus travailler à aussi bas tarif qu'auparavant ». Déjà en 1255, à Figeac, des artisans forment une *collegatio*, ce qu'il faut traduire par syndicat. Ces révoltés urbains définissent des revendications et des projets. Ils réclament la diminution de la journée de travail. En 1337, à Gand, les foulons se révoltent aux cris de Travail et Liberté. Contrairement à ce qui se passe à la campagne, les révoltés des villes trouvent des chefs, Robert Fossier en a évoqué quelques-uns : Berenguer Oller à Barcelone, Jean Cabos à Caen, Pierre Deconinck à Bruges, Michel de Lando à Florence, Simon Caboche à Paris, Honoré Cotquin à Amiens, Bernard Porquier à Béziers. Un seul de ces meneurs semble avoir eu une envergure exceptionnelle, ce fut le Liégeois Henri de Dinant qui fut maître de la ville pendant quatre ans de 1353 à 1356 et qui rêva d'une société sans classe.

En dehors de Liège, trois villes furent, au XIV^e^ et au début du XV^e^ siècle, le théâtre de révoltes urbaines à caractère proprement révolutionnaire : Paris, Londres et Florence.

A Paris, le contrecoup de la défaite du roi de France Jean II le Bon à Poitiers, et les intrigues de Charles le Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre, firent se soulever une grande partie de la population parisienne qui trouva un chef en la personne d'un grand bourgeois, Étienne Marcel, prévôt des marchands, qui n'était pas un révolutionnaire, mais qui souhaitait limiter les pouvoirs d'une monarchie qui s'avérait de plus en plus absolue. Après diverses péripéties et notamment un essai d'Étienne Marcel pour trouver un appui chez

les Jacques, le prévôt fut assassiné le 31 juillet 1358, et la révolte parisienne fut matée.

Un éphémère, mais violent mouvement de rébellion eut lieu en 1382, quand la monarchie rétablit les impôts imprudemment abolis par Charles V sur son lit de mort. Les émeutiers s'emparèrent des maillets d'armes entreposés à l'Hôtel de Ville en prévision d'une attaque anglaise et s'en servirent offensivement. Ce fut la révolte des Maillotins.

Une nouvelle flambée eut lieu dans le cadre de la lutte entre Armagnacs et Bourguignons se disputant le pouvoir autour du roi fou Charles VI. Les Bourguignons soutinrent un groupe d'émeutiers conduits par le boucher Caboche et firent voter par le Parlement une ordonnance de réforme en mai 1413. Le retour des Armagnacs balaya cette tentative. Ainsi, en France mais aussi ailleurs, apparaissait une Europe des réformes avortées et des révoltes urbaines qui durera jusqu'à la Révolution française.

A Londres, le moment de la grande révolte se produisit avec le soulèvement des travailleurs déchaînés contre le renforcement du statut répressif des travailleurs et par l'institution d'un nouvel impôt, la *poll-tax*. Le caractère exceptionnel de ces mouvements tint à la conjonction entre une révolte d'artisans et d'ouvriers urbains et un soulèvement paysan. La révolte avait des chefs : Wat Tyler, qui réclamait l'abrogation du statut et l'affranchissement des vilains ; et un « pauvre prêtre », John Ball, qui trouva la formule percutante : « Quand Adam bêchait et quand Ève filait, où était le gentilhomme ? » Les émeutiers s'emparèrent pour une courte période de Londres, mais furent finalement vaincus, et là aussi la répression s'installa.

Les événements eurent un autre caractère à Florence. La ville était dominée par la puissante industrie textile et par la domination extrême des maîtres des riches corporations, drapiers et marchands. Ce furent les ouvriers du textile qui menèrent la révolte contre les riches familles. Ces *Ciompi* tinrent la ville pendant plus de trois ans, de 1378 à 1382. Et le mouvement s'étendit même en dehors de Florence, par exemple à Sienne. Le retour des riches familles assura pour longtemps leur pouvoir : le XV^{e} siècle fut le siècle des Médicis.

D'autres mouvements, en général menés par des chômeurs et des marginaux dans les villes où se constituaient des quartiers « dangereux », eurent lieu presque partout. Il y en avait eu déjà des prémices pendant la période 1280-1310 : à Douai, Ypres, Bruges, Tournai, Saint-Omer, Amiens, Liège, mais aussi en Languedoc, Béziers et Toulouse ; en Champagne, Reims ; en Normandie, Caen ; à Paris et en Italie du Nord. A Bologne, en Lombardie en 1289, à Viterbe,

et en Toscane, à Florence. Une seconde période s'étend de 1360 à 1410. On voit y apparaître une forme « moderne » des révoltes ouvrières : le bris de machines. Les villes les plus touchées sont celles du Nord-Ouest de l'Europe et de l'Empire : vallée du Rhin (Strasbourg, Cologne, Francfort), puis Allemagne moyenne (Bâle, Nuremberg, Ratisbonne). Une dernière période plus courte, et moins violente, eut lieu entre 1440 et 1460. En Allemagne (Vienne, Cologne, Nuremberg), en Flandre (Gand), et toujours à Paris, en 1455. Pierre Monnet a bien montré le caractère particulier des conflits qui secouèrent à quelque 250 reprises plus d'une centaine de villes allemandes entre 1300 et 1350. Ces conflits ne débouchèrent ni vers l'instauration de tyrannies à l'italienne, ni sur une démocratisation des métiers. Le retour à la paix demeura une affaire d'élites qui avaient réussi à sauvegarder leur pouvoir.

• Conflits dans l'Europe du Nord

Dans l'Europe scandinave, les conflits sociaux se compliquèrent des luttes entre marchands hanséatiques, artisans et paysans scandinaves, et de la rivalité entre les monarchies nordiques. Les trois royaumes de Danemark, de Norvège et de Suède déclarèrent, en 1397, une union dynastique perpétuelle à Kalmar. Mais dès 1434, nobles et paysans suédois se soulevèrent. On peut citer comme exemple des violences urbaines de ce secteur le soulèvement de la population de Bergen en 1455, à l'instigation de la Hanse, contre le bailli royal, l'évêque et une soixantaine de personnes qui furent mises à mort. Le monde scandinave, divisé et hostile en profondeur aux marchands allemands et hollandais de la Hanse, se présentait comme un morceau d'Europe particulièrement instable. Par ailleurs, le grand prince de Moscovie s'emparait en 1478 de Novgorod où le commerce hanséatique disparut en 1494. L'apparition de la future puissance russe mettait en cause des composantes qui avaient jusque-là uni la Russie à l'Europe.

La rupture de l'unité de l'Église : le Grand Schisme

Un autre événement contribua à renforcer le désarroi des chrétiens de l'Europe du XIV^{e} siècle. Il concerne la papauté. Le point de départ en fut les incessants conflits qui, après le jubilé de 1300, agitèrent la population romaine. Pour fuir cette agitation, le pape français Clément V, archevêque de Bordeaux,

élu en 1305 et couronné à Lyon, ne se rendit pas à Rome. Il convoqua à Vienne sur le Rhône un concile pour 1312, et en 1309 s'établit à Avignon dans l'attente d'une pacification qui lui permette de gagner Rome. Les successeurs de Clément V ne quittèrent pas Avignon. Ils y avaient fait construire un superbe palais pontifical et y avaient développé une efficace administration de la Chrétienté grâce à des institutions largement financées par une redoutable fiscalité. Chambre apostolique, Trésorerie, Chancellerie, Audiences diverses, Pénitencerie, firent de la papauté d'Avignon le gouvernement monarchique le plus réussi de l'Europe du XIV^e^ siècle. La situation d'Avignon, à peu près au centre de la Chrétienté, avait fortement favorisé ces succès pontificaux ; et pourtant, ce qui l'emportait dans la sensibilité des Européens de l'époque, c'était l'attachement à la ville symbolique qu'était Rome. L'Europe rencontrera toujours, y compris aujourd'hui, ce prestige des lieux, des souvenirs, et des significations symboliques. La majeure partie de l'opinion publique qui commençait à se manifester, non seulement dans l'Église, mais aussi chez les laïcs, réclama constamment au cours du XIV^e^ siècle le retour de la papauté à Rome. Urbain V, écoutant ces sollicitations, quitta Avignon pour Rome en 1367, mais la situation romaine le fit revenir à Avignon en 1370. Son successeur, Grégoire XI, accomplit enfin le retour définitif de la papauté à Rome en 1378.

Pendant le fonctionnement de la papauté à Avignon, les conflits romains internes redoublèrent, entretenus par la rivalité des grandes familles aristocratiques et l'existence d'une populace toujours prête à se laisser enrôler par des meneurs.

La situation romaine connut un épisode exceptionnel avec Cola di Rienzo. Homme modeste mais très instruit, nourri de littérature antique, Cola di Rienzo fut une sorte de tribun illuminé qui s'empara de la municipalité de Rome, le Capitole, en 1347, avec l'aide d'une foule enthousiasmée par son éloquence combinant les citations antiques avec les rêveries prophétiques à la mode. L'hostilité conjointe des grandes familles romaines et du pape qui avait envoyé des troupes commandées par le cardinal Albornoz força Cola di Rienzo à s'exiler. Rentré à Rome, il ne parvint pas à rétablir son pouvoir et fut assassiné en 1354. Mais l'épisode avait fortement secoué, non seulement Rome, mais la Chrétienté, et avait contribué à préparer les esprits à une renaissance de la pensée latine antique. Le retour de Grégoire XI à Rome, loin de rétablir la paix dans l'Église, fut à l'origine d'une nouvelle crise encore bien plus grave. La mort prématurée de ce pape entraîna la tenue d'un conclave qui tourna à l'émeute. Le nouveau pape, Urbain VI, élu dans ces conditions ayant tout de suite soulevé de

vives hostilités, la majorité du conclave annula son élection et élit à sa place Clément VII. Mais Urbain VI se maintint, il y eut donc simultanément deux papes, l'Italien Urbain VI à Rome et le Genevois Clément VII à Avignon. Chacun des deux rallia une partie de la Chrétienté qui se trouva ainsi divisée entre deux obédiences. Dans l'obédience avignonnaise se trouvèrent la France, la Castille, l'Aragon et l'Écosse. Dans l'obédience romaine, l'Italie, l'Angleterre, l'empereur germanique et les royaumes périphériques de l'Est et du Nord de l'Europe. Chacun des papes eut ses cardinaux qui, à sa mort, formaient des conclaves partiels. A Urbain VI succédèrent Boniface IX (1389-1404), Innocent VII (1404-1406) et Grégoire XII (1406-1409). A Clément succéda Benoît XIII en 1394. Il est remarquable que, comme cela adviendra au XVI^{e} siècle, dans le cadre de la Réforme, les Églises nationales suivirent les décisions des monarques et des chefs politiques. De nombreux chrétiens, dans l'Église et chez les laïcs, étaient traumatisés et scandalisés par cette situation. La France proposa, à partir de 1395, une solution par la procédure de cession, c'est-à-dire de retrait simultané des deux papes. Benoît XIII s'y refusa. Toutefois, un concile en 1409, composé de cardinaux des deux camps, déposa les deux papes et nomma à leur place Alexandre V, auquel succéda, dès 1410, Jean XXIII, que la tradition ne retint pas comme un pape véritable et qui n'a pas été gardé dans la liste officielle des papes. Mais Benoît XIII et Grégoire XII se maintinrent, et il y eut ainsi, non seulement deux papes rivaux et simultanés, mais trois. Jean XXIII fut chassé de Rome et déposé par le concile de Constance en 1415. Grégoire XII abdiqua, Benoît XIII, isolé, fut à nouveau déposé, et le concile élit enfin un pape unitaire, pape de la réconciliation, Martin V, le 11 novembre 1417. Il y eut un retour moins long et moins sérieux du schisme de 1439 à 1449. Le concile de Florence et le pape Eugène IV mirent définitivement fin au schisme et tentèrent de réaliser *in extremis* une réconciliation entre les Églises latine romaine et grecque orthodoxe à laquelle la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 allait mettre fin.

Le Grand Schisme fut pour l'Europe chrétienne une grave épreuve. Son unité s'était défaite pendant de longues années. Si l'attachement affectif à l'Église romaine s'était manifesté, le pouvoir unificateur de cette Église avait été fortement ébranlé. Les Églises nationales avaient pris des distances avec Rome, et les monarchies se préparaient à passer des traités bilatéraux avec la papauté. L'Europe des concordats s'annonçait.

Les nouveaux hérétiques : wyclifites et hussites

Les XIVe et XVe siècles virent l'effacement des grandes hérésies de la période précédente. Les cathares disparurent peu à peu ; les vaudois ne survécurent qu'en s'isolant, en particulier dans les vallées alpestres et certaines régions isolées de l'Italie du Nord. Mais d'autres hérésies que l'on considère comme des hérésies « modernes », et directement annonciatrices de la Réforme protestante du XVIe siècle, se déclarèrent. Les deux principales furent celle de Wyclif et des Lollards, dans l'Angleterre du XIVe siècle ; et celle de Jean Hus et des hussites, dans la Bohême du début du XVe siècle. John Wyclif (vers 1335-1384) était un maître théologien d'Oxford. Wyclif reprenait la vieille idée que la validité des sacrements ne tenait pas à la fonction de ceux qui les délivraient, mais au fait qu'ils étaient en état de grâce. D'où la non-validité des sacrements délivrés par des prêtres indignes. D'autre part, il ne considérait comme valables que les composantes de la religion chrétienne mentionnées dans la Bible. Il niait ainsi la validité de toutes les décisions de l'Église prises dans une tradition qui ne trouvait pas son origine et son répondant dans les Écritures. Ainsi, il discréditait l'utilisation d'images, la pratique des pèlerinages, la délivrance d'indulgences pour les morts. A la fin de sa vie, il se mit à prêcher des idées radicales sur l'Eucharistie visant la transsubstantiation et à attaquer les ordres religieux qu'il considérait comme des religions « privées ».

Les idées de Wyclif sur l'Eucharistie furent condamnées à Oxford en 1380 et à Londres en 1382. Le bruit se répandit qu'il avait inspiré sinon soutenu ouvertement la révolte des travailleurs de 1381. Sa principale influence dans la longue durée fut sans doute sa traduction de la Bible en anglais. Ses idées continuèrent à être diffusées, surtout à Oxford, après sa mort. Elles furent l'objet de controverses au début du XVe siècle et subsistèrent plus ou moins jusqu'à la Réforme protestante du XVIe siècle où on les retrouva en partie.

Dès la fin du XIVe siècle, elles avaient inspiré des disciples, les Lollards, qualifiés par un mot synonyme de mendiants, *beghards*, et désignant péjorativement des religieux marginaux ; le nom fut donné aux disciples de Wyclif, prédicateurs venus d'Oxford, auxquels se joignirent de « pauvres prêtres ». Influents dans les hautes sphères politiques et sociales où ils trouvaient des protecteurs, ils diffusèrent la Bible traduite en anglais par Wyclif et inspirèrent des projets radicaux. Par exemple, un projet de sécularisation des

biens du clergé où le Parlement prévoyait, en 1410, la confiscation des biens épiscopaux et monastiques. Les Lollards, violemment persécutés, en particulier par condamnation au bûcher dans la première moitié du XV^e^ siècle, eurent encore une influence au XVI^e^ siècle où plusieurs de leurs idées se retrouvèrent dans la Réforme protestante.

L'autre grand mouvement parahérétique, puis décidément hérétique, fut celui lancé par Jean Hus (1370-1415) en Bohême. Étudiant à la récente université de Prague, Jean Hus fut mêlé aux conflits de plus en plus violents qui opposèrent, sur le plan professionnel et sur le plan ethnique, Tchèques et Allemands. Il devint recteur en 1409-1410. Son enseignement avait diffusé des idées trahissant l'influence de Wyclif, et, alors que la théologie nominaliste régnait chez les Allemands, il professa un réalisme radical affirmant l'existence d'universaux dans l'intelligence divine, les idées étant des réalités transcendantes. De plus, son influence se diffusa largement en dehors du milieu universitaire, car, à partir de 1402, il prêcha en tchèque dans la chapelle de Bethléem à Prague. Il réclamait une réforme morale de l'Église et une obéissance stricte à la parole de Dieu. Il entra ainsi en conflit avec la hiérarchie ecclésiastique. Il avait obtenu, avec ses collègues tchèques, du roi de Bohême le décret de Kutna Hora (1409) qui contraignit maîtres et étudiants allemands à quitter l'université de Prague. Ils allèrent fonder l'université de Leipzig. Les œuvres de Wyclif furent brûlées en public et Jean Hus fut excommunié en 1410. Il s'exila de Prague et se consacra à la prédication et à la rédaction d'ouvrages polémiques. Ainsi, dans le *De ecclesia*, il définit l'Église comme assemblée des prédestinés et récuse la primauté pontificale. Il céda à l'invitation à venir se disculper en 1414 au concile de Constance. Il y fut jeté en prison et, malgré ses dénégations en séance publique, fut condamné et brûlé le 6 juillet 1415, et ses cendres dispersées dans le Rhin.

La plupart des Tchèques refusèrent sa condamnation et reprirent ses idées. Ainsi naquit la première division confessionnelle qu'ait connue la Chrétienté. Prague tomba aux mains des hussites et se révolta contre l'empereur, roi de Bohême. L'insurrection s'aggrava en adoptant les idées du groupe le plus radical des hussites, les taborites. Du point de vue religieux, les Tchèques se séparèrent de l'Église romaine et étendirent aux laïcs la communion sous les deux espèces. Du point de vue national, le mouvement affirma ses sentiments pour la langue et les valeurs tchèques contre les cultures étrangères, en particulier allemandes. Du point de vue social, le mouvement plaça au premier rang les paysans et effaça les structures féodales. L'Église et les Électeurs allemands menèrent contre les

hussites quatre croisades de 1421 à 1431. Les combattants hussites, paysans se battant à pied derrière leurs chariots, animés par leur foi religieuse, firent plier la chevalerie ennemie et portèrent la dévastation et la terreur, en 1428-1429, en Lusace, en Saxe et en Franconie. Le mouvement hussite fut le premier grand mouvement révolutionnaire européen et il stupéfia l'Europe. L'empereur Sigismond dut se résigner à un compromis avec les hussites modérés. Ceux-ci mirent à leur tête Georges Podiebrad, qui fut longtemps vainqueur. Roi de Bohême de 1458 à 1471, il ruina les positions allemandes en Bohême.

La *devotio moderna*

Cette évocation des problèmes suscités par la religion qui ébranlèrent l'Europe du XIV^e^ siècle et de la première moitié du XV^e^ siècle, problèmes qui débouchèrent sur des conflits plus ou moins violents, doit être complétée par la considération d'une évolution pacifique de la dévotion chrétienne qui eut sans doute encore plus d'influence en profondeur sur la sensibilité européenne. Il s'agit de la *devotio moderna*. Ce courant spirituel est né de l'expérience du fils d'un marchand drapier de Deventer, dans les Pays-Bas, Gérard Grote. Prêtre, il abandonne ses bénéfices en 1374, se retire à la chartreuse de Monnikhuizen, puis se consacre à la prédication en organisant des communautés religieuses associant prêtres, clercs, frères lais, les Frères de la Vie commune ; à côté desquelles il met sur pied une branche féminine. Grote et ses disciples prêchent la réforme des mœurs, combattent la simonie, le cumul des bénéfices, le concubinage des prêtres, le non-respect du vœu de pauvreté. La *devotio moderna* n'a pas eu la profondeur de l'inspiration mystique qui s'est développée dans l'Europe du XIII^e^ et surtout de la première moitié du XIV^e^ siècle, mais elle traite de problèmes concrets, quotidiens, propose une dévotion simple et pratique, dont le modèle est l'humanité du Christ. De ce milieu sort un chef-d'œuvre, l'*Imitation de Jésus-Christ,* attribué à Thomas a Kempis, mort en 1471, qui devint, pour des siècles, le bréviaire, le livre de lecture des personnes pieuses des deux sexes en Europe. Si la *devotio moderna* n'a inspiré qu'à la marge les mouvements plus radicaux de la Réforme protestante, elle a fourni à Ignace de Loyola une partie du contenu de la dévotion jésuite.

Naissance de sentiments nationaux

Un phénomène d'ordre psychologique aurait selon certains historiens nourri les conflits qui se sont manifestés dans l'Europe du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, le sentiment national. D'autres historiens ont mis en doute l'existence de ce sentiment à cette époque. Bernard Guenée estime que la question est mal posée. Et qu'elle devrait être : « Qu'est-ce qu'un Européen à la fin du Moyen Age entendait par "nation" dans tel État donné, les habitants se concevaient-ils comme une nation, quelles étaient la composition et l'intensité du "sentiment national" qui les animait, quelle force, quelle cohésion cet État tirait-il de ce sentiment national ? » Guenée répond que le mot « nation » ne prend son sens moderne qu'au XVIII^e^ siècle. A la fin du Moyen Age, race, pays, royaume, sont des synonymes de nation. La nation, à la fin du Moyen Age, a été rattachée par la conscience nationale moderne à des réalités avec lesquelles elle n'avait pas de relations profondes. Ainsi en Allemagne, avec l'idée d'empire qui ne se confondait pas avec l'idée d'Allemagne, ni même de germanique. En France, on a étroitement lié la naissance du sentiment national à la guerre de Cent ans. Mais Bernard Guenée affirme que la lointaine origine de ce sentiment remonte au XIII^e^ siècle. C'est peut-être en Angleterre que s'affirme le plus tôt, et en particulier dans l'historiographie, un phénomène qui ressemble le plus à ce que nous appelons « sentiment national ». Dans une belle étude récente, Olivier de Laborderie a montré comment des généalogies royales illustrées à la fin du XIII^e^ siècle et au début du XV^e^ ne se comprenaient que dans la perspective d'un sentiment national anglais remontant au XII^e^ siècle. Décisif aurait été le succès de l'*Historia regum Britanniae* (vers 1136) de Geoffroy de Monmouth qui popularise *Brut* (le roi Brutus, ancêtre légendaire des rois bretons) et le semi-historique *Arthur*. La guerre de Cent ans, si elle ne fut pas à l'origine d'un vrai sentiment national, apporta aux Anglais un changement capital qui allait nourrir le développement du sentiment national. Ce fut l'abandon du français comme langue officielle, devenue langue de l'ennemi ; le français fut remplacé par la langue du peuple, l'anglais. Ainsi la cohérence linguistique, bien qu'elle ne soit pas toujours liée au sentiment national, vint en Angleterre renforcer le développement de celui-ci. Shakespeare, que l'on trouve souvent au début du XVII^e^ siècle comme point d'aboutissement de la formation de ce sentiment national, a donné dans le célèbre monologue de Richard II une magnifique

expression précoce du nationalisme anglais. Dans cette perspective, il faut aussi souligner la référence à la France dans les œuvres composées à l'abbaye de Saint-Denis et intitulées à partir de 1274 les *Grandes Chroniques de France*. Dans tous les cas, on voit les liens entre « sentiment national » et monarchie ; on retrouve cette liaison entre pays et monarchie dans le cas de Jeanne d'Arc. S'il s'agit, dans ce cas, d'une attitude « populaire », il semble bien que l'évolution vers un sentiment national était le fait d'une élite minoritaire et était loin d'avoir un contenu aussi riche qu'il l'aura plus tard. Faut-il parler plutôt d'esprit « patriotique », c'est possible. Ernst Kantorowicz a bien montré la diffusion à la fin du Moyen Age de l'adage *Pro patria mori* (Mourir pour la patrie). Il faut en tout cas être très prudent dans la conception de sentiments nationaux dans l'Europe des XIV^e^ et XV^e^ siècles, et les premières phases de formation d'une nation doivent être repérées dans un domaine plus large que celui du sentiment et de la psychologie.

En revanche, et il s'agit là d'emplois qui ont joué leur rôle dans l'élaboration du sens moderne de nation, on parlait au XV^e^ siècle de nation dans des assemblées spécifiques : les universités et les conciles. Les nations groupèrent pour un bon fonctionnement de l'institution les nombreux étudiants de diverses origines qui peuplèrent les universités. Les nations apparurent vers 1180 à Bologne et organisèrent l'université en deux ensembles. Selon l'origine géographique des étudiants par rapport aux Alpes, d'un côté, les Cismontains étaient divisés en 3 sous-nations (Lombards, Toscans, Siciliens) ; et les Ultramontains en 13 qui correspondaient plus ou moins au divers royaumes et ensembles politiques de la Chrétienté. A Paris, le système des nations apparut en 1222 et se limita à la faculté des arts, divisée en quatre nations, Normandie, Picardie, France et Anglo-Allemagne. On voit par cet exemple qu'on ne peut absolument pas identifier une nation universitaire médiévale par une origine nationale commune de ses membres. A Paris, la nation française englobait les maîtres et étudiants des pays méditerranéens. Et la nation anglo-allemande, très importante au XV^e^ siècle, nous apparaît comme un véritable hybride, alors que, selon les normes médiévales, elle fonctionnait très bien. En revanche, on a vu qu'à Prague la nation tchèque et la nation allemande ont eu une composition ethnique très nette, ce qui a engendré un violent conflit qui s'est terminé avec l'élimination de la nation allemande.

Les grands conciles du début du XV^e^ siècle, en particulier celui de Constance, utilisèrent et diffusèrent la division en nations, chaque nation conciliaire regroupa plusieurs pays, plus ou moins apparentés par la géographie,

l'histoire ou la langue. La nation, dans son acception ancienne, fut donc une forme originale d'organisation de l'espace et de la société européens. De même, dans le cadre de l'expansion européenne hors d'Europe, les marchands européens à l'étranger, dans les comptoirs ou encore les foires, regroupèrent en nations les marchands d'une même ville ou d'une même région et jouèrent auprès d'eux un rôle de représentation et d'assistance.

La prophétie politique

Un phénomène proche du sentiment national et qui s'exprima avec une très grande force au XIVe et au XVe siècle fut la prophétie politique. La lecture et la méditation de l'Ancien Testament avaient habitué les clercs du Moyen Age à accorder une grande importance aux prophètes et aux aspects politiques de leurs prophéties. Dans la diffusion de cet intérêt, Colette Beaune estime que « le XIVe siècle fut décisif ». La plupart des nations européennes et des grandes villes italiennes se fabriquèrent un prophétisme propre. En France, la prophétie veut qu'un roi Charles, fils de Charles, prenne le pouvoir à treize ans, soit vainqueur des révoltés puis des Anglais et reçoive les deux couronnes impériales à Rome et à Jérusalem avant de reconquérir la Terre sainte et de mourir à Jérusalem. En Espagne, Ferdinand d'Aragon fut le héros de prophéties annonçant sa victoire définitive sur les Maures et la fondation d'un nouveau monde. « A la fin du XVe siècle, écrit Colette Beaune, la prophétie est partout. Elle justifie les guerres d'Italie et lance Christophe Colomb sur les routes océanes. Dans un monde médiéval qui a de la peine à concevoir l'idée de progrès, la prophétie est l'un des rares moyens de penser un avenir déjà écrit. » L'Europe de la prophétie évoque une Europe victorieuse et dominatrice, l'Europe des Temps modernes. Je ne partage pas l'opinion des historiens qui, comme Mikhaïl Bakhtine, opposent une prétendue renaissance au Moyen Age comme carnaval à Carême, le rire aux pleurs. Période de la descente des valeurs du Ciel sur la Terre, le Moyen Age a su offrir aux hommes et aux femmes des jouissances dès cette terre. Le superbe ouvrage collectif récent, *Le Moyen Age en lumière*[1], l'a bien montré.

L'imprimerie

Cependant, en même temps que l'Europe du XV^e^ siècle rêvait un avenir glorieux, elle s'ouvrait à une civilisation plus heureuse, et d'abord ici-bas. Un élargissement considérable de la lecture, un triomphe de l'écrit et du livre, allait résulter de la découverte de l'imprimerie. Les premières formes imprimantes du monde occidental sont probablement des plaques de bois gravées en relief, employées dès 1400 pour reproduire sur papier des textes appelés xylographies. La xylographie n'a eu qu'une activité médiocre, inférieure à la transcription manuelle des manuscrits, réalisés au début du XV^e^ siècle dans des ateliers spécialisés où plusieurs dizaines de copistes travaillaient sous la dictée d'un maître. L'emploi du papier offrait une première possibilité, l'invention définitive fut celle de l'emploi systématique vers 1450 de caractères mobiles métalliques. Qu'il en ait été l'inventeur ou simplement le perfectionneur et le diffuseur, c'est l'Allemand Gutenberg qui lança à Mayence l'imprimerie. C'est dans cette ville que, dès 1454, un atelier produisit des livres en utilisant exclusivement des caractères mobiles métalliques obtenus à l'aide de moules équipés de matrices creuses en cuivre. Dès 1457, l'atelier mayençais produisit un psautier en couleurs comprenant un rouge et un bleu en plus du noir. A la fin du XV^e^ siècle, l'imprimerie s'était répandue dans presque toute l'Europe. Une chaire lui était consacrée depuis 1466 à l'université de Paris, et la première imprimerie apparut à Paris en 1470. Deux villes devinrent rapidement des phares de l'imprimerie : Anvers, qui était par ailleurs devenue le premier centre économique européen, et Venise, où se distingua l'imprimeur artiste Aldo Manuzzio (vers 1450-1515). Les Français en firent Aldo Manucce. Comme on sait, les livres imprimés avant 1500 qui nous sont parvenus sont les *incunables*. La révolution de l'imprimerie mit du temps à se faire sentir. Même s'ils n'étaient pas des livres de luxe, les livres imprimés coûtaient cher et il y eut même une période d'une certaine régression de la lecture à la fin du XV^e^ siècle. D'autre part, l'imprimerie n'apporta que tardivement, au cours du XVI^e^ siècle, un renouveau du contenu du livre. Pendant de longues années, on imprima surtout des bibles et des ouvrages religieux médiévaux. Pendant longtemps, les livres imprimés furent ornés de miniatures de caractère médiéval. Mais le livre imprimé allait révolutionner, non seulement le savoir, mais la pratique même de la lecture. Une Europe de nouveaux lecteurs se préparait.

L'économie-monde

Le XV^e^ siècle fut aussi une période de grande ouverture de l'économie européenne. Son grand historien en est Fernand Braudel qui a défini, pour la décrire et l'expliquer, l'expression « économie-monde ». L'économie-monde est la constitution d'un espace dans lequel ont lieu des échanges économiques réguliers dirigés par une ville ou une région centrale. C'est par l'établissement de relations régulières entre l'Europe du Nord, la Flandre et le monde asiatique, et les grands ports italiens (Gênes, Venise) au XIV^e^ siècle que se serait constituée une économie-monde européenne dont le centre aurait été au XV^e^ siècle Anvers. Cette organisation aurait été, après la mondialisation romaine de l'Antiquité, limitée au monde méditerranéen, la première grande mondialisation moderne. Comme toutes les mondialisations, celle-ci aurait dans l'ensemble enrichi les villes, les régions, les groupes sociaux, les familles qui y participaient. Mais cet enrichissement aurait eu pour corollaire l'appauvrissement de victimes de ces échanges. Beaucoup de villes auraient ainsi vu s'accroître la paupérisation et la marginalisation d'une partie importante de leur population. Fernand Braudel a souligné qu'une telle mondialisation ne se limite pas à l'ordre économique, mais qu'on la retrouve dans l'ordre politique et culturel. En politique, l'économie-monde aurait eu pour réplique ce qu'on allait appeler l'équilibre européen. Une Europe de globalisation des échanges économiques, mais d'aggravation des inégalités sociales et politiques, était née.

Une Europe qui s'ouvre et s'épanouit

Cette évolution de l'Europe marquée par la croissance et l'ouverture s'épanouit dans ce qu'on appelle traditionnellement la Renaissance et qui se manifeste avec éclat dès les XIV^e^ et XV^e^ siècles. J'ai naguère essayé de montrer, dans mon *Moyen Age en images*, l'expression iconographique de cette ouverture. Je le redis ici sans m'y attarder. C'est d'abord l'affirmation de l'*enfant,* sacrifié non pas dans la vie quotidienne où il était l'objet de l'amour éternel des parents, mais comme valeur ainsi que l'avait bien vu Philippe Ariès, jusqu'au XIII^e^ siècle. Poussé en avant bien sûr par l'Enfant Jésus, affectueusement recherché dans les évangiles apocryphes de l'enfance qui se multiplient et soutenu par le nouveau culte de l'Enfant Jésus, enfant devenu beau et charmeur, montrant avec plaisir et espièglerie ses jouets, enfant qui envahit le monde angélique sous la forme de

bébés joufflus, les *putti*. Avec l'enfant, c'est la femme qui s'affirme, et si le culte marial, les images de Marie, en pietà ou en Vierge de miséricorde, se rencontrent partout, Ève, reléguée comme femme dangereuse à l'arrière-plan, revient au premier plan et affirme la séduction charnelle de la femme terrestre ; et la beauté de son visage rivalise avec celle de la face de la Vierge.

Une nouveauté appelée à un extraordinaire succès apparaît au début du XIV^e^ siècle, le *portrait*. C'est un produit de l'affirmation de l'individu et de ce nouveau code de représentation qu'on appelle le réalisme. On le rencontre chez les vivants et chez les morts. Le visage des gisants cesse d'être conventionnel pour devenir « réel ». Les plus anciens portraits imposent la figure des puissants, papes, rois, seigneurs et riches bourgeois ; puis le portrait se démocratise. L'invention au XV^e^ siècle de la peinture à l'huile et le développement de la peinture de chevalet sert le portrait qui reste toutefois à l'honneur dans les fresques. Une Europe du portrait est née qui durera jusqu'à ce qu'au XIX^e^ siècle la photographie en prenne partiellement le relais. Cette Europe de l'épanouissement est aussi celle où, la *gastronomie* venant renouveler le luxe alimentaire, les banquets se multiplient : celui du Faisan, organisé à Lille en 1454 par le duc de Bourgogne Philippe le Bon, en est resté l'exemple mythique. Le *jeu* envahit toute la pratique sociale au-delà du monde aristocratique ; au jeu de dés s'ajoutent, à partir du début du XV^e^ siècle, les tarots ; une Europe du jeu de cartes est née et alimente une explosion de la pratique des paris, notamment en Angleterre. Cette Europe qui semble vouloir conjurer les pestes par un grand retour aux rêves chevaleresques, à ce que dans un livre célèbre (*L'Automne du Moyen Age*, 1919) le Hollandais Johan Huizinga a appelé « l'âpre saveur de la vie », « l'aspiration vers une vie plus belle », « le rêve d'héroïsme et d'amour », « le rêve de vie idyllique », est une Europe qui ne danse pas seulement dans les danses macabres, mais aussi dans les danses festives qui se multiplient au son d'une musique qui, renouvelée au XIV^e^ siècle par l'*ars nova,* aboutit à des expressions rythmiques d'une grande subtilité et à une exploitation de toutes les ressources de la voix et des instruments de musique. C'est un moment d'affirmation pour l'Europe qui danse, chante, et joue de la musique.

Florence, la fleur de l'Europe?

L'expression la plus brillante de cet épanouissement se trouve dans la Florence du XV^e^ siècle. Ce qu'on appellera la Renaissance y éclate déjà. Florence devient au XV^e^ siècle l'exemple le plus illustre de l'évolution de la cité-État italienne vers une tyrannie éclairée. C'est l'œuvre des grandes familles de marchands-banquiers, au premier rang desquels les Médicis. Cette évolution ne va pas dans le sens de l'avenir politique de l'Europe. L'avenir est promis aux États comme l'Angleterre, la France ou la Castille. Mais les régimes urbains et despotiques sont les bienfaiteurs du développement de l'art nouveau. Les grandes familles qui gouvernent ces villes et ces cités-États, surtout en Italie, sont de grands mécènes.

Avant d'en arriver à Laurent le Magnifique qui ajoute au mécénat son génie propre de poète, un rôle essentiel est tenu par son grand-père Cosme, maître de Florence de 1434 à 1464. Cosme collectionne les statues antiques, les pierres, les monnaies, les médailles, et fonde des bibliothèques dont la sienne, comportant 400 volumes qu'il a fait acheter ou copier dans toute l'Europe et en Orient. Cosme découvre et soutient Marsile Ficin, fils de son médecin personnel, dont il paie les études et qu'il accueille dans sa villa de Careggi, qui devient le foyer de l'académie platonicienne créée par Ficin. Cosme est aussi le bienfaiteur du maître de rhétorique Cristoforo Landino à qui l'on attribue la conversion des humanistes de l'emploi du latin à celui des langues vulgaires. Il fait restaurer le couvent des dominicains réformés de San Marco, l'église San Lorenzo par Brunelleschi, fait construire son palais par son architecte favori Michelozzo, sans compter ses villas des environs, l'abbaye de Fiesole, des palais à Milan, le collège des Italiens à Paris, un hôpital à Jérusalem. Il commandite le génial sculpteur Donatello, qui sera enterré auprès de lui, et Frère Giovanni de Fiesole, dit Fra Angelico, auquel il confie les fresques de San Marco, et plusieurs autres grands peintres et artistes de son époque.

Florence est le théâtre des grandes réalisations de l'art nouveau. Ce sont les portes du Baptistère où s'illustrent les plus grands sculpteurs du début du XV^e^ siècle, ce sont ensuite les fresques révolutionnaires faisant un emploi génial des nouvelles conceptions de la perspective de Masaccio à Santa Maria del Carmine. Enfin, la réalisation la plus spectaculaire fut celle de la coupole de la cathédrale par Brunelleschi. Ce n'est pas le lieu de décrire l'histoire de l'art à Florence au Quattrocento. J'en ai rappelé quelques créateurs et quelques créations de premier plan. J'y ajoute, favorisé comme on l'a vu par les Médicis et alimenté par le repli en Europe des savants grecs fuyant les Turcs après la prise de Constantinople, le mouvement néoplatonicien autour en particulier de

Marsile Ficin qui fut une des grandes nouveautés de ce moment entre Moyen Age et Renaissance. En fait, il prolonge une attitude intellectuelle caractéristique du Moyen Age : l'habillement antique de pensées nouvelles. C'est la grande tradition européenne des renaissances née à l'époque carolingienne et qui se poursuivra jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle, faisant dire au poète français André Chénier : « Sur des pensers nouveaux / Faisons des vers antiques. »

Du bouillonnement d'idées et d'œuvres qui marque ce XV^{e} siècle agité, tourmenté, mais passionné, je voudrais éclairer deux personnages qui n'ont pas dans l'historiographie l'importance qu'ils méritent.

Deux esprits ouverts : Nicolas de Cues…

Le premier est un philosophe, Nicolas de Cues (1401-1464). Nicolas, né à Cues, petit village au bord de la Moselle, a étudié les arts libéraux à Heidelberg, le droit canonique à Padoue et la théologie à Cologne. Il participe au concile de Bâle à partir de 1432 et joue un rôle de premier plan auprès de plusieurs papes, d'abord Eugène IV, et surtout Pie II, son ami Æneas Silvius Piccolomini, pape de 1458 à 1464. Mais l'activité politique et administrative de ce cardinal est secondaire par rapport à ses idées et à ses œuvres. Nicolas de Cues est d'abord un grand érudit de la littérature théologique et mystique, ancienne et médiévale, et sa pensée en est nourrie. Il estime, comme l'a dit Jean-Michel Counet, que « la vraie théologie ne commence que lorsqu'on a dépassé l'aristotélisme et sa logique de la non-contradiction qui convient pour le fini, mais est totalement insuffisante pour l'étude de Dieu ». Nicolas de Cues prône une *docte ignorance* (le titre de son traité) qui souligne l'impuissance de l'homme à connaître entièrement Dieu, mais en même temps la nécessité du savoir. Pour lui, la docte ignorance ne permet pas seulement l'approche intellectuelle de Dieu, elle débouche sur une nouvelle conception du monde. Il réfute l'immobilité de la terre au centre du monde comme le pensaient Aristote et Ptolémée. Sans être un précurseur de Copernic, il propose « un univers infini dont le centre est partout et la circonférence nulle part [future définition pascalienne] et qui est fondement cosmologique de la subjectivité ». En même temps, il cultivait de façon approfondie les mathématiques, qui notamment peuvent parvenir à résoudre ce problème par des études sur la quadrature du cercle. Nicolas estime que les

mathématiques qu'il cherche à développer en complétant les mathématiques rationnelles par des mathématiques supérieures, intellectuelles, annoncent le calcul infinitésimal de Leibniz et de Newton. Comme son ami Pie II, Nicolas a été très troublé par la conquête turque. Il veut travailler à la réalisation de « la paix dans la foi ». Il faut selon lui dépasser les limites intrinsèques de chaque croyance et considérer qu'il y a à la base de chacune les mêmes présupposés. Pour Nicolas, les divergences doctrinales entre islam, judaïsme, zoroastrisme et même paganisme et philosophie ne sont que des divergences sur le plan des rites. La foi commune à laquelle toutes ces religions se rattachent en profondeur, c'est le christianisme. Même si Nicolas de Cues conserve et même renforce le primat du christianisme, son effort pour penser la multiplicité des religions est l'un des plus vigoureux et des plus nouveaux qui aient été faits. Nicolas de Cues n'annonce pas seulement l'œcuménisme, il donne des bases à la tolérance que le Moyen Age avait ignorée.

…Pawel Wlodkowic

L'autre personnage n'est pas un des grands esprits du XV^{e} siècle, mais l'auteur d'une œuvre souvent ignorée par l'historiographie, et qui me paraît remarquable dans l'évolution de la pensée politique européenne. Il s'agit du traité présenté au concile de Constance par le recteur de l'université de Cracovie, Pawel Wlodkowic. Ce traité se situe dans la lignée du conflit entre les Polonais et les moines-chevaliers Teutoniques qui venaient d'être écrasés à la bataille de Grunwald (Tannenberg, 1410). Wlodkowic, examinant le comportement des Teutoniques à l'égard des païens prussiens et lituaniens, propose une attitude générale à l'égard des païens. Fruit de ses études à Padoue, il souligne l'existence de lois naturelles chez les païens, l'immoralité des guerres qu'on leur déclare, et leur accorde des droits civils et politiques. Cela lui permet sans doute de louer, par opposition aux chevaliers Teutoniques, l'attitude des rois de Pologne, mais surtout Wlodkowic a jeté les bases d'un aspect « moderne » du droit international. L'Europe, dans sa conception, doit s'efforcer à intégrer païens et schismatiques dans son ensemble. L'Europe qu'il suggère ne se confond plus exactement avec la Chrétienté.

Effacement de l'Empire ?

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'Empire va disparaître des réalités territoriales et politiques et de l'imaginaire des Européens aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Mais on a pu parler de décadence et même d'effacement de l'Empire, et en tout cas de morcellement de cet Empire qui malgré l'affirmation des monarchies nationales, anglaise et française notamment, et des villes allemandes et italiennes au premier chef, était demeuré comme l'expression plus que symbolique d'une unité européenne. L'empereur Charles IV (empereur de 1347 à 1378) avait, par la Bulle d'or du 25 décembre 1356, réformé la structure et le fonctionnement de l'assemblée des Électeurs de l'empereur. La liste en était arrêtée à 7, les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, le roi de Bohême, le margrave de Brandebourg, le duc de Saxe-Wittenberg et le comte palatin du Rhin. L'empereur était assisté par une Diète d'Empire devenue depuis le début du XIV^e^ siècle l'assemblée des seuls « États », c'est-à-dire des princes laïques et ecclésiastiques et des villes d'Empire. Charles IV s'efforça aussi de faire régner sur tout le territoire de l'Empire une paix impériale (*Reichslandfriede*), mais seules fonctionnaient éventuellement des paix régionales (*Landfrieden*). De même, les princes dirigèrent les affaires ecclésiastiques sur leurs terres, et il n'y eut plus, depuis le milieu du XV^e^ siècle, d'Église d'Empire. Ce qui changea sans doute le plus l'aspect européen de l'Allemagne, ce fut le morcellement de l'Empire. Au XV^e^ siècle, l'Allemagne était divisée en 350 territoires (*Landschaften*) dont les chefs étaient en fait souverains en matière de clergé, d'ordonnances, de justice, d'armée et de fiscalité. Ces puissances souveraines étaient évidemment d'un poids inégal dans la vie de l'Allemagne.

A côté des Électeurs, trois nouvelles puissances s'affirmèrent au cours du XV^e^ siècle, à l'est de l'Allemagne : le Brandebourg, la Saxe et l'Autriche. Les marquis de Brandebourg, les Hohenzollern, soumirent les villes et en particulier Berlin (1442), récupérèrent la nouvelle marche sur les Teutoniques, réorganisèrent la justice et les finances, s'agrandirent en Lusace, vainquirent la coalition de leurs voisins et instituèrent la succession dynastique par droit d'aînesse en 1473. Le petit duché électoral de Saxe-Wittenberg était encore modeste à la fin du XV^e^ siècle, malgré son attribution par l'empereur Sigismond au début du siècle à la puissante Maison de Wettin.

La plus grande réussite fut celle de l'Autriche. Après de nombreuses péripéties, le fils de l'empereur Frédéric III (1438-1493), que l'on n'avait pas vu en Allemagne pendant près de vingt-sept ans – absorbé par les problèmes autrichiens –, Maximilien d'Autriche, créa la puissance autrichienne. Par son mariage avec l'héritière du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, il possédait les Pays-Bas. Il se fit élire roi des Romains dès 1486. Il reprit Vienne après la mort du roi de Hongrie Mathias Corvin (1490) et hérita du gouvernement du Tyrol. Il fit reconnaître ses droits sur la Bohême et la Hongrie par le traité de Presbourg en 1491 et, à la mort de son père en 1493, était seul maître d'un immense domaine allant de Trieste à Amsterdam. La Maison d'Autriche, maison impériale, s'affirmait au premier rang des grandes puissances européennes à la veille des Temps modernes qui allaient être territorialement et politiquement marqués par la recherche d'un équilibre entre les grandes puissances.

Simplification de la carte européenne

En dehors de ce morcellement de l'Empire, la carte politique de l'Europe se remodèle au XV^e^ siècle et au contraire de ce qui se passe en Allemagne va plutôt dans le sens de la simplification.

Il faut d'abord souligner que, bien que les gens du XV^e^ siècle n'en aient pas eu conscience, le long conflit opposant depuis le XII^e^ siècle les deux principales monarchies européennes, l'Angleterre et la France, et qui mettait en jeu une partie importante du territoire français, prend fin avec la conclusion en faveur de la France de la guerre de Cent ans.

Charles VII avait reconquis son royaume depuis 1435 (prise de Paris en 1436, reconquête de la Normandie en 1449, récupération de Bayonne en 1451). La victoire française fut consacrée par les victoires de Formigny (15 avril 1450) et de Castillon (12 juillet 1453) où les canons jouèrent un rôle essentiel. Le traité d'Étaples en 1492 qui confirmait après l'échec d'une descente du roi d'Angleterre Henri VII à Boulogne l'abandon par l'Angleterre de tous ses territoires continentaux, sauf Calais, mit fin définitivement à la guerre de Cent ans.

La monarchie française, d'autre part, avait échappé à la menace de la création sur son flanc oriental d'un royaume de Bourgogne comprenant une

partie de ses territoires à l'Est. Après la mort de Charles le Téméraire (1477), et malgré le demi-échec français pour le mariage de Marie, fille du Téméraire et héritière de la Maison de Bourgogne, qui épousa finalement Maximilien de Habsbourg, la France, laissant les Pays-Bas à Maximilien, obtint par le traité d'Arras (1482) la Picardie, le Boulonnais, le duché de Bourgogne, l'Artois et la Franche-Comté. La monarchie française bénéficia enfin de l'extinction de la maison d'Anjou. Le roi René, sans héritier direct, abandonna l'Anjou au roi de France en 1475 et laissa à un autre neveu le Maine et la Provence qui furent réunis à la couronne à la mort du dernier Angevin en 1481. La délimitation de la frontière méridionale ayant été réglée avec la Navarre et l'Aragon, seul restait en dehors de la monarchie française le duché de Bretagne. Le mariage de l'unique héritière, Anne, avec le roi de France Charles VIII en 1491 et son remariage avec son successeur Louis XII (1499) assurèrent l'intégration de la Bretagne dans le royaume de France.

Une autre simplification advint dans la péninsule Ibérique. Après de multiples péripéties, le Portugal conserva son indépendance et renonça à la Castille au traité d'Alcaçovas (1479). La Catalogne rentra dans le sein de l'Aragon, et le roi d'Aragon, Ferdinand, épousa la reine de Castille Isabelle en 1469 à Valladolid. Ce seront les « Rois Catholiques », et une promesse d'unification pour l'Espagne.

Enfin et surtout, les Rois Catholiques attaquèrent, dans une atmosphère de nouvelle croisade, le dernier royaume musulman d'Espagne, celui de Grenade. Ils prirent Malaga en 1487 ; Baza et Almeria en 1489 ; et enfin Grenade, après un très long siège, le 2 janvier 1492. On ne peut pas aujourd'hui ne pas mentionner que, cette même année 1492, les juifs furent expulsés de Castille et que Christophe Colomb découvrait pour les rois d'Espagne une terre qui allait devenir l'Amérique.

Ainsi aurait dû prendre fin la longue implantation des musulmans en Europe depuis le VIII^{e} siècle. Mais alors que la domination musulmane se terminait au sud-ouest, une autre menace musulmane apparaissait au sud-est : la menace turque.

La menace turque

Depuis le milieu du XIVe siècle, la menace des Turcs ottomans sur l'Europe balkanique n'avait cessé de se préciser. Ils avaient pris Gallipoli et la Thrace du Sud de 1353 à 1356, Salonique en 1387, et avaient fait subir à Kosovo (1389) une sanglante défaite aux Serbes qui en gardèrent jusqu'à aujourd'hui le cruel souvenir dans leur mémoire collective. A la demande de l'empereur Sigismond, une croisade, où se faisait remarquer ce qu'on a appelé la « fleur de la chevalerie européenne », fut massacrée en 1396 à Nicopolis, dans l'actuelle Bulgarie. Ce fut la dernière croisade. Le congrès des princes européens chrétiens convoqué par Pie II à Mantoue en 1459 fut un échec complet. Les Turcs avaient pris Constantinople en 1453, créant un grand choc en Occident sans susciter une forte résistance chrétienne européenne. Les Turcs s'emparèrent de la Bosnie de 1463 à 1466, razzièrent le Frioul et la Styrie en 1478-1479, et prirent Otrante en 1480. Gênes perdit son empire colonial avec la chute de Caffa, en Crimée, en 1475. Pie II est, je le rappelle, le pape qui écrivit le seul traité du Moyen Age ayant « Europa » dans son titre et même intitulé par ce mot. Dès après la prise de Constantinople, le 21 juillet 1453, Pie II écrivit à Nicolas de Cues. Il évoquait la menace en particulier que les Turcs faisaient peser sur le côté italien, européen, de l'Adriatique. Il prévoyait un affaiblissement de Venise, désastreux pour la Chrétienté. Il concluait : « L'épée turque est désormais suspendue au-dessus de nos têtes, et, pendant ce temps, nous nous livrons des guerres intestines, nous pourchassons nos propres frères, nous laissons les ennemis de la Croix se déchaîner contre nous. » Plus précisément encore, dans une lettre du 25 septembre de cette même année 1453, à Leonardo Benvoglienti, ambassadeur de Sienne à Venise, il faisait un tableau catastrophique des divisions de la Chrétienté face aux menaces turques, et employait dans un contexte à la fois exceptionnel et exemplaire le mot « Europe ». Il écrivait : « Tel est le visage de l'Europe, telle est la situation de la religion chrétienne. »

Le projet européen de Georges Podiebrad

A peu près dans le même temps, le roi de Bohême, hussite modéré, Georges Podiebrad, propose pour contenir, sinon refouler, les Turcs la création d'une assemblée qui, sans avoir le nom d'européenne et mettant essentiellement en avant la foi catholique commune, a été en fait le premier projet d'assemblée

d'une Europe unie. Ce texte, dans sa version latine de l'*Universitas* de 1464, a été appelé par son traducteur Konstantin Gelinek un *Tractatus* pour l'Europe, et édité en 1992 par Jean-Pierre Faye dans son ouvrage, *L'Europe une.* Le roi de Bohême y déclare explicitement comme but et moyen de cette union le renoncement à la guerre entre les États européens. C'était, il y a cinq siècles, l'appel à une Europe de la paix et la désignation de la paix comme principal bien d'une union européenne. Il prévoit dans les cas de conflits entre des membres de l'assemblée l'intervention d'une force commune européenne d'arbitrage. Il réclame un lieu propre comme siège de l'assemblée. Il souhaite que l'assemblée originelle puisse recevoir de nouveaux membres chrétiens. Il propose la création d'impôts et de moyens financiers spéciaux pour subvenir aux frais de l'assemblée. Il propose que des assemblées de cinq ans se tiennent successivement dans diverses villes européennes, à commencer par Bâle, et à suivre par une ville en France, puis par une autre en Italie. Il appelle encore à l'institution d'un blason commun, d'un sceau, d'un trésor, d'archives, d'un syndic, d'un procurateur fiscal et de fonctionnaires. Il propose l'attribution d'une voix à chaque « nation » (France, Germanie, Italie, éventuellement Espagne, etc.). Les décisions se prendront à la majorité des voix, et en cas d'égalité « ce sont les voix des délégués représentants des seigneurs plus haut placés en titre et en mérite qui prévaudront » ; les autres nations signataires de ce pacte choisiront entre les deux parties. Tel est le texte étonnant qui n'eut malheureusement pas le moindre début de réalisation. L'Europe unie était très prématurée au milieu du XV^{e} siècle, mais il est remarquable qu'un prince, si l'on peut dire atypique, en ait eu une idée frappante par sa modernité.

L'Italie, phare et proie de l'Europe

Dans l'ensemble européen, l'Italie a particulièrement attiré les regards de nombreux contemporains et, depuis, des historiens. Malgré son impuissance à constituer une nation, elle continue à inspirer à de nombreux intellectuels humanistes, dont Machiavel, des sentiments patriotiques. Et pourtant, la réalité est celle d'une Italie morcelée. Sa position au XV^{e} siècle est un paradoxe, ou plutôt, un écartèlement. D'un côté, elle est la patrie déjà éclatante, non seulement de l'humanisme mais de la grande Renaissance, et nous avons vu comment elle

s'épanouit dans le cas exemplaire de Florence. L'Italie attire de nombreux Européens qui doublent leurs motivations en général religieuses par ce que nous appellerions aujourd'hui des motivations touristiques. La religion leur offre d'ailleurs l'occasion de combiner les deux. C'est ainsi que les nombreux Européens qui vont s'embarquer pour le pèlerinage de Terre sainte à Venise y arrivent en général un mois avant le départ de leur navire pour pouvoir visiter les nombreuses et superbes églises et y vénérer les innombrables reliques qu'elles renferment. Le morcellement italien se simplifie quelque peu au XV^e^ siècle. Florence unifie plus ou moins la Toscane, en particulier en s'emparant de Pise et de Livourne, accédant ainsi au rang de puissance maritime. Venise accroît aussi bien sa domination sur le Nord-Est de la péninsule, la *terra ferma*, en faisant passer sous sa domination Bergame et Brescia en 1428. Philippe Marie Visconti refait l'unité du Milanais et s'empare de Gênes en 1421. Le roi René d'Anjou, qui a pris Naples en 1438, doit la céder définitivement en 1443 à Alphonse d'Aragon qui refait pour longtemps l'unité des Deux-Siciles (Naples, Sardaigne, Sicile) sous domination aragonaise. Ces États, et les seigneurs qui les dirigent, comme Francesco Sforza, successeur des Visconti à Milan, et Cosme de Médicis à Florence, se livrent d'interminables combats pour lesquels ils font appel au roi de France. Finalement, Venise adhère le 9 avril 1454 à une « très sainte Ligue » conclue pour vingt-cinq ans sous le patronage du pape, la paix de Lodi, qui établit entre les puissances italiennes un équilibre qui, par-delà les bouleversements passagers de l'époque napoléonienne, durera plus ou moins jusqu'en 1860. Cette Italie, brillante et divisée contre elle-même, exerce une puissante attraction sur une grande partie de l'Europe, mais cette attraction est autant convoitise qu'admiration. L'Italie-phare va être aussi, plus que jamais, une Italie-proie, comme l'a bien montré Girolamo Arnaldi dans son excellent essai *L'Italia e suoi invasori* (L'Italie et ses envahisseurs). Ses agresseurs, ce sont : l'Aragon, bientôt l'Empire, mais aussi et surtout la France. Charles VIII est sollicité aussi bien par le pape Innocent VIII en 1489 pour intervenir dans le royaume napolitain que par Ludovic le More, nouveau maître de Milan, pour le Milanais. Le 29 août 1494, le roi de France Charles VIII quitte Lyon avec le mirage d'une croisade où il ne s'engagera jamais pour aller réclamer à Naples les droits qu'il disait tenir de la Maison d'Anjou. C'est le début des guerres d'Italie.

L’Européen Commynes

Cependant, cette Europe qui se structurait dans une combinaison d’idéologie unitaire chrétienne et de réalités nationales précisées s’imposait de plus en plus à ses intellectuels, à ses historiens, et à ses hommes d’État, comme une entité. Philippe de Commynes, le grand historien européen de la période, après un survol de l’état du monde chrétien à son époque, conclut : « Je n’ai parlé que de l’Europe, car je ne suis pas informé des deux autres parties, Asie et Afrique. » Il se contente de dire que ces continents, d’après ce qu’il a appris, ont aussi une des principales malheureuses caractéristiques de l’Europe, les « guerres et divisions ». Il y ajoute qu’en plus l’Afrique a ce malheur de se vendre les uns les autres aux chrétiens et que les Portugais ont commencé une traite quotidienne des Noirs. Une nouvelle phase de l’Europe s’annonce, l’Europe qui découvre l’Afrique et va découvrir l’Amérique, et qui commence à s’illustrer honteusement en alimentant le Nouveau Monde en esclaves pris au continent africain.

L’Europe à la rencontre du monde extérieur

Avec la profondeur historique, l’évolution marquante de l’Europe à la fin du XV^e^ siècle, c’est qu’elle étend et accélère son expansion extra-européenne. Bien que Michel Mollat du Jourdin ait pu consacrer un beau livre aux explorateurs du Moyen Age, ni le terme ni le rôle d’explorateur n’ont existé à cette époque. Les rares expéditions de chrétiens romains en dehors de l’Europe ont été soit des expéditions missionnaires, comme celles du franciscain Jean de Plan Carpin, au XIII^e^ siècle, qui en plus de ses missions dans les pays récemment convertis, en Scandinavie, en Bohême, en Pologne et en Hongrie, porta des lettres du pape Innocent IV aux princes russes et aux khans mongols Batu et Güyük, invités sans succès à une entente entre les religions et l’Église romaine[2] ; soit des marchands, comme les frères vénitiens Polo et leur neveu Marco, qui allèrent faire des affaires à Ceylan, puis se mettre au service des Mongols, allant peut-être jusqu’en Chine.

En dehors des éphémères États latins de Palestine, les seules expansions européennes médiévales furent la constitution d'un véritable empire commercial et parfois territorial dans l'Empire byzantin et au Proche-Orient par les grands ports marchands italiens, surtout Gênes et Venise. Ce qui attirait les Européens dans la Méditerranée orientale, c'était avant tout, parmi une grande variété de produits, l'achat d'épices. Selon le traité du Florentin Pegolotti, *La Pratica della mercatura*, vers 1340, les épices connues étaient au nombre de 286, en fait, car il y avait des redites, 193. Ces épices étaient d'abord utilisées dans la pharmacopée médiévale, mais aussi en teinture et en parfumerie ; et enfin en cuisine. Le goût des hommes et des femmes du Moyen Age semble avoir été vif pour les plats épicés. Parmi les épices, on comptait au Moyen Age les agrumes et le sucre de canne. Plus du quart de ces produits provenait de l'Inde, de la Chine et de l'Extrême-Orient. Ils étaient très chers, étaient achetés aux Indiens par les Arabes, et les Européens chrétiens venaient les acheter aux Arabes dans la région de contact que constituait le Proche-Orient. Les principaux ports de vente et de chargement de ces épices étaient Acre, Beyrouth et surtout Alexandrie, qui étaient aussi l'aboutissement de la vieille route de la soie.

Les marchands européens des épices à la fin du Moyen Age étaient au premier rang les Vénitiens qui faisaient dans ce commerce des investissements annuels de 400 000 ducats et y envoyaient trois à cinq galères par an, ce qui était considérable, compte tenu du fait que, pour un prix très élevé, les épices n'occupaient que de faibles volumes. Après les Vénitiens, avec une ou deux galères par an, se signalaient les Génois, les Catalans et les Anconitains.

Hommes d'affaires et riches consommateurs européens, à la fin du XV^e^ siècle, se préoccupaient de trouver de nouvelles sources d'épices, de sucre, à quoi il faut ajouter, pour répondre à leurs besoins monétaires croissants, l'or et les métaux précieux.

Vers l'Atlantique et l'Afrique

Les Européens se détournèrent ainsi quelque peu de l'horizon méditerranéen, d'autant plus qu'il était perturbé par la conquête turque. L'Europe de la fin du XV^e^ siècle regarde de plus en plus vers l'Atlantique. Cet intérêt pour l'Atlantique s'est d'abord dirigé vers l'Afrique occidentale. L'image de l'Afrique

chez les Européens chrétiens était depuis l'Antiquité mauvaise ; et le Moyen Age accentua encore le caractère négatif de cette image. Les Africains souvent baptisés « Éthiopiens » étaient des exemples de laideur due à la couleur de leur peau, et l'Afrique était peuplée de serpents et de bêtes monstrueuses alors que l'Orient à côté de monstres renfermait de nombreuses merveilles. En 1245, Gossuin de Metz, dans son *Image du monde*, définit « Éthyope » c'est-à-dire l'Afrique, comme un pays habité par des gens « plus noirs que la poix », où la chaleur est telle « qu'il semble que la terre y brûle », et, au-delà d'une frange septentrionale ne contenant que des déserts, pleins « de vermines et de bêtes sauvages ». Les seuls rapports fructueux, mais limités à une minorité de marchands spécialisés, étaient l'achat, par le système du troc, de l'or du Soudan, en particulier à Sijilmassa.

Au XIV^e^ siècle, l'image de l'Afrique pour les Européens se modifia notablement. L'Afrique devint un objet de convoitise. Des tentatives précédentes avaient échoué. En 1291, les frères Ugolino et Vanino Vivaldi, marchands génois, franchirent le détroit de Gibraltar en direction du sud et disparurent à jamais. L'expédition de Jaime Ferrer, en 1346, fut également un échec. Au début du XV^e^ siècle, les îles Canaries explorées par le Normand Jean de Béthencourt (1402-1406) furent peu à peu colonisées par les Castillans. Le mouvement s'accéléra quand les Portugais s'y intéressèrent. Le 20 août 1415, Ceuta, qui commandait le détroit de Gibraltar et était le relais essentiel de l'or saharien, fut prise par les Portugais. C'était le début de l'expansion portugaise. Il y eut cependant des conflits, annonçant ce qui se passera plus tard au temps de la grande colonisation européenne, entre les Portugais qui souhaitaient essentiellement s'installer au Maroc et l'exploiter, et ceux qui, au contraire, désiraient explorer le plus loin possible au sud la côte occidentale de l'Afrique et des îles au large. Cette entreprise portugaise eut un chef d'orchestre qui planifia et dirigea cette exploration et cette expansion depuis ses résidences portugaises, en particulier de Sagres dans l'Algarve. Ce chef d'orchestre fut l'infant portugais Henri le Navigateur (1394-1460), fils du roi Jean I^er^. Les Portugais s'établirent à Madère et aux Açores de 1418 à 1433. Gil Eanes franchit le cap Bojador en 1435. Dinis Dias atteignit le cap Vert en 1444 et pénétra dans l'embouchure du Sénégal découvert par Nuño Tristao. En 1461, Diogo Afonso explore l'archipel du cap Vert. Joao de Santarém et Pero Escobar atteignent l'Équateur en 1471. Bartolomeo Dias franchit en 1487 le cap des Tempêtes, dont Vasco de Gama, qui le refranchira en 1497-1498 pour atteindre l'Inde, fera le cap de Bonne-Espérance. Cependant, la Castille avait achevé la conquête des Canaries de 1470

à 1483. Le roi du Portugal Alphonse V adhéra au premier programme politique, ne s'intéressant plus qu'au Maroc où il prit Tanger en 1471 et à l'aventure castillane qui échoua.

Il faut replacer cette expansion espagnole et surtout portugaise sur les côtes d'Afrique dans un plus vaste mouvement qui fit se convertir au XV^e^ siècle le regard des Européens de la Méditerranée vers l'Atlantique. L'activité économique et les projets mêlant convoitise économique, idées missionnaires et esprit d'aventure avaient fait émerger sur le devant de la scène européenne le Portugal et l'Ouest de l'Andalousie. Lisbonne et Séville devenaient de puissants centres d'affaires non seulement tournés vers l'Atlantique, mais vers l'Europe.

Progrès et archaïsme des navires et de la navigation

L'intérêt pour la façade atlantique de l'Europe et ce qu'il y avait derrière fut possible à cause des progrès de la navigation et d'abord des navires. Les progrès décisifs se situent au XIII^e^ siècle avec l'adoption du gouvernail d'étambot remplaçant le gouvernail latéral et assurant au navire une plus grande maniabilité et une plus grande stabilité. Et l'adoption de la voile carrée sur vergue dont on augmente ou diminue la surface grâce à des cordages appelés bonnettes et garcettes de ris. Mais l'exploitation systématique de ces progrès ne se fit qu'à partir du XIV^e^ siècle et surtout au XV^e^. L'Europe s'était lancée à la recherche d'une meilleure productivité du transport maritime. Comme l'a montré Jean-Claude Hocquet, il se produit alors tous les trente ou quarante ans des modifications des types de navires utilisés et de la composition des flottes qui en améliorent les performances et les possibilités. Un progrès essentiel consista à juxtaposer voilure carrée et voilure latine sur les mâts du navire, ce qui permet de naviguer par tous les vents sans être condamné à l'hivernage. Le navire champion de ces progrès qui a laissé dans la mémoire européenne un souvenir mythique, c'est la *caravelle*. La caravelle avait trois mâts au lieu d'un ; les bondages de ses flancs étaient à planches lisses et non superposées. Elle pouvait jauger de quarante à soixante tonneaux. Sa principale qualité était la rapidité. Des trois navires qu'emmena avec lui Christophe Colomb à la découverte de ce qui s'avéra l'Amérique, deux étaient des caravelles, la *Niña* et la *Pinta*. Cette émergence mondiale des États capables de se convertir de la Méditerranée à

l'Atlantique, l'Espagne et le Portugal, fut couronnée par la papauté. Le pape Alexandre VI Borgia décida, en 1493, par la bulle *Inter aetera*, que les terres non encore possédées par des princes chrétiens européens seraient attribuées à l'Espagne et au Portugal, à l'est et à l'ouest d'une ligne passant à l'ouest des îles Açores. L'année suivante (1494), le traité de Tordesillas entre Espagnols et Portugais déplaça plus à l'ouest dans l'océan Atlantique la ligne de démarcation tracée par Alexandre VI. Ainsi commençait le partage du monde par les Européens qui peut être considéré comme la fin du Moyen Age et le début des Temps modernes. Il ne faut pourtant pas oublier que les mentalités et les attitudes qui président à cette appropriation du monde par les Européens sont tout imprégnées de préjugés et d'ignorances médiévales. Ce que l'on imagine au bout de l'Atlantique et au bout de l'Afrique, ce ne sont pas des terres nouvelles mais au contraire des terres très anciennes, produit de l'imagination médiévale. Au-delà du cap de Bonne-Espérance, c'est le pays du Prêtre Jean, personnage mirobolant, souverain d'un monde de merveilles. Au-delà de l'Atlantique, c'est le vieil Orient, c'est la Chine, que l'on va chercher. Et surtout à une époque où, malgré quelques progrès, la cartographie reste très erronée en Europe et d'ailleurs encore embarrassée dans les mythes et les fables, ces objectifs des explorations et des découvertes sont considérés comme à faible portée. Christophe Colomb, dans ses annotations de l'*Imago mundi* très peu précise de Pierre d'Ailly au début du XV^{e} siècle, écrit : « L'extrémité de l'Espagne et le début de l'Inde ne sont pas très éloignés, mais proches, et il est évident que cette mer est navigable en peu de jours avec un vent favorable. »

Christophe Colomb est le plus bel exemple de ces mentalités pétries d'imaginaire médiéval et de ces erreurs qui ont peut-être été un puissant aiguillon pour les découvertes. Colomb pensait que, des Canaries à la Chine, la distance n'était pas supérieure à 5000 milles marins alors qu'elle est en réalité de 11 766. L'Europe de l'aventure atlantique et des grandes découvertes est une Europe profondément médiévale.

1. Sous la direction de Jacques Dalarun, Paris, Fayard, 2002.
2. De retour à Lyon, en 1247, Jean de Plan Carpin raconta son voyage et ce qu'il en avait appris à Saint Louis qui à la veille de partir pour la croisade songeait à une possible entente avec les Mongols pour prendre les musulmans à revers.

Conclusion

Vue du début du XXIe siècle, l'Europe de la fin du XVe (n'oublions pas que nous employons ici un concept, « le siècle », qui ne sera inventé qu'à la fin du XVIe siècle) apparaît comme écartelée par une nouvelle tension. Celle qui existe entre les déchirements intérieurs auxquels l'Europe se prépare (guerres d'Italie, Guerre des paysans en Allemagne, Réformes de Luther et de Calvin) et, d'autre part, le mirage des horizons lointains qui ouvrent leurs perspectives prometteuses en Afrique, dans l'océan Indien et dans ce que nous savons être un Nouveau Monde qui va dans quelques années être baptisé Amérique. Le moment présente-t-il suffisamment de nouveautés, de ruptures, pour qu'il soit légitime de penser qu'on va passer d'une longue période de l'humanité européenne à une autre, et qu'il faut considérer que le Moyen Age est fini ?

Vu avec la distance historique, le XVe siècle peut être considéré en effet comme le début d'une autre longue période que l'on a appelée les Temps modernes. Mais il faut se demander avant de clore la réflexion sur la question qui donne son titre à ce livre s'il s'agit bien de la fin du Moyen Age et si l'on peut donc évaluer les relations entre ce Moyen Age et l'élaboration de l'Europe. J'ai proposé naguère qu'un « long Moyen Age » était plus près de la réalité historique. Certes, selon l'excellente expression du grand historien polonais Witold Kula, chaque période présente « une coexistence d'asynchronismes » ; et j'use le moins souvent possible du terme de crise qui bien souvent masque l'absence d'effort d'analyse des changements d'une société. Je crois en revanche qu'il y a des mutations et des tournants. Y en a-t-il une, y en a-t-il un à la fin du XVe siècle ? C'est là qu'intervient le mot, à mon sens malheureux, proposé par l'historien suisse Burckhardt à la fin du

XIXe siècle et qui a fait fortune, Renaissance. Rappelons d'abord qu'on peut, et on a en effet, qualifié de renaissance d'autres moments du Moyen Age, à l'époque carolingienne et au XIIe siècle notamment.

Regardons ensuite ce qui caractérise cette Renaissance. On l'a, à juste titre, essentiellement vue dans le domaine de l'art et de la pensée. Mais, au moins en Italie, l'art n'est-il pas depuis le XIIIe siècle « renaissant », et l'humanisme caractéristique de la Renaissance ne commence-t-il pas au XIVe siècle ?

Dans les domaines fondamentaux de l'histoire de la société et de la civilisation européenne, les phénomènes de fond n'enjambent-ils pas cette fin du XVe siècle ? La peste Noire apparue en Europe entre 1347-1348 la ravagera jusqu'en 1720. Marc Bloch a étudié un rite inhérent au pouvoir royal au Moyen Age, celui du toucher royal des « rois thaumaturges ». Apparu au XIe siècle, continuant en France et en Angleterre depuis le XIIIe, il dure en Angleterre jusqu'au début du XVIIIe siècle, et en France jusqu'en 1825, bien que le rite soit alors majoritairement perçu comme anachronique.

Mais prenons quelques exemples plus massifs. On a vu l'importance de l'essor urbain dans la période médiévale et sa signification européenne. Bernard Chevalier a étudié les principales villes liées en France à la royauté que l'on appelait les « bonnes villes ». Il montre que le terme et le réseau urbain qu'il définit apparaissent au XIIIe siècle et n'ont plus guère de signification à partir du début du XVIIe siècle. L'effort de périodisation le plus célèbre de l'histoire européenne dans le passé a été celle proposée par Marx. Le Moyen Age assimilé au féodalisme a dans cette perspective existé entre la fin de l'Empire romain, caractérisé par le mode de production esclavagiste, et la révolution industrielle. Ce Moyen Age est aussi celui où apparaît le schéma trifonctionnel indo-européen défini par Georges Dumézil. Il est décelable en Angleterre au IXe siècle, il triomphe au XIe avec la formule « *oratores, bellatores, laboratores* » (ceux qui prient, ceux qui se battent, ceux qui travaillent), prêtres, guerriers et paysans, qui dure jusqu'aux trois états de la Révolution française, tandis qu'après la révolution industrielle se met en place une trifonctionnalité toute différente, celle des activités primaires, secondaires et tertiaires définies par les économistes et les sociologues. Dans le domaine de l'enseignement, depuis le XIIe siècle, c'est l'apparition des universités qui demeureront pratiquement inchangées jusqu'à la Révolution

française, et, au stade primaire et secondaire, le début d'une lente alphabétisation qui durera jusqu'à la scolarisation générale du XIXe siècle.

Ce long Moyen Age est aussi le temps où la culture populaire, folklorique, apparaissant au Moyen Age dans le cadre d'un folklore européen, dure jusqu'au renouveau folklorique du XIXe siècle. Tel conte sur le thème de l'Ange et de l'Ermite se transmet d'un fabliau du XIIe siècle au *Zadig* de Voltaire et aux conteurs bretons du XIXe siècle. Le Moyen Age était une période dominée, on l'a vu, par le christianisme et par l'Église. Certes, un premier grand tournant va se produire au XVIe siècle avec la division du christianisme entre catholicisme et protestantisme. Et la place et le rôle de la religion ne resteront pas jusqu'à aujourd'hui exactement les mêmes dans les divers pays européens. Mais on peut dire que l'Europe, vis-à-vis de la religion, suivra en gros la même évolution dont les racines se décèlent au Moyen Age. Une séparation plus ou moins nette entre l'Église et l'État, le chrétien rendant à César ce qui lui appartient : le rejet, contrairement à l'Islam ou au christianisme byzantin, d'une théocratie ; la promotion des enfants, des femmes et des laïcs, l'équilibre entre la foi et la raison. Mais ces caractéristiques seront plus ou moins masquées jusqu'à la Révolution française par le pouvoir et l'influence de l'Église romaine. Et de façon générale de la religion aussi bien réformée que catholique. Dans tout cela on le voit, la coupure de la Renaissance n'existe pas. Je propose donc à mes lecteurs d'envisager la fin du XVe siècle comme une halte importante dans l'histoire médiévale de l'Europe, ce qui ne délégitime pas le titre de cet essai.

Ce que nous avons vu jusqu'à maintenant, c'est la construction et l'épanouissement d'un Moyen Age européen. Il est légitime de s'arrêter en cette fin du XVe siècle pour faire le point et voir si l'on peut donner une réponse à la question qui fait le titre de ce livre.

Il me semble que dans les rapports entre l'Europe et l'Histoire il y a deux aspects fondamentaux. Le premier est celui du territoire. L'Histoire se fait toujours dans un espace, et une civilisation s'élabore toujours, et se diffuse, sur un territoire. Le XVe siècle parachève pour l'essentiel la création médiévale d'un espace européen commencé avec les « grandes invasions » du Haut Moyen Age. Au XVe siècle, il n'y a plus de païens et il n'y aurait plus de musulmans si n'avait commencé la conquête turque. Cette conquête a un double effet contradictoire. Elle fait, d'une part, peser une menace sur l'Europe ; mais, d'autre part, même si la résistance européenne n'est pas aussi

forte que le souhaiterait un Pie II, une identité collective se bâtissant en général autant sur les oppositions à l'autre que sur des convergences internes, la menace turque va être un des ciments de l'Europe. Les universités diffusent désormais le même type de savoir de la Méditerranée à la Baltique. L'humanisme même quand il abandonnera le latin pour les langues vernaculaires pénètre la culture européenne de la Suède à la Sicile. Anvers est le centre d'une économie-monde qui, comme l'a montré Fernand Braudel, est encore pour longtemps européenne, avant de prendre le monde entier dans ses filets.

Reste une incertitude, même si la question est mieux posée à la fin du XV^e^ siècle. Où est la frontière continentale de l'Europe à l'Est ? D'abord, il faut se rendre compte que si la prise de Constantinople en 1453 est fortement ressentie par les Européens, surtout par les élites, elle n'est pas seulement comme le voudrait l'histoire traditionnelle la fin catastrophique d'un monde, le monde byzantin, elle est aussi, à long terme, la levée d'un handicap pour l'unité européenne ; car si la religion orthodoxe se maintient jusqu'à aujourd'hui, à l'est de l'Europe, elle n'est plus liée à ce double centre de pouvoir politique et religieux qu'était l'Empire byzantin. C'est un obstacle éventuel à une future Europe unie qui est paradoxalement levé en 1453.

D'autre part, les États slaves précisent des politiques territoriales qui vont modifier les problèmes de la frontière européenne à l'Est. La Pologne, État pleinement européen par sa conversion, et unie à la Lituanie par la dynastie polono-lituanienne des Jagellons, à la fin du XIV^e^ siècle, développe une politique d'expansion territoriale au nord (Prusse), à l'est et au sud-est (Volhynie et Podolie). Au XV^e^ siècle, elle s'étend de la Baltique à la mer Noire.

D'autre part, la Russie, qui s'est débarrassée du joug mongol, évolue vers un État centralisé autour de la Moscovie. Ivan III (1462-1505) poursuit le rassemblement des terres russes par la soumission de Novgorod (1478) et de Tver (1485). Il organise un État puissant et centralisé régi par un système administratif et judiciaire solide, en particulier avec le Code de 1497.

On se demande donc si, à la fin du XV^e^ siècle, semblent l'emporter aux yeux de l'historien les menaces sur les acquis européens du Moyen Age antérieur ou les promesses pour l'Europe du long Moyen Age que je propose. J'invoquerai évidemment les aléas de l'Histoire, l'importance du hasard, mais je crois que l'on peut esquisser les chances de l'Europe à la fin du XV^e^ siècle. Les menaces ne me semblent venir ni de l'émergence des nations, ni des

dissentiments religieux qui risquent d'évoluer en schisme. J'espère que ce livre a montré que l'Europe a commencé à s'élaborer au Moyen Age à partir, en même temps, des notions et des réalités d'unité et de « nation », même si le développement du concept de souveraineté à partir du XIIIe siècle et de ses applications introduit un problème pour son avenir. D'autre part, la fin du monopole de l'Église catholique n'est pas la fin de la culture chrétienne commune, ni d'une civilisation et de valeurs où la laïcité sera autant l'héritière et la continuatrice de valeurs chrétiennes que l'adversaire qu'elle a dû être au cours d'âpres conflits encore à venir à la fin du XVe siècle. La menace vient plutôt des affrontements armés entre les nations et du caractère guerrier des Européens, qu'Hippocrate dès l'Antiquité avait décelé et défini. Elle dépend aussi sans aucun doute de la façon dont évolueront l'expansion et les colonisations ébauchées au XVe siècle et le rapport entre l'Europe et ses possessions dans le monde.

Vis-à-vis des progrès, le Moyen Age a manifesté la plus profonde de ses tensions – au point de nous offrir une image paradoxale. L'idéologie dominante, et peut-être les mentalités, ont condamné comme une erreur et un péché le nouveau, le progressiste, l'inouï, et, pourtant, qu'il s'agisse de l'univers matériel ou du monde intellectuel et spirituel, le Moyen Age a été une période de créativité, d'innovations, de marche en avant extraordinaire. Ce qu'il faut, je crois, souligner comme un acquis pour l'Europe tout entière, pour sa prise de conscience, pour sa réalisation, ce sont les capacités à progresser qui se sont affirmées au cours du Moyen Age et renforcées au XVe siècle. Le terme peut surprendre. On sait que la conscience du progrès, la promotion du progrès comme idéal ne date que de la fin du XVIIe siècle et surtout du XVIIIe. C'est un fleuron de l'âge des Lumières. Et pourtant, je crois que ce progrès pointe au Moyen Age. Ce que l'Europe médiévale a élaboré et commencé à montrer va être en contraste profond avec ce qui va se passer dans le monde musulman et surtout en Chine. Au XVe siècle, la Chine est le pays du monde le plus puissant, le plus riche, le plus avancé en tout domaine. Or, la Chine va rester enfermée en elle-même, s'étioler, et laisser aux Européens la domination du monde, y compris en Orient. Malgré la constitution du puissant Empire ottoman, et la diffusion de l'Islam en Afrique et en Asie, le monde musulman, à l'exception des Turcs, n'a plus le dynamisme de la période médiévale. L'Europe chrétienne, en revanche, acquiert les idées et les pratiques qui vont assurer son incomparable

expansion à partir du XV^e^ siècle et faire de cette expansion, malgré les rivalités à l'intérieur et, à l'extérieur, les injustices et même les crimes, le grand instrument de la prise de conscience et de l'affirmation européenne. Peter Biller[1] vient de montrer comment l'Europe du XIV^e^ siècle prend la mesure de la population ; et prend conscience du rôle de cette population pour la conduite des affaires humaines ; même si le XIV^e^ siècle est, à cause de la crise agricole et des pestes, une période de dure régression démographique, l'Europe de la fin du Moyen Age se met à considérer le nombre des hommes, leur façon de vivre ensemble et de se reproduire, comme un facteur de puissance. Une réflexion collective récente vient d'étudier les notions et les aspects de « progrès, réaction, décadence » dans l'Occident médiéval[2]. Tout en partageant l'idée traditionnelle que « les cadres mentaux [du Moyen Age] sont peu compatibles avec l'idée de progrès », cet ouvrage relève que le christianisme donne un sens à l'Histoire (j'ai souligné le côté « progressiste » des utopies de Joachim de Flore) et qu'il a liquidé le mythe antique de l'éternel retour et la conception cyclique de l'Histoire. Dans un livre classique, *La Théologie au XII^e^ siècle*, le Père Chenu avait montré comment la pensée médiévale avait fait redémarrer l'histoire au XII^e^ siècle. La recherche du salut est envisagée comme un progrès, moral sans doute, mais globalement bénéfique. Le mépris du monde, malgré ses théoriciens et ses émules, ne conduit pas à un renoncement au progrès matériel. La dynamique du Moyen Age provient de l'interaction d'oppositions, de tensions, qui produisent sans les nommer des progrès. Cet ouvrage collectif relève les couples, progrès-réaction, progrès-décadence, passé-présent, antique-moderne, qui animent la dynamique médiévale. Comme on l'a vu, les ordres mendiants, au XIII^e^ siècle, osent s'affirmer de façon provocante comme nouveaux, c'est-à-dire meilleurs, alors que leurs adversaires formés par la mentalité monastique voient dans cette nouveauté un péché et un mal. La civilisation et les mentalités médiévales n'ont pas méprisé les techniques et se sont appliquées à une productivité, à une croissance, dès le domaine économique. Dès le Haut Moyen Age, on propose aux paysans libres des « contrats *ad meliorandum* », c'est-à-dire qui contraignent celui qui en bénéficie à améliorer le rendement des champs.

On a vu qu'au XIV^e^ siècle l'intérêt pour les progrès agricoles amène la réapparition de traités d'agriculture. De façon générale, autour du moulin et de ses applications, autour du système de la came transformant un

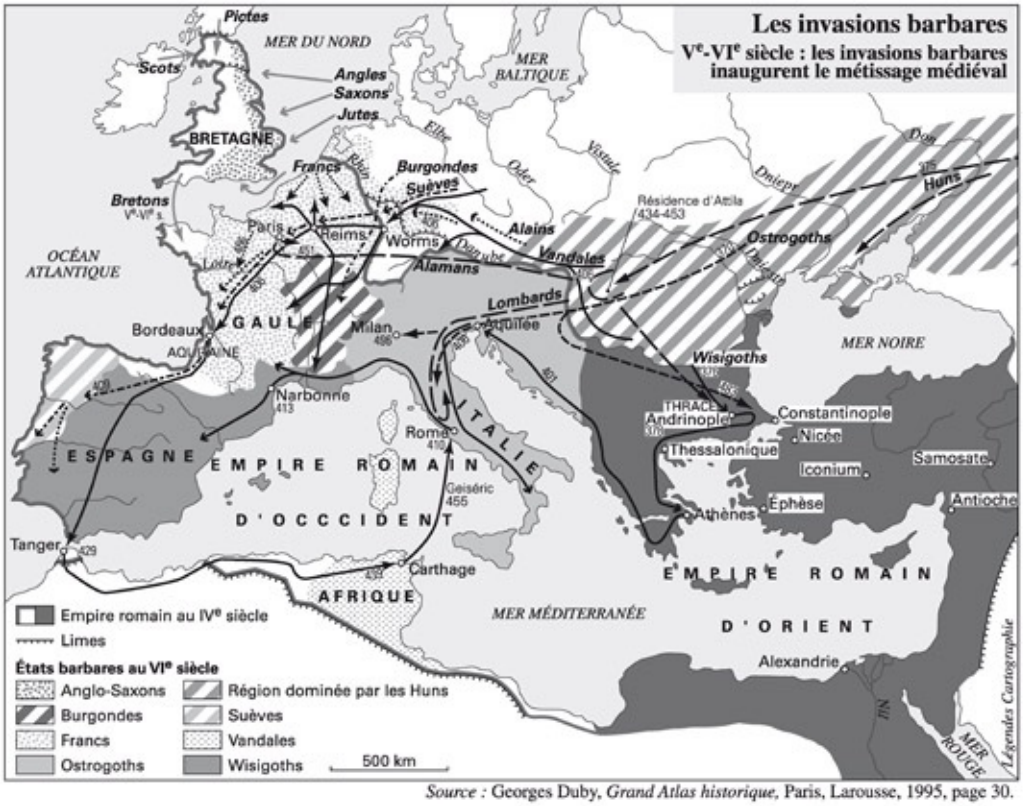
mouvement continu en mouvement alternatif, le Moyen Age, malgré sa légende noire, est un temps d'inventions, et Marc Bloch a écrit des pages remarquables sur les inventions médiévales. Au Moyen Age, tout baigne dans le religieux. Un religieux si omniprésent qu'il n'y a pas de mot pour le distinguer. Toute la civilisation, à commencer par la civilisation matérielle, est, selon l'expression du grand économiste Karl Polanyi, « incorporée » (*embedded*) dans le religieux. Mais, à mesure que, comme je l'ai suggéré, les valeurs descendent du Ciel sur la Terre, le handicap au progrès que pourrait signifier cette gangue religieuse se transforme de plus en plus en tremplin vers le progrès. Le jeu entre providence et fortune se fait de moins en moins au moyen d'une roue liée au temps circulaire, que par les efforts de la vertu individuelle et collective des Européens. Il n'y a pas de domaine où la créativité des Européens a marqué autant de progrès au Moyen Age que celui du temps. D'une part, le passé, à défaut d'une étude rationnelle qui n'apparaîtra qu'au XVIII^e^ siècle, ne fait pas l'objet d'une véritable science historique, mais est utilisé par le développement d'une mémoire qui prend les dimensions d'une culture. L'Europe médiévale s'appuie sur le passé pour aller plus loin et mieux. De même, la maîtrise de la mesure du temps lui fournit des instruments de progrès. Si le calendrier demeure le calendrier julien, celui de César, une innovation venue de l'Ancien Testament et du judaïsme, introduit un rythme qui s'est imposé jusqu'à nous, celui de la semaine, entraînant un rapport entre le temps du travail et le temps du repos qui, non seulement, ménage le temps religieux du dimanche, mais assure sans doute le meilleur usage possible des forces humaines. Le calendrier chrétien médiéval introduit aussi en Europe les deux grandes fêtes de Noël et de Pâques. Noël qui, contrairement à l'Halloween païen, fête de la mort, est la fête de la naissance et de la vie, et Pâques, fête de la résurrection. Sans compter Pentecôte, recouvrant des coutumes festives féodales (jour d'adoubement), fête de l'Esprit.

Au XV^e^ siècle, le grand architecte et humaniste italien Leon Battista Alberti fait dire à un de ses héros :

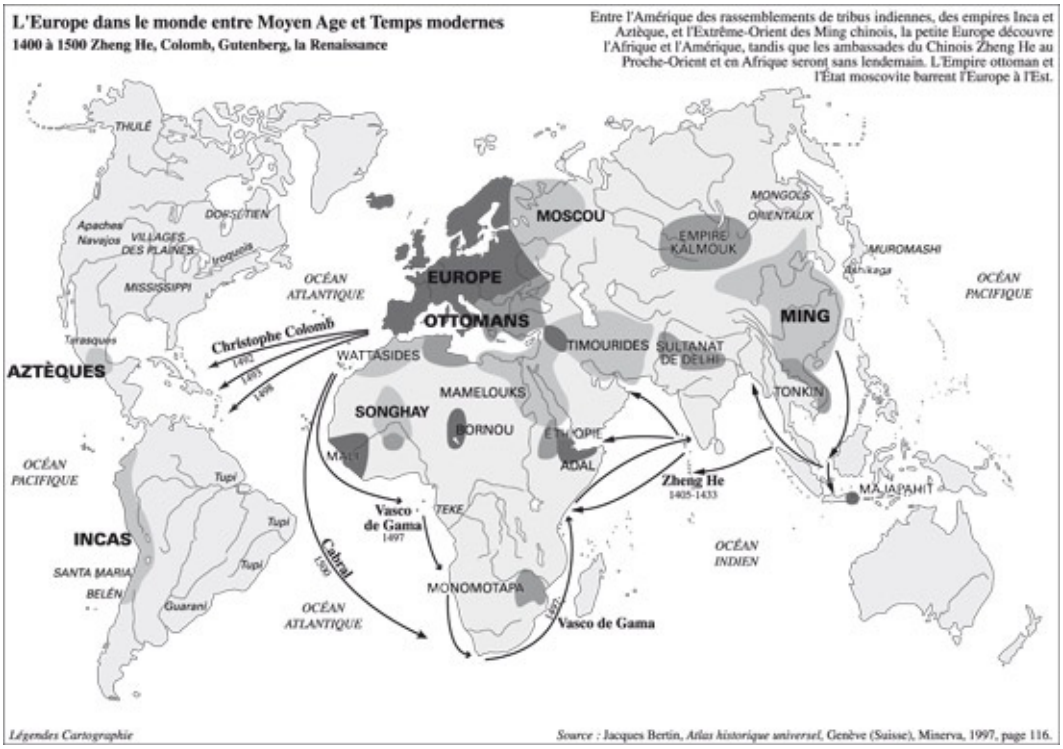
> GIANOZZO : Il y a trois choses que l'homme peut dire lui appartenir en propre : la fortune, le corps…
> LIONARDO : Et quelle sera la troisième ?
> GIANOZZO : Ah ! une chose extrêmement précieuse. Ces mains et ces yeux ne sont pas autant miens.
> LIONARDO : Merveille ! Qu'est-ce que c'est ?

GIANOZZO : Le temps, mon cher Lionardo, le temps, mes enfants.

La valeur du temps que loue le texte est sans doute une valeur économique (le temps, c'est de l'argent), mais c'est aussi une valeur culturelle et existentielle. L'Europe de la fin du XV^e^ siècle est une Europe du temps précieux, du temps approprié par les individus et les collectivités constitutifs de l'Europe éventuelle.



Source : Georges Duby, *Grand Atlas historique,* Paris, Larousse, 1995, page 30.



1. Peter Biller, *The Measure of Multitude. Population in Medieval Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
2. *Progrès, Réaction, Décadence dans l'Occident médiéval*, études recueillies par Emmanuelle Baumgartner et Laurence Harf-Lancher, Paris-Genève, Droz-Champion, 2003.

Chronologie

Événements européens

276	Première grande vague d'invasions germaniques dans l'Empire romain.
313	L'édit de Milan accorde la liberté du culte aux chrétiens.
325	Au concile de Nicée, Constantin se fait le champion de l'orthodoxie chrétienne contre l'arianisme.
330	Constantin établit la nouvelle capitale de l'Empire à Constantinople.
379-395	Théodose I^{er} reconnaît le christianisme comme religion d'État et partage à sa mort l'Empire romain en Empire d'Occident et Empire d'Orient.
407-429	Nouvelle vague d'invasions germaniques.
410	Les Wisigoths d'Alaric prennent et pillent Rome.
415	Les Wisigoths s'installent en Espagne.
432-461	Saint Patrick évangélise l'Irlande.
Vers 440	Les peuples germaniques, Angles, Jutes et Saxons, s'installent en Grande-Bretagne ; les Bretons refluent sur le continent.

451	Le général romain Aetius arrête les Huns d'Attila aux Champs Catalauniques.
476	Le Hérule Odoacre dépose l'empereur Romulus Augustule et renvoie à Constantinople les insignes de l'Empire d'Occident.
488-526	Règne de l'Ostrogoth Théodoric à Ravenne.
Entre 496 et 511	Baptême du chef franc Clovis.
527-565	L'empereur byzantin Justinien entreprend une reconquête partielle et temporaire de l'Occident (Italie du Sud, Andalousie).
	La peste dite « de Justinien » venue d'Orient dévaste l'Europe, au sud des Alpes et de la Loire.
Vers 529	Benoît de Nursie fonde l'abbaye du Mont-Cassin et donne une *Règle* à ses moines qui deviendront l'ordre bénédictin.
Vers 555	Les Wisigoths, qui ont repris l'Andalousie, établissent leur capitale à Tolède.
Vers 570-636	Isidore de Séville, père de l'encyclopédisme chrétien médiéval.
590-604	Pontificat de Grégoire le Grand.
Vers 590-615	Le moine irlandais saint Colomban va fonder des monastères en Gaule (Luxeuil), en Germanie du Sud (Constance) et en Italie du Nord (Bobbio).
568-572	Les Lombards conquièrent le Nord et une partie du Centre de l'Italie ; ils fondent un royaume avec pour capitale Pavie.
711-719	Les Berbères musulmans conquièrent l'Espagne jusqu'à l'Èbre.
726	Début de la querelle iconoclaste dans l'Empire byzantin.
732	Charles Martel, maire du palais franc, arrête les musulmans près de Poitiers.

757	Pépin le Bref, maire du palais, est sacré roi des Francs par le pape Étienne II qu'il soutient en Italie où se crée un État pontifical, dit « Patrimoine de saint Pierre ».
759	Les musulmans perdent Narbonne, leur dernière place en Gaule.
771	Charlemagne seul roi des Francs.
774	Charlemagne roi des Lombards.
778	L'arrière-garde franque commandée par Roland, neveu de Charlemagne, est surprise par les Basques au col de Roncevaux.
787	Second concile de Nicée. Charlemagne autorise les images dans l'art chrétien.
788	Charlemagne annexe la Bavière.
793-810	Premières attaques des Normands en Grande-Bretagne et en Gaule.
796	Charlemagne vainqueur des Avars.
796-803	Charlemagne fait construire le palais et la chapelle d'Aix-la-Chapelle.
800	Couronnement impérial de Charlemagne à Rome.
827	Début de la conquête de la Sicile par les Sarrasins.
Vers 830	Invention du corps de saint Jacques en Galice.
842	Serment de Strasbourg en langue vernaculaire franque et germanique.
843	Traité de Verdun à la naissance de l'Allemagne et de la France.
2 e moitié	Le terme *miles* (soldat, chevalier) commence à désigner
du IXe siècle	le vassal.
881	Première apparition du mot « fief » (*feudum*).
885-886	Siège de Paris par les Normands.
895	Établissement des Hongrois dans la plaine danubienne.

910	Fondation de l'abbaye de Cluny.
911	Charles le Simple concède l'embouchure de la Seine aux Normands de Rollon par le traité de Saint-Clair-sur-Epte.
929	Création du califat de Cordoue.
948	Fondation de l'archevêché de Hambourg, métropole religieuse pour la conversion des pays scandinaves.
Vers 950	Débuts des grands défrichements. Utilisation de la charrue au nord de la Loire.
955	Victoire d'Otton I^{er} sur les Hongrois au Lechfeld.
960	Construction de la mosquée de Cordoue.
962	Le couronnement impérial d'Otton le Grand fonde le Saint Empire romain germanique.
967	Baptême du duc polonais Miezko.
972	Fondation de l'évêché de Prague.
985	Baptême du chef hongrois Vaik (saint Étienne).
987	Avènement de la dynastie capétienne en Gaule (Hugues Capet).
989	Baptême du prince Vladimir de Kiev par des orthodoxes byzantins.
1000	Le couple Silvestre II (Gerbert d'Aurillac, pape de 999 à 1003)-Otton III (empereur de 983 à 1002) domine la Chrétienté latine.
	Début de la construction d'un « blanc manteau d'églises » (selon le moine clunisien Raoul Glaber).
	Création de l'archevêché de Gniezno, métropole religieuse polonaise.
1001	Saint Étienne couronné roi de Hongrie.
1005-1006	Grande famine en Europe occidentale.
1015-1028	Olav II Haraldsson le Saint tente d'imposer le christianisme par la force en Norvège.

1019-1035	Knut le Grand roi de Danemark et d'Angleterre.
1020	Avicebron (Salomon Ibn Gabirol), philosophe juif (Malaga vers 1020-Valence vers 1058).
	Linteau de Saint-Genès-des-Fontaines (Catalogne), la plus ancienne sculpture romane datée de France.
Vers 1020	Gui d'Arezzo invente une notation musicale nouvelle.
1023	Robert le Pieux fait, à la demande de l'Église, brûler des hérétiques manichéens à Orléans.
1028	Knut roi de Danemark conquiert la Norvège et achève la conquête de l'Angleterre.
Entre 1028 et 1072	Miniatures de l'Apocalypse de Saint-Sever.
1029	Première principauté normande en Italie du Sud (Averso).
Vers 1030	Début du mouvement communal en Italie (Crémone).
1031	Fin du califat omeyyade de Cordoue.
1032-1033	Famine en Occident.
Vers 1035	Construction d'un pont en pierre à Albi.
1037	L'empereur Conrad II institue l'hérédité des fiefs en Italie du Nord.
1054	Schisme définitif entre l'Église romaine latine et l'Église grecque orthodoxe.
1060-1091	Les Normands conquièrent la Sicile.
1066	Conquête de l'Angleterre par les Normands de Guillaume le Conquérant.
1069	Manifestation « communale » au Mans.
1071	Reliques de saint Nicolas apportées d'Orient à Bari.
1072	Apparition du contrat de *colleganza* à Venise.
1073-1085	Pontificat de Grégoire VII. Réforme grégorienne.

1077	L'empereur Henri IV s'humilie devant le pape Grégoire VII à Canossa.
Vers 1080	Guilde de saint Omer.
1081	« Consuls » bourgeois à Pise.
1085	Prise de Tolède par Alphonse VI de Castille.
1086	Première mention d'un moulin à foulon en Normandie (Saint-Wandrille).
Fin XI^e s.	En France du Nord, le cheval remplace le bœuf de labour.
Après 1088	Irnerius enseigne le droit romain à Bologne.
1093	Début de la construction de la cathédrale de Durham : première ogive.
1095	Urbain II prêche la croisade à Clermont.
1098	Vague antisémite : pogroms des croisés populaires en marche vers la Palestine.
	Fondation de l'ordre cistercien par Robert de Molesmes.
1099	Formation de la *compagna* par les marchands de Gênes.
Vers 1100	Début de l'assèchement des marais de Flandre : polders.
1108	Fondation à Paris de l'abbaye Saint-Victor, foyer de la préscolastique.
1112	Révolution communale à Laon. Le comte-évêque est tué.
1120-1150	Premiers statuts de métiers en Occident.
1126-1198	Averroès, philosophe arabe de Cordoue, commentateur d'Aristote, mort à Marrakech.
1127	Les villes flamandes obtiennent des chartes de franchise.
1132-1144	Reconstruction de Saint-Denis par Suger : début du gothique.
1135-1204	Maimonide, théologien et philosophe juif de Cordoue, écrivant en arabe, mort au Caire.

1140	Formation du royaume du Portugal.
Vers 1140	*Décret de Gratien,* fondement du corpus de droit canonique.
1141	Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, fait traduire le Coran en latin.
1143	Fondation de Lübeck.
1154	Frédéric Barberousse accorde des privilèges aux maîtres et étudiants de Bologne.
1154-1224	Empire anglo-français des Plantagenêts.
1165	Canonisation de Charlemagne.
1170	Construction du minaret de la Giralda à Séville.
Après 1175	Apparition du contrat de *commande* à Gênes.
1180	Mort de Jean de Salisbury, évêque et patron de l'école de Chartres.
1183	Paix de Constance. Frédéric Barberousse reconnaît la liberté des villes lombardes.
1200	Fondation de Riga.
1202	Mort de Joachim de Flore, théoricien du millénarisme.
1204	Prise et pillage de Constantinople par les croisés de la quatrième croisade. Fondation de l'Empire latin de Constantinople (1204-1260).
1207	Mission de saint Dominique chez les Cathares albigeois.
1209	Première communauté franciscaine.
1209-1229	Croisade des Albigeois.
1212	Victoire des chrétiens d'Espagne sur les musulmans à Las Navas de Tolosa.
1214	Premiers privilèges accordés à l'université d'Oxford.
1215	Statuts de Robert de Courson pour l'université de Paris.

	IV[e] concile de Latran : réglementation du mariage et de la confession, mesures antisémites et antihérétiques.
	La Grande Charte anglaise.
1215-1218	Guillaume de Morbeke, traducteur d'Aristote en latin.
1216	Fondation des Frères Prêcheurs (dominicains).
1223	Acceptation par la papauté de la règle franciscaine remaniée.
1229-1231	Grève de l'université de Paris.
1231	Grégoire IX organise l'Inquisition.
Apr. 1232	Construction de l'Alhambra par les musulmans à Grenade.
1238	Prise de Valence par les Aragonais.
1241	Raid des Mongols en Silésie, Pologne et Hongrie.
1242	Première représentation d'un gouvernail d'étambot (sceau d'Elbing).
1248	Prise de Séville par les Castillans.
1252	Frappe de monnaie d'or à Gênes et à Florence (florins).
1252-1259	Enseignement de Thomas d'Aquin à l'université de Paris.
1253	Fondation d'un collège pour étudiants en théologie pauvres par le chanoine Robert de Sorbon à l'université de Paris (la future Sorbonne).
1254	Le pape Urbain IV institue la Fête-Dieu.
1261	Chute de l'Empire latin de Constantinople.
1266	Bataille de Bénévent. Charles d'Anjou roi de Sicile.
1268	Premiers moulins à papier à Fabriano.
1270	Première mention d'une carte marine en Méditerranée.

1276	Raymond Lulle fonde un collège pour apprendre l'arabe aux missionnaires chrétiens.
1280	Vague de grèves et émeutes urbaines (Bruges, Douai, Tournai, Provins, Rouen, Caen, Orléans, Béziers).
1281	Fusion des hanses colonaise, hambourgeoise et lübeckoise.
1282	Les Vêpres siciliennes : les Français doivent céder la Sicile aux Aragonais.
1283	Les chevaliers Teutoniques achèvent la conquête de la Prusse.
1284	Frappe du ducat d'or à Venise.
	Effondrement des voûtes de la cathédrale de Beauvais (48 mètres).
1290	Expulsion des juifs d'Angleterre.
1298	Début de liaisons régulières par mer entre Gênes, l'Angleterre et la Flandre.
1300	Première mention sûre de lunettes.
Début XIV^e^ s.	Diffusion de la lettre de change en Italie.
1306	Expulsion des juifs de France.
Vers 1306	*Ruralia commoda* de Piero de Crescenzi, somme de la science agricole médiévale.
1309	La papauté s'installe à Avignon.
1310	Première représentation de la Passion sur le parvis de la cathédrale de Rouen.
1313	Henri VII meurt à Pise : fin du rêve impérial.
Vers 1313	Dante achève la *Divina Commedia*.
1315	Bataille de Morgarten : victoire des fantassins suisses sur les Habsbourg.
1315-1317	Grande famine en Europe : apparition de la « crise » du XIV^e^ siècle.
1321	

	Massacres de lépreux et de juifs accusés d'empoisonner les puits.
1337	Début de la « guerre de Cent ans » entre l'Angleterre et la France.
1341	Couronnement de Pétrarque à Rome, coup d'éclat de l'humanisme.
1347	Échec de Cola di Rienzo pour une restauration à l'antique du gouvernement de Rome.
1347-1348	Début des grandes épidémies de peste Noire (jusqu'en 1720).
1348	Pogroms déclenchés par la peste Noire.
1353	Fondation à Gallipoli du premier établissement turc en Europe.
1355	*Traité sur la monnaie* de Nicolas Oresme.
1358	Révolte de Paris contre le régent royal.
	Meurtre d'Étienne Marcel. Jacquerie paysanne dans le Nord-Est de la France.
1368	Mariage de Jagellon, prince de Lituanie, avec Edwige de Pologne, fille et héritière de Casimir le Grand.
1378	Début du Grand Schisme.
	Révolte des Ciompi à Florence.
	Le pape Urbain VI rentre à Rome.
1379	Révolte de Philippe Van Artevelde à Gand.
1381	Jacquerie de Wat Tyler en Angleterre.
1382	Condamnation de Wyclif pour hérésie.
1389	Les Turcs vainqueurs des Serbes à Kosovo.
1394	Les juifs définitivement chassés de France.
1397	Les trois pays scandinaves réalisent l'union de Kalmar.
1409	Les Allemands quittent l'université de Prague à la suite du décret de Kutna Hora favorisant les Tchèques pris sous l'influence de Jan Hus.

1410	Défaite des chevaliers Teutoniques par les Polonais à Tannenberg (Grünwald).
1414-1418	Concile de Constance. Condamnation pour hérésie et exécution de Jan Hus.
1420-1436	Brunelleschi construit la coupole du Dôme de Florence.
1431	Mort de Jeanne d'Arc, brûlée à Rouen.
1431-1437	Concile de Bâle.
1434	Cosme de Médicis, maître de Florence.
1439-1443	Les conciles de Florence et de Rome mettent fin au Grand Schisme.
1450	Gutenberg met au point l'imprimerie à Mayence.
1453	Prise de Constantinople par les Turcs.
1456	*Institutiones Platonicae* de Marsile Ficin.
1458-1464	Pontificat de Pie II (Æneas Silvius Piccolomini), partisan de l'Europe.
1458-1471	Georges Podiebrad, roi hussite de Bohême. Projet d'union européenne.
1458-1490	Mathias Corvin, roi de Hongrie.
1462-1505	Règne d'Ivan III, grand duc de Moscou.
1464	Mort de Nicolas de Cues, théologien « moderne », apôtre de la tolérance religieuse.
1468	Mort de l'Albanais Skanderbeg, grand résistant aux Turcs.
1469	Mariage des Rois Catholiques en Espagne.
1475	Traité de Picquigny. Fin de la guerre de Cent ans.
1476	Mariage de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne.
1477	Botticelli peint *Le Printemps*.
1483	Le dominicain Torquemada est nommé inquisiteur général pour l'Espagne.

1492	Prise de Grenade par les Rois Catholiques. Fin de la présence musulmane dans la péninsule Ibérique.
1494	Par le traité de Tordesillas, l'Espagne et le Portugal se partagent le monde sous la houlette du pape Alexandre VI Borgia.
1495	Le roi de France Charles VIII conquiert (pour peu de temps) le royaume de Naples. Début des guerres d'Italie.

Événements extra-européens

Amérique

700-800	Apogée de la civilisation maya en Amérique centrale.
800-925	Effondrement de la civilisation maya.
1000-1200	Apogée de la culture toltèque au Mexique.
XII^{e} s.	Origines semi-légendaires de la dynastie des Incas au Pérou.
1370	Les Aztèques fondent Teotihuacan au Mexique.
XV^{e} s.	Succession de confédérations aztèques au Mexique.
1492	Christophe Colomb « découvre l'Amérique ».

Afrique

VI^e^-VIII^e^ s.	Apogée du royaume zoulou du Zimbabwe.
	Les Arabes conquièrent l'Égypte et fondent Fustât (Le Caire) qui devient la capitale des Fatimides shiites (969-1171).
709	Les Arabes achèvent la conquête de l'Afrique du Nord.
Vers 800	Fondation du royaume du Kanem dans la région du lac Tchad.
1057	Les Arabes Hilaliens détruisent Kairouan, capitale des Aghlabides.
1062	Fondation de Marrakech par la dynastie berbère des Almoravides qui conquiert l'Espagne musulmane – à laquelle succéderont les dynasties berbères des Almohades (fin XII^e^ siècle) et des Mérinides (1269).
	Échec d'un État musulman englobant l'Algérie.
1171	Le Kurde Saladin rétablit le sunnisme en Égypte et fonde la dynastie des Ayubides (1171-1250).
Début XIII^e^ s.	Lalibila, roi du royaume chrétien d'Éthiopie, sous la pression de l'Islam, transfert sa capitale d'Aksoum à Roha.
1250	Les Mamelouks s'emparent du pouvoir en Égypte.
XIV^e^ s.	Fondation à l'ouest du lac Tchad du royaume du Bornou qui absorbe le Kanem.
1312-1337	Apogée du royaume musulman du Mali sous Kouta Moussa qui absorbe le royaume du Ghana.
1402	Le Normand Jean de Béthencourt conquiert les Canaries.
1415	Les Portugais conquièrent Ceuta.
1418	Les Portugais s'installent à Madère.

1456	Les Portugais atteignent le golfe de Guinée.
1477	Les Canaries passent sous domination espagnole.
1488	Bartholomeu Dias découvre le cap de Bonne-Espérance.

Asie : Extrême-Orient

320-480	Règne de la dynastie des Gupta dans le Nord de l'Inde.
III^e^-IX^e^ s.	Domination à partir de Madras de la dynastie des Pallava.
581-618	Yang-Kien rétablit l'unité de la Chine avec une nouvelle capitale, Chang'An (Xi-an). Construction de canaux et de grandes murailles.
618-907	Dynastie des Tang. Renforcement de l'administration centrale. Victoires en Corée. Reconnaissance de l'indépendance du Tibet. Diffusion du bouddhisme.
710	Nara capitale impériale du Japon.
Milieu du VIII^e^ s.-824	Les souverains Sailendra font construire au centre de Java le stupa bouddhique de Barabudur.
777	Le bouddhisme, religion de la cour japonaise.
794	Heian (Kyoto) nouvelle capitale impériale japonaise.
858	Débuts de la domination des Fujiwara au Japon.
907	La dynastie des Chola supplante celle des Pallava en Inde et s'étend à Ceylan et en Malaisie jusqu'au XIII^e^ siècle.
907-960	Anarchie des « Cinq Dynasties » en Chine.

960-1279	Dynastie des Song. Mandarinat. Construction du Grand Canal.
1024	Première impression de papier monnaie en Chine.
1086	Plus ancienne mention de caractères mobiles pour l'imprimerie en Chine.
1181-1218	Apogée de l'empire Khmer sous Jayavarman VII qui construit Angkor-Vat.
1185-1192	Établissement du shogunat de Kamakura.
1192	Muhammad Ghori vainqueur du rajpute Prithvi Raj. Les musulmans maîtres de l'Inde du Nord.
1206-1526	Sultanats musulmans de Delhi en Inde.
1206-1279	Formation de l'Empire mongol.
1254-1245	Voyages en Chine et Asie du Sud-Est des marchands vénitiens Niccoló et Matteo Polo et de leur fils et neveu Marco.
1279-1368	Dynastie mongole des Yuan en Chine. Pékin (Khanbalik) capitale depuis 1264.
1314-1330	Voyage du franciscain Odoric de Pordenone en Inde et en Chine.
1371	Les voyages outre-mer sont interdits aux Chinois.
1392	Shogunat de Muromachi au Japon. Diffusion de la culture zen.
	Création du théâtre Nô.
1400-1700	Dynastie chinoise des Ming.
1470-1480	Construction de grandes murailles en Chine du Nord.

Proche-Orient musulman

622	Mahomet quitte La Mecque pour Médine : l'Hégire.

630	L'empereur byzantin Héraclius vainqueur des Perses ramène la « Vraie Croix » à Jérusalem.
632	Mort de Mahomet.
634	Les musulmans sortent de l'Arabie.
	Début de la conquête musulmane de l'Afrique du Nord (achevée en 709) à Tachkent (712).
636-724	Califat omeyyade de Damas.
638	Prise de Jérusalem par les Arabes.
661	Meurtre d'Ali, gendre de Mahomet.
680	Hussein, fils d'Ali, est massacré à Kartala. Début du chiisme.
762	Califat abbasside de Bagdad.
786-809	Califat d'Haroun al-Rashid.
1009	Le calife Hakem détruit le Saint-Sépulcre de Jérusalem.
1055	Les Turcs Seldjoukides prennent Bagdad et rétablissent le sunnisme.
1071	Victoire des Turcs Seldjoukides sur les Byzantins à Mantzikert.
1099	Prise de Jérusalem par les croisés.
1148	Échec de la deuxième croisade.
1187	Le Kurde Saladin, victorieux des chrétiens à Hattsin, s'empare de Jérusalem.
1191	Échec de la troisième croisade – sauf l'installation des chrétiens à Chypre.
1250-1254	Séjour de Saint Louis en Terre sainte.
	Échec des croisades de Saint Louis (Égypte 1250, Tunis 1270).
1291	Les Mamelouks prennent Saint-Jean-d'Acre, dernière place chrétienne en Palestine.
1354-1403	Le sultan ottoman Bayazid I^{er} conquiert et unifie les émirats turcs d'Anatolie.

Sélection bibliographique thématique

Cette bibliographie n'est pas une bibliographie de l'histoire médiévale. C'est une liste, par thèmes, des ouvrages (et de quelques articles) qui ont aidé ma réflexion et la rédaction de cet ouvrage. Ce sont, soit des vues d'ensemble, soit des points de vue suggestifs.

André Segal veut évacuer le problème traité ici par le refus de toute périodisation dans son article nihiliste : « Périodisation et didactique : le "moyen âge" comme obstacle à l'intelligence des origines de l'Occident », in *Périodes de la construction du temps historique*, Actes du Colloque d'Histoire au présent, Paris, 1989, Paris, Éd. de l'ÉHÉSS, 1991, p. 105-114.

Selon mon expérience, il ne peut y avoir de science historique sans périodisation, même si le caractère artificiel et soumis à l'évolution historique doit être reconnu. Je préfère, pour critiquer la notion traditionnelle de Moyen Age, mon hypothèse d'un long Moyen Age (voir le présent livre, *in fine*).

Abréviations

Le Goff-Schmitt	*Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999.
Gauvard-de Libera-Zink	*Dictionnaire du Moyen Age*, Paris, PUF, 2002.
Vauchez	

Dictionnaire encyclopédique du Moyen Age, Paris, Cerf, 1997 (éd. anglaise et italienne), 2 vol.

Linehan-Nelson — *The Medieval World*, Londres-New York, Routledge, 2001.

Complément bibliographique sommaire (2010)

Concernant particulièrement le Moyen Age

Boucheron, Patrick (dir.), *Histoire du monde au XV^e^ siècle*, Paris, Fayard, 2009.

Dumézil, Bruno, *Les Racines chrétiennes de l'Europe. Conversions et liberté dans les royaumes barbares (V^e^-VIII^e^ siècle)*, Paris, Fayard, 2005.

Parmi de très nombreuses publications sur l'histoire de l'Europe

Bronislaw Geremek. Une voix en Europe, Paris/Lausanne, Economica/ Fondation Jean Monnet pour l'Europe, « Cahiers rouges », 2009.

Barnavi, Élie et Goossens, Paul (dir.), *Les Frontières de l'Europe*, Bruxelles, De Boeck, 2001.

Delors, Jacques, *Le Nouveau Concert européen*, Paris, Odile Jacob, 1992.

Hersant, Yves, et Durand-Bogaert, Fabienne, *Europes de l'Antiquité au XX^e^ siècle. Anthologie critique et commentée*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2000.

Lepenies, Wolf, *Qu'est-ce qu'un Intellectuel européen ? Les intellectuels et la politique de l'esprit dans l'histoire européenne*, Paris, Seuil, 2007.

Masson, Michel, *Comment enseigner l'Europe de l'école au lycée ?*, Paris, Armand Colin, 1996.

Péricard-Méa, Denise, *De la Bohème jusqu'à Compostelle. Aux sources de l'idée d'Union Européenne*, Prague, Atlantica, 2008.

Teyssier, de, François, et Baudier, Gilles, *La Construction de l'Europe. Culture, espace, puissance*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2000.

Études sur l'Europe (et l'idée d'Europe) notamment à la période médiévale

Bloch, Marc, *Projet d'un enseignement d'histoire comparée des sociétés européennes*, 16 p., in *Dernières Nouvelles de Strasbourg,* 1934, repris in Bloch, Étienne, Bloch, Marc, éd., *Histoire et Historiens*, Paris, Armand Colin, 1995.

–, « Problèmes d'Europe », *Annales HES,* VII, 1935, p. 471-479.

Braudel, Fernand, *L'Europe. L'espace, le temps, les hommes,* Paris, Arts et métiers graphiques, 1987.

Carpentier, Jean et Lebrun, François, dir., *Histoire de l'Europe,* Paris, Seuil, 1990.

Chabod, Federico, *Storia dell'idea d'Europa,* Bari, Laterza, 1961.

Elias, Norbert, *La Dynamique de l'Occident,* Paris, Calmann-Lévy, 1975 (traduction de la 2e partie de *Über den Prozess der Zivilisation,* 1939).

Febvre, Lucien, *L'Europe. Genèse d'une civilisation,* cours professé au Collège de France en 1944-1945, préface de Marc Ferro, Paris, Perrin, 1999.

Le Goff, Jacques, *La Vieille Europe et la nôtre,* Paris, Seuil, 1994.

Pagden, Anthony, éd., *The Idea of Europe. From Antiquity to the European Union*, The Johns Hopkins University, Woodrow Wilson Center Press, 2002.

Villain-Gandossi, Christiane, éd., *L'Europe à la recherche de son identité,* Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2002 (notamment Robert Fossier, « L'Europe au Moyen Age », p. 35-40).

Europe et Moyen Age

Barraclough, Geoffrey, éd., *Eastern and Western Europe in the Middle Ages,* Londres, Thames and Hudson, 1970.

Bartlett, Robert, *The Making of Europe. Conquest, Colonisation and Cultural Change, 950-1350,* Londres, Allen Lane, 1993.

Bosl, Karl, *Europa im Mittelalter,* Vienne-Heidelberg, Carl Uebersenter, 1970.

Compagnon, Antoine et Seebacher, Jacques, *L'Esprit de l'Europe,* Paris, Flammarion, 1993, 3 vol.

Duroselle, Jean-Baptiste, *L'Idée d'Europe dans l'histoire,* Paris, Denoël, 1965.

Edson, Evelyn, *Mapping Time and Space. How Medieval Mapmakers Viewed their World*, The British Library Studies in Map History, 1998, vol.1.

Geremek, Bronislav, *The Common Roots of Europe,* Cambridge, Polity Press, 1991.

Hay, Denys, *The Emergence of an Idea : Europa,* Edinburgh University Press, 1957[1], 1968[2].

Hersant, Yves et Durand-Bogaert, Fabienne, *Europes. De l'Antiquité au XX*e *siècle. Anthologie critique et commentée,* Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2000.

Le Goff, Jacques, *L'Europe racontée aux jeunes*, Paris, Seuil, 1996.

Mackay, Angus et Ditchburn, David, *Atlas of Medieval Europe*, Routledge, 1996.

Menestò, Enrico, éd., *Le radici medievali della civiltà europea* (congrès d'Ascoli Piceno, 2000), Spolete, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2002.

Mitterauer, Michael, *Warum Europa ? Mittelalterliche Grundlagen eines Sonderwegs,* Munich, Beck, 2003.

Past and Present, numéro spécial, novembre 1992 (en particulier Karl Leyser, « Concept of Europe in the Early and High Middle Ages », p. 25-47).

Pastoureau, Michel et Schmitt, Jean-Claude, *Europe. Mémoire et Emblèmes,* Paris, Les Éditions de l'Épargne, 1990.

Storia d'Europa. 3. *Il Medioevo, secoli V-XV,* Turin, Einaudi, 1994.

Moyen Age. Généralités

Borst, Arno, *Lebensformen im Mittelalter,* Francfort-Berlin, Ullstein, 1973.

Dalarun, Jacques, dir., *Le Moyen Age en lumière,* Paris, Fayard, 2002.

Delort, Robert, *Le Moyen Age. Histoire illustrée de la vie quotidienne,* Lausanne, Edita, 1972, n[lle] éd., *La Vie au Moyen Age*, Paris, Seuil, 1981.

Gatto, Ludovico, *Viaggio intorno al concetto di Medioevo,* Rome, Bulzoni, 1992.

Gourevitch, Aaron J., *Les Catégories de la culture médiévale,* [1972], Paris, Gallimard, 1983 (traduit du russe).

Heer, Friedrich, *L'Univers du Moyen Age,* [1961], Paris, Fayard, 1970 (trad. de l'allemand).

Kahl, Hubert D., « Was bedeutet "Mittelalter"?», *Seculum,* 40, 1989, p. 15-38.

Le Goff, Jacques, dir., *L'Homme médiéval,* éd. italienne, Bari, Laterza, 1987, version française, Paris, Seuil, 1989, 1994.

Le Goff, Jacques, « Pour un long Moyen Age », in *L'Imaginaire médiéval,* Paris, Gallimard, 1985, p. 7-13.

–, *La Civilisation de l'Occident médiéval,* Paris, Arthaud, 1964.

Linehan, Peter et Nelson, Janet L., éd., *The Medieval World,* Londres-New York, Routledge, 2001.

Lopez, Robert, *Naissance de l'Europe,* Paris, Armand Colin, 1962.

Monde médiéval (Le) (sous la direction de Robert Bartlett), [2000], Paris, Éd. du Rocher, 2002 (trad. de l'anglais).

Méhu, Didier, *Gratia Dei, les chemins du Moyen Age,* Québec, Fides, 2003.

Pirenne, Henri, *Histoire de l'Europe des invasions au XVI*[e] *siècle,* Paris-Bruxelles, 1936.

Sergi, Giuseppe, *L'Idée de Moyen Age. Entre sens commun et pratique historique,* [1998], Paris, Flammarion, 2000 (trad. de l'italien).

Southern, Richard W., *The Making of the Middle Ages,* Londres, 1953.

Tabacco, Giovanni, Merlo, Grado Giovanni, *La civiltà'europea nella storia mondiale. Medioevo, V/XV secolo,* Bologne, Il Mulino, 1981.

Le Moyen Age après le Moyen Age

Amalvi, Christian, article « Moyen Age », in Le Goff-Schmitt.

Amalvi, Christian, *Le Goût du Moyen Age,* Paris, Plon, 1996.

Apprendre le Moyen Age aujourd'hui, numéro spécial de *Médiévales,* n ° 13, automne 1987.

Boureau, Alain, article « Moyen Age », in Gauvard-de Libera-Zink.

Branca, Vittore, éd., *Concetto. Storia. Miti e immagini del medioevo,* Florence, Sansoni, 1973.

Capitani, Ovidio, *Medioevo passato prossimo. Appunti storiografici, tra due guerre e molte crisi,* Bologne, Il Mulino, 1979.

Eco, Umberto, « Dieci modi di sognare il medioevo », in *Sugli sprecchi e altri saggi,* Milan, Bompiani, 1985, p. 78-89.

–, « Le nouveau Moyen Age », in *La Guerre du faux,* Paris, Grasset, 1985, p. 87-116.

Europe, numéro spécial *Le Moyen Age maintenant,* octobre 1983.

Fuhrmann, Horst, *Überall ist Mittelalter. Von der Gegenwart einer vergangenen Zeit,* Munich, Beck, 1996.

Goetz, Hans-Werner, dir., *Die Aktualität des Mittelalters,* Bochum, D. Winckler, 2000.

Guerreau, Alain, *L'Avenir d'un passé incertain*. *Quelle histoire du Moyen Age au XXI*e *siècle ?,* Paris, Seuil, 2001.

Heinzle, Joachim, *Modernes Mittelalter. Neue Bilder einer populären Epoche,* Francfort-Leipzig, Insel, 1994.

Le Goff, Jacques et Lobrichon, Guy, dir., *Le Moyen Age aujourd'hui. Trois regards contemporains sur le Moyen Age : histoire, théologie, cinéma* (Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, juillet 1991), Paris, *Cahiers du Léopard d'Or,* 1998.

Lire le Moyen Age, numéro spécial de la revue *Équinoxe,* n°16, automne 1996 (sous la direction d'Alain Corbellari et Christopher Lucken).

Moyen Age, mode d'emploi, numéro spécial de *Médiévales,* n°7, automne 1984.

Le Moyen Age et le cinéma

Airlie, Stuart, « Strange Eventful Histories : The Middle Ages in the Cinema », in Linehan, Peter et Nelson, Janet L., *The Medieval World,* Londres-New York, Routledge, 2001, p. 163-183.

La Bretèque, François de, « Le regard du cinéma sur le Moyen Age », in Jacques Le Goff et Guy Lobrichon, éd., *Le Moyen Age aujourd'hui. Trois regards contemporains sur le Moyen Age : histoire, théologie, cinéma* (Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, juillet 1991), Paris, *Cahiers du Léopard d'Or,* 1998, p. 283-326.

Moyen Age au cinéma (Le), numéro spécial des *Cahiers de la Cinémathèque,* n^{os} 42-43, 1985.

Haut Moyen Age

Banniard, Michel, *Genèse culturelle de l'Europe, V^{e}-VIII^{e} siècle,* Paris, Seuil, 1989.

Brown, Peter, *L'Essor du christianisme occidental. Triomphe et diversité,* [1996], Paris, Seuil, 1997 (trad. de l'anglais).

Herrin, Judith, *The Formation of Christendom,* Princeton, Princeton University Press, 1987.

Hillgarth, J.N., éd., *The Conversion of Western Europe, 350-750,* Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1969.

Leguay, Jean-Pierre, *L'Europe des États barbares (V^{e}-VIII^{e} siècle),* Paris, Belin, 2003.

Pohl, Walter et Diesenberger, Maximilien, éd., *Integration und Herrschaft. Ethnische Identitäten und soziale Organisation im Frühmittelalter,* Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002.

Pohl, Walter, *Die Völkerwanderung. Eroberung und Integration,* Stuttgart, Berlin, Cologne, Kohlhammer, 2002.

Charlemagne et civilisation carolingienne

Barbero, Alessandro, *Carlo Magno. Un padre dell'Europa,* Rome-Bari, Laterza, 2000.

Braunfels, Wolfgang, dir., *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben,* Düsseldorf, 1965-1968, 5 vol.

Ehlers, Joachim, *Charlemagne l'Européen entre la France et l'Allemagne,* Stuttgart, Thorbecke, 2001.

Favier, Jean, *Charlemagne,* Paris, Fayard, 1999.

Fichtenau, Heinrich, *L'Empire carolingien,* Paris, 1958.

*Intellectuels et Artistes dans l'Europe carolingienne, IX*e*-XI*e *siècle,* Auxerre, Abbaye Saint-Germain, 1990.

McKitterick, Rosamond, éd., *Carolingian Culture : Emulation and Innovation,* Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

McKitterick, Rosamond, *The Carolingians and the Written Word,* Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

Morissey, Robert, *L'Empereur à la barbe fleurie. Charlemagne dans la mythologie et l'histoire,* Paris, Gallimard, 1997.

Nelson, Janet L., « Charlemagne : "Father of Europe ?" », *Quaestiones Medii aevi novae,* vol. 7, 2002, p. 3-20.

Pirenne, Henri, *Mahomet et Charlemagne,* Paris-Bruxelles, 1937.

Riché, Pierre, *Les Carolingiens. Une famille qui fit l'Europe,* Paris, Hachette, 1983.

Werner, Karl-Ferdinand, *Karl der Grosse oder Charlemagne ? Von der Aktualität einer überholten Fragestellung,* Munich, Verlag der bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1995.

An Mille

Bourin, Monique, Parisse, Michel, *L'Europe de l'an Mil,* Paris, Livre de Poche, 1999.

Duby, Georges et Frugoni, Chiara, *Mille et non più Mille. Viaggio tra le paure di fine millennio,* Milan, Rizzoli, 1999.

Duby, Georges, *L'An Mil*, Paris, Gallimard, « Folio », 1967.

Gerbert l'Européen (Actes du colloque d'Aurillac), Aurillac, Éd. Gerbert, 1997.

Gieysztor, Aleksander, *L'Europe nouvelle autour de l'an Mil. La papauté, l'Empire et les « nouveaux venus »,* Rome, Unione internazionale degli Istituti di archeologia storia, e storia dell'arte, 1997.

Guyotjeannin, Olivier et Poulle, Emmanuel, dir., *Autour de Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an Mil,* Paris, École des Chartes, 1996.

Riché, Pierre, dir., *L'Europe de l'An Mil*, Saint-Léger-Vauban, Zodiaque, 2001.

Renaissance du XII^e^ siècle

Benson, R.L. et Constable, Giles, éd., *Renaissance and Renewal in the XII^th^ Century,* Oxford, Clarendon Press, 1982.

Haskins, C.H., *The Renaissance of the XII^th^ Century,* Harvard University Press, 1927.

Le Goff, Jacques, « What Does the XII^th^ Century Renaissance Mean ? », in Linehan-Nelson, p. 635-647.

Moore, Robert I., *The First European Revolution (c. 970-1215),* Oxford, Blackwell, 2000 (versions allemande, française, italienne, espagnole).

Moos, Peter von, « Das 12. Jahrhundert : eine "Renaissance" oder ein "Aufklärungszeitalter" ? », in *Mittelalterliches Jahrbuch 23,* 1988, p. 1-10.

Ribémont, Bernard, *La Renaissance du XII^e^ siècle et l'Encyclopédisme*, Paris, Honoré Champion, 2002.

XIII^e^ siècle

Génicot, Léopold, *Le XIII^e^ Siècle européen*, Paris, PUF, 1968.

Le Goff, Jacques, « Du ciel sur la terre : la mutation des valeurs du XII^e^ au XIII^e^ dans l'Occident médiéval », in *Odysseus*, 1990 (en russe), à paraître dans « Quarto », *Le Roi, le Saint,* Paris, Gallimard, 2003.

–, *L'Apogée de la chrétienté v. 1180-v. 1330*, Paris, Bordas, 1982.

Mundy, J.-H., *Europa in the High Middle Ages,* Londres, Longman, 1973[1], 1991[2].

XIVe-XVe siècle : mutations, conflits, violences

Abel, Wilhelm, *Die Wüstungen des ausgehenden Mittelalters,* Stuttgart, 1955, 2e éd.

Gauvard, Claude, *« De grace especial ». Crime, État et société en France à la fin du Moyen Age*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, 2 vol.

Graus, Frantisek, *Pest, Geiszler, Judenmorde. Das 14. Jahrhundert als Krisenzeit,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1988, 2e éd.

Hilton, Rodney H. et Aston, T.H., *The English Rising of 1381,* Cambridge, Past and Present Publications, 1984,

Hilton, Rodney H., *Bond Men Made Free : Medieval Peasant Movement and the English Rising of 1381,* Londres, Methuen, 1973.

Jordan, William Chester, *The Great Famine. Northern Europe in the Early Fourteenth Century,* Princeton, Princeton University Press, 1996.

Leff, Gordon, *The Dissolution of the Medieval Outlook. An Essay on Intellectual and Spiritual Change in the XIVth Century,* New York, Harper and Row, 1976.

Malowist, Marian, *Croissance et Répression en Europe, XIVe-XVIIe siècle,* Paris, Armand Colin, 1972.

Martines, Lauro, éd., *Violence and Civil Disorder in Italian Cities. 1200-1500,* Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1972.

Mollat, Michel et Wolff, Philippe, *Ongles bleus, Jacques et Ciompi. Les révolutions populaires en Europe aux XIVe et XVe siècles,* Paris, Calmann-Lévy, 1970.

Stella, Alessandro, *La Révolte des Ciompi. Les hommes, les lieux, le travail,* Paris, ÉHÉSS, 1993.

Valdeón Baruque, Julio, *Los conflictos sociales en el reino de Castilla en los siglos XIV y XV,* Madrid, Siglo veintiuno, 1975.

Villages désertés et Histoire économique, XIe-XVIIIe siècle, Paris, SEVPEN, 1965, préface de Fernand Braudel.

Wolff, Philippe, *Automne du Moyen Age ou Printemps des temps nouveaux ? L'économie européenne aux XIV*e *et XV*e *siècles,* Paris, Aubier, 1986.

Genèse de l'État moderne

Coulet, Noël et Genet, Jean-Pierre, éd., *L'État moderne : territoire, droit, système politique,* Paris, Éd. du CNRS, 1990.

Culture et Idéologie dans la genèse de l'État moderne (table ronde de Rome, 1984), École française de Rome, 1985.

Genet, Jean-Pierre, éd., *L'État moderne. Genèse. Bilans et perspectives,* Paris, Éd. du CNRS, 1990.

Guenée, Bernard, *L'Occident aux XIV*e *et XV*e *siècles. Les États*, Paris, PUF, 1971[1], 1991[4].

Strayer, Joseph R., *On the Medieval Origins of the Modern State,* Princeton, 1970.

Wilks, M.J., *The Problem of Sovereignty in the Later Middle Ages,* Cambridge, 1963.

La fin du Moyen Age à la fin du xve siècle ?

Brown, Elizabeth A.R., « On 1500 », in Linehan-Nelson, p. 691-710.

Cardini, Franco, *Europa 1492. Ritratto di un continente cinquecento anni fa,* Milan, Rizzoli, 1989.

Vincent, Bernard, *1492, l'année admirable*, Paris, Aubier, 1991.

Amour courtois

Bezzola, Reto R., *Les Origines et la Formation de la littérature courtoise en Occident,* Paris, 1944-1963, 5 vol.

Cazenave, Michel, Poirion, Daniel, Strubel, Armand, Zink, Michel, *L'Art d'aimer au Moyen Age,* Paris, Philippe Lebaud, 1997.

Duby, Georges, *Mâle Moyen Age. De l'amour et autres essais,* Paris, Flammarion, 1988.

Huchet, Jean-Charles, *L'amour discourtois. La « fin'amor » chez les premiers troubadours,* Toulouse, Privat, 1987.

Köhler, Erich, *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois,* [1956], Paris, Gallimard, 1974 (trad. de l'allemand).

Régnier-Bohler, Danielle, article « Amour courtois », in Le Goff-Schmitt, p. 32-41.

Rey-Flaud, Henri, *La Névrose courtoise,* Paris, Navarin éditeur, 1983.

Rougemont, Denis de, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, n^{lle} éd. 1994.

Animal

Berlioz, Jacques et Polo de Beaulieu, Marie-Anne, *L'Animal exemplaire au Moyen Age,*

Bestiaires du Moyen Age, trad. G. Bianciotto, Paris, Stock, « Plus », 1980.

Delort, Robert, article « Animaux », in Le Goff-Schmitt, p. 55-66.

Delort, Robert, *Les animaux ont une histoire,* Paris, Seuil, 1984.

Guerreau, Alain, article « Chasse », in Le Goff-Schmitt, p. 166-178.

Il Mondo animale, *Micrologus* VIII, 2000, 2 vol.

Ortalli, Gherardo, *Lupi gente culture. Uomo e ambiente nel medioevo,* Turin, Einaudi, 1997.

Voisenet, Jacques, *Bestiaire chrétien. L'imagerie animale des auteurs du haut Moyen Age (v^{e}-xi^{e} siècle),* Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1994.

Art, esthétique

Baral i Altet, Xavier, *L'Art médiéval,* Paris, PUF, « Que sais-je?», 1991.

Caillet, Jean-Pierre, dir., *L'Art du Moyen Age,* Paris, Réunion des Musées nationaux, Gallimard, 1995.

Castelnuovo, Enrico et Sergi, Giuseppe, éd., *Arti e storia nel Medioevo.* Vol. I : *Tempi, spazi, istituzioni,* Turin, Einaudi, 2002.

Castelnuovo, Enrico, « L'artiste », in Jacques Le Goff, dir., *L'Homme médiéval* (éd. italienne, Bari, Laterza, 1987), version française, Paris, Seuil, 1989, p. 233-266.

De Bruyne, Edgar, *L'Esthétique du Moyen Age,* Louvain, 1947.

–, *Études d'esthétique médiévale,* Bruges, 1946, 3 vol.

Duby, Georges, *L'Art et la Société. Moyen Age-XX*e *siècle,* Paris, Gallimard, « Quarto », 2002.

Eco, Umberto, *Art et Beauté dans l'esthétique médiévale,* [1987], Paris, Grasset, 1997 (trad. de l'italien).

–, *Le Problème esthétique chez Thomas d'Aquin,* [1970], Paris, PUF, n^{lle} trad., 1993.

Ladner, G.B., *Ad imaginem Dei. The Image of Man in Medieval Art,* Latrobe, 1965.

Panofsky, Erwin, *Architecture gothique et Pensée scolastique,* Paris, Minuit, 1967 (avec un texte de Pierre Bourdieu).

Recht, Roland, *Le Croire et le Voir. L'art des cathédrales, XII*e*-XV*e *siècle*, Paris, Gallimard, 1999.

Scobeltzine, André, *L'Art féodal et son enjeu social,* Paris, Gallimard, 1973.

Von Den Steinen, Wolfram, *Homo caelestis. Das Wort der Kunst im Mittelalter,* Berne-Munich, 1965, 2 vol.

Arthur

Barber, Richard, *King Arthur : Hero and Legend,* Woodbridge, The Boydell Press, 1986.

Berthelot, Anne, *Arthur et la Table Ronde. La force d'une légende,* Paris, Gallimard, « Découverte », 1996.

Boutet, Dominique, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire,* Paris, Champion, 1992.

Loomis, R.S., *Arthurian Literature in the Middle Ages,* Oxford, 1959.

Bible

Dahan, Gilbert, *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XII*e*-XIV*e *siècle,* Paris, Cerf, 1999.

Lobrichon, Guy, *La Bible au Moyen Age*, Paris, Picard, 2003.

Riché, Pierre et Lobrichon, Guy, éd., *Le Moyen Age et la Bible,* Paris, Beauchesne, 1984.

Smalley, Beryl, *The Study of the Bible in the Middle Ages,* Oxford, Clarendon Press, 1983[3].

Cathédrale

Erlande-Brandenburg, Alain, *La Cathédrale,* Paris, Fayard, 1989.

20 siècles en cathédrales (Catalogue de l'exposition de Reims), Paris, Monum, 2001.

Château

Albrecht, U., *Der Adelsitz im Mittelalter,* Munich-Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1995.

Brown, A.R., *English Castles,* Londres, Batsford, 1976[3].

*Châteaux et Peuplements en Europe occidentale du X*e *au XVIII*e *siècle,* Auch, Centre culturel de l'abbaye de Floran, 1980.

Comba, Rinaldo et Settia, Aldo, *Castelli, storia e archeologia,* Turin, Turingraf, 1984.

Debord, André, *Aristocratie et Pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale,* Paris, Picard, 2000.

Fournier, Gabriel, *Le Château dans la France médiévale,* Paris, Aubier-Montaigne, 1978.

Gardelles, Jacques, *Le Château féodal dans l'histoire médiévale,* Strasbourg, Publitotal, 1988.

Mesqui, Jean, *Châteaux et Enceintes de la France médiévale. De la défense à la résidence,* Paris, Picard, 1991-1993, 2 vol.

Pesez, Jean-Marie, article « Château », in Le Goff-Schmitt, p. 179-198.

Poisson, Jean-Michel, dir., *Le Château médiéval, forteresse habitée (XI*e*-XVI*e *siècle),* Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1992.

Chevalier

Bumke, Joachim, *Studien zum Ritterbegriff im 12. und 13. Jahrhundert,* Heidelberg, 1964.

Cardini, Franco, « Le guerrier et le chevalier », in *L'Homme médiéval,* Le Goff, Jacques, dir. (éd. italienne, Bari, Laterza, 1987), version française, Paris, Seuil, 1989, p. 87-128.

Duby, Georges, *Guillaume le Maréchal ou le Meilleur Chevalier du monde,* Paris, Fayard, 1984.

Fleckenstein, Joseph, *Das ritterliche Turnier im Mittelalter,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1985.

Flori, Jean, *Chevalier et Chevalerie au Moyen Age,* Paris, Hachette, 1998.

–, *L'Idéologie du glaive. Préhistoire de la chevalerie,* Genève, Droz, 1981.

Gies, Frances, *The Knight in History,* New York, Harper and Row, 1984.

Keen, Maurice, *Chivalry,* New Haven, Yale University Press, 1984.

Köhler, Éric, *L'Aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois,* Paris, Gallimard, 1974 (trad. de l'allemand).

Reuter, Hans Georg, *Die Lehre vom Ritterstandzum Ritterbegriff in Historiographie und Dichtung vom 11. bis zum 13. Jahrhundert,* Cologne-Vienne, Böhlau, 1971.

Corps. Médecine. Sexualité

Agrimi, Jole et Crisciani, Chiara, *Malato, medico e medicina nel Medioevo,* Turin, Loescher, 1980.

–, *Medicina del corpo e medicina dell'anima,* Milan, Episteme Editrice, 1978.

Brown, Peter, [1988], *Le Renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif,* Paris, Gallimard, 1995 (trad. de l'anglais).

Brundage, J.A., *Law, Sex and Christian Society in Medieval Europe,* Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1987.

Bullough, Vern L. et Brundage, James, éd., *Handbook of Medieval Sexuality*, Garland Publishing, 2000.

Bynum, Caroline W., *The Resurrection of the Body in Western Christianity. 200-1336,* New York, Columbia University Press, 1995.

Casagrande, Carla et Vecchio, Silvana, *Anima e corpo nella cultura medievale,* Florence, Sismel, 1999.

I discorsi dei corpi, in *Micrologus* I, 1993.

Flandrin, Jean-Louis, *Un temps pour embrasser. Aux origines de la morale sexuelle occidentale. VI*e*-XI*e *siècle,* Paris, Seuil, 1983.

Jacquart, Danielle et Thomasset, Claude, *Sexualité et Savoir médical au Moyen Age,* Paris, PUF, 1985.

Le Goff, Jacques et Truong, Nicolas, *Une histoire du corps au Moyen Age,* Paris, Liana Levi, 2003.

Poly, Jean-Pierre, *Le Chemin des amours barbares. Genèse médiévale de la sexualité européenne,* Paris, Perrin, 2003.

Rossiaud, Jacques, *La Prostitution médiévale,* Paris, Flammarion, 1988.

Courtoisie, civilité

Bumke, Joachim, *Höfische Kultur, Literatur und Gesellschaft im hohen Mittelalter,* Munich, Deutscher Taschenbuchverlag, 1986.

Elias, Norbert, *La Civilisation des mœurs,* Paris, Calmann-Lévy, 1973.

Paravicini, Werner, *Die ritterlich-höfische Kultur des Mittelalters,* Munich, Oldenbourg, 1994.

Romagnoli, Daniela, éd., *La Ville et la Cour. Des bonnes et des mauvaises manières,* [1991], Paris, Fayard, 1995 (trad. de l'italien).

Schmitt, Jean-Claude, *La Raison des gestes dans l'Occident médiéval,* Paris, Gallimard, 1990.

Croisades

Alphandéry, Pierre et Dupront, Alphonse, *La Chrétienté et l'Idée de croisade,* Paris, Albin Michel, 1954, 2 vol. ; rééd. 1995, 1 vol.

Balard, Michel, *Les Croisades,* Paris, 1968.

Chroniques arabes des Croisades, textes recueillis et présentés par Francisco Gabrieli, [1963], Paris, Sindbad, 1977 (trad. de l'italien).

Dupront, Alphonse, *Du sacré, croisades et pèlerinages, images et langages,* Paris, Gallimard, 1987.

Flori, Jean, *Guerre sainte, Jihad, Croisade. Violence et religion dans le christianisme et l'islam,* Paris, Seuil, 2002.

–, *Les Croisades. Origines, réalisation, institutions, déviations,* Paris, Jean-Paul Gisserot, 2001.

Hillenbrand, Carole, *The Crusades. Islamic Perspective,* Édimbourg, Edinburgh University Press, 1999.

Kedar, Benjamin Z., *Croisade and Mission. European Approaches toward the Muslims,* Princeton, Princeton University Press, 1984.

Lobrichon, Guy, *1099, Jérusalem conquise,* Paris, Cerf, 1998.

Riley-Smith, Jonathan, *Les Croisades,* Paris, Pygmalion, 1990 (trad. de l'anglais).

Siberry, Elizabeth, *Criticism of Crusading, 1095-1274,* Oxford, Clarendon Press, 1985.

Sivan, Emmanuel, *L'Islam et la Croisade,* Paris, 1968.

Tyerman, Christopher, « What the Croisads Meant to Europe », in Linehan-Nelson, p. 131-145.

Culture populaire

Boglioni, Pierre, dir., *La Culture populaire au Moyen Age* (Colloque de Montréal, 1977), Montréal, L'Aurore, 1979.

Cardini, Franco, *Magia, stregoneria, superstizioni nell'Occidente medievale,* Florence, La Nuova Italia, 1979.

Cohn, Norman, *Démonolâtrie et Sorcellerie au Moyen Age*, Paris, Payot, 1982 (trad. de l'anglais).

Gurjewitsch, Aaron J., *Mittelalterliche Volkskultur. Problem der Forschung,* Dresde, UEB Verlag der Kunst, 1986.

Kaplan, Steven L., éd., *Understanding Popular Culture*, Berlin-New York, Mouton-de Gruyter Press, 1984.

Kieckhefer, Richard, *Magic in the Middle Ages,* Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

Lecouteux, Claude, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Age. Histoire du double,* Paris, Imago, 1992.

Manselli, Raoul, *La Religion populaire au Moyen Age,* Paris-Montréal, Vrin, 1975.

Danse

Horowitz, Jeannine, « Les danses cléricales dans les églises au Moyen Age », *Le Moyen Age* XCV*,* 1989, p. 279-292.

Sahlin, Margit, *Étude sur la carole médiévale,* Uppsala, 1940.

Découverte du Monde

Chaunu, Pierre, *L'Expansion européenne du XIII*e *au XV*e *siècle,* Paris, PUF, « Nouvelle Clio », 1969.

Duteil, Jean-Pierre, *L'Europe à la découverte du monde du XIII*e *au XVII*e *siècle,* Paris, Armand Colin, 2003.

Heers, Jacques, *Marco Polo,* Paris, Fayard, 1983.

Magalhaes-Godihno, Vitórino, *Les Découvertes : XV*e*-XVI*e *siècle. Une révolution des mentalités,* Paris, Autrement, 1990.

Mollat du Jourdin, Michel, *Les Explorateurs du XIII*e *au XVI*e *siècle. Premiers regards sur des mondes nouveaux,* Paris, J.-C. Lattès, 1984.

Philips, J.R.S., *The Medieval Expansion of Europe*, Oxford University Press, 1988.

Roux, Jean-Paul, *Les Explorateurs au Moyen Age,* Paris, Seuil, 1961.

Diable

Diable au Moyen Age (Le), Senefiance, n° 6, Aix-en-Provence, 1979.

Graf, Arturo, *Il diavolo,* n^{lle} éd., Rome, Salerno, 1980.

Muchembled, Robert, *Diable !,* Paris, Seuil-Arte, 2002.

–, *Une histoire du diable, XII*e*-XX*e *siècle,* Paris, Seuil, 2000[1], 2002[2].

Dieu

Boespflug, François, *Dieu dans l'art,* Paris, Cerf, 1984.

Boyer, Régis, *Le Christ des barbares. Le monde nordique (IX*e*-XIII*e *siècle),* Paris, Cerf, 1987.

Le Goff, Jacques et Pouthier, Jean-Luc, *Dieu au Moyen Age,* Paris, Bayard, 2003.

Pellegrin, Marie-Frédérique, *Dieu* (textes choisis et présentés par), Paris, Flammarion, 2003.

Rubin, Miri, *Corpus Christi. The Eucharist in Late Medieval Culture,* Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

Schmitt, Jean-Claude, article « Dieu », in Le Goff-Schmitt, p. 273-289.

Droit

Bellomo, Manlio, *L'Europa del diritto comune,* Rome, Il Cigno Galileo Galilei, 1988[1], 1996[7].

Calasso, Francesco, *Medioevo del diritto.* I. *Le fonti,* Milan, 1954.

Chiffoleau, Jacques, article « Droit », in Le Goff-Schmitt, p. 290-308.

Gaudemet, Jean, *La Formation du droit canonique médiéval,* Londres, Variorum Reprints, 1980.

Grossi, Paolo, *L'ordine giuridico medievale,* Rome-Bari, Laterza, 1995.

Legendre, Pierre, *Écrits juridiques du Moyen Age occidental,* Londres, Variorum Reprints, 1988.

–, *La Pénétration du droit romain dans le droit canonique classique de Gratien à Innocent IV (1140-1254),* Paris, 1964.

Post, Gaines, *Studies in Medieval Legal Thought. Public Law and the State, 1100-1322,* Princeton, 1964.

Radding, Charles M., *The Origin of Medieval Jurisprudence. Pavia and Bologna, 850-1150,* New Haven, Yale University Press, 1988.

Reynold, Susan, « Medieval Law », in Linehan-Nelson, p. 485-502.

Économie

Abel, Wilhelm, *Crises agraires en Europe (XIII*e*-XX*e*),* [1966], Paris, Flammarion, 1973 (trad. de l'allemand).

Bloch, Marc, *Esquisse d'une histoire monétaire de l'Europe,* Paris, 1954.

The Cambridge Economic History of Europe. I. *The Agrarian Life of the Middle Ages,* 1966. II. *Trade and Industry in the Middle Ages,* 1952 ; *Economic Organization and Policies in the Middle Ages,* 1963, Cambridge University Press.

Cipolla, Carlo M., *Before the Industrial Revolution. European Society and Economy, 1000-1700,* New York, W.W. Norton and Co, 1976.

–, *Storia economica dell'Europa pre-industriale,* Bologne, Il Mulino, 1974.

Contamine, Philippe *et al*., *L'Économie médiévale,* Paris, Armand Colin, 1993.

Day, John, *The Medieval Market Economy,* Oxford, Blackwell, 1987.

Duby, Georges, *L'Économie rurale et la Vie des campagnes dans l'Occident médiéval (France, Angleterre, Empire, IX*e*-XV*e *siècle),* Paris, 1962, 2 vol.

Fournial, Étienne, *Histoire monétaire de l'Occident médiéval,* Paris, Nathan, 1970.

Latouche, Robert, *Les Origines de l'économie occidentale,* Paris, Albin Michel, 1970.

Lopez, Roberto S., *La Révolution commerciale dans l'Europe médiévale,* Paris, Aubier-Montaigne, 1974.

Pounds, N.J.G., *An Economic History of Medieval Europe,* New York, Longman, 1974.

Économie et religion

Ibanès, Jean, *La Doctrine de l'Église et les Réalités économiques au XIII*e *siècle,* Paris, 1967.

Langholm, Odd, *Economics in the Medieval Schools. Wealth, Exchange, Money and Usury According to the Paris Theological Tradition, 1200-1350*, Leyde, Brill, 1992.

Le Goff, Jacques, *La Bourse et la Vie. Économie et religion au Moyen Age,* Paris, Hachette, 1986[1] ; « Pluriel », 1997.

Little, Lester K., *Religious Poverty and the Profit Economy in Medieval Europe,* Londres, Cornell University Press, 1978.

Todeschini, Giacomo, *I mercanti e il Tempio. La società cristiana e il circolo virtuoso della richezza fra Medioevo,* éd. *Età moderna,* Bologne, Il Mulino, 2002.

–, *Il prezzo della salvezza. Lessici medievali del pensiero economico,* Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1994.

Écrit, livre

Alexandre-Bidon, Danièle, « La lettre volée : apprendre à lire à l'enfant au Moyen Age », *Annales ESC,* 44, 1989, p. 953-992.

Avrin, Leila, *Scribes, Script and Books. The Book Arts from Antiquity to the Renaissance,* Chicago-Londres, American Library Association and the British Library, 1991.

Bataillon, Louis J., *La Production du livre universitaire au Moyen Age. Exemplar et pecia,* Paris, Éd. du CNRS, 1988.

Batany, Jean, article « Écrit/Oral », in Le Goff-Schmitt, p. 309-321.

Baumgartner, Emmanuelle et Marchello-Nizia, Christiane, *Théories et Pratiques de l'écriture au Moyen Age,* Paris, Paris X-Nanterre, Centre de recherches du département de français, coll. « Littérales, », 1988.

Bourlet, Caroline et Dufour, Annie, éd., *L'Écrit dans la société médiévale. Divers aspects de sa pratique du XI*e *au XV*e *siècle. Textes en hommage à Lucie Fossier,* Paris, Éd. du CNRS, 1991.

Cavallo, Guglielmo et Chartier, Roger, dir., *Histoire de la lecture dans le monde occidental,* [1995], Paris, Seuil, 1997 (trad. de l'italien).

Cavallo, Guglielmo, *Libri e lettori nel Medioevo. Guida storica e critica,* Rome-Bari, Laterza, 1989.

Chartier, Roger et Martin, Henri-Jean, dir., *Histoire de l'édition française.* I. *Le Livre conquérant. Du Moyen Age au milieu du XVII*e *siècle,* Paris, Fayard/Le Cercle de la librairie, 1989.

Civiltà comunale : Libro, scrittura, documento (Actes du congrès de Gênes, 1988), Gênes, Atti della Società ligure di Storia Patria, n.s., vol. XXIX (CIII), fasc. II, 1989.

Clanchy, Michael T., *From Memory to Written Record, England, 1066-1307,* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1979[1], Oxford, Blackwell, 1993[2].

Ganz, P.F., *The Role of the Book in Medieval Culture,* Turnhout, Brepols, 1986, 2 vol.

Glénisson, Jean, éd., *Le Livre au Moyen Age,* Paris, CNRS, 1988.

Hamman, Adalbert-Gauthier, *L'Épopée du livre. Du scribe à l'imprimerie,* Paris, Perrin, 1985.

Martin, Henri-Jean et Vezin, Jean, éd., *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit,* Paris, Éd. du Cercle de la librairie, Promodis, 1990.

Ornato, Ezio, *La Face cachée du livre médiéval,* Rome, Viella, 1993.

Parkes, M.B., *Pause and Effect. An Introduction to the History of Punctuation in the West,* Aldershot, Scholar Press, 1992.

–, *Scribes, Scripts and Readers : Studies in the Communication, Presentation and Discrimination of Medievals Texts,* Londres-Rio Grande (Ohio), The Hambladon Press, 1991.

Petrucci, Armando, « Lire au Moyen Age », in *Mélanges de l'École française de Rome,* 96, 1984, p. 604-616.

–, *La scrittura. Ideologia e rappresentazione,* Turin, Einaudi, 1986.

Recht und Schrift im Mittelalter (Vorträge und Forschungen 23), Sigmaringen, 1977.

Roberts, C.H. et Skeat, T.C., *The Birth of the Codex,* Londres, Oxford University Press, 1983.

Saenger, Paul, « Silent Reading : Its Impact on Late Medieval Script and Society », *Viator* 13, 1982, p. 367-414.

–, « The Separation of Words and the Order of Words. The Genesis of Medieval Reading », *Scrittura e civiltà,* 144, 1940, p. 49-74.

Sirat, Colette, *Du scribe au livre. Les manuscrits hébreux au Moyen Age,* Paris, Éd. du CNRS, 1994.

Stock, Brian, *The Implications of Literacy. Written Language and Models of Interpretation in the XIth and XIIth Centuries,* Princeton, Princeton University Press, 1983.

Vocabulaire du livre et de l'écriture au Moyen Age, Turnhout, Brepols, 1989 (CIVICIMA, Études sur le vocabulaire intellectuel du Moyen Age, II).

Zerdoun Bat-Yehouda, Monique, éd., *Le Papier au Moyen Age : histoire et techniques,* Turnhout, Brepols, 1986.

Église

Arnaldi, Girolamo, article « Église, papauté », in Le Goff-Schmitt, p. 322-345.

Congar, Yves, *L'Ecclésiologie du Haut Moyen Age,* Paris, 1968.

Guerreau, Alain, *Le Féodalisme, un horizon théorique,* Paris, Le Sycomore, 1980, p. 201-210.

Le Bras, Gabriel, *Institutions ecclésiastiques de la chrétienté médiévale* (tome 12 de l'*Histoire générale de l'Église* de Fliche et Martin), Paris, 1962-1964, 2 vol.

Lubac, Henri de, *Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Église au Moyen Age, étude historique*, Paris, 1944.

Schmidt, Hans-Joachim, *Kirche, Staat, Nation : Raumgliederung der Kirche im mittelalterlichen Europe,* Weimar, H. Böhlaus Nachf, 1999.

Southern, Richard W., *Western Society and the Church in the Middle Ages,* Harmondsworth, Penguin, 1970.

Empire

Ehlers, Joachim, *Die Entstehung des deutschen Reiches,* Munich, Oldenbourg, 1994.

Folz, Robert, *L'Idée d'Empire en Occident du V^e^ au XIV^e^ siècle,* Paris, Aubier, 1972.

Parisse, Michel, *Allemagne et Empire au Moyen Age,* Paris, Hachette, 2002.

Rapp, Francis, *Le Saint Empire romain germanique, d'Otton le Grand à Charles Quint,* Paris, Tallandier, 2000.

Encyclopédisme

Barthélemy l'Anglais, *Le Livre des propriétés des choses, une encyclopédie du XIV^e^ siècle,* mise en français moderne et notes par Bernard Ribémont, Paris, Stock, 1999.

Beonio-Brocchieri Fumagalli, Maria Teresa, *Le Enciclopedie dell'Occidente medievale,* Turin, Loescher, 1981.

Boüard, Michel de, « Réflexions sur l'encyclopédisme médiéval », in Annie Becq, dir., *L'Encyclopédisme* (Actes du colloque de Caen, 1987), Paris, Klincksieck, 1991.

–, « Encyclopédies médiévales », *Revue des questions historiques,* 3^e^ s., n° 16, 1930, p. 258-304.

Meier, Christel, « Grundzüge der mittelalterlichen Enzyklopädie. Zu Inhalten, Formen und Funktionen einer problematischen Gattung », in

Literatur und Laienbildung im Spätmittelalter (Symposium de Wolfenbüttel, 1981), Stuttgart, Metzler, 1984, p. 467-500.

Picone, Michelangelo, éd., *L'enciclopedismo medievale* (Actes du colloque de San Gimignano, 1992), Ravenne, Longo, 1994.

Ribémont, Bernard, « L'encyclopédisme médiéval et la question de l'organisation du savoir », in *L'Écriture du savoir* (Actes du colloque de Bagnoles-de-l'Orne, 1990), Le Menil-Brout, Association Diderot, 1991, p. 95-107.

Enfants

Alexandre-Bidon, Danièle, Lett, Didier, *Les Enfants au Moyen Age. Ve-XVe siècle,* Paris, Hachette, 1997.

Ariès, Philippe, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime,* Paris, Seuil, 1960[1].

Boswell, John, *Au bon cœur des inconnus : les enfants abandonnés de l'Antiquité à la Renaissance,* [1988], Paris, Gallimard, 1993 (trad. de l'anglais).

Enfant et Société, numéro spécial des *Annales de démographie historique,* 1973.

Lett, Didier, *L'Enfant des miracles. Enfance et société au Moyen Age (XIIe-XIIIe siècle),* Paris, Aubier, 1997.

Riché, Pierre, Alexandre-Bidon, Danièle, *L'Enfance au Moyen Age,* Paris, Seuil-BNF, 1994.

Shahar, Shulamith, *Childhood in the Middle Ages,* Londres, Routledge, 1990.

Famille. Parenté. Mariage

Aurell, Martin, *Les Noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne (785-1213),* Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

Burguière, André, dir., *Histoire de la famille,* Paris, Armand Colin, 1986.

Duby, Georges et Le Goff, Jacques, dir., *Famille et Parenté dans l'Occident médiéval,* École française de Rome, 1977.

Duby, Georges, *Le Chevalier, la Femme et le Prêtre. Le mariage dans la France féodale,* Paris, Hachette, 1961.

Flandrin, Jean-Louis, *Familles. Parenté, maison et sexualité dans l'Ancienne Société,* Paris, Hachette, 1976 ; Seuil, 1984.

Gaudemet, Jean, *Le Mariage en Occident,* Paris, Cerf, 1987.

Goody, Jack, *The European Family. An Historico-anthropological Essay,* Oxford, Blackwell, 2001 ; trad. française, *La Famille en Europe,* Paris, Seuil, 2001.

Guerreau-Jalabert, Anita, article « Parenté », in Le Goff-Schmitt, p. 861-876.

Guerreau-Jalabert, Anita, « Sur les structures de parenté dans l'Europe médiévale », *Annales ESC,* 1981, p. 1028-1049.

Herlihy, David, *Medieval Households,* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1985.

Il matrimonio nella società altomedievale, Settimane di studi sull'alto medioevo, Spolète, XXIV, 1977.

Le Jan, Régine, *Famille et Pouvoir dans le monde franc (VII*e*-X*e *siècle),* Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

Lett, Didier, *Famille et Parenté dans l'Occident médiéval, V*e*-XV*e *siècle,* Paris, Hachette, 2000.

Femmes

Borresen, K.E., *Subordination et Équivalence. Nature et rôle de la femme d'après Augustin et Thomas d'Aquin,* Oslo-Paris, 1968.

Dinzelbacher, Peter et Bauer, Dieter, éd., *Religiöse Frauenbewegung und mystische Frömmigkeit,* Cologne, Böhlau Verlag, 1988.

–, *Frauenmystik im Mittelalter,* Ostfildern, Schwabenverlag, 1985.

Dronke, Peter, *Women Writers of the Middle Ages,* Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

Duby, Georges et Perrot, Michelle, *Histoire des femmes.* 2 : *Le Moyen Age*, Christiane Klapisch-Zuber, dir., Paris, Plon, 1991.

Duby, Georges, *Dames du XII^e siècle,* Paris, Gallimard, 1995-1996, 3 vol.

Duggan, Anne, dir., *Queens and Queenship in Medieval Europe,* Woodbridge, The Boydell Press, 1997.

Femme dans la civilisation des X^e-XIII^e siècles (La) (colloque de Poitiers, septembre 1976), *Cahiers de civilisation médiévale* 20 (1977).

Iogna-Prat, Dominique, Palazzo, Éric, Russo, Daniel, *Marie. Le culte de la Vierge dans la société occidentale,* Paris, Beauchesne, 1996.

Klapisch-Zuber, Christiane, article « Masculin, féminin », in Le Goff-Schmitt, p. 655-668.

Le Jan, Régine, *Femmes, Pouvoir et Société dans le haut Moyen Age,* Paris, Picard, 2001.

Linehan, Peter, *Les Dames de Zamora,* [1995], Paris, Les Belles Lettres, 1998(trad. de l'anglais).

Pancer, Nina, *Sans peur et sans vergogne. De l'honneur et des femmes aux premiers temps mérovingiens,* Paris, Albin Michel, 2001.

Parisse, Michel, éd., *Veuves et Veuvages dans le haut Moyen Age,* Paris, Picard, 1993.

Parisse, Michel, *Les Nonnes au Moyen Age,* Le Puy, C. Bonneton, 1983.

Power, Eileen, *Medieval Women,* Cambridge, Cambridge University Press, 1975.

Rouche, Michel et Heuclin, Jean, éd., *La Femme au Moyen Age,* Maubeuge, Publication de la ville de Maubeuge, 1990.

Schmitt, Jean-Claude, dir., *Ève et Pandora. La création de la première femme,* Paris, Gallimard, « Le temps des images », 2002.

Zapperi, Roberto, *L'Homme enceint. L'homme, la femme et le pouvoir,* Paris, PUF, 1983 (trad. de l'italien).

Féodalité

Barthélemy, Dominique, article « Seigneurie », in Le Goff-Schmitt, p. 1056-1066.

Barthélemy, Dominique, *L'Ordre seigneurial, XI^e-XII^e siècle,* Paris, Seuil, 1990.

Bloch, Marc, *La Société féodale,* Paris, Albin Michel, 1939-1940[1], 1968[2].

Duby, Georges, *Les Trois Ordres ou l'Imaginaire du féodalisme,* Paris, Gallimard, 1978.

Guerreau, Alain, article « Féodalité », in Le Goff-Schmitt, p. 387-406.

Guerreau, Alain, *Le Féodalisme, un horizon théorique,* Paris, Le Sycomore, 1980.

Le Goff, Jacques, « Les trois fonctions indo-européennes, l'historien et l'Europe féodale », *Annales ESC,* nov.-décembre 1979, p. 1187-1215.

Poly, Jean-Pierre et Bournazel, Éric, *La Mutation féodale, Xe-XIIe siècle,* Paris, PUF, 1980.

Reynolds, Susan, *Fiefs and Vassals,* New York-Oxford, Oxford University Press, 1994.

Toubert, Pierre, éd., *Structures féodales et Féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe),* École française de Rome, 1980 (colloque de 1978).

–, *Les Structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IXe à la fin du XIIIe siècle,* École française de Rome, 1973.

Frontière(s)

Abulafia, David et Berend, Nora, éd., *Medieval Frontiers : Concepts and Practices,* Aldershot, Ashgate, 2002.

Barnavi, Elie, Goossens, Paul, éd., *Les Frontières de l'Europe,* Bruxelles, De Boeck, 2001.

Berend, Nora, *At the Gate of Christendom : Jews, Muslims and « Pagans » in Medieval Hungary, c. 1000-c. 1300,* Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

Buresi, Pascal, « Nommer, penser les frontières en Espagne aux XIe-XIIIe siècles », in Carlos de Ayala Martinez, Pascal Buresi et Philippe Josserand, éd., *Identidad y presentación de la frontera en la España medieval (siglos XI-XIV),* Madrid, Casa de Velázquez, 2001.

Frontières et l'Espace national en Europe du Centre-Est (Les), Lublin, Institut de l'Europe du Centre-Est, 2000.

Guenée, Bernard, « Des limites féodales aux frontières politiques », in Pierre Nora, éd., *Les Lieux de mémoire.* Vol 2 : *La Nation,* Paris, Gallimard, 1986, p. 10-33.

Linehan, Peter, « At the Spanish Frontier », in Linehan-Nelson, p. 37-59.

Marchal, Guy P., éd., *Grenzen und Raumvorstellungen / Frontières et Conceptions de l'espace (XI*e*-XX*e *siècle),* Lucerne, Chronos, Historisches Seminar, Hochschule, s.d.

Mitre Fernández, Emilio, « La cristianidad medevial y las formulaciones fronterizas », in E. Mitre Fernández *et al., Fronteras y Fronterizos en la Historia,* Valladolid, Universidad de Valladolid, 1997.

Power, Daniel et Standen, Naomi, *Frontiers in Question : Eurasian Borderlands, 700-1700,* Londres, Macmillan, 1999.

Ruiz, Teófilo F., « Fronteras de la comunidad a la nación en la Castilla bajomedieval », *Annuario de estudios medievales,* 27, n° 1, 1997, p. 23-41.

Sénac, Philippe, *La Frontière et les Hommes (VIII*e*-XII*e *siècle). Le peuplement musulman au nord de l'Èbre et les débuts de la reconquête aragonaise,* Paris, Maisonneuve et Larose, 2000.

Sociedades de frontera en la España medieval (Las), Saragosse, Universidad de Zaragoza, 1993.

Sullivan, R.E., « The Medieval Monk as Frontiersman », in R.E. Sullivan, *Christians Missionary Activity in the Early Middle Ages,* Londres, Variorum, 1994.

Tazbir, Janusz, *Poland as the Rampart of Christian Europe. Myths and Historical Reality,* Varsovie, Interpress Publishers, 1983.

Toubert, Pierre, « Frontière et frontières. Un objet historique », in *Castrum,* 4, *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Age* (colloque d'Évian, septembre 1988), Rome-Madrid, École française de Rome/Casa de Velázquez, 1992, p. 9-7.

Guerre

Cardini, Franco, *La Culture de la guerre, X*e*-XVIII*e *siècle,* Paris, Gallimard, 1982 (trad. de l'italien).

Contamine, Philippe, *La Guerre au Moyen Age,* Paris, PUF, 1980[1] ; 1992[3].

Duby, Georges, *Le Dimanche de Bouvines,* Paris, Gallimard, 1973.

Flori, Jean, *La Guerre sainte. La formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien,* Paris, Aubier, 2001.

Russell, F.H., *The Just War in the Middle Ages,* Cambridge, Cambridge University Press, 1975.

Héraldique

Pastoureau, Michel, *Traité d'héraldique,* Paris, Picard, 1993.

Hérétiques

Biget, Jean-Louis, « Réflexions sur "l'Hérésie" dans le Midi de la France au Moyen Age », *Hérésis,* n° 36-37, 2002, p. 29-74.

Borst, Arno, *Les Cathares,* [1953], Paris, Payot, 1974 (trad. de l'allemand).

Effacement du catharisme, Cahiers de Fanjeaux, 20, 1985.

Le Goff, Jacques, éd., *Hérésies et Sociétés dans l'Europe pré-industrielle, XI*e*-XVIII*e *siècle,* Paris-La Haye, Mouton, 1968.

Moore, Robert I., « A la naissance de la société persécutrice : les clercs, les cathares et la formation de l'Europe », in *La Persécution du catharisme* (Actes de la 6e session d'histoire médiévale organisée par le Centre d'études cathares), Carcassonne, Centre d'études cathares, 1996, p. 11-37.

–, *The Origins of European Dissent,* Londres, Allen Lane, 1977[1] ; Oxford, Blackwell, 1985[2].

Oberste, Jörg, *Der Kreuzzug gegen die Albigenser. Ketzerei und Machtpolitik im Mittelalter,* Darmstadt, Primus Verlag, 2003.

Schmitt, Jean-Claude, *Mort d'une hérésie. L'Église et les clercs face aux Béguines et aux Beghards du Rhin supérieur du XIV*e *au XV*e *siècle,* Paris-La

Haye, Mouton, 1978.

Vauchez, André, « Orthodoxie et hérésie dans l'Occident médiéval (Xe-XIIIe siècle) », in Elm, Susanna, Rebillard, Éric, Romano, Antonella, dir., *Orthodoxie, Christianisme, Histoire,* École française de Rome, 2000, p. 321-332.

Zerner, Monique, article « Hérésie », in Le Goff-Schmitt, p. 464-482.

Zerner, Monique, dir., *Inventer l'hérésie ?,* Nice (colloque du CEM, vol. 2), Centre d'études médiévales, 1998.

Histoire

Borst, Arno, *Geschichte in mittelalterlichen Universitäten,* Constance, 1969.

Guenée, Bernard, article « Histoire », in Le Goff-Schmitt, p. 483-496.

Guenée, Bernard, *Histoire et Culture historique dans l'Occident médiéval,* Paris, Aubier, 1991.

–, *Le Métier d'historien au Moyen Age,* Paris, Publications de la Sorbonne, 1977.

Images

Baschet, Jérôme et Schmitt, Jean-Claude, dir., « L'image. Fonctions et usages des images dans l'Occident médiéval », *Cahiers du Léopard d'Or,* n ° 5, Paris, 1996.

Belting, Hans, *Image et Culte. Une histoire de l'image avant l'époque de l'art,* [1990], Paris, Cerf, 1998 (trad. de l'allemand).

–, *Das Bild und sein Publikum im Mittelalter,* [1981], trad. française, *L'Image et son public au Moyen Age,* Paris, G. Montfort, 1998.

Boespflug, François, éd., *Nicée II, 787-1987. Douze siècles d'images religieuses,* Paris, Cerf, 1987.

Camille, Michael, *Images dans les marges. Aux limites de l'art médiéval,* [1992], Paris, Gallimard, 1997 (trad. de l'anglais).

Garnier, François, *Le Langage de l'image au Moyen Age. Signification et symbolique,* t. I, 1982, t. II : *Grammaire du geste,* Paris, Le Léopard d'Or, 1989.

Ladner, Gerhart B., *Images and Ideas in the Middle Ages,* Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1983.

Le Goff, Jacques, *Un Moyen Age en images,* Paris, Hazan, 2000.

Pour l'image, numéro spécial de *Médiévales,* n^{os} 22-23, 1992.

Schmitt, Jean-Claude, article « Image », in Le Goff-Schmitt, p. 497-511.

Schmitt, Jean-Claude, Bonne, Jean-Claude, Barbu, Daniel et Baschet, Jérôme, « Images médiévales », *Annales HSS,* 1996.

Wirth, Jean, *L'Image à l'époque romane,* Paris, Cerf, 1999.

–, *L'Image médiévale. Naissance et développement (VI*^{e}*-XV*^{e} *siècle),* Paris, Klincksieck, 1989.

Immobilisme. Progrès (***voir*** Techniques et Innovations)

Baumgartner, Emmanuelle et Harf-Lancner, Laurence, dir., *Progrès, Réaction, Décadence dans l'Occident médiéval,* Paris-Genève, Droz-Champion, 2003.

Bultot, Robert, *Christianisme et Valeurs humaines. La doctrine du mépris du monde,* Louvain-Paris, 1964, 4 vol.

Le Goff, Jacques, article « Antico-Moderno », in *Enciclopedia,* t. I, Turin, Einaudi, 1977, repris en français dans *Histoire et Mémoire,* Paris, Gallimard, « Folio », 1988 ; article « Progresso-Reazione », in *Enciclopedia*, t. XI, Turin, Einaudi, 1980.

Smalley, Beryl, « Ecclesiastical Attitudes to Novelty, c. 1100-c. 1150 », in Baker, Derek, éd., *Church, Society and Politics. Studies on Church History,* 12, Cambridge, 1975, p. 113-131.

Individu

Benton, J.E., *Self and Society in Medieval France : The Memoir of Abbot Guibert de Nogent,* New York, Harper and Row, 1970.

Boureau, Alain, « Un royal individu », *Critique* 52, 1996, p. 845-857.

Bynum, Caroline W., « Did the Twelfth Century Discover the Individual ? », in *Jesus as Mother. Studies in the Spirituality of the High Middle Ages,* Berkeley, University of California Press, 1982, p. 82-109.

Coleman, Janet, dir., *L'Individu dans la théorie politique et dans la pratique,* Paris, PUF, 1996, p. 1-90.

Duby, Georges et Ariès, Philippe, *Histoire de la vie privée,* t. 2, Paris, Seuil, 1985, « L'émergence de l'individu », p. 503-619.

Gourevitch, Aron J., *La Naissance de l'individu dans l'Europe médiévale*, Paris, Seuil, 1997 (trad. du russe).

Le Goff, Jacques, *Saint Louis,* Paris, Gallimard, 1996.

Melville, Gert et Schürer, Markus, éd., *Das Eigene und das Ganze. Zum Individuellen im mittelalterlichen Religiösentum,* Münster, LIT, 2002.

Morris, Colin, *The Discovery of the Individual, 1050-1200,* Londres, S.P.C.K., 1972.

Schmitt, Jean-Claude, « La découverte de l'individu, une fiction historiographique?», in Pierre Mengal et Françoise Parot, éd., *La Fabrique, la Figure et la Feinte. Fictions et statut de la fiction en psychologie,* Paris, Vrin, 1989, p. 213-236.

Ullmann, Walter, *The Individual and Society in the Middle Ages,* Baltimore, Johns Hopkins Press, 1966.

Zink, Michel, *La Subjectivité littéraire. Autour du siècle de Saint Louis,* Paris, PUF, 1985.

Islam, Arabes et Chrétienté médiévale

Agius, D.A. et Hitchcock, Richard, éd., *The Arab Influence in Medieval Europe,* Reading, Ithaca Press, 1994.

Bresc, Henri et Bresc-Bautier, Geneviève, dir., *Palerme, 1070-1492,* Paris, Autrement, 1993.

Cardini, Franco, *Europe et Islam* (version française), Paris, Seuil, 1994.

Clément, François et Tolan, John, éd., *Réflexions sur l'apport de la culture arabe à la construction de la culture européenne,* Paris, 2003.

Sénac, Philippe, *L'Occident médiéval face à l'Islam. L'image de l'Autre,* Paris, Flammarion, 2000[2].

Southern, Richard, *Western Views of Islam in the Middle Ages,* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1962.

Tolan, John, *Saracens : Islam in the Medieval European Imagination,* New York, Columbia University Press, 2002 ; trad. française, *Les Sarazins*, Paris, Aubier, 2003.

– et Josserand, Philippe, *Les Relations entre le monde arabo-musulman et le monde latin (milieu du x*e*-milieu du xii*e *siècle),* Paris, Bréal, 2000.

Jeunes

Duby, Georges, « Les "jeunes" dans la société aristocratique dans la France du Nord-Ouest au xiie siècle », *Annales ESC,* XIX, 1964, p. 835-846, repris dans *Hommes et Structures du Moyen Age,* Paris-La Haye, Mouton, p. 213-225.

Gauvard, Claude, « Les jeunes à la fin du Moyen Age. Une classe d'âge », *Annales de l'Est,* 1-2, 1982, p. 224-244.

Levi, Giovanni et Schmitt, Jean-Claude, dir., *Histoire des jeunes en Occident,* t. I : *De l'Antiquité à l'époque moderne,* [1994], Paris, Seuil, 1996 (trad. de l'italien).

Juifs

Barros, Carlos, éd., *Xudeus y Conversos na Historia* (congrès de Ribadavia, 1991), Santiago de Compostela, Editorial de la Historia, 1994, 2 vol.

Blumenkranz, Bernhard, *Juden und Judentum in der mittelalterlichen Kunst,* Stuttgart, Kohlhammer, 1965.

–, *Juifs et Chrétiens dans le monde occidental, 430-1096,* Paris-La Haye, Mouton, 1960.

Dahan, Gilbert, *Les Intellectuels chrétiens et les Juifs au Moyen Age,* Paris, Cerf, 1990.

Famille juive au Moyen Age, Provence-Languedoc (La), numéro spécial de *Provence historique,* XXXVII, 150, 1987.

Gli Ebrei e le Scienze (*The Jews and the Sciences*), numéro spécial de *Micrologus,* IX, 2001.

Grayzel, Solomon, *The Church and the Jews in the XIIIth Century,* New York-Detroit, Hermon Press, 1989, 2 vol.

Jordan, William Chester, *The French Monarchy and the Jews from Philip Augustus to the Last Capetian,* Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1989.

Katz, Jacob, *Exclusiveness and Tolerance. Studies in Jewish-Gentile Relations in Medieval and Modern Times,* Oxford, 1961.

Kriegel, Maurice, *Les Juifs à la fin du Moyen Age dans l'Europe méditerranéenne,* Paris, Hachette, 1979.

Schmitt, Jean-Claude, *La Conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, Histoire et Fiction,* Paris, Seuil, 2003.

Toaff, Ariel, *Le Marchand de Pérouse. Une communauté juive du Moyen Age,* [1988], Paris, Balland, 1993 (trad. de l'italien).

Todeschini, Giacomo, *La richezza degli Ebrei. Merci e denaro nella riflessione ebraica e nella definizione cristiana dell' usura alla fine del Medioevo,* Spolète, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1989.

Tractenberg, Joshua, *The Devil and the Jews : The Medieval Conception of the Jew and its Relations to Modern Antisemitism,* New Haven, 1943.

Justice

Bartlett, Robert, *Trial by Fire and Water. The Medieval Judicial Ordeal,* Oxford, Oxford University Press, 1986.

Chiffoleau, Jacques, *Les Justices du pape. Délinquance et criminalité dans la région d'Avignon aux XIV^{e} et XV^{e} siècles,* Paris, Publications de la Sorbonne, 1984.

Gauvard, Claude et Jacob, Robert, dir., *Les Rites de la Justice. Gestes et rituels judiciaires au Moyen Age,* Paris, *Cahiers du Léopard d'Or,* 2000.

Gauvard, Claude, article « Justice et paix », in Le Goff-Schmitt, p. 587-594.

Gauvard, Claude, *« De grace especial ». Crime, État et société en France à la fin du Moyen Age,* Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, 2 vol.

Gonthier, Nicole, *Le Châtiment du crime au Moyen Age, XII*e*-XVI*e *siècle,* Presses universitaires de Rennes, 1998.

Guenée, Bernard, *Tribunaux et Gens de justice dans le bailliage de Senlis à la fin du Moyen Age (vers 1380-vers 1550),* Paris, 1963.

Jacob, Robert, « Le jugement de Dieu et la formation de la fonction de juger dans l'histoire européenne », *Archives de philosophie et de droit,* 1994.

–, *Images de la justice. Essai sur l'iconographie judiciaire du Moyen Age à l'âge classique,* Paris, Le Léopard d'Or, 1994.

Justice au Moyen Age (sanction ou impunité?) (La), Senefiance, n° 16, 1986.

Preuve. Recueils de la Société Jean-Bodin (La), t. XVII, Bruxelles, 1965.

Laïcs

Lobrichon, Guy, *La Religion des laïcs en Occident, XI*e*-XIV*e *siècle,* Paris, Hachette, 1994.

Meersseman, G.G., *Ordo fraternitatis. Confraternite e pietà dei laici nel Medioevo,* Rome, Herder, 1977.

Vauchez, André, *Les Laïcs au Moyen Age. Pratiques et expériences religieuses,* Paris, Cerf, 1987.

Langue(s). Littérature(s)

Banniard, Michel, *Du latin aux langues romanes,* Paris, Nathan, 1997.

–, *Viva Voce,* Paris, Institut des études augustiniennes, 1992.

Borst, Arno, *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker,* Stuttgart, 1957-1963, 2 vol.

Cavallo, Guglielmo, Leonardi, Claudio, Menestò, Enrico, *Lo Spazio letterario del Medioevo.* I. *Il Medioevo latino,* Rome, Salerno Éd., 1992-1998, 5 vol.

Chaurand, Jacques (et, pour le XIII^e^-XV^e^ siècle, Serge Lusignan), *Nouvelle Histoire de la langue française,* Paris, Seuil, 1999.

Curtius, E.R., *La Littérature européenne et le Moyen Age latin,* Paris, 1956 (trad. de l'allemand).

Gally, Michèle, Marchello-Nizia, Christiane, *Littératures de l'Europe médiévale,* Paris, Magnard, 1985.

Jonin, Pierre, *L'Europe en vers au Moyen Age,* Paris, Honoré Champion, 1996.

Redon, Odile *et al., Les Langues de l'Italie médiévale,* Turnhout, Brepols, L'Atelier du médiéviste 8, 2002.

Walter, Henriette, *L'Aventure des langues en Occident : leur origine, leur histoire, leur géographie,* Paris, Laffont, 1994[1] ; 1996[2].

Wolff, Philippe, *Les Origines linguistiques de l'Europe occidentale,* Toulouse, Publications de l'université de Toulouse-Le Mirail, 1982[2].

Zumthor, Paul, *La Lettre et la Voix. De la « littérature » médiévale,* Paris, Seuil, 1987.

Marchands

Argent au Moyen Age (L') (congrès de la SHMES, Clermont-Ferrand, 1997), Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.

Dollinger, Philippe, *La Hanse, XII^e^-XVII^e^ siècle,* Paris, 1964.

Jorda, Henri, *Le Moyen Age des marchands. L'utile et le nécessaire,* Paris, L'Harmattan, 2002.

Lebecq, Stéphane, *Marchands et Navigateurs frisons du haut Moyen Age,* Presses universitaires de Lille, 1983, 2 vol.

Le Goff, Jacques, *Marchands et Banquiers du Moyen Age,* Paris, PUF, « Que sais-je ? », n^lle^ éd. 2000.

Marchand du Moyen Age (Le), (congrès de la SHMES, Reims, 1988), Paris, SHMES, 1992.

Monnet, Pierre, article « Marchands », in Le Goff-Schmitt, p. 624-638.

Renouard, Yves, *Les Hommes d'affaires italiens au Moyen Age,* Paris, 1968.

Sapori, Armando, *Le Marchand italien au Moyen Age,* Paris, 1952.

Tangheroni, Marco, *Commercio e navigazione nel Medioevo,* Rome-Bari, Laterza, 1996.

Mémoire

Carozzi, Claude et Taviani-Carozzi, Huguette, dir., *Faire mémoire. Souvenir et commémoration au Moyen Age,* Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1994.

Carruthers, Mary, *The Book of Memory,* Cambridge University Press, 1940 ; *Le Livre de la mémoire,* Paris, Macula, 2002 (trad. de l'anglais).

–, *The Craft of Thought. Meditatio. Thinking and the Making of Images, 400-1200,* Cambridge University Press, 1998 ; trad. française, *Machina memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Age,* Paris, Gallimard, 2002.

Clanchy, Michel, *From Memory to Written Record. England, 1066-1907,* Londres, Edward Arnold, 1996[2].

Geary, Patrick J., [1996], *La Mémoire et l'Oubli à la fin du premier millénaire,* Paris, Aubier, 1996 (trad. de l'anglais).

–, *Phantoms of Remembrance,* Princeton, Princeton University Press, 1994.

Lauwers, Michel, *La Mémoire des ancêtres, le Souci des morts. Morts, rites et société au Moyen Age,* Paris, Beauchesne, 1997.

Le Goff, Jacques, *Histoire et Mémoire* (version italienne 1981), version française, Paris, Gallimard, « Folio », 1988.

Oexle, Otto Gerhard, dir., *Memoria als Kultur,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995.

Restaino, Rosangela, *Ricordare e dimenticare nella cultura del Medioevo*, compte rendu du colloque de Trente (4-6 avril 2002), *Memoria.*

Ricordare e dimenticare nella cultura del Medioevo, in *Quaderni medievali* 54, décembre 2002, p. 221-238.

Yates, Frances A., *The Art of Memory,* 1966 ; trad. française, *L'Art de la mémoire,* Paris, Gallimard, 1975.

Zinn Jr, Grover A., « Hugh of Saint-Victor and the Art of Memory », *Viator,* 5, 1974, p. 211-234.

Millénarisme. Apocalypse

Boureau, Alain et Piron, Sylvain, éd., *Pierre de Jean Olivi (1248-1298). Pensée scolastique, dissidence spirituelle et société,* Paris, Vrin, 1999.

Bynum, Caroline W. et Freedman, Paul, *Last Things. Death and the Apocalypse in the Middle Ages,* Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000.

Capitani, Ovidio et Miethke, Jürgen, dir., *L'attesa della fine dei tempi nel Medioevo,* Bologne, Il Mulino, 1990.

Carozzi, Claude, *Apocalypse et Salut dans le christianisme ancien et médiéval,* Paris, Aubier, 1996.

Cohn, Norman, *Les Fanatiques de l'Apocalypse,* Paris, Payot, 1983 (trad. de l'anglais).

Head, Thomas, Landes, Richard, *The Peace of God. Social Violence and Religious Response in France around the Year 1000,* Londres, Cornell University Press, 1992.

Manselli, Raoul, *La « Lectura super Apocalipsim » di Pietro di Giovanni Olivi,* Rome, 1955.

Mendel, Arthur P., *Vision and Violence (on the Millenium),* Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1992[1] ; 1999[2].

Reeves, Marjorie, *Joachim of Fiore and the Prophetic Futur,* Londres, Sutton, 1976.

*Textes prophétiques et la Prophétie en Occident, XII*e*-XVI*e *siècle (Les),* (table ronde à Chantilly, 1988), École française de Rome, 1990.

Töpfer, Bernhard, *Das kommende Reich des Friedens,* Berlin, 1964.

Verbeke, Werner, Verhelst, Daniel et Welkenhuysen, Andries, *The Use and Abuse of Eschatology in the Middle Ages,* Louvain, Leuven University

Press, 1988.

Miracles, monstres et merveilles

Démons et Merveilles au Moyen Age (colloque de Nice, 1987), Faculté des lettres et sciences humaines, Nice, 1990.

Dubost, Francis, article « Merveilleux », in Gauvard-de Libera-Zink, p. 905-910.

Friedman, J.B., *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought,* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1981.

Kappler, Claude, *Monstres, Démons et Merveilles à la fin du Moyen Age,* Paris, Payot, 1980.

Lecouteux, Claude, *Les Monstres dans la pensée médiévale européenne,* Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1993.

Miracles, Prodiges et Merveilles au Moyen Age (XXV^{e} congrès de la SHMESP, Orléans, 1994), Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.

Poirion, Daniel, *Le Merveilleux dans la littérature française du Moyen Age,* Paris, PUF, « Que sais-je?», 1982.

Sigal, Pierre-André, *L'Homme et le Miracle dans la France médiévale (XI^{e}-XII^{e} siècle),* Paris, Cerf, 1985.

Vauchez, André, article « Miracle », in Le Goff-Schmitt, p. 725-740.

Mort et au-delà

Alexandre-Bidon, Danièle et Treffort, C., dir., *La Mort au quotidien dans l'Occident médiéval,* Presses universitaires de Lyon, 1993.

Ariès, Philippe, *L'Homme devant la mort,* Paris, Seuil, 1977.

Baschet, Jérôme, *Les Justices de l'au-delà. Les représentations de l'enfer en France et en Italie (XII^{e}-XV^{e} siècle),* École française de Rome, 1993.

Bernstein, Alan, *The Formation of Hell,* Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1993.

Borst, Arno, éd., *Tod im Mittelalter,* Constance, Konstanz Universität-Verlag, 1993.

Carozzi, Claude, *Le Voyage de l'âme dans l'au-delà d'après la littérature latine (V*e*-XIII*e *s.),* École française de Rome, 1994.

Chiffoleau, Jacques, *La Comptabilité de l'au-delà, les Hommes, la Mort et la Religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Age,* École française de Rome, 1980.

Death in the Middle Ages, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 1983.

Delumeau, Jean, *Une histoire du Paradis,* Paris, Fayard, 1992, 2 vol.

Dies illa. Death in the Middle Ages (colloque de Manchester, 1983), Liverpool, Cairns, 1984.

Erlande-Brandenburg, Alain, *Le roi est mort. Étude sur les funérailles, les sépultures et les tombeaux des rois de France jusqu'à la fin du XIII*e *siècle,* Genève, Droz, 1975.

Goody, Jack, *Death, Property and the Ancestors,* Stanford, Stanford University Press, 1962.

Lauwers, Michel, article « Mort », in Le Goff-Schmitt, p. 771-789.

Lauwers, Michel, *La Mémoire, les Ancêtres, le Souci des morts. Morts, rites et société au Moyen Age* (*diocèse de Liège, XI*e*-XIII*e *siècle*), Paris, Beauchesne, 1997.

Le Goff, Jacques, article « Au-delà », in Le Goff-Schmitt, p. 89-102.

Le Goff, Jacques, *La Naissance du Purgatoire,* Paris, Gallimard, 1981.

Mitre Fernández, Emilio, *La Muerte vencida. Imagines e historia en el Occidente Medieval (1200-1348)*, Madrid, Encuentro, 1988.

Morgan, Alison, *Dante and the Medieval Other World,* Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

Ohler, Norbert, *Sterben und Tod im Mittelalter,* Munich, Artemis Verlag, 1990.

Schmitt, Jean-Claude, *Les Revenants, les Vivants et les Morts dans la société médiévale,* Paris, Gallimard, 1994.

Treffort, Cécile, *L'Église carolingienne et la Mort. Christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives,* Presses universitaires de Lyon, 1996.

Musique

Cullin, Olivier, *Brève Histoire de la musique au Moyen Age,* Paris, Fayard, 2002.

Gagnepain, Bernard, *Histoire de la musique au Moyen Age*. II. *XIII*e-*XIV*e *siècle,* Paris, Seuil, « Solfèges », 1996.

Hoppin, Richard, *Medieval Music in the Middle Ages,* New York, Norton, 1978 ; trad. française, *La Musique au Moyen Age,* Liège, Mardaga, 1991.

Nations

Beaune, Colette, *La Naissance de la nation France,* Paris, Gallimard, 1985.

Geary, Patrick J., *The Myths of Nations. The Medieval Origins of Europe*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

Gieysztor, Alexander, « Gens Poloniae : aux origines d'une conscience nationale », *Mélanges E.R. Labande,* Poitiers, Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, 1974, p. 351-362.

Moeglin, Jean-Marie, « De la "nation allemande" au Moyen Age », *Revue française d'histoire des idées politiques,* numéro spécial, *Identités et Spécificités allemandes,* n° 14, 2001, p. 227-260.

Zientara, Benedykt, *Swit narodow europajskich* (L'aube des nations européennes. L'ascension d'une conscience nationale sur le territoire de l'Europe postcarolingienne), Varsovie, PIW, 1985 (trad. en allemand, 1997).

Nature

Alexandre, Pierre, *Le Climat en Europe au Moyen Age. Contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425 d'après les sources narratives de l'Europe occidentale,* Paris, ÉHÉSS, 1987.

Comprendre et Maîtriser la nature au Moyen Age. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan, Genève, Droz, 1994.

Fumagalli, Vito, *Paesaggi della paura. Vita e natura nel Medioevo,* Bologne, Il Mulino, 1994.

–, *L'uomo e l'ambiente nel Medioevo,* Bari, Laterza, 1992.

Gregory, Tullio, article « Nature », in Le Goff-Schmitt, p. 806-820.

Milieux naturels, Espaces sociaux. Études offertes à Robert Delort, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997.

Solère, Jean-Luc, article « Nature », in Gauvard-de Libera-Zink, p. 967-976.

Il teatro della Natura, numéro spécial de *Micrologus,* IV, 1996.

Noblesse

Adel und Kirche, Festschrift für Gert Tallenbach, Fribourg-Bâle-Vienne, Herder, 1968.

Aurell, Martin, *La Noblesse en Occident (Ve-XVe siècle),* Paris, Armand Colin, 1996.

Contamine, Philippe, dir., *La Noblesse au Moyen Age,* Paris, PUF, 1976.

Génicot, Léopold, article « Noblesse », in Le Goff-Schmitt, p. 821-833.

Génicot, Léopold, *La Noblesse dans l'Occident médiéval,* Variorum Reprints, Londres, 1982.

Werner, Ernest F., *Naissance de la noblesse. L'essor des élites politiques en Europe*, Paris, Fayard, 1998 (trad. de l'allemand).

Papauté

Arnaldi, Girolamo, article « Église et Papauté », in Le Goff-Schmitt, p. 322-345.

Barraclough, Geoffrey, *The Medieval Papacy,* Londres, 1968.

De Rosa, Gabriele et Cracco, Giorgio, *Il Papato e l'Europa,* Suveria Mannelli, Rubbetino Editore, 2001.

Guillemain, Bernard, *Les Papes d'Avignon, 1309-1376,* Paris, Cerf, 1998.

Miccoli, Giovanni, *Chiesa gregoriana,* Rome, Herder, 1999.

Pacaut, Marcel, *Histoire de la Papauté,* Paris, Fayard, 1976.

Paravicini Bagliani, Agostino, *Il trono di Pietro. L'universalità del papato da Alessandro III a Bonifazio VIII,* Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1996.

–, *La Cour des papes au XIIIe siècle,* Paris, Hachette, 1995.

Pauvreté

Brown, Peter, Capitani, Ovidio, Cardini, Franco, Rosa, Mario, *Povertà e carità della Roma tardo-antica al' 700 italiano,* Abano Terme, Francisci Ed., 1983.

Capitani, Ovidio, éd., *La concezione della povertà nel medioevo,* Bologne, Padron, 1983.

Geremek, Bronislaw, *La Potence ou la Pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen Age à nos jours,* Paris, Gallimard, 1987.

La povertà del secolo XIIe, Francesco d'Assisi, collectif, Assise, Società internazionale di studi francescani, 1975.

Little, Lester K., *Religious Poverty and the Profit Economy in Medieval Europe,* Londres, Paul Elek, 1978.

Mollat, Michel, *Les Pauvres au Moyen Age, étude sociale,* Paris, Hachette, 1978.

–, dir., *Études sur l'histoire de la pauvreté (Moyen Age XIIe siècle),* Paris, Publications de la Sorbonne, 1974, 2 vol.

Péché(s)

Bloomfield, M.W., *The Seven Deadly Sins. An Introduction to the History of a Religious Concept, with Special References to Medieval English Literature,* East Lansing, Michigan State College Press, 1952.

Casagrande, Carla et Vecchio, Silvana, *Histoire des péchés capitaux au Moyen Age*, [2000], Paris, Aubier, 2003 (trad. de l'italien).

–, *Les Péchés de la langue*, [1987], Paris, Cerf, 1991 (trad. de l'italien).

Delumeau, Jean, *Le Péché et la Peur. La culpabilisation en Occident (XIII*e*-XVIII*e *siècle),* Paris, Fayard, 1983.

Levelleux, Corinne, *La Parole interdite. Le blasphème dans la France médiévale (XII*e*-XVII*e *s.) : du péché au crime,* Paris, De Boccard, 2001.

Schimmel, Solomon, *The Seven Deadly Sins. Jewish, Christian and Classical Reflections on Human Nature,* New York, Toronto, Oxford, Singapour, Sidney, Maxwell Macmillan International, 1992.

Tentler, Th. N., *Sin and Confession on the Eve of Reformation,* Princeton, Princeton University Press, 1977.

Vogel, Cyrille, *Le Pécheur et la Pénitence au Moyen Age,* Paris, Cerf, 1969.

Pèlerinages

Barreiro Rivas, José Luis, *The Construction of Political Space : Symbolic and Cosmological Elements (Jerusalem and Santiago in Western History),* Jérusalem-Santiago, Al-Quds University, The Araguaney Foundation, 1999.

–, *La Función política de los caminos de peregrinación en la Europa medieval. Estudio del camino de Santiago,* Madrid, Editorial Tecnos, 1997.

Bennassar, Bartolomé, *Saint-Jacques-de-Compostelle,* Paris, Julliard, 1970.

Dupront, Alphonse, *Saint-Jacques-de-Compostelle. Puissance du pèlerinage,* Turnhout, Brepols, 1985.

Gicquel, Bernard, *La Légende de Compostelle. Le livre de saint Jacques*, Paris, Tallandier, 2003.

Oursel, Raymond, *Les Pèlerins du Moyen Age : les hommes, les chemins, les sanctuaires,* Paris, 1957.

Vásquez de Parga, Luis, Lacarra, José Maria, Uría Ríu, Juan, *Las Peregrinaciones a Santiago de Compostela,* Madrid, 1948-1950, 3 vol.

Vielliard, Jeanne, *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle,* Mâcon-Paris, 1938[1] ; Protat, 1981[5].

Persécution, marginalisation, exclusion

Albaret, Laurent, *L'Inquisition, rempart de la foi?,* Paris, Gallimard, « Découvertes », 1998.

Bennassar, Bartolomé, dir., *L'Inquisition espagnole,* Paris, Hachette, 1979.

Étranger au Moyen Age (L') (colloque de la SHMES, Göttingen, 1999), Paris, Publications de la Sorbonne, 2000.

Gauvard, Claude, article « Torture », in Gauvard-de Libera-Zink, p. 1397.

Geremek, Bronislaw, *Les Marginaux parisiens aux XIV*e *et XV*e *siècles,* Paris, Flammarion, 1976.

Iogna-Prat, Dominique, *Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'Islam,* Paris, Aubier, 1998.

Mitre Fernández, Emilio, *Fronterizos de Clio* (*Marginados, Oisidentes y Desplazados en la Edad Media*), Universidad de Granada, 2003.

Moore, Robert I., [1987], *La Persécution : sa formation en Europe,* Paris, Les Belles Lettres, 1991 (trad. de l'anglais).

Schmieder, Felicitas, *Europa und die Fremden. Die Mongolen im Urteil des Abendlandes vom 13. bis in das 15. Jahrhundert,* Sigmaringen, 1994.

Vincent, Bernard, éd., « Les marginaux et les exclus dans l'histoire », *Cahiers Jussieu,* n° 5, Paris, 1979.

Vodola, Elisabeth, *Excommunication in the Middle Ages,* Berkeley, California University Press, 1986.

Weidenfeld, Katia, article « Police », in Gauvard-de Libera-Zink, p. 1128-1129.

Zaremska, Hanna, article « Marginaux », in Le Goff-Schmitt, p. 639-654.

Zaremska, Hanna, *Les Bannis du Moyen Age,* Paris, Aubier, 1996.

Population

Bairoch, Paul, Batou, Jean et Chèvre, Pierre, *La Population des villes européennes. Banque de données et analyse sommaire des résultats, 800-1850,* Genève, Droz, 1988.

Bardet, Jean-Pierre et Dupâquier, Jacques, dir., *Histoire des populations de l'Europe.* I : *Des origines aux prémices de la révolution démographique,* Paris, Fayard, 1997.

Biller, Peter, *The Measure of Multitude. Population in Medieval Thought,* Oxford, Oxford University Press, 2000.

Rêves

Dinzelbacher, Peter, *Mittelalterliche Visionsliteratur,* Darmstadt, Wiss, 1985.

Gregory, Tullio, éd., *I sogni nel Medioevo,* Rome, Ed. dell' Ateneo, 1985.

Le Goff, Jacques, article « Rêves », in Le Goff-Schmitt, p. 950-958.

Paravicini Bagliani, Agostino et Stabile, Giorgio, *Träume im Mittel-alter. Chronologische Studien,* Stuttgart et Zurich, Belser Verlag, 1989.

Roi. Royauté

Bak, János, éd., *Coronations. Medieval and Early Modern Monarchic Rituals,* Berkeley, University of California Press, 1990.

Bloch, Marc, *Les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale, particulièrement en France et en Angleterre,* 1924, n^{lle} éd., Paris, Gallimard, 1983.

Boureau, Alain et Ingerflom, Claudio-Sergio, éd., *La Royauté sacrée dans le monde chrétien,* Paris, ÉHÉSS, 1992.

Boureau, Alain, *Le Simple Corps du roi. L'impossible sacralité des souverains français, XV*e*-XVIII*e *siècles,* Paris, Éd. de Paris, 1988.

Folz, Robert, *Les Saints Rois du Moyen Age en Occident (VI*e*-XIII*e*),* Bruxelles, Société des Bollandistes, 1989.

Kantorowicz, Ernest, *The King's Two Bodies. A Study in Medieval Political Theory,* [1957] ; trad. française, *Les Deux Corps du roi,* Paris, Gallimard, 1989.

Klaniczay, Gabor, *The Uses of Supernatural Power,* Cambridge, Polity Press, 1990.

Le Goff, Jacques, article « Roi », in Le Goff-Schmitt, p. 985-1004.

Le Goff, Jacques, « Le roi dans l'Occident médiéval : Caractères originaux », in Anne J. Duggan, *King and Kingship in Medieval Europe* (colloque de 1992), Londres, King's College, 1993.

Saints

Boesch-Gajano, Sofia, *La santità,* Rome-Bari, Laterza, 1999.

Brown, Peter, *Le Culte des saints : son essor et sa fonction dans l'Antiquité tardive,* [1981], Paris, Cerf, 1984 (trad. de l'anglais).

*Fonctions des saints dans le monde occidental (III*e*-XIII*e *s.) (Les),* École française de Rome, 1991.

Geary, Patrick J., *Le Vol des reliques au Moyen Age,* Paris, Aubier, 1992 (trad. de l'anglais).

Kleinberg, A.M., *Prophets in their Own Country. Living Saints and the Making of Sainthood in the Later Middle Ages,* Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1992.

Mitterauer, Michael, *Ahnen und Heilige. Namensgebung in der europäischen Geschichte,* Munich, Beck, 1993.

Schmitt, Jean-Claude, *Le Saint Lévrier. Guinefort guérisseur d'enfants depuis le XIII*e *siècle,* Paris, Flammarion, 1979.

Vauchez, André, *Saints, Prophètes et Visionnaires. Le pouvoir surnaturel au Moyen Age,* Paris, Albin Michel, 1999.

–, « Le Saint », in Jacques Le Goff, éd., *L'Homme médiéval* (éd. italienne, Bari, Laterza, 1987), version française, Paris, Seuil, 1989, p. 345-

380.

Vauchez, André, dir., *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne,* Paris, Hachette, 1986-1988, vol. I-XI.

Science, esprit scientifique

Beaujouan, Guy, *Par raison de nombres. L'art du calcul et les savoirs scientifiques médiévaux,* Aldershot-Brookfield, Variorum Reprints, 1991.

–, « La science dans l'Occident médiéval chrétien », in Taton, René, dir., *La Science antique et médiévale des origines à 1450,* Paris, 1966[1], PUF, 1994[2].

Crombie, Alister C., « The Relevance of the Middle Ages to the Scientific Movement », in *Science, Optics and Music in Medieval and Early Modern Thought,* Londres-Roncevere, The Hambledon Press, 1990, p. 41-71.

–, *Scientific Change : Historical Studies in the Intellectual, Social and Technical Conditions for Scientific Discovery and Technical Invention from Antiquity to the Present* (symposium sur l'histoire de la science, Oxford, 1961), Londres-New York, Heinemann Educational Books, Basic Books, 1963.

–, *Robert Grosseteste and the Origins of Experimental Science, 1100-1700,* Oxford, Clarendon Press, 1953[1], 1971[3].

–, *Augustine to Galileo : Medieval and Early Modern Science,* 1952[1], 1953[2], 1959[3] (éd. révisée et augmentée, 2 vol.), 1971[4], 1979[5] ; trad. française, *Histoire des sciences de saint Augustin à Galilée,* Paris, 1952.

Grant, Edward, *Physical Science in the Middle Ages,* New York et Londres, Wiley, 1971.

Lindberg, D.C., éd., *Science in the Middle Ages,* Chicago-Londres, Chicago University Press, 1978.

Minois, Georges, *L'Église et la Science. De saint Augustin à Galilée,* Paris, Fayard, 1990.

Murray, Alexander, article « Raison », in Le Goff-Schmitt, p. 934-949.

Murray, Alexander, *Reason and Society in the Middle Ages,* Oxford, Clarendon Press, 1978.

Stock, Brian, *Myth and Science in the XIIth Century. A Study of Bernard Silvester,* Princeton, Princeton University Press, 1972.

Scolastique (***voir*** Universités)

Alessio, Franco, article « Scolastique », in Le Goff-Schmitt, p. 1039-1055.

Baldwin, John W., *The Scholastic Culture of the Middle Ages, 1000-1300,* Lexington, D.C., Heath, 1971.

Le Goff, Jacques, *Les Intellectuels au Moyen Age,* Paris, Seuil, 1957, nlle éd., 1985.

Libera, Alain de, *Penser au Moyen Age*, Paris, Seuil, 1991.

Solère, Jean-Luc, article « Scolastique », in Gauvard-de Libera-Zink, p. 1299-1310.

Southern, R.W., *Scholastic Humanism and the Unification of Europe.* I. *Foundations,* Oxford, Blackwell, 1995.

Vignaux, Paul, *Philosophie au Moyen Age,* nlle éd., Paris, Vrin, 2002.

Sorcellerie

Bechtel, Guy, *La Sorcière et l'Occident,* Paris, Plon, 1997, « Pocket », 2000.

Cardini, Franco, *Magia, stregoneria, superstizioni nell' Occidente medievale,* Florence, La Nuova Italia Editrice, 1979.

Caro Baroja, Julio, *Les Sorcières et leur monde,* Paris, Gallimard, 1985 (trad. de l'espagnol).

Cohn, Norman, *Europe's Inner Demons,* [1975] ; trad. française, *Démonolâtrie et Sorcellerie au Moyen Age,* Paris, Payot, 1982.

Ginsburg, Carlo, *Le Sabbat des sorcières*, Paris, Gallimard, 1992 (trad. de l'italien).

Marteau des sorcières (Le) (traduit et présenté par Arnaud Danet, 1973) ; nlle éd., Grenoble, Jérôme Million, 1990.

Michelet, Jules, *La Sorcière* (présentation de Robert Mandrou), Paris, Julliard, 1964.

Muchembled, Robert, dir., *Magie et Sorcellerie en Europe. Du Moyen Age à nos jours,* Paris, Armand Colin, 1994.

Nabert, Nathalie, éd., *Le Mal et le Diable. Leurs figures à la fin du Moyen Age,* Paris, Beauchesne, 1996.

Schmitt, Jean-Claude, article « Sorcellerie », in Le Goff-Schmitt, p. 1084-1096.

Techniques et Innovations

Amouretti, Marie-Claire et Comet, Georges, *Hommes et Techniques de l'Antiquité à la Renaissance,* Paris, Armand Colin, 1993.

Antiqui und Moderni. Traditionsbewusstsein und Fortschrittsbewusstsein im späten Mittelalter. Miscellanea Mediavalia, 9, Berlin, 1974.

Beck, Patrice, dir., *L'Innovation technique au Moyen Age,* Paris, Errance, 1998.

Bloch, Marc, « Avènement et conquêtes du moulin à eau », *Annales HES,* 1935, p. 538-563.

–, « Les "inventions" médiévales », *Annales HES,* 1935, p. 634-643.

Europäische Technik im Mittelalter, 800 bis 1400. Tradition und Innovation. Ein Handbuch, U. Lindgren, éd., Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1997.

Gille, Bertrand, *Histoire des techniques,* Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1978.

Lardin, Philippe et Bührer-Thierry, Geneviève, éd., *Techniques. Les paris de l'innovation, Médiévales,* 39, automne 2000.

Long, Pamela D., éd., *Science and Technology in Medieval Society. Annals of the New York Academy of Sciences,* vol. 441, 1985.

White, Lynn Jr, *Technologie médiévale et Transformations sociales,* Paris, 1969 (trad. de l'anglais).

Temps

Cipolla, Carlo M., *Clock and Culture, 1300-1700,* New York, 1967.

Landes, David, *L'heure qu'il est. Les horloges. La mesure du temps et la formation du monde moderne,* [1983], Paris, Gallimard, 1987 (trad. de l'anglais).

Le Goff, Jacques, article « Temps », in Le Goff-Schmitt, p. 1113-1122.

Le Goff, Jacques, « Au Moyen Age : temps de l'Église et temps du marchand », *Annales ESC,* 1960, repris in *Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, 1977, p. 46-65.

Mane, Perrine, *Calendriers et Techniques agricoles. France-Italie, XII*e*-XIII*e *siècle*, Paris, Le Sycomore, 1983.

Pietri, Charles, Dagron, Gilbert et Le Goff, Jacques, éd., *Le Temps chrétien, de la fin de l'Antiquité au Moyen Age, III*e*-XIII*e *siècle,* Paris, CNRS, 1984.

Pomian, Krzysztof, *L'Ordre du temps,* Paris, Gallimard, 1984.

Ribemont, Bernard, éd., *Le Temps. Sa mesure et sa perception au Moyen Age* (colloque d'Orléans, 1991), Caen, Paradigme, 1992.

Tiempo y memoria en la edad media, numéro spécial de *Temas medievales,* 2, Buenos Aires, 1992.

Théologie et philosophie

Aertsen, J.A. et Speer, Andreas, éd., *Was ist Philosophie im Mittelalter ?,* Berlin-New York, W. de Gruyter, 1998.

Boulbach, Libère, article « Philosophie », in Gauvard-de Libera-Zink, p. 1081-1094.

Chenu, Marie-Dominique, *La Théologie au XII*e *siècle,* Paris, 1957.

–, *La Théologie comme science au XIII*e *siècle,* Paris, 1957^3.

Libera, Alain de, *La Philosophie médiévale,* Paris, PUF, 1993.

De Rijk, L.M., *La Philosophie au Moyen Age,* Leyde, Brill, 1985.

Ghisalberti, Alessandro, *Medioevo teologico,* Rome-Bari, Laterza, 1990.

Gilson, Étienne, *L'Esprit de la philosophie médiévale,* Paris, Vrin, 1978^2.

Jeauneau, Édouard, *La Philosophie au Moyen Age,* Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1976^3.

Solère, Jean-Luc et Kaluza, Zénon, éd., *La Servante et la Consolatrice. La philosophie au Moyen Age et ses rapports avec la théologie,* Paris, Vrin, 2002.

Vignaux, Paul, *Philosophie au Moyen Age,* n^lle éd., Paris, Vrin, 2002.

Travail

Allard, Guy H. et Lusignan, Serge, éd., *Les Arts mécaniques au Moyen Age,* Paris Montréal, Vrin-Bellarmin, 1982.

Fossier, Robert, *Le Travail au Moyen Age,* Paris, Hachette, 2000.

Hamesse, Jacqueline et Muraille, Colette, éd., *Le Travail au Moyen Age, une approche interdisciplinaire,* Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'études médiévales, 1990.

Heers, Jacques, *Le Travail au Moyen Age,* Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1965.

Lavorare nel medioevo (colloque de Todi, 1980), Pérouse, 1983.

Le Goff, Jacques, article « Travail », in Le Goff-Schmitt, p. 1137-1149.

Wolff, Philippe et Mauro, Federico, dir., *Histoire générale du Travail*. II : *L'Age de l'artisanat (V^e-XVIII^e siècle),* Paris, 1960.

Troubadours

Bec, Philippe, *Anthologie des troubadours*, Paris, Hachette, « 10/18 », 1979.

Bec, Pierre, *Burlesque et Obscénité chez les troubadours. Le contre-texte au Moyen Age,* Paris, Stock, « Moyen Age », 1984.

Brunel-Lobrichon, Geneviève, Duhamel-Amado, Claudie, *Au temps des troubadours, XII^e-XIII^e siècle,* Paris, Hachette, 1947.

Gouiran, Gérard, *L'Amour et la Guerre. L'œuvre de Bertran de Born,* Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 1985.

Huchet, Jean-Charles, *L'Amour discourtois. La « fin' amor » chez les premiers troubadours,* Toulouse, Privat, 1987.

Nelli, René, *L'Érotique des troubadours,* Toulouse, Privat, 1963[1], 1984[2].

Payen, Jean-Charles, *Le Prince d'Aquitaine. Essai sur Guillaume IX, son œuvre et son érotique,* Paris, Honoré Champion, 1980.

Roubaud, Jacques, *La Fleur inverse. L'art des troubadours,* Paris, Les Belles Lettres, 1994.

Zuchetto, Gérard, *Terre des troubadours, XII*e*-XIII*e *siècles*, Paris, Éditions de Paris, 1996.

Université(s), écoles

Arnaldi, Girolamo, éd., *Le origine dell' Università,* Bologne, Il Mulino, 1974.

Brizzi, Gian Paolo et Verger, Jacques, dir., *Le università d'Europa,* Milan, Amilcare Pizzi, 1990-1994, 5 vol.

Classen, Peter, *Studium und Gesellschaft im Mittelalter,* Stuttgart, A. Hiersemann, 1983.

–, « Zur Bedeutung der mittelalterlichen Universitäten », in *Mittelalterforschung,* Berlin, Colloquium Verlag, 1981.

–, « Die hohen Schulen und die Gesellschaft im 12. Jahrhundert », *Archiv für Kulturgeschichte,* 1966.

Cobban, Alan B., *The Medieval Universities : Their Development and Organisation,* Londres, Methuen, 1975.

Fried, Johannes, dir., *Schulen und Studium im sozialen Wandel des hohen und späten Mittelalters,* Sigmaringen, Thorbecke, 1986.

Hamesse, Jacqueline, dir., *Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales,* Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'études médiévales, 1994.

Le Goff, Jacques, *Les Intellectuels au Moyen Age,* Paris, Seuil, 1957[1], 1985[2].

Lusignan, Serge, *« Vérité garde le Roy ». La construction d'une identité universitaire en France (XIII*e*-XV*e *siècle),* Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.

Rashdall, Hastings, *The Universities of Europe in the Middle Ages,* n[lle] éd., Powicke-Emden, Oxford University Press, 1936, 3 vol.

Riché, Pierre, *Écoles et Enseignement dans le haut Moyen Age,* Paris, Aubier, 1979.

Ruegg, Walter, dir., *A History of the University in Europe,* t. I., Hilde de Ridder-Symoens, dir., *Universities in the Middle Ages,* Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

Verger, Jacques, article « Université », in Le Goff-Schmitt, p. 1166-1182.

Verger, Jacques, *Les Universités au Moyen Age,* Paris, PUF, 1973[1], 1999[2].

Weijers, Olga, *Terminologie des universités au XIIIe siècle,* Rome, Ed. dell' Ateneo, 1987.

Village

Archéologie du village déserté, Paris, ÉHÉSS, 1970, 2 vol.

Bourin, Monique et Durand, Robert, *Vivre au village au Moyen Age. Les solidarités paysannes du XIe au XIIIe siècle,* Presses universitaires de Rennes, 2000.

Chapelot, Jean et Fossier, Robert, *Le Village et la Maison au Moyen Age,* Paris, Hachette, 1980.

Homans, G.C., *English Villages of the XIIIth Century,* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1941.

Village au temps de Charlemagne (Un), catalogue de l'exposition du musée des Arts et Traditions populaires, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1988.

Villes

Barel, Yves, *La Ville médiévale, système social, système urbain,* Presses universitaires de Grenoble, 1975.

Benevolo, Leonardo, *La Ville dans l'histoire européenne,* Paris, Seuil, 1993.

Bulst, Neithard et Genet, Jean-Philippe, éd., *Ville, État, Bourgeoisie dans la genèse de l'État moderne,* Paris, CNRS, 1988.

Chevalier, Bernard, *Les Bonnes Villes de France du XIVe au XVIe siècle,* Paris, Aubier, 1982.

Dutour, Thierry, *La Ville médiévale,* Paris, Odile Jacob, 2003.

Élites urbaines au Moyen Age (Les) (XXVIIe congrès de la SHMES, Rome, mai 1996), Rome-Paris, Publications de la Sorbonne, École française de Rome, 1997.

Ennen, Edith, *Die europäische Stadt des Mittelalters,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1972.

Francastel, Pierre, éd., *Les Origines des villes polonaises,* Paris-La Haye, Mouton, 1960.

Gonthier, Nicole, *Cris de haine et Rites d'unité. La violence dans les villes, XII*e*-XIV*e *siècles,* Turnhout, Brepols, 1992.

Guidoni, Enrico, *La Ville européenne : formation et signification du IV*e *au XI*e *siècle,* Bruxelles, Mardaga, 1981.

Heers, Jacques, *La Ville au Moyen Age en Occident. Paysages, pouvoirs et conflits,* Paris, Fayard, 1990.

Hilton, Rodney H., *English and French Towns in Feudal Society, a Comparative Study,* Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

Lavedan, Pierre et Hugueney, Jeanne, *L'Urbanisme au Moyen Age,* Paris, Arts et Métiers graphiques, 1974.

Le Goff, Jacques, Chédeville, André et Rossiaud, Jacques, in Duby, Georges, éd., *Histoire de la France urbaine.* II : *La Ville médiévale,* Paris, Seuil, 1980[1] ; 2000[2].

Le Goff, Jacques, article « Ville », in Le Goff-Schmitt, p. 1183-1200.

Le Goff, Jacques et De Seta, Cesare, éd., *La Città e le mura,* Rome-Bari, Laterza, 1959.

Lopez, Roberto S., *Intervista sulla città medievale (a cura di Mario Berengo)*, Bari, Laterza, 1984.

Maire-Vigueur, Jean-Claude, éd., *D'une ville à l'autre. Structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes, XIII*e*-XVI*e *siècle,* École française de Rome, 1989.

Monnet, Pierre et Oexle, Otto Gerhard, éd., *Stadt und Recht im Mittelalter* (*La Ville et le Droit au Moyen Age*)*,* Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Veröffentlichungen des Max-Plank-Instituts für Ge-schichte, vol. 174, 2003.

Pirenne, Henri, *Les Villes et les Institutions urbaines,* Paris, 1969, 2 vol.

Poirion, Daniel, éd., *Milieux universitaires et Mentalité urbaine au Moyen Age,* Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1987.

Romagnoli, Daniela, dir., *La Ville et la Cour. Des bonnes et des mauvaises manières,* [1991], Paris, Fayard, 1995 (trad. de l'italien).

Romero, José Luis, *La revolución burguesa en el mundo feudal,* Buenos Aires, 1969.

Rörig, Fritz, *Die europäische Stadt und die Kultur des Burgertums im*

Mittelalter, Göttingen, 1955.

Rossi, Pietro, *Modelli di città. Strutture e funzioni politiche,* Turin, Einaudi, 1987.

Roux, Simone, *Le Monde des villes au Moyen Age, XI*e*-XV*e *siècle,* Paris, Hachette, 1994.

Villes-campagnes

Dutour, Thierry, *La Ville médiévale,* Paris, Odile Jacob, 2003.

Duvosquel, Jean-Marie et Thoen, Erik, éd., *Peasants and Townsmen in Medieval Europe. Studia in honorem Adrian Verhulst,* Gand, Snoeck-Ducaju, 1995.

Villes et Campagnes au Moyen Age, Mélanges Georges Despy, Liège, Éd. du Perron, 1991.

Violence

Contamine, Philippe et Guyotjeannin, Olivier, dir., *La Guerre, la Violence et les Gens au Moyen, Age,* Paris, Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1996, 2 t.

Gauvard, Claude, « *De grace especial ». Crime, État et société en France à la fin du Moyen Age*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, 2 vol.

Gonthier, Nicole, *Cris de haine et Rites d'unité. La violence dans les villes, XII*e*-XIV*e *siècle,* Turnhout, Brepols, 1992.

Nirenberg, David, *Violence et Minorités au Moyen Age,* Paris, PUF, 2001 (trad. de l'anglais).

Raynaud, Chistiane, *La Violence au Moyen Age, XIII*e*-XV*e siècle*,* Paris, Le Léopard d'Or, 1990.

Index des noms de personnes

Abélard, Pierre, 1, 2, 3, 4, 5.
Absalon, évêque de Lund, 1.
Adalard, familier de Charlemagne, 1.
Adalbert, saint, évêque de Prague, 1, 2, 3.
Adolphe II de Schauenbourg, comte de Holstein, 1.
Aetius, général romain, 1.
Afonso, Diogo, explorateur portugais, 1.
Agénor, roi de Phénicie, 1.
Agobard, archevêque de Lyon, 1.
Ailly, Pierre d', 1.
Alaric II, roi des Wisigoths, 1, 2, 3.
Albert le Grand, dominicain, 1, 2, 3, 4, 5.
Albornoz, Gil Álvarez Carrillo de, cardinal, 1.
Alcuin, abbé, familier de Charlemagne, 1, 2, 3.
Alexandre de Halès, franciscain, 1.
Alexandre le Grand, 1, 2.
Alexandre III, pape, 1.
Alexandre V, pape, 1.
Alexandre VI Borgia, pape, 1, 2.
al-Farabi, philosophe arabe, 1.
Alfred, roi d'Angleterre, 1, 2.
Aliénor d'Aquitaine, reine d'Angleterre, 1, 2, 3.
al-Mansur, chef musulman d'Espagne, 1.
Alphonse de Poitiers, 1.
Alphonse V, roi du Portugal, 1.

Alphonse VI de Castille et de León, roi, 1, 2.
Alphonse VIII, roi de Castille, 1.
Alphonse IX, roi de Castille, 1.
Alphonse X le Sage, roi de Castille, 1, 2.
André le Chapelain, 1.
Andronic II Paléologue, empereur byzantin, 1.
Anne de Bretagne, 1.
Anne de Kiev, 1.
Anselme de Cantorbéry, saint, 1, 2, 3.
Arcadius, empereur d'Orient, 1.
Aristote, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
Armagnacs, 1.
Arpad, duc en Hongrie, 1.
Arthur, roi preux, 1, 2, 3, 4, 5.
Attila, roi des Huns, 1.
Augustin, saint, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.
Averroès, médecin et philosophe arabe, 1, 2.
Avicenne, médecin arabe, 1.

Bacon, Roger, franciscain, 1, 2, 3.
Ball, John, prêtre, 1.
Barthélemy l'Anglais, encyclopédiste, 1, 2.
Batu, khan, 1.
Beatus, moine, 1.
Beaumanoir, Philippe de, juriste, 1, 2.
Bède le Vénérable, moine, 1, 2.
Béla II, roi de Hongrie, 1.
Béla IV, roi de Hongrie, 1.
Benoît d'Aniane, saint, 1.
Benoît de Nursie, saint, 1, 2, 3, 4, 5.
Benoît XIII, pape, 1, 2.
Benvoglienti, Leonardo, 1.
Bernard, duc de Septimanie, 1.
Bernard de Chartres, 1.
Bernard, saint, 1, 2, 3, 4.
Béthencourt, Jean de, explorateur normand, 1.
Blanche de Castille, reine, 1, 2.

Boccace, Giovanni, 1.
Boèce, philosophe, 1, 2.
Boleslas Ier le Vaillant, roi de Pologne, 1.
Boleslas III Bouche-Torse, roi de Pologne, 1.
Bonaventure, franciscain, 1, 2.
Boniface VIII, pape, 1, 2.
Boniface IX, pape, 1.
Boniface (Winfried), archevêque de Mayence, 1.
Bonvesin de La Riva, pédagogue milanais, 1, 2.
Bourguignons, 1.
Bovet, Honoré, 1, 2.
Bruegel l'Ancien, 1.
Brunelleschi, Philippe, 1.
Brut, roi légendaire de Grande-Bretagne, 1, 2.
Bruys, Pierre de, curé, 1.
Burchard, évêque de Worms, 1.
Burchard de Strasbourg, canoniste, 1.

Caboche, Simon, boucher, 1, 2.
Cabos, Jean, 1.
Calvin, Jean, 1.
Capella, Martianus, rhéteur latin, 1.
Carloman, frère de Charlemagne, 1, 2.
Cassiodore, Magnus Aurelius, 1.
Célestin III, pape, 1.
Césaire de Heisterbach, cistercien, 1.
César, 1.
Charlemagne, empereur, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7-8, 9-10, 11, 12, 13, 14, 15, 16.
Charles d'Anjou, roi de Naples, 1, 2.
Charles II le Chauve, empereur, 1.
Charles IV le Bel, roi de France, 1.
Charles IV, empereur, 1.
Charles le Mauvais, comte d'Évreux et roi de Navarre, 1.
Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, 1, 2, 3.
Charles V, roi de France, 1, 2, 3, 4.
Charles VI, roi de France, 1, 2.
Charles VII, roi de France, 1.

Charles VIII, roi de France, 1, 2.
Charles Quint, Charles V, dit, 1.
Chrétien de Troyes, poète, 1.
Christine de Pisan, poétesse, 1.
Cicéron, Marcus Tullius, 1.
Cid, le, *voir* Rodrigue Diaz de Vivar, chef chrétien espagnol, 1, 2.
Clément IV, pape, 1.
Clément V, pape, 1.
Clément VII, pape, 1.
Clovis, 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Coincy, Gautier de, agiographe, 1.
Colomb, Christophe, 1, 2, 3.
Colomban, saint irlandais, 1.
Commynes, Philippe de, historien, 1.
Conrad III, empereur d'Allemagne, 1.
Constance, impératrice d'Allemagne, 1.
Copernic, Nicolas, astronome, 1.
Cotquin, Honoré, 1.
Courson, Robert de, légat pontifical, 1.
Crescenzi, Pietro de, agronome, 1.
Crespin, famille de banquiers, 1.
Cyrille, moine byzantin, 1, 2.

Dante, Alighieri, 1.
David, preux biblique, 1.
Deconinck, Pierre, 1.
Denys le Petit, moine, 1.
Descartes, René, 1.
Dhuoda, aristocrate aquitaine, 1.
Dias, Bartolomeo, explorateur portugais, 1.
Dias, Dinis, explorateur portugais, 1.
Didier, roi des Lombards, 1.
Dinant, Henri de, 1.
Dominique, saint, 1, 2, 3.
Donatello, artiste portugais, 1.

Eanes, Gil, explorateur portugais, 1.
Eckhart, Maître, dominicain, 1.
Édouard Ier, roi d'Angleterre, 1.
Édouard III, roi d'Angleterre, 1.
Édouard III le Confesseur, roi des Anglo-Saxons, 1.
Égérie, religieuse espagnole, 1.
Éginhard, gendre de Charlemagne, 1.
Élie, frère, franciscain, 1.
Engilbert, familier de Charlemagne, 1.
Érasme, Desiderius, 1.
Escobar, Pero, explorateur portugais, 1.
Étienne, saint, protomartyr, 1.
Eugène IV, pape, 1, 2.
Euric, roi des Wisigoths, 1.
Europe, nymphe, 1.
Eusèbe de Césarée, historien, 1.
Eymeric, Nicolas, canoniste catalan, 1.

Ferdinand d'Aragon, 1, 2.
Ferdinand, roi de Castille et de León, 1.
Ferrer, Jaime, explorateur espagnol, 1.
Ferry, Jules, 1.
Fibonnacci, Leonardo, mathématicien, 1.
Ficin, Marsile, humaniste, 1.
Fiesole, Giovanni de, *alias* Fra Angelico, moine et peintre, 1.
Foulque le Réchin, comte d'Anjou, 1.
Fra Angelico, *voir* Giovanni de Fiesole, 1.
François d'Assise, saint, 1, 2-3, 4.
Frédéric Ier Barberousse, empereur, 1, 2, 3, 4, 5.
Frédéric II, empereur, 1, 2, 3, 4.
Frédéric III, empereur, 1.
Froissart, Jean, chroniqueur, 1.

Gall, saint, 1.
Gama, Vasco de, explorateur portugais, 1.
Garlande, Jean de, universitaire, 1.

Gellert, évêque de Csanàd, 1.
Gerbert d'Aurillac, archevêque, *alias* Silvestre II, pape, 1.
Gertrude de Nivelles, sainte, 1.
Giotto, Angiolotto di Bondone, dit, artiste, 1.
Gisèle, abbesse, sœur de Charlemagne, 1.
Gisèle, épouse du Hongrois Étienne, 1.
Glaber, Raoul, moine clunisien, 1.
Godefroi de Bouillon, 1.
Gondebaud, roi des Burgondes, 1.
Gossuin de Metz, chroniqueur, 1.
Gratien de Bologne, moine, juriste, 1, 2.
Grégoire I^er^ le Grand, pape, 1, 2, 3.
Grégoire VII, pape, 1, 2.
Grégoire IX, pape, 1, 2.
Grégoire XI, pape, 1, 2.
Grégoire XII, pape, 1, 2.
Grote, Gérard, marchand drapier, 1, 2.
Gui, Bernard, dominicain, inquisiteur, 1.
Guillaume d'Ockham, théologien, 1.
Guillaume de Conches, philosophe, 1, 2.
Guillaume de Malmesbury, chroniqueur, 1, 2.
Guillaume de Saint-Amour, universitaire parisien, 1.
Guillaume II le Roux, roi d'Angleterre, 1.
Guillaume II, roi de Sicile, 1.
Guillaume IX, duc d'Aquitaine, 1.
Guillaume le Conquérant ou le Bâtard, duc de Normandie et roi d'Angleterre, 1, 2, 3.
Guinefort, saint, chien, 1.
Gutenberg, Jean Gensfleisch, dit, imprimeur, 1.
Güyül, khan, 1.

Harvengt, Philippe de, abbé, 1.
Hector, chef troyen, 1.
Héloïse, 1.
Henley, Walter de, 1.
Henri I^er^, roi d'Angleterre, 1, 2, 3, 4.

Henri II Plantagenêt, roi d'Angleterre, 1, 2, 3, 4.
Henri II, empereur, 1, 2, 3.
Henri III, roi d'Angleterre, 1, 2.
Henri le Lion, duc de Saxe, 1.
Henri le Navigateur, infant, 1.
Henri VI, empereur, 1.
Henri VI, roi d'Angleterre, 1.
Henri VII, roi d'Angleterre, 1.
Hérodote, 1.
Hippocrate, 1, 2, 3.
Hitler, Adolf, 1.
Hohenzollern, dynastie germanique, 1.
Honorius, empereur d'Occident, 1.
Honorius III, pape, 1.
Hugues Capet, roi de France, 1.
Hugues de Saint-Victor, théologien, 1, 2, 3.
Hus, Jean, hérésiarque, 1, 2.

Imre, fils de saint Étienne, 1.
Innocent III, pape, 1, 2, 3, 4.
Innocent IV, pape, 1.
Innocent VII, pape, 1.
Innocent VIII, pape, 1.
Institoris, Henry, dominicain, 1.
Isabelle, reine de Castille, 1.
Iseut, 1, 2, 3.
Isidore de Séville, encyclopédiste, 1, 2, 3, 4, 5.
Ivan III, tsar, 1.

Jacopo Taccola, Mariano di, ingénieur, 1.
Jacques, saint, 1, 2.
Jean de Meung, poète, 1.
Jean de Salisbury, évêque de Chartres, 1, 2.
Jean I^{er}, roi du Portugal, 1.
Jean II le Bon, roi de France, 1.
Jean sans Terre, roi d'Angleterre, 1.

Jean X, pape, 1.
Jean XII, pape, 1.
Jean XXIII, pape, 1.
Jean-Paul II, pape, 1.
Jeanne d'Arc, 1.
Jérôme, saint, 1.
Joachim de Flore, moine millénariste, 1.
Joinville, sire de, familier de Saint Louis, 1.
Josué, preux biblique, 1.
Judas Macchabée, preux biblique, 1.
Justinien, empereur de Byzance, 1, 2.

Kempis, Thomas a, mystique allemand, 1.
Knut le Grand, 1, 2.

La Halle, Adam de, auteur de théâtre, 1.
Ladislas Ier, saint, roi de Hongrie, 1.
Lagrange, cardinal de, 1.
Landino, Cristoforo, humaniste, 1.
Lando, Michel de, 1.
Legnano, Jean de, juriste, 1.
Leibniz, Gottfried Wilhelm, 1.
Léon III, pape, 1.
Léon IV, pape, 1.
Léonard de Vinci, 1.
Léovigild, roi des Wisigoths d'Espagne, 1.
Lollards, hérétiques, 1.
Lorenzetti, Ambrogio, peintre, 1.
Lothaire, empereur, 1.
Louis IX, *voir* Saint Louis.
Louis le Germanique, empereur, 1.
Louis le Pieux, empereur, 1, 2, 3-4, 5, 6.
Louis VII, roi de France, 1, 2.
Louis XI, roi de France, 1.
Louis XII, roi de France, 1.
Loyola, Ignace de, 1.

Lucius III, pape, 1.
Ludovic le More, duc de Milan, 1.
Lulle, Raymond, écrivain, 1.
Luther, Martin, 1.

Machiavel, Nicolas, 1.
Mahomet, 1, 2, 3, 4.
Manucce, Aldo, *voir* Aldo Manuzzio, imprimeur.
Manuzzio, Aldo, *alias* Aldo Manucce, imprimeur, 1.
Marcel, Étienne, bourgeois de Paris, 1.
Marcel, saint, évêque de Paris, 1.
Marie de Luxembourg, reine de France, 1.
Marie, comtesse de Champagne, 1.
Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, 1.
Martel, Charles, chef mérovingien, 1.
Martin V, pape, 1.
Martin, saint, 1, 2, 3, 4.
Martyr, Pierre, saint (Pierre Vermigli, dit), 1.
Matamore, *voir* saint Jacques, 1.
Mathias Corvin, roi de Hongrie, 1.
Mathilde, femme du comte d'Anjou, 1.
Mathilde, sainte, 1.
Maudoin, poète, familier de Charlemagne, 1.
Maximilien d'Autriche, empereur, 1, 2.
Maximilien de Habsbourg, *voir* Maximilien d'Autriche.
Médicis, Cosme de, 1, 2.
Médicis, Laurent le Magnifique, 1.
Médicis, famille dominante florentine, 1, 2, 3.
Méthode, moine byzantin, 1, 2.
Michel, saint, 1.
Michelozzo, architecte florentin, 1.
Mieszko, prince polonais, 1.
Minos, roi légendaire de la Crète, 1.
Mirfield, John, 1.
Molay, Jacques de, templier, 1.
Monmouth, Geoffroy de, chroniqueur, 1, 2.

Napoléon I^er^, 1.
Neckam, Alexandre, universitaire, 1.
Newton, Isaac, 1.
Nicolas de Cues, philosophe, 1, 2, 3.
Nicolas, saint, 1.

Olaf Skötkonung, roi de Suède, 1.
Olaf Tryggvason, roi de Norvège, 1.
Olaf, saint, 1.
Olivier, preux, 1, 2.
Oller, Berenguer, 1.
Otton de Freising, évêque, 1, 2.
Otton I^er^, empereur, 1, 2, 3, 4.
Otton II, empereur, 1, 2.
Otton III, empereur, 1, 2, 3, 4, 5.

Paléologue, Théodore, théoricien de la guerre, 1.
Paul le Diacre, *alias* Warnefried, historien lombard, 1.
Paul, saint, apôtre, 1, 2, 3, 4.
Paulin d'Aquilée, familier de Charlemagne, 1.
Pegolotti, marchand écrivain, 1.
Pélage II, pape, 1.
Pépin d'Héristal, ancêtre des Mérovingiens, 1.
Pépin d'Italie, roi, 1.
Pépin le Bref, roi, 1, 2, 3.
Philippe Auguste, roi de France, 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Philippe III, roi de France, 1.
Philippe IV le Bel, roi de France, 1, 2, 3.
Philippe VI le Hardi, duc de Bourgogne, 1, 2, 3.
Piasts, dynastie polonaise, 1, 2.
Piccolomini, Æneas Silvius, *voir* Pie II.
Pie II (Æneas Silvius Piccolomini), 1, 2, 3, 4, 5, 6.
Pierre l'Ermite, meneur de la croisade, 1.
Pierre le Lombard, évêque de Paris, 1.
Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, 1.

Pierre, apôtre, 1, 2.
Pippinides, famille franque, 1, 2.
Plan Carpin, Jean de, franciscain, 1.
Plantagenêts, dynastie franco-anglaise, 1.
Podiebrad, Georges, roi de Bohême, 1, 2, 3.
Polo, frères, marchands vénitiens, 1 ; Marco – , 2.
Porquier, Bernard, 1.
Prêtre Jean, roi mythique de l'Inde, 1, 2.
Przemyslides, ducs bohémiens, 1.
Ptolémée, Claude, astronome et géographe antique, 1.

Raban Maur, abbé de l'abbaye de Fulda, 1.
Receswinthe, 28e roi des Wisigoths, 1.
René d'Anjou, comte de Provence et roi de Naples, 1, 2.
Richard Ier Cœur de Lion, roi d'Angleterre, 1, 2, 3, 4.
Richard de Cornouailles, empereur d'Allemagne, 1.
Richard II d'Angleterre, roi, 1, 2.
Rienzo, Cola di, réformateur romain, 1.
Robert d'Artois, frère de Saint Louis, 1.
Robert Guiscard, chef militaire normand, 1.
Robert II le Pieux, roi, 1, 2, 3.
Roch, saint, 1.
Rodrigue Diaz de Vivar, alias le Cid, 1.
Roger Ier, roi de Sicile, 1.
Roger II, roi des Deux-Siciles, 1.
Rois Catholiques, les, rois d'Espagne, 1.
Roland, preux, 1, 2, 3.
Rollon, duc de Normandie, 1.
Rotharis, roi des Lombards, 1.
Rutebeuf, trouvère, 1, 2.

Saint Louis (Louis IX), roi de France, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7-8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.
Saladin, sultan kurde, 1.
Salimbene de Parme, franciscain, 1.
Samo, Franc, marchand d'esclaves, chef de Slaves, 1.

Sanche II, roi de Castille, 1.
Santarém, Joao de, explorateur portugais, 1.
Scot, Jean Duns, franciscain, 1.
Sébastien, saint, 1.
Séverin, saint, 1.
Sforza, Francesco, duc de Milan, 1.
Shakespeare, William, 1.
Sigismond, empereur, 1, 2.
Silva Candida, Humbert de, cardinal, 1.
Silvestre II, pape, *voir* Gerbert d'Aurillac, 1.
Sorbon, Robert de, chanoine, familier de Saint Louis, 1.
Sprenger, Jacques, dominicain, 1.
Sturluson, Snoori, auteur islandais de sagas, 1.
Sturmi, moine saxon, 1.
Suger, abbé de Saint-Denis, 1.
Svatopluk, prince de Grande-Moravie, 1.

Tannhaüser, poète, 1.
Tempier, Étienne, évêque de Paris, 1, 2, 3.
Tertullien, théologien nord-africain antique, 1.
Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, 1, 2, 3.
Théodose I^{er}, empereur, 1.
Théodulf, évêque d'Orléans, 1.
Théophano, princesse byzantine, 1, 2.
Thomas Becket, saint, archevêque de Canterbury, 1.
Thomas d'Aquin, saint, théologien et philosophe, 1, 2, 3, 4, 5.
Thomas de Cantimpré, encyclopédiste, 1, 2.
Thomas de Chobham, universitaire, 1.
Thomasin de Zerklaere, poète, 1.
Tomislav, roi des Croates, 1.
Tristan, 1, 2.
Tristao, Nuño, explorateur, 1.
Tyler, Wat, révolté anglais, 1.

Urbain II, pape, 1, 2, 3.
Urbain V, pape, 1.

Urbain VI, pape, 1.

Varazze, Jacopo da (Jacques de Voragine), dominicain, archevêque de Gênes, 1.
Végèce, théoricien militaire antique, 1.
Vincent de Beauvais, dominicain, 1.
Virgile, 1.
Visconti, Philippe Marie, duc de Milan, 1.
Vitruve, théoricien antique de l'architecture, 1.
Vivaldi, Ugolino, marchand, 1.
Vivaldi, Vanino, marchand, 1.
Voitech, archevêque de Prague, 1.
Voragine, *voir* Jacopo da Varazze, 1.

Witz, Konrad, peintre, 1.
Wlodkowic, Pawel, recteur de l'université de Cracovie, 1, 2.
Wyclif, John, hérésiarque anglais, 1, 2.

Index des noms de lieux

Açores, îles, 251, 252.
Acre, 130, 249.
Adriatique, 64, 245.
Afrique, 37, 183, 248, 250, 251, 255, 260 ; – du Nord, 36, 37, 42, 113, 130, 158 ; – occidentale, 250 ; corne orientale de l'–, 211.
Aix-la-Chapelle, 51, 53, 58, 59, 61, 64, 95.
Alcaçovas, 244.
Alexandrie, 249.
Algarve, 251.
Aljubarrota (Portugal), 208.
Allemagne, 59, 95, 121, 126, 152, 218, 220, 230, 241, 242, 255 ; – du Nord, 151, 159, 179 ; – moyenne, 223 ; Anglo-, 232.
Almeria, 244.
Alpes, 36, 61, 232 ; hautes – , 115.
Alsace, 219.
Alverne, mont, 187.
Amérique, 244, 248, 252.
Amiens, 191, 192, 221, 222.
Amsterdam, 242.
Andalousie, Ouest de l'–, 251.
Angleterre, 31, 33, 48, 95, 99-101, 104, 120, 122, 126, 132, 141, 143, 159, 161, 179, 183, 191, 192, 194, 209, 210, 212, 218, 225, 227, 231, 237, 243, 256 ; – du Sud, 73, 91 ; – du Sud-Est, 151.
Aniane, 52.
Anjou, 101, 243, 247.

Anvers, 234, 235.
Aquitaine, 56, 58.
Aragon, 143, 217, 225, 243, 244, 247.
Ariège, 118.
Arles, 143.
Arras, 114, 150, 155, 243.
Artois, 243.
Asie, 20, 21, 65, 183, 248, 260 ; – centrale, 211 ; – Mineure, 244.
Assise, 186, 189, 192.
Athènes, 15, 57.
Atlantique, 21, 161, 250-253.
Augsbourg, 137.
Autriche, 95, 242.
Avignon, 170, 208, 224, 225.
Azov, mer d'–, 21.

Babylone, 147.
Bâle, 215, 223, 239, 246.
Balkans, 35, 209.
Baltique, mer, 35, 91, 158, 159, 162, 258, 259.
Bamberg, 71, 76.
Bar-sur-Aube, 153.
Barcelone, 70, 139, 143, 221.
Bari, 104.
Bavière, 49.
Bayonne, 161, 243.
Baza, 244.
Beauvais, 192.
Beauvaisis, 155, 220.
Belgique, 95.
Bénévent, 49.
Beram (Istrie), 216.
Bergame, 247.
Bergen, 161, 223.
Besançon, 58.
Beyrouth, 249.
Béziers, 117, 221, 222.

Biélorussie, 21.
Bobbio, 36.
Bohême, 51, 66, 67, 91, 125, 210, 227-229, 241, 242, 245, 248.
Bohême, monts de, 35.
Bojador, cap, 251.
Bologne, 23, 99, 139, 164, 165, 170, 180, 185, 186, 222, 232.
Bonne-Espérance, cap de, *alias* cap des Tempêtes, 251, 253.
Bordeaux, 224.
Bosnie, 244.
Boston, 161.
Bougie, 158.
Boulogne, 243.
Boulonnais, 243.
Bourges, 192.
Bourgogne, 243 ; duché de –, 243.
Braga, 44.
Brandebourg, 241, 242.
Brescia, 247.
Bretagne, 80, 84, 124, 125, 209, 216, 243.
Brie, 220.
Britanniques, îles, 50, 158, 159.
Bruges, 154, 159, 161, 221, 222.
Bruxelles, 35, 208.
Budapest (Aquincum), 184.
Burgos, 95, 103, 192.
Byzance, 36, 41, 42, 64, 70, 86, 132, 194.

Caen, 221, 222.
Caffa, 211, 244.
Cahors, 95, 154.
Calabre, 31, 104.
Caleruega, 185.
Calimala, 146.
Cambridge, 165.
Canaries, îles, 250, 251, 253.
Canterbury, 36.
Cap-Vert, 251.

Carcassonne, 185.
Careggi, 238.
Carpates, 65, 197.
Carthage, 130.
Cassin, mont, 41.
Castille, 76, 95, 100, 103, 108, 125, 185, 225, 237, 244, 251.
Castillon, 243.
Catalauniques, Champs, 35.
Catalogne, 50, 62, 220, 244.
Ceuta, 251.
Ceylan, 249.
Chaise-Dieu, La, 215.
Champ de l'Étoile, *voir* Compostelle, 69.
Champagne, 80, 84, 152, 161, 222.
Chartres, 94, 98, 192.
Chelles, 56.
Chine, 18, 209, 249, 253, 260.
Clermont, 119.
Cluny, 76, 114, 115.
Cnasàd, 66.
Collioure, 14.
Cologne, 58, 115, 159, 175, 223, 239, 241.
Côme, 187.
Compostelle, Champ de l'Étoile, 69.
Constance, 143, 226, 228, 232, 240.
Constantinople, 20, 32, 51, 130-132, 159, 226, 238, 244, 245, 258.
Cordoue, 139.
Corse, 36.
Cracovie, 67.
Cracovie, université de –, 240.
Crète, 19, 36.
Crimée, 211, 244.
Croatie, 125.
Cues, 239.

Danemark, 65, 126, 159, 209, 216, 223.
Dantzig (Gdansk), 160.

Danube, 64, 197 ; moyen –, 34, 91.
Deventer, 229.
Don, 21.
Dortmund, 160.
Douai, 222.
Dublin, 143.

Écosse, 225.
Égypte, 36, 130, 158.
Elbe, 35, 220.
Elbing (en Prusse), 161 (devenue Elblong, en Pologne).
Équateur, 251.
Escaut, 15.
Espagne, 34, 35, 42, 50, 67, 95, 125, 131, 151, 192, 209, 217, 233, 244, 246, 252, 253 ; – musulmane, 70 ; – wisigothique, 35, 118 ; Nord de l' –, 70.
Esquilin, 93.
Est, 63, 66.
Étaples, 243.
Eure-et-Loir, 216.
Europe, *passim*, 238 ; et notamment : – balkanique, 244 ; – centrale, 67, 120 ; – chrétienne, 70 ; – de l'Est, 15, 55, 160, 197, 225 ; – de l'Ouest, 15, 55 ; – du Centre, 65, 125 ; – du Midi, 37 ; – du Nord, 37, 125, 145, 206, 225, 235 ; – du Nord-Ouest, 151 ; – féodale, 25 ; – grecque, 132 ; – latine, 132, 139 ; – médiévale, 141, 149 ; – méridionale, 145 ; – nordique, 160 ; – occidentale, 41, 68, 132 ; – orientale, 42, 131, 132 ; – scandinave, 223 ; – septentrionale, 161 ; Centre-Est de l'–, 11 ; Nord-Ouest de l'–, 193, 223.

Fanjeaux, 185.
Far West, 14.
Ferrare, 216.
Fiesole, 238.
Figeac, 221.
Finlande, 90.
Flandre, 74, 77, 115, 146, 151, 158, 161, 162, 201, 220, 223, 235.
Fleury-sur-Loire, 41.

Florence, 122, 139, 141, 146, 150, 154, 208, 221-223, 226, 237, 238, 246, 247 ; couvent de San Marco, 238 ; Por Santa Maria, 146 ; église San Lorenzo, 238 ; musée Stibbert, 208.
Fontevrault, 76.
Formigny, 243.
Fougères, 208.
France, 48, 59, 100, 120, 132, 141, 154, 191, 209, 225, 230-232, 237, 243, 246, 256 ; – du Midi, 115, 117 ; – du Nord, 73, 117, 179, 191 ; – méridionale, 179 ; – septentrionale, 179 ; Centre de la –, 90 ; – de l'Est, 243 ; – du Sud-Est, 114 ; – du Sud-Ouest, 114.
Francfort, 178, 223.
Franche-Comté, 243.
Francie occidentale, 15, 59 ; – orientale, 59.
Franconie, 229.
Fréteval, 91.
Frioul, 244.
Frise, 148.
Fulda, abbaye de, 49, 57, 58.

Galice, 69, 94.
Gallipoli, 244.
Gand, 139, 157, 208, 221, 223.
Gascogne, 50.
Gaule, 34, 35, 49, 59, 63, 179 ; – de l'Est, 36, 38 ; Nord de la –, 36.
Gênes, 119, 139, 141, 154, 183, 209, 235, 244, 249.
Germanie, 51, 57, 59, 61, 246 ; Nord de la –, 49 ; Sud de la –, 49.
Gibraltar, détroit de, 250, 251.
Gniezmo, 67.
Goslar, 160.
Gothard, 152.
Gotland, 159, 160, 208.
Grande-Bretagne, 34, 65, 124, 183.
Grenade, 121, 209, 244.
Groenland, 64.
Grunwald (Tannenberg), 240.
Guyenne, 101.

Hambourg, 161.
Hastings, 65.
Hattin, 130.
Heidelberg, 239.
Hesse, 49.
Hildesheim, 126.
Hippone, 37.
Hongrie, 66, 91, 197, 242, 248.
Hrastovlje (Slovénie), 216.
Hull, 161.

Ibérique, péninsule, 42, 50, 86, 100, 108, 118, 121, 125, 128, 180, 218, 243.
Ile-de-France, 191.
Inde, 249, 251, 253.
Indien, océan, 255.
Irlande, 124.
Islam, terre d'–, 182.
Islande, 64, 126, 148.
Istrie, 216.
Italie, 33, 34, 42, 49, 59, 61, 63, 122, 141-143, 146, 151, 152, 154, 155, 162, 180, 185, 192, 207, 209, 210, 218, 220, 225, 233, 237, 246, 247, 255, 256 ; – du Centre, 49, 146, 152, 187 ; – du Nord, 19, 36, 38, 90, 114, 125, 146, 152, 185, 186, 187, 209, 222, 226 ; – du Sud, 30, 41, 50, 94, 100, 104, 105, 125 ; Nord-Est de l'–, 35.
Japon, 48.
Jérusalem, 70, 93, 119, 127, 129-132, 147, 233, 238 ; Dôme du Rocher, 127.

Kalmar, 161, 223.
Karlsteyn, 208.
Kermaria (Bretagne), 216.
Kernescleden (Bretagne), 216.
Kosovo, 244.
Kutna Hora, 228.

Lagny, 153.
Languedoc, 14, 50, 185, 218, 220, 222.
Laon, 142, 191.
La Rochelle, 161.
Lechfeld, 61, 66.
Leipzig, 228.
León, 76, 103, 125, 192.
Liban, 19.
Liébana, monastère de, 58.
Liège, 48, 221, 222.
Lille, 237.
Lincoln, 120.
Lisbonne, 165, 251.
Lituanie, 128, 259.
Livourne, 247.
Lodi, 247.
Lombardie, 114, 223.
Londres, 120, 139, 140, 143, 159, 161, 220-222, 227 ; cimetière Saint-Paul, 215.
Lorris (Loiret), 142.
Lotharingie, 59, 114.
Lübeck, 160, 161 ; Marienkirche de –, 215.
Lubusz, 125.
Lund, 126.
Lusace, 229, 242.
Luxeuil, 36.
Lynn, 161.
Lyon, 43, 116, 185, 197, 224, 247, 249 n.

Madère, 251.
Madrid, Real Armeria, 208.
Magdebourg, 61, 160.
Maine, 243.
Majorque, 172.
Malaga, 244.

Mantoue, 244.
Marathon, 19.
Mariazell, 95.
Maroc, 36, 251.
Marseille, 119, 211.
Mayence, 43, 159, 234, 241.
Méditerranée, 36, 37, 61, 151, 172, 190, 252, 258 ; – française, 14 ; – orientale, 249, 251.
Meslay-le-Grenet (Eure-et-Loir), 216.
Meuse, fleuve, 15, 69, 152.
Midi, 161, 166, 179.
Milan, 44, 114, 139-141, 187, 209, 238, 247.
Milanais, 247.
Minden, 59.
Monnikhuisen, chartreuse de, 229.
Mont-Saint-Michel, 94.
Montaillou, 118.
Montbrison, 150.
Monte Gargano, 94.
Montpellier, 52, 164, 165, 170.
Moravie, 66, 67, 125, 197 ; Grande-, 67.
Mosan, pays, 152.
Moscovie, 223, 259.
Moselle (fleuve), 152, 239.

Naples, 104, 165, 170, 175, 247.
Navarre, 103, 243.
Newcastle-upon-Tyne, 143.
Nicée, 42.
Nicopolis, 244.
Nidaros (Trondheim), 126.
Nîmes, 143.
Noire, mer, 259.
Nord, 36, 62, 74, 151, 166 ; mer du –, 34, 36, 61, 64, 91 ; plaines du –, 74 ; -Ouest, 65.
Nördlingen, 208.
Norique, 34.

Normandie, 65, 69, 101, 151, 179, 192, 205, 222, 232, 243 ; – française, 104.
Norre Alslev (Danemark), 216.
Norvège, 64, 65, 104, 126, 161, 223.
Norwich, 120.
Notre-Dame de Boulogne, 95 ; – de Hal, 95 ; – de Liesse, 95 ; – de Montserrat, 95 ; – de Walsingham, 95.
Novgorod, 159, 223, 259.
Noyon, 191.
Nuremberg, 223, 223.

Occident, 15, 19, 28, 36-38, 40, 43, 44, 50, 51, 54, 58, 59, 64, 76, 111-113, 118, 123, 127, 128, 131, 132, 139, 154, 161, 201, 211, 244 ; – médiéval, 57, 261.
Oder, 160.
Olomouc, 197.
Orient, 19, 20, 21, 28, 37, 118, 131, 211, 238, 253, 260 ; – byzantin, 139 ; – musulman, 21, 139 ; Extrême-, 249 ; Moyen-, 36 ; Proche-, 36, 120, 131, 133, 249.
Orléans, 114 ; église Saint-Aignan, 41.
Orvieto, 175.
Osma, 185.
Ostie, 93.
Otrante, 244.
Ouest, 66.
Oural, 21, 197.
Oxford, 126, 165, 176, 227 ; collège de Merton, 168.

Padoue, 170, 239, 240.
Palerme, 104, 105, 125, 139.
Palestine, 94, 127, 130, 131, 133, 249.
Pampelune, 70.
Pannonhalma, monastère de, 66.
Paris, 15, 36, 90, 139, 140, 145, 147, 162-166, 170, 174, 175, 185, 188, 189, 221-223, 232 ; chapelle Saint-Nicolas, 91 ; cimetière des Saints-Innocents, 215 ; collège d’Harcourt, 168 ; collège de Navarre, 168 ; collège

des Italiens, 238 ; couvent Saint-Victor, 169 ; la Sorbonne, 167, 168 ; monastère de Saint-Victor, 81 ; Montagne-Sainte-Geneviève, 147 ; musée de l'Armée, 208 ; Notre-Dame de Paris, 90 ; Sainte-Chapelle, 92 ; université de –, 180, 185, 187, 234.
Parme, 180.
Passau, 49.
Pavie, 49.
Pays baltes, 95.
Pays-Bas, 159, 229, 242, 243.
Picardie, 232, 243.
Pise, 193, 247 ; Campo Santo de –, 214.
Pisogne, Santa Maria in Silvis de –, 216.
Pô, fleuve, 152.
Poitiers, 42, 43, 48, 221.
Poitou, 101.
Polodie, 259.
Pologne, 67, 125, 148, 160, 161, 197, 218, 241, 248, 259.
Poméranie, 125.
Pontificaux, États, 121.
Por Santa Maria, 146.
Portugal, 45, 208, 251, 252.
Pouilles, 104.
Prague, 51, 66, 228 ; chapelle de Bethléem, 228 ; université de –, 228.
Presbourg, 242.
Prouille, 185.
Provence, 42, 151, 243.
Provins, 153.
Prusse, 128, 161, 259.
Pyrénées, Nord des –, 42, 49, 50.

Ratisbonne, 49, 223.
Ravenne, 35, 44.
Reims, 43, 62, 102, 136, 222.
Rhénan, bas-pays –, 152.
Rhin, 34, 35, 51, 159, 228, 241 ; delta, 159 ; vallée du –, 219, 220, 223.
Rhône, 15.
Rocamadour, 95.

Rome, 15, 29, 32-34, 36, 41, 49, 51, 59, 61, 62, 64, 70, 90, 93, 136, 138, 140, 175, 224, 225, 226 ; château Saint-Ange, 208 ; Latran, 82, 112, 117, 185 ; Saint-Sauveur-de-Latran, 93 ; Saint-Paul-hors-les-Murs, 93 ; Sainte-Marie-Majeure, 93.
Rostock, 160.
Rothenbourg, 208.
Roussillon, 14.
Royaumont, abbaye de, 172.
Russie, 21, 159, 223, 259.

Sagres, 251.
Saint-Bavon-de-Gand, 77.
Saint-Denis, 48, 77, 84, 192 ; abbaye, 58, 102, 140, 183, 231.
Saint-Félix-de-Caraman, 115.
Saint-Gildas-de-Rhuys, 84.
Saint-Gothard, 62.
Saint-Jacques-de-Compostelle, sanctuaire, 69, 70, 94.
Saint-Laurent, 93.
Saint-Maurice-d'Angaune (Suisse), 58.
Saint-Michel-au-Péril-de-la Mer, *voir* Mont-Saint-Michel.
Saint-Omer, 222.
Saint-Riquier, abbaye de, 58.
Saint-Sépulcre, 131.
Sainte-Agnès, 93.
Salamanque, 165, 166.
Salonique, 244.
Salsbourg, 49.
Salses, 208.
San Isidoro de León, 76.
Santander, 58.
Saône, 15.
Saragosse, 49.
Sardaigne, 36, 247.
Saxe, 160, 229, 242.
Saxe-Wittenberg, 241, 242.
Scandinavie, 50, 104, 126, 182, 248.
Schwyz, 62.

Sénégal, 251.
Sens, 191.
Septimanie, 50, 56.
Séville, 31, 43, 251.
Sicile, 32, 36, 50, 100, 104, 105, 125, 128, 158, 247, 258.
Sienne, 107, 155, 222, 245.
Sijilmassa, 250.
Silésie, 196.
Slovénie, 216.
Sodome, 122.
Soissonnais, 220.
Soissons, 48.
Soudan, 250.
Split, 64.
Spolète, 49.
Stettin (sur l'Oder), 160.
Stockholm, 161.
Stralsund, 160.
Strasbourg, 59, 223.
Styrie, 244.
Sud, de la Chrétienté, 62.
Suède, 65, 126, 161, 223, 258.
Suisse, 36, 65.
Sussex, 220.
Syracuse, 104.
Syrie, 158.

Talinn, 216.
Tamise, 159.
Tanaïs, 21.
Tanger, 251.
Tarascon, 208.
Tempêtes, cap des, *voir* cap de Bonne-Espérance, 251.
Thrace du Sud, 244.
Tibre, 32.
Tiel, 159.
Tolède, 35, 125, 192.

Toscane, 114, 223, 247.
Toulouse, 43, 143, 166, 185, 222.
Tournai, 222.
Tours, 41, 43, 56, 94, 178.
Trèves, 241.
Trieste, 242.
Tripoli, 130.
Troyes, 153.
Troie, 184.
Trondheim, *voir* Nidaros.
Turin, Armeria Reale, 208.
Tver, 259.
Tyr, 130.
Tyrol, 208, 242.

Ukraine, 21.
Unterwalden, 62.
Uppsala, 126.
Uri, 62.

Valence, 182.
Valladolid, 244.
Valois, 220, 220.
Vatican, 140 ; Saint-Pierre, 93.
Venise, 139, 141, 154, 158, 194, 209, 210, 234, 235, 245, 247, 249 ; monastère de San Giorgio Maggiore, 66.
Verdun, 59.
Vérone, 116.
Vienne, 223, 242.
Vienne (sur le Rhône), 224.
Vincennes, 208.
Visby, 160, 208.
Vistule, 161.
Viterbe, 223.
Vivarium, monastère, 31.
Volhynie, 259.

Westminster, 76.
Wettin, 242.
Wloclawek, 125.
Wolin, 125.
Worms, 89.

Yarmouth, 161.
York, 208.
Ypres, 222.

Zwin, 161.